


Library
of the
University of Toronto



SECOND SUPPLÉMENT
À LA
COLLECTION DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

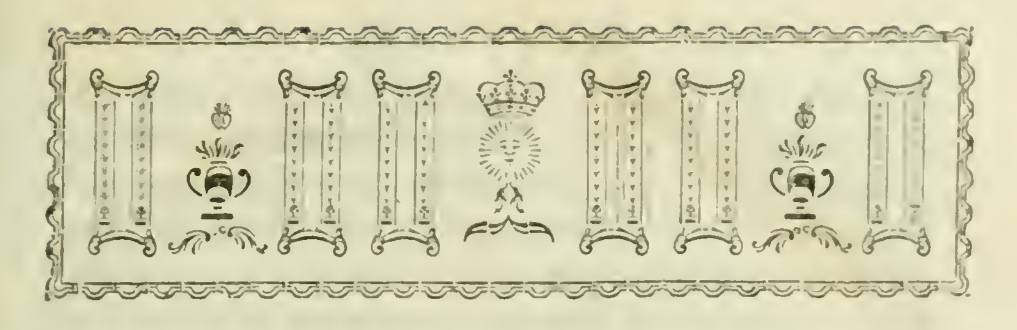
TOME SECOND.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

SUSCIPERE ET FINIRE
BIBLIOTHECA FIDEICOMM. ESTE



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

SUITE DU LIVRE ONZIÈME.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans, ſans y avoir eu un ſeul jour de bonne ſanté. Quoique l'air y ſoit excellent, les eaux y ſont mauvaiſes, & cela peut très-bien être une des cauſes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, & je paſſai l'hiver entier dans des ſouffrances preſque ſans relâche. Le mal phyſique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit auſſi plus ſenſibles. Depuis quelque temps de ſourds & triſtes preſſentimens me troubloient, ſans que je ſuſſe à propos de quoi. Je recevois des lettres

anonymes assez singulières, & même des lettres signées qui ne l'étoient guères moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, & n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de......., président à Mortier au parlement de......, lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement qui, pour lors, étoit mal avec la cour, des mémoires & remontrances, offrant de me fournir tous les documens & matériaux dont j'aurois besoin pour cela.

Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandoit : ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvoient être des piéges de mes ennemis (*), & ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais. Mais pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté, & voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parce que je pensois comme lui & comme beaucoup d'autres, que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse qui, tous, venoient de la faute du gouvernement; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels

(*) Je savois, par exemple, que le président de....... étoit fort lié avec les Encyclopédistes & les H.........s.

de l'adminiſtration, partagée juſqu'alors entre deux ou trois miniſtres, en guerre ouverte l'un avec l'autre, & qui, pour ſe nuire mutuellement, abîmoient le royaume; le mécontentement général du peuple & de tous les ordres de l'état: l'entêtement d'une femme obſtinée, qui, ſacrifiant toujours à ſes goûts ſes lumières, ſi tant eſt qu'elle en eût, écartoit preſque toujours des emplois les plus capables, pour placer ceux qui lui plaiſoient le plus; tout concouroit à juſtifier la prévoyance du conſeiller & celle du public & la mienne. Cette prévoyance me mit même pluſieurs fois en balance, ſi je ne chercherois pas moi-même un aſyle hors du royaume avant les troubles qui ſembloient le menacer; mais raſſuré par ma petiteſſe & par mon humeur paiſible, je crus que dans la ſolitude où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer juſqu'à moi; fâché ſeulement que dans cet état de choſes, M. de Luxembourg ſe prêtât à des commiſſions qui devoient le faire moins bien vouloir dans ſon gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménageât à tout événement une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vînt à crouler, comme cela paroiſſoit à craindre dans l'état actuel des choſes, & il me paroît encore à préſent indubitable que ſi toutes les rênes du gouvernement ne fuſſent enfin tombées dans une ſeule main, la monarchie françoiſe ſeroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impreſſion de l'Emile ſe ralentiſſoit, & fut enfin tout-à-fait ſuſpendue, ſans que je puſſe en apprendre la raiſon, ſans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, ſans que je puſſe avoir des nou-

velles de perſonne, ni rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit, M. de M........s étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il ſoit, ne me trouble & ne m'abat, pourvu que je ſache en quoi il conſiſte; mais mon penchant naturel eſt d'avoir peur des ténèbres: je redoute & je hais leur air noir, le myſtère m'inquiète toujours, il eſt par trop antipathique avec mon naturel ouvert juſqu'à l'imprudence. L'aſpect du monſtre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me ſemble, mais ſi j'entrevois de nuit une figure ſous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination qu'allumoit ce long ſilence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier & meilleur ouvrage, plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher, & toujours portant tout à l'extrême, dans la ſuſpenſion de l'impreſſion du livre, j'en croyois voir la ſuppreſſion. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cauſe, ni la manière, je reſtois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres ſur lettres à Guy, à M. de M........s, à Mde. de Luxembourg, & les réponſes ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement, je délirois. Malheureuſement j'appris dans le même temps que le P. Griffet, jéſuite, avoit parlé de l'Emile & en avoit rapporté des paſſages. A l'inſtant mon imagination part comme un éclair, & me dévoile tout le myſtère d'iniquité: j'en vis la marche auſſi clairement, auſſi ſurement que ſi elle m'eût été révélée. Je me figurai que les Jéſuites furieux du ton mépriſant ſur lequel j'avois parlé des collèges, s'étoient emparés de mon ouvrage, que c'étoient

eux

eux qui en accrochoient l'édition, qu'inſtruits par Guérin, leur ami, de mon état préſent, & prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impreſſion juſqu'alors, dans le deſſein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, & de me prêter, pour remplir leurs vues, des ſentimens différens des miens. Il eſt étonnant quelle foule de faits & de circonſtances vint dans mon eſprit ſe calquer ſur cette folie, & lui donner un air de vraiſemblance, que dis-je, m'y montrer l'évidence & la démonſtration. Guérin étoit totalement livré aux Jéſuites, je le ſavois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites; je me perſuadai que c'étoit par leur impulſion qu'il m'avoit preſſé de traiter avec Néaulme, que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient enſuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impreſſion chez Ducheſne, & peut-être de s'emparer de mon manuſcrit pour y travailler à leur aiſe, juſqu'à ce que ma mort les laiſsât libres de le publier traveſti à leur mode. J'avois toujours ſenti, malgré le patelinage du P. B......r, que les Jéſuites ne m'aimoient pas, non-ſeulement comme encyclopédiſte, mais parce que tous mes principes étoient encore plus oppoſés à leurs maximes & à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puiſque le fanatiſme athée & le fanatiſme dévot, ſe touchant par leur commune intolérance, peuvent même ſe réunir, comme ils ont fait à la Chine, & comme ils font contre moi, au lieu que la religion raiſonnable & morale, ôtant tout pouvoir humain ſur les conſciences, ne laiſſe plus de reſſource aux arbitres de ce pouvoir. Je ſavois

que Mgr. le C........r étoit auſſi fort ami des Jéſuites : je craignois que le fils, intimidé par le père, ne ſe vit forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me ſuſciter ſur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens ; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choſes ſi fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les cenſurant comme les deux premiers. Je ſavois de plus, & M. de M........s me le dit lui-même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inſpection de cette édition, étoit encore un autre partiſan des Jéſuites. Je ne voyois partout que Jéſuites, ſans ſonger qu'à la veille d'être anéantis, & tout occupés de leur propre défenſe, ils avoient autre choſe à faire que d'aller tracaſſer ſur l'impreſſion d'un livre où il ne s'agiſſoit pas d'eux. J'ai tort de dire *ſans ſonger* ; car j'y ſongeois très-bien, & c'eſt même une objection que M. de M........s eut ſoin de me faire ſitôt qu'il fut inſtruit de ma viſion : mais par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de ſa retraite, veut juger du ſecret des grandes affaires, dont il ne ſait rien, je ne voulus jamais croire que les Jéſuites fuſſent en danger, & je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adverſaires. Leurs ſuccès paſſés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une ſi terrible idée de leur puiſſance, que je déplorois déjà l'aviliſſement du parlement. Je ſavois que M. de Choiſeul avoit étudié chez les Jéſuites, que Mde. de Pompadour n'étoit point mal avec eux, & que leur

ligue avec les favorites & les miniſtres avoit toujours paru avantageuſe aux uns & aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroiſſoit ne ſe mêler de rien, & perſuadé que ſi la ſociété recevoit un jour quelque rude échec, ce ne ſeroit jamais le parlement qui ſeroit aſſez fort pour le lui porter ; je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance & l'augure de leur triomphe.

Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte & des pièges de leur part, & leur croyant dans leur ſécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écraſaſſent dans peu le janſéniſme & le parlement & les encyclopédiſtes, & tout ce qui n'auroit pas porté leur joug, & qu'enfin s'ils laiſſoient paroître mon livre, ce ne fut qu'après l'avoir tranformé, au point de s'en faire une arme, en ſe prévalant de mon nom pour ſurprendre mes lecteurs.

Je me ſentois mourant ; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne & meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir, & je crois, ſi j'étois mort dans ces circonſtances, que je ſerois mort déſeſpéré. Aujourd'hui même que je vois marcher ſans obſtacle à ſon exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laiſſer dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de M........s, témoin & confident de mes agitations, ſe donna pour les calmer, des ſoins qui prouvent ſon inépuiſable bonté de cœur. Mde. de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, & fut pluſieurs fois chez Ducheſne, pour ſavoir à quoi en étoit cette édition. Enfin, l'impreſſion fut repriſe & marcha plus rondement, ſans que jamais j'aie pu ſavoir pourquoi elle avoit été ſuſpendue. M. de M........s prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliſer, il en vint à bout, & ma parfaite confiance en ſa droiture l'ayant emporté ſur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoiſſes & de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre. Auſſi fit-il. Les propos inceſſamment rebattus de la cabale philoſophique qui l'entouroit, lui revinrent à l'eſprit. Quand j'allois vivre à l'Hermitage ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je perſévérois, ils dirent que c'étoit par obſtination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr, que j'y vivois très-malheureux. M. de M........s le crut & me l'écrivit; ſenſible à cette erreur, dans un homme pour qui j'avois tant d'eſtime, je lui écrivis quatre lettres conſécutives, où lui expoſant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidellement mes goûts, mes penchans, mon caractère, & tout ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites ſans brouillon, rapidement, à trait de plume, & ſans même avoir été relues, ſont peut-être la ſeule choſe que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie;

ce qui eſt bien étonnant au milieu de mes ſouffrances & de l'extrême abattement où j'étois. Je gémiſſois en me ſentant défaillir, de penſer que je laiſſois dans l'eſprit des honnêtes gens, une opinion de moi ſi peu juſte, & par l'eſquiſſe tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de ſuppléer en quelque ſorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de M.........s, & qu'il montra dans Paris, ſont en quelque façon le ſommaire de ce que j'expoſe ici plus en détail, & méritent à ce titre d'être conſervées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, & qu'il m'envoya quelques années après.

La ſeule choſe qui m'affligeoit déſormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je puſſe dépoſer mes papiers, pour en faire après moi le triage.

Depuis mon voyage de Genève, je m'étois lié d'amitié avec M.....u; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, & j'aurois déſiré qu'il vint me fermer les yeux; je lui marquai ce déſir, & je crois qu'il auroit fait avec plaiſir cet acte d'humanité, ſi les affaires & ſa famille le lui euſſent permis. Privé de cette conſolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance en lui envoyant la profeſſion de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content, mais il ne me parut pas dans ſa réponſe partager la ſécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il déſira d'avoir de moi quelque morceau que n'eut perſonne autre. Je lui envoyai une Oraiſon funèbre du feu duc d'Orléans, que j'avois

faite pour l'abbé Darty, & qui ne fut pas prononcée parce que, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, & j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, & sans que leur contenu fit aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des Jésuites, j'eus peur des jansénistes & des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les Commères avoient depuis un temps quitté leur ancienne demeure, & s'étoient établis tout à côté de moi, en sorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui se disoit dans la mienne & sur ma terrasse, & que de leur jardin on pouvoit très-aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en sorte que j'y avois une table couverte d'épreuves & de feuilles de l'Emile & du Contrat social, & brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faisoient que souvent, oubliant de fermer le soir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eut guère inquiété si je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir

fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure étoit mauvaise, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes se trouva éclipsé pendant un jour & deux nuits, sans qu'il me fut possible de savoir ce qu'il étoit devenu jusqu'au matin du troisième jour, que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus, ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. Mathas, ni sur son neveu, M. Du Moulin, sachant qu'ils m'aimoient l'un & l'autre, & prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les Commères. Je savois que, quoique jansénistes, ils avoient quelque liaison avec d'Alembert & logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude & me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, & je cessai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant su d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans plusieurs maisons, du premier volume de l'Emile que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors. Le Contrat social parut un mois ou deux avant l'Emile. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. Rey n'eut aucune réponse : ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer, mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des

curieux en tirèrent d'Amſterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon qui en avoit ouï parler & qui même en avoit vu quelque choſe, m'en parla d'un ton myſtérieux qui me ſurprit, & qui m'eut inquiété même ſi, certain d'être en règle à tous égards & de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquilliſé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiſeul, déjà bien diſpoſé pour moi, & ſenſible à l'éloge que mon eſtime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me ſoutînt en cette occaſion contre la malveillance de Mde. de P.......r.

J'avois aſſurément lieu de compter alors, autant que jamais, ſur les bontés de M. de Luxembourg & ſur ſon appui dans le beſoin : car jamais il ne me donna de marques d'amitié, ni plus fréquentes ni plus touchantes. Au voyage de Pâques mon triſte état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un ſeul jour de me venir voir, & enfin me voyant ſouffrir ſans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, & eut le courage, rare certes, & méritoire dans un grand ſeigneur, de reſter chez moi durant l'opération qui fut cruelle & longue. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une groſſe pierre, & me le dit; au ſecond, il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une ſeconde & une troiſième fois avec un ſoin & une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la proſtate étoit ſquirreuſe & d'une groſſeur ſurnaturelle ; & finit par me

déclarer

déclarer que je fouffrirois beaucoup & que je vivrois long-temps. Si la feconde prédiction s'accomplit auffi bien que la première, mes maux ne font pas prêts à finir.

C'eft ainfi qu'après avoir été traité fucceffivement pendant tant d'années de vingt maux que je n'avois pas, je finis par favoir que ma maladie incurable fans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, reprimée par cette connoiffance, ne me fit plus voir en perfpective une mort cruelle dans les douleurs du calcul.

Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paifiblement ces derniers. Il eft conftant que depuis ce temps, j'ai beaucoup moins fouffert de ma maladie que je n'avois fait jufqu'alors, & je ne me rappelle jamais que je dois ce foulagement à M. de Luxembourg, fans m'attendrir de nouveau fur fa mémoire.

Revenu, pour ainfi dire, à la vie, & plus occupé que jamais du plan fur lequel j'en voulois paffer le refte, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'Emile. Je fongeois à la Touraine où j'avois déjà été, & qui me plaifoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans.

La terra molle lieta e dilettofa
Simile a fe l'habitator produce.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chofe réfolue. Alors il me propofa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un afyle qui

pouvoit me convenir, & dans lequel ils se feroient l'un & l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha & ne me déplut pas. Avant toute chose, il falloit voir le lieu ; nous convînmes du jour où M. le Maréchal enverroit son valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé ; il fallut remettre la partie, & les contretemps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le Maréchal, mais à Madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'Emile parut enfin sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication, M. le Maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de M.........s qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire & même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui, par mégarde, étoient restées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de M. . . . . s m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes allarmes au sujet des Jésuites, & il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose, je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois, & qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissemens qui suivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu

d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bisarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Mde. de B.......s, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues & les hommages de tous les humains, me pria sans façon à la fin de son billet de le lui renvoyer. D'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma supériorité, & devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonspect, & qui faisoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit : la Condamine se jeta sur la profession de foi, & battit la campagne : Clairaut se borna, dans sa lettre, au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, & il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le seul qui dit hautement & librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas, à qui j'en avois aussi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conseiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à St. Gratien, & Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'Emile avant qu'il fut public.

En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour. « M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il ſera parlé dans peu plus qu'il ne ſeroit à déſirer pour l'auteur. » Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, & je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du myſtère à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impreſſion, & loin de prévoir en aucune ſorte la cataſtrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en règle à tous égards; certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de Mde. de Luxembourg & de la faveur du miniſtère, je m'applaudiſſois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, & lorſque je venois d'écraſer tous mes envieux.

Une ſeule choſe m'allarmoit dans la publication de ce livre, & cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près & avec indignation les vexations qu'un ſoin jaloux des plaiſirs des princes fait exercer ſur les malheureux payſans, forcés de ſouffrir le dégat que le gibier fait dans leurs champs, ſans oſer ſe défendre qu'à force de bruit, & forcés de paſſer les nuits dans leurs fèves & leurs pois avec des chauderons, des tambours, des ſonnettes pour écarter les ſangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de C........s faiſoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'Emile, une ſortie ſur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes qui n'eſt pas reſtée impunie.

J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en usoient guères moins durement sur ses terres ; je tremblois que ce prince, pour lequel j'etois pénétré de respect & de reconnoissance, ne prit pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour d'autres, & ne s'en tînt offensé. Cependant, comme ma conscience me rassuroit pleinement sur cet article, je me tranquillisai sur son témoignage, & je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage, écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platises dont on avoit entremélé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois, appelé Balexsert, & il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que cette académie & ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguiser le plagiat aux yeux du public ; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien ; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire ; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystère & entrevu ceux qui avoient mis en jeu le Sieur Balexsert.

Les sourds mugissemens qui précèdent l'orage commen-

çoient à ſe faire entendre, & tous les gens un peu pénétrans virent bien qu'il ſe couvoit au ſujet de mon livre & de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma ſécurité, ma ſtupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en ſoupçonnai pas même la cauſe, après en avoir reſſenti l'effet. On commença par répandre avec aſſez d'adreſſe, qu'en ſéviſſant contre les Jéſuites, on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres & les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'Emile, comme ſi je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il ſembloit qu'on craignît de ſe voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonſtances rendoient néceſſaires, & auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent & ne m'inquiétèrent guères : il ne me vint pas même à l'eſprit qu'il put y avoir dans toute cette affaire la moindre choſe qui me regardât perſonnellement, moi qui me ſentois ſi parfaitement irréprochable, ſi bien appuyé, ſi bien en règle à tous égards, & qui ne craignois pas que Mde. de Luxembourg me laiſsât dans l'embarras pour un tort qui, s'il exiſtoit, étoit tout entier à elle ſeule. Mais ſachant en pareil cas comme les choſes ſe paſſent, & que l'uſage eſt de ſévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas ſans inquiétude pour le pauvre Ducheſne, ſi M. de M........s venoit à l'abandonner.

Je reſtai tranquille. Les bruits augmentèrent & changèrent bientôt de ton. Le public & ſurtout le parlement ſem-

bloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, & les menaces changeant d'objet, s'adreſsèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires, qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, & qu'il falloit brûler les auteurs : pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquiſiteur de Goa que d'un ſénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des H.........s pour tâcher de m'effrayer & de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruſe, & je me diſois en me moquant d'eux, que s'ils avoient ſu la vérité des choſes, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. & Mde. de Luxembourg avoient cette année avancé leur ſecond voyage de Montmorenci, de ſorte qu'ils y étoient au commencement de Juin. J'y entendis très-peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faiſoient à Paris, & les maîtres de la maiſon ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que j'étois ſeul avec M. de Luxembourg, il me dit : avez-vous parlé mal de M. de Choiſeul dans le Contrat Social ? Moi ! lui dis-je en reculant de ſurpriſe, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, & d'une plume qui n'eſt pas louangeuſe, le plus bel éloge que jamais miniſtre ait reçu ; & tout de ſuite je lui rapportai le paſſage. Et dans l'Emile ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un ſeul mot qui le regarde. Ah ! dit-il, avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même choſe dans l'autre

livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je, je l'estimois assez pour cela.

Il alloit reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il se retint & se tut. Malheureuse politique de courtisan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même!

Cette conversation, quoique courte, m'éclaira sur ma situation, du moins à certain égard, & me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois & faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire Mde. de Luxembourg & M. de M.........s, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter & venir jusqu'à moi: car d'ailleurs, je sentis bien dès-lors qu'il ne seroit plus question d'équité ni de justice, & qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme, qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, & la certitude où il paroissoit être du sort qui menaçoit le livre & l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours: je voyois Mde. de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire avec autant de sang-froid que si elle ne s'en fût point mêlée, & qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle

ne

ne me difoit rien du tout. Il me fembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chofe. Mde. de B.......s paroiffoit moins tranquille. Elle alloit & venoit avec un air d'agitation, fe donnant beaucoup de mouvement, & m'affurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup auffi, pour parer le coup qui m'étoit préparé, & qu'elle attribuoit toujours aux circonftances préfentes, dans lefquelles il importoit au parlement de ne pas fe laiffer accufer par les Jéfuites, d'indifférence fur la religion. Elle paroiffoit, cependant, peu compter fur le fuccès des démarches du prince & des fiennes. Ses converfations, plus allarmantes que raffurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, & elle me confeilloit toujours l'Angleterre où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui étoit le fien depuis long-temps. Voyant que je perfiftois à refter tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que fi j'étois arrêté & interrogé, je me mettois dans la néceffité de nommer Mde. de Luxembourg, & que fon amitié pour moi méritoit bien que je ne m'expofaffe pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas, elle pouvoit refter tranquille, & que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette réfolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; & en cela elle avoit raifon, furtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque rifque qu'il put y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impreffion, fans cependant que je puffe me réfoudre à fuir, elle me parla de la Baftille pour quelques femaines, comme d'un

moyen de me soustraire à la jurisdiction du parlement, qui ne se mêle pas des prisonniers d'Etat. Je n'objectai rien contre cette singulière grâce, pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, & qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après M. le Maréchal reçut du curé de Deuil, ami de G.... & de Mde. D'.....y, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière sévérité, & que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique H.........e; je savois que le parlement étoit très-attentif aux formes, & que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avouois le livre & si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à Mde. de B.......s, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs & des récompenses, on procède contre le livre & l'on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur.

Elle me fit à cela une distinction subtile que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps, au lieu de m'assigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que

s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général, il avoit vu fur fon bureau le brouillon d'un réquifitoire contre l'Emile & fon auteur. Notez que ledit Guy étoit l'aflocié de Duchefne qui avoit imprimé l'ouvrage; lequel, fort tranquille pour fon propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable!

Il étoit fi fimple, fi naturel, qu'un libraire admis à l'audience du procureur-général, lut tranquillement les manufcrits & brouillons épars fur le bureau de ce magiftrat! Mde. de B.......s & d'autres me confirmèrent la même chofe. Sur les abfurdités dont on me rebattoit inceffamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit fous tout cela quelque myftère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me repofant fur ma droiture & mon innocence en toute cette affaire, & trop heureux, quelque perfécution qui dut m'attendre, d'être appelé à l'honneur de fouffrir pour la vérité. Loin de craindre & de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, & je faifois les après-midi ma promenade ordinaire. Le huit Juin, veille du décret, je la fis avec deux profeffeurs oratoriens, le P. Alamanni & le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y fuppléâmes par des chalumeaux de feigle, avec lefquels nous afpirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choifir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été fi gai.

J'ai conté comment je perdis le ſommeil dans ma jeuneſſe. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les ſoirs dans mon lit juſqu'à ce que je ſentiſſe mes yeux s'appeſantir. Alors j'éteignois ma bougie, & je tâchois de m'aſſoupir quelques inſtans qui ne duroient guères. Ma lecture ordinaire du ſoir étoit la Bible, & je l'ai lue entière au moins cinq ou ſix fois de ſuite de cette façon. Ce ſoir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, & je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm, & qui, ſi je ne me trompe, eſt le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette hiſtoire m'affecta beaucoup, & j'en étois occupé dans une eſpèce de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit & de la lumière. Thérèſe, qui la portoit, éclairoit M. la Roche qui, me voyant lever bruſquement ſur mon ſéant, me dit : Ne vous allarmez pas ; c'eſt de la part de Mde. la Maréchale, qui vous écrit & vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de Mde. de Luxembourg je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ſes efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, eſt extrême ; rien ne peut parer le coup, la cour l'exige, le parlement le veut ; à ſept heures du matin il ſera décrété de priſe de corps, & l'on enverra ſur le champ le ſaiſir : j'ai obtenu qu'on ne le pourſuivra pas s'il s'éloigne ; mais s'il perſiſte à vouloir ſe laiſſer prendre, il ſera pris. La Roche me conjura, de la part de Mde. la Maréchale, de me lever & d'aller conférer avec elle.

Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, & ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, & j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle & au triste rôle qu'elle alloit jouer, si je me laissois prendre : car, me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire & me perdre, je ne me sentois ni assez de présence d'esprit, ni assez d'adresse, ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité, à faire pour elle, en cette occasion, ce que rien ne m'eut fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif; cependant, elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fut sensible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter : mais M. le Maréchal survint; Mde. de B.......s arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire Mde. de Luxembourg. Je me laissai flatter; j'eus honte de me dédire, & il ne fut plus question que du lieu de ma retraite, & du temps de mon départ. M. de Luxembourg me proposa de rester chez lui quelques jours incognito pour délibérer & prendre mes mesures plus à loisir; je n'y consentis point, non plus qu'à la proposition

d'aller ſecrètement au Temple. Je m'obſtinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de reſter caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis ſecrets & puiſſans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois ſortir pour aſſurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un inſtant de réflexion ſuffit pour me diſſuader de faire cette ſottiſe. Je ſavois que le miniſtère de France, encore plus puiſſant à Genève qu'à Paris, ne me laiſſeroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit réſolu de me tourmenter. Je ſavois que le Diſcours ſur l'inégalité avoit excité contre moi, dans le Conſeil, une haine d'autant plus dangereuſe qu'il n'oſoit la manifeſter. Je ſavois qu'en dernier lieu, quand la nouvelle Héloïſe parut, il s'étoit preſſé de la défendre à la ſollicitation du d.....r T......n, mais voyant que perſonne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, & retira la défenſe.

Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occaſion plus favorable, il n'eut grand ſoin d'en profiter. Je ſavois que, malgré tous les beaux ſemblans, il régnoit contre moi dans tous les cœurs Genevois une ſecrète jalouſie, qui n'attendoit que l'occaſion de s'aſſouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne, & ſi j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé; mais l'honneur ni la raiſon ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif, je pris le parti de m'en rapprocher ſeulement, & d'aller attendre en Suiſſe celui qu'on prendroit à Genève à

mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Mde. de B.......s désapprouva beaucoup cette résolution, & fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois, & toute l'éloquence de Mde. de B.......s, loin de vaincre ma répugnance, sembloit l'augmenter, sans que je susse pourquoi. Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde, & la Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèse elle-même si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres & autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés, furent mis à part, & je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, & brûler le reste. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, & je n'eus le temps de rien brûler. M. le Maréchal m'offrit de se charger du reste de ce triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, & de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoient avec des personnes si chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissois ces papiers, & à mon instante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois

devenu, & de ce qu'elle alloit devenir, & attendant à chaque inſtant les huiſſiers, ſans ſavoir comment ſe conduire & que leur répondre. La Roche l'amena au château, ſans lui rien dire; elle me croyoit déjà bien loin: en m'appercevant, elle perça l'air de ſes cris, & ſe précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité!

Dans ce doux & cruel moment ſe raſſemblèrent tant de jours de bonheur, de tendreſſe & de paix paſſés enſemble, pour me faire mieux ſentir le déchirement d'une première ſéparation, après nous être à peine perdus de vue un ſeul jour pendant près de dix-ſept ans.

Le Maréchal, témoin de cet embraſſement, ne put retenir ſes larmes. Il nous laiſſa. Thérèſe ne vouloit plus me quitter. Je lui fis ſentir l'inconvénient qu'elle me ſuivit en ce moment, & la néceſſité qu'elle reſtât pour liquider mes effets & recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de priſe-de-corps, l'uſage eſt de ſaiſir ſes papiers, de mettre le ſcellé ſur ſes effets, ou d'en faire l'inventaire, & d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle reſtât pour veiller à ce qui ſe paſſeroit, & tirer de tout le meilleur parti poſſible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu: M. le Maréchal confirma ma promeſſe; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me ſaiſir, elle pût proteſter avec vérité de ſon ignorance ſur cet article. En l'embraſſant, au moment de nous quitter, je ſentis en moi-même un mouvement très-extraordinaire, & je lui dis dans un tranſport, hélas! trop prophétique! Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as

partagé

partagé la profpérité de mes beaux jours ; il te refte, puifque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts & calamités à ma fuite. Le fort que ce trifte jour commence pour moi, me pourfuivra jufqu'à ma dernière heure.

Il ne me reftoit plus qu'à fonger au départ. Les huiffiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, & ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la pofte. Je n'avois point de chaife, M. le Maréchal me fit préfent d'un cabriolet, & me prêta des chevaux & un poftillon jufqu'à la première pofte, où, par les mefures qu'il avoit prifes, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, & ne m'étois pas montré dans le château, les Dames vinrent me dire adieu dans l'entrefol où j'avois paffé la journée. Mde. la Maréchale m'embraffa plufieurs fois d'un air affez trifte; mais je ne fentis plus dans ces embraffemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. Mde. de B.......s m'embraffa auffi, & me dit de fort belles chofes. Un embraffement qui me furprit davantage, fut celui de Mde. de M......x; car elle étoit auffi-là. Mde. la Maréchale de M......x eft une perfonne extrêmement froide, décente & réfervée, & ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maifon de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchaffe à m'en augmenter le prix; foit qu'en effet elle eût mis dans cet embraffement

un peu de cette commisération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement & dans son regard je ne sais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent en y repensant, j'ai soupçonné dans la suite que, n'ignorant pas à quel sort j'étois condamné, elle n'avoit pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

M. le Maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avois une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte, après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui tendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long & muet : nous sentîmes l'un & l'autre que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre & Montmorenci, je rencontrai dans un carosse de remise quatre hommes en noir, qui me saluèrent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, & de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux; surtout ayant appris dans la suite, qu'au lieu d'être décrété à sept heures comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plusieurs personnes qui me saluèrent d'un

air de connoiſſance, mais je n'en reconnus aucun. Le même ſoir je me détournai pour paſſer à Villeroy. A Lyon les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarraſſant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois avec une lettre de Mde. de Luxembourg, prier M. de Villeroy de faire enſorte que je fuſſe exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point uſage, parce que je ne paſſai pas à Lyon. Cette lettre eſt reſtée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me preſſa beaucoup de coucher à Villeroy; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, & je fis encore deux poſtes le même jour.

Ma chaiſe étoit rude, & j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air aſſez impoſant pour me faire bien ſervir, & l'on ſait qu'en France les chevaux de poſte ne ſentent la gaule que ſur les épaules du poſtillon. En payant graſſement les guides, je crus ſuppléer à la mine & au propos; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commiſſion & qui couroit la poſte pour la première fois de ſa vie. Dès-lors je n'eus plus que des roſſes, & je devins le jouet des poſtillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, & aller comme il leur plût.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui ſe préſentoient ſur tout ce qui venoit de m'arriver; mais ce n'étoit là ni mon tour d'eſprit, ni la pente de mon cœur. Il eſt étonnant avec quelle facilité

j'oublie le mal paſſé, quelque récent qu'il puiſſe être. Autant ſa prévoyance m'effraye & me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant ſon ſouvenir me revient foiblement & s'éteint ſans peine, auſſitôt qu'il eſt arrivé. Ma cruelle imagination qui ſe tourmente ſans ceſſe à prévenir les maux qui ne ſont point encore, fait diverſion à ma mémoire, & m'empêche de me rappeler ceux qui ne ſont plus. Contre ce qui eſt fait il n'y a plus de précautions à prendre, & il eſt inutile de s'en occuper. J'épuiſe en quelque façon mon malheur d'avance; plus j'ai ſouffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, ſans ceſſe occupé de mon bonheur paſſé, je le rappelle & le rumine, pour ainſi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'eſt à cette heureuſe diſpoſition, je le ſens, que je dois, de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le ſouvenir continuel des offenſes reçues, & qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à ſon ennemi. Naturellement emporté j'ai ſenti la colère, la fureur même dans les premiers mouvemens, mais jamais un déſir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offenſe pour m'occuper beaucoup de l'offenſeur. Je ne penſe au mal que j'en ai reçu qu'à cauſe de celui que j'en peux recevoir encore, & ſi j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus, celui qu'il m'a fait ſeroit à l'inſtant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenſes. C'eſt une fort belle vertu ſans doute, mais qui n'eſt pas à mon uſage. J'ignore ſi mon cœur ſauroit dominer ſa haine, car il n'en a jamais ſenti, & je penſe trop peu à

mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point pour me tourmenter, ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance, & dont je les défie : c'est en se tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai si parfaitement tout ce qui venoit de se passer, & le parlement, & Mde. de P.......r, & M. de C......l, & G....., & d'Alembert, & leurs complots, & leurs complices, que je n'y aurois pas même repensé de tout mon voyage, sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela, fut celui de ma dernière lecture la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les Idylles de Gesner, que son traducteur Hubner m'avoit envoyées il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien & se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir en traitant à la manière de Gesner, le sujet du Lévite d'Ephraïm. Ce style champêtre & naïf ne paroissoit guères propre à un sujet si atroce, & il n'étoit guère à présumer que ma situation présente me fournit des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amuser dans ma chaise & sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé que je fus étonné de l'aménité de mes idées, & de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers, & je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une

douceur de mœurs plus attendriſſante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un coſtume plus exact, une plus antique ſimplicité en toute choſe, & tout cela, malgré l'horreur du ſujet, qui dans le fond eſt abominable, de ſorte qu'outre tout le reſte j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le Lévite d'Ephraïm, s'il n'eſt pas le meilleur de mes ouvrages, en ſera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai ſans ſentir en dedans l'applaudiſſement d'un cœur ſans fiel, qui loin de s'aigrir par ſes malheurs, s'en conſole avec lui-même, & trouve en ſoi de quoi s'en dédommager. Qu'on raſſemble tous ces grands philoſophes, ſi ſupérieurs dans leurs livres à l'adverſité qu'ils n'éprouvèrent jamais, qu'on les mette dans une poſition pareille à la mienne, & que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire: on verra comme ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suiſſe, j'avois pris la réſolution d'aller m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, & qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faiſoit un détour; cela m'évita d'y paſſer. Mais en revanche il falloit paſſer par Beſançon, place de guerre, & par conſéquent ſujette au même inconvénient. Je m'aviſai de gauchir & de paſſer par Salins, ſous prétexte d'aller voir M. de M...n, neveu de M. D...n, qui avoit un emploi à la ſaline, & qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réuſſit; je ne trouvai point M. de

M...n, fort aiſe d'être diſpenſé de m'arrêter, je continuai ma route ſans que perſonne me dit un mot.

En entrant ſur le territoire de Berne je fis arrêter; je deſcendis, je me proſternai, j'embraſſai, je baiſai la terre, & m'écriai dans mon tranſport: Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'eſt ainſi, qu'aveugle & confiant dans mes eſpérances, je me ſuis toujours paſſionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon poſtillon ſurpris me crut fou; je remontai dans ma chaiſe, & peu d'heures après, j'eus la joie auſſi pure que vive, de me ſentir preſſé dans les bras du reſpectable Roguin. Ah, reſpirons quelques inſtans chez ce digne hôte! J'ai beſoin d'y reprendre du courage & des forces; je trouverai bientôt à les employer. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis étendu dans le récit que je viens de faire ſur toutes les circonſtances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroiſſent pas fort lumineuſes, quand on tient une fois le fil de la trâme, elles peuvent jeter du jour ſur ſa marche, & par exemple, ſans donner la première idée du problême que je vais propoſer, elles aident beaucoup à le réſoudre.

Suppoſons que pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fut abſolument néceſſaire, tout devoit, pour l'opérer, ſe paſſer à-peu-près comme il ſe paſſa; mais ſi, ſans me laiſſer épouvanter par l'ambaſſade nocturne de Mde. de Luxembourg & troubler par ſes allarmes, j'avois continué de tenir ferme comme j'avois commencé, & qu'au lieu de reſter au château, je m'en fuſſe retourné dans mon lit, dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-

je également été décrété ? Grande queſtion d'où dépend la ſolution de beaucoup d'autres, & pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire & celle du décret réel ne ſont pas inutiles à remarquer. Exemple groſſier, mais ſenſible, de l'importance des moindres détails, dans l'expoſé des faits dont on cherche les cauſes ſecrètes, pour les découvrir par induction.

Fin du onzième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE DOUZIÈME.

Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli, sans que de quelque façon que je m'y sois pu prendre, il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abîme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en apperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre & les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes & sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échapper des gémissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, & les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot, sans qu'il s'en doute lui-même, & sans qu'il en apperçoive l'effet. En narrant donc les événemens qui me regardent, les traitemens que j'ai soufferts, & tout ce qui m'est arrivé, je suis hors d'état de remonter à la main motrice,

& d'aſſigner les cauſes en diſant les faits. Ces cauſes primitives ſont toutes marquées dans les trois précédens livres ; tous les intérêts relatifs à moi, tous les motifs ſecrets y ſont expoſés. Mais dire en quoi ces diverſes cauſes ſe combinent pour opérer les étranges événemens de ma vie : voilà ce qu'il m'eſt impoſſible d'expliquer, même par conjecture. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve d'aſſez généreux pour vouloir approfondir ces myſtères, & découvrir la vérité, qu'ils reliſent avec ſoin les trois précédens livres, qu'enſuite à chaque fait qu'ils liront dans les ſuivans, ils prennent les informations qui ſeront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue & d'agent en agent juſqu'aux premiers moteurs de tout, je ſais certainement à quel terme aboutiront leurs recherches ; mais je me perds dans la route obſcure & tortueuſe des ſouterrains qui les y conduiront.

Durant mon ſéjour à Yverdon, j'y fis connoiſſance avec toute la famille de M. Roguin, & entr'autres avec ſa nièce Mde. Boy de la Tour & ſes filles, dont, comme je crois l'avoir dit, j'avois autrefois connu le père à Lyon. Elle étoit venue à Yverdon voir ſon oncle & ſes ſœurs ; ſa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par ſon grand ſens & ſon excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère & à la fille. Cette dernière étoit deſtinée par M. Roguin au colonel ſon neveu, déjà d'un certain âge, & qui me témoignoit auſſi la plus grande affection ; mais quoique l'oncle fût paſſionné pour ce mariage, que le neveu le déſirât fort auſſi, & que je priſſe un intérêt très-vif à la ſatisfaction de l'un & de l'autre, la grande

diſproportion d'âge & l'extrême répugnance de la jeune perſonne, me firent concourir avec la mère à détourner ce mariage, qui ne ſe fit point. Le colonel épouſa depuis Mademoiſelle Dillan ſa parente, d'un caractère & d'une beauté bien ſelon mon cœur, & qui l'a rendu le plus heureux des maris & des pères. Malgré cela, M. Roguin n'a pu oublier que j'aie en cette occaſion contrarié ſes déſirs. Je m'en ſuis conſolé par la certitude d'avoir rempli, tant envers lui qu'envers ſa famille, le devoir de la plus ſainte amitié, qui n'eſt pas de ſe rendre toujours agréable, mais de conſeiller toujours pour le mieux.

Je ne fus pas long-temps en doute ſur l'accueil qui m'attendoit à Genève, au cas que j'euſſe envie d'y retourner. Mon livre y fut brûlé, & j'y fus décrété le 18 Juin, c'eſt-à-dire, neuf jours après l'avoir été à Paris. Tant d'incroyables abſurdités étoient cumulées dans ce ſecond décret, & l'édit eccléſiaſtique y étoit ſi formellement violé, que je refuſai d'ajouter foi aux premières nouvelles qui m'en vinrent, & que, quand elles furent bien confirmées, je tremblai qu'une ſi manifeſte & criante infraction de toutes les lois, à commencer par celle du bon ſens, ne mit Genève ſens-deſſus deſſous : j'eus de quoi me raſſurer ; tout reſta tranquille. S'il s'émut quelque rumeur dans la populace, elle ne fut que contre moi, & je fus traité publiquement par toutes les caillettes & par tous les cuiſtres comme un écolier qu'on menaceroit du fouet, pour n'avoir pas bien dit ſon catéchiſme.

Ces deux décrets furent le ſignal du cri de malédiction

qui s'éleva contre moi dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous-les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible tocsin. Les François surtout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienséance & d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses vertus favorites, se signala par le nombre & la violence des outrages dont il m'accabloit à l'envi. J'étois un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup. Le continuateur du journal de Trévoux fit sur ma prétendue Lycantropie un écart qui montroit assez bien la sienne. Enfin, vous eussiez dit qu'on craignoit à Paris de se faire une affaire avec la police, si, publiant un écrit sur quelque sujet que ce pût être, on manquoit d'y larder quelque insulte contre moi. En cherchant vainement la cause de cette unanime animosité, je fus prêt à croire que tout le monde étoit devenu fou. Quoi! le rédacteur de la Paix perpétuelle souffle la discorde; l'éditeur du Vicaire Savoyard est un impie; l'auteur de la nouvelle Héloïse est un loup; celui de l'Emile est un enragé! Eh mon Dieu, qu'aurois-je donc été si j'avois publié le livre de l'Esprit ou quelqu'autre ouvrage semblable? Et pourtant dans l'orage qui s'éleva contre l'auteur de ce livre, le public, loin de joindre sa voix à celle de ses persécuteurs, le vengea d'eux par ses éloges. Que l'on compare son livre & les miens, l'accueil différent qu'ils ont reçu, les traitemens faits aux deux auteurs dans les divers états de l'Europe; qu'on trouve à ces différences des causes qui puissent contenter un homme sensé; voilà tout ce que je demande, & je me tais.

Je me trouvois si bien du séjour d'Yverdon, que je pris la résolution d'y rester à la vive sollicitation de M. Roguin & de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins, baillif de cette ville, m'encourageoit aussi par ses bontés à rester dans son gouvernement. Le colonel me pressa si fort d'accepter l'habitation d'un petit pavillon qu'il avoit dans sa maison, entre cour & jardin, que j'y consentis, & aussitôt il s'empressa de le meubler & garnir de tout ce qui étoit nécessaire pour mon petit ménage.

Le banneret Roguin, des plus empressés autour de moi, ne me quittoit pas de la journée. J'étois toujours très-sensible à tant de caresses, mais j'en étois quelquefois bien importuné. Le jour de mon emménagement étoit déjà marqué, & j'avois écrit à Thérèse de me venir joindre, quand tout-à-coup j'appris qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, & dont je n'ai pu pénétrer la première cause. Le sénat excité, sans qu'on sût par qui, paroissoit ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le baillif de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance, & leur faisant honte de vouloir refuser à un homme de mérite opprimé l'asyle que tant de bandits trouvoient dans leurs états. Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avoit plus aigri qu'adouci les esprits. Quoiqu'il en soit, son crédit, ni son éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me signifier, il m'en avertit d'avance, & pour ne pas attendre cet ordre, je résolus de

partir dès le lendemain. La difficulté étoit de ſavoir où aller, voyant que Genève & la France m'étoient fermées, & prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empreſſeroit d'imiter ſon voiſin.

Mde. Boy de la Tour me propoſa d'aller m'établir dans une maiſon vide, mais toute meublée, qui appartenoit à ſon fils au village de Motiers dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avoit qu'une montagne à traverſer pour m'y rendre. L'offre venoit d'autant plus à-propos, que dans les états du roi de Pruſſe je devois naturellement être à l'abri des perſécutions, & qu'au moins la religion n'y pouvoit guères ſervir de prétexte. Mais une ſecrète difficulté, qu'il ne me convenoit pas de dire, avoit bien de quoi me faire héſiter. Cet amour inné de la juſtice qui dévora toujours mon cœur, joint à mon penchant ſecret pour la France, m'avoit inſpiré de l'averſion pour le roi de Pruſſe, qui me paroiſſoit, par ſes maximes & par ſa conduite, fouler aux pieds tout reſpect pour la loi naturelle, & pour tous les devoirs humains. Parmi les eſtampes encadrées, dont j'avois orné mon donjon à Montmorenci, étoit un portrait de ce prince, au-deſſous duquel étoit un diſtique qui finiſſoit ainſi:

Il penſe en philoſophe, & ſe conduit en roi.

Ce vers qui, ſous toute autre plume, eût fait un aſſez bel éloge, avoit ſous la mienne un ſens qui n'étoit pas équivoque, & qu'expliquoit d'ailleurs trop clairement le vers précédent. Ce diſtique avoit été vu de tous ceux qui venoient

me voir, & qui n'étoient pas en petit nombre. Le chevalier de Lorenzy l'avoit même écrit pour le donner à d'Alembert, & je ne doutois pas que d'Alembert n'eût pris le soin d'en faire ma cour à ce prince. J'avois encore aggravé ce premier tort par un passage de l'Emile où, sous le nom d'Adraste, roi des Dauniens, on voyoit assez qui j'avois en vue, & la remarque n'avoit pas échappé aux épilogueurs, puisque Mde. de B.......s m'avoit mis plusieurs fois sur cet article. Ainsi j'étois bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse; & supposant d'ailleurs qu'il eût les principes que j'avois osé lui attribuer, mes écrits & leur auteur ne pouvoient par cela seul que lui déplaire: car on sait que les méchans & les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connoître, & sur la seule lecture de mes écrits.

J'osai pourtant me mettre à sa merci, & je crus courir peu de risque. Je savois que les passions basses ne subjuguent que les hommes foibles, & ont peu de prise sur les ames d'une forte trempe, telles que j'avois toujours reconnu la sienne. Je jugeois que dans son art de régner il entroit de se montrer magnanime en pareille occasion, & qu'il n'étoit pas au-dessus de son caractère de l'être en effet. Je jugeai qu'une vile & facile vengeance ne balanceroit pas un moment en lui l'amour de la gloire, & me mettant à sa place, je ne crus pas impossible qu'il se prévalût de la circonstance pour accabler du poids de sa générosité l'homme qui avoit osé mal penser de lui. J'allai donc m'établir à Motiers, avec une confiance dont je le crus fait pour sentir le prix, & je

me dis : Quand Jean-Jaques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric ſera-t-il au-deſſous du général des Volſques?

Le colonel Roguin voulut abſolument paſſer avec moi la montagne, & venir m'inſtaller à Motiers. Une belle-ſœur de Mde. Boy de la Tour, appelée Mde. Girardier, à qui la maiſon que j'allois occuper étoit très-commode, ne me vit pas arriver avec un certain plaiſir ; cependant elle me mit de bonne grâce en poſſeſſion de mon logement, & je mangeai chez elle en attendant que Thérèſe fut venue, & que mon petit ménage fut établi.

Depuis mon départ de Montmorenci, ſentant bien que je ſerois déſormais fugitif ſur la terre, j'héſitois à permettre qu'elle vînt me joindre, & partager la vie errante à laquelle je me voyois condamné. Je ſentois que par cette cataſtrophe nos relations alloient changer, & que ce qui, juſqu'alors, avoit été faveur & bienfait de ma part, le ſeroit déſormais de la ſienne. Si ſon attachement reſtoit à l'épreuve de mes malheurs, elle en ſeroit déchirée, & ſa douleur ajouteroit à mes maux. Si ma diſgrace attiédiſſoit ſon cœur, elle me feroit valoir ſa conſtance comme un ſacrifice, & au lieu de ſentir le plaiſir que j'avois à partager avec elle mon dernier morceau de pain, elle ne ſentiroit que le mérite qu'elle auroit de vouloir bien me ſuivre partout où le ſort me forçoit d'aller.

Il faut dire tout : je n'ai diſſimulé ni les vices de ma pauvre maman, ni les miens; je ne dois pas faire plus de grâce à Thérèſe, & quelque plaiſir que je prenne à rendre honneur à une perſonne qui m'eſt ſi chère, je ne veux pas

non

non plus déguiſer ſes torts, ſi tant eſt même qu'un changement involontaire dans les affections du cœur ſoit un vrai tort. Depuis long-temps je m'appercevois de l'attiédiſſement du ſien. Je ſentois qu'elle n'étoit plus pour moi ce qu'elle fut dans nos belles années, & je le ſentois d'autant mieux que j'étois le même pour elle toujours. Je retombai dans le même inconvénient dont j'avois ſenti l'effet auprès de maman, & cet effet fut le même auprès de Thérèſe : N'allons pas chercher des perfections hors de la nature ; il ſeroit le même auprès de quelque femme que ce fût. Le parti que j'avois pris à l'égard de mes enfans, quelque bien raiſonné qu'il m'eut paru, ne m'avoit pas toujours laiſſé le cœur tranquille. En méditant mon traité de l'éducation, je ſentis que j'avois négligé des devoirs dont rien ne pouvoit me diſpenſer. Le remords enfin devint ſi vif, qu'il m'arracha preſque l'aveu public de ma faute au commencement de l'Emile, & le trait même eſt ſi clair, qu'après un tel paſſage il eſt ſurprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. Ma ſituation, cependant, étoit alors la même, & pire encore par l'animoſité de mes ennemis, qui ne cherchoient qu'à me prendre en faute. Je craignis la récidive, & n'en voulant pas courir le riſque, j'aimai mieux me condamner à l'abſtinence que d'expoſer Thérèſe à ſe voir derechef dans le même cas. J'avois d'ailleurs remarqué que l'habitation des femmes empiroit ſenſiblement mon état : cette double raiſon m'avoit fait former des réſolutions que j'avois quelquefois aſſez mal tenues ; mais dans leſquelles je perſiſtois avec plus de conſtance depuis trois ou quatre ans ;

c'étoit auſſi depuis cette époque que j'avois remarqué du refroidiſſement dans Thérèſe : elle avoit pour moi le même attachement par devoir, mais elle n'en avoit plus par amour. Cela jetoit néceſſairement moins d'agrément dans notre commerce, & j'imaginai que, sûre de la continuation de mes ſoins où qu'elle put être, elle aimeroit peut-être mieux reſter à Paris que d'errer avec moi. Cependant elle avoit marqué tant de douleur à notre ſéparation, elle avoit exigé de moi des promeſſes ſi poſitives de nous rejoindre, elle en exprimoit ſi vivement le déſir depuis mon départ, tant à M. le prince de Conti qu'à M. de Luxembourg, que loin d'avoir le courage de lui parler de ſéparation, j'eus à peine celui d'y penſer moi-même; & après avoir ſenti dans mon cœur combien il m'étoit impoſſible de me paſſer d'elle, je ne ſongeai plus qu'à la rappeler inceſſamment. Je lui écrivis donc de partir; elle vint. A peine y avoit-il deux mois que je l'avois quittée; mais c'étoit depuis tant d'années notre première ſéparation. Nous l'avions ſentie bien cruellement l'un & l'autre. Quel ſaiſiſſement en nous embraſſant! O que les larmes de tendreſſe & de joie ſont douces! Comme mon cœur s'en abreuve! Pourquoi m'a-t-on fait verſer ſi peu de celles-là?

En arrivant à Motiers j'avois écrit à milord Keith, Maréchal d'Ecoſſe, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les états de ſa Majeſté, & pour lui demander ſa protection. Il me répondit avec la généroſité qu'on lui connoit & que j'attendois de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus avec M. Martinet, chatelain du Val-de-

Travers, qui étoit en grande faveur auprès de ſon Excellence. L'aſpect vénérable de cet illuſtre & vertueux Ecoſſois, m'émut puiſſamment le cœur, & dès l'inſtant même commença entre lui & moi ce vif attachement qui, de ma part eſt toujours demeuré le même, & qui le feroit toujours de la ſienne, ſi les traîtres qui m'ont ôté toutes les conſolations de la vie, n'euſſent profité de mon éloignement pour abuſer ſa vieilleſſe & me défigurer à ſes yeux.

George Keith, Maréchal héréditaire d'Ecoſſe, & frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieuſement & mourut au lit d'honneur, avoit quitté ſon pays dans ſa jeuneſſe, & y fut proſcrit pour s'être attaché à la maiſon Stuart, dont il ſe dégoûta bientôt par l'eſprit injuſte & tyrannique qu'il y remarqua, & qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura long-temps en Eſpagne dont le climat lui plaiſoit beaucoup, & finit par s'attacher, ainſi que ſon frère, au roi de Pruſſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, & les accueillit comme ils le méritoient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands ſervices que lui rendit le Maréchal Keith, & par une choſe bien plus précieuſe encore, la ſincère amitié de milord Maréchal. La grande ame de ce digne homme, toute républicaine & fière, ne pouvoit ſe plier que ſur le joug de l'amitié; mais elle s'y plioit ſi parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes, il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il lui fut attaché. Le roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Eſpagne, & enfin le voyant déjà vieux, avoir beſoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuſe

occupation d'y paſſer le reſte de ſa vie, à rendre ce petit peuple heureux.

Les Neuchâtelois qui n'aiment que la pretintaille & le clinquant, qui ne ſe connoiſſent point en véritable étoffe, & mettent l'eſprit dans les longues phraſes, voyant un homme froid & ſans façon, prirent ſa ſimplicité pour de la hauteur, ſa franchiſe pour de la ruſticité, ſon laconiſme pour de la bêtiſe, ſe cabrèrent contre ſes ſoins bienfaiſans, parce que voulant être utile & non cajoleur, il ne ſavoit point flatter les gens qu'il n'eſtimoit pas. Dans la ridicule affaire du miniſtre Petitpierre, qui fut chaſſé par ſes confrères, pour n'avoir pas voulu qu'ils fuſſent damnés éternellement, milord s'étant oppoſé aux uſurpations des miniſtres, vit ſoulever contre lui tout le pays dont il prenoit le parti, & quand j'y arrivai ce ſtupide murmure n'étoit pas éteint encore. Il paſſoit au moins pour un homme qui ſe laiſſoit prévenir, & de toutes les imputations dont il fut chargé, c'étoit peut-être la moins injuſte. Mon premier mouvement, en voyant ce vénérable vieillard, fut de m'attendrir ſur la maigreur de ſon corps, déjà décharné par les ans, mais en levant les yeux ſur ſa phyſionomie animée, ouverte & noble, je me ſentis ſaiſi d'un reſpect mêlé de confiance qui l'emporta ſur tout autre ſentiment. Au compliment très-court que je lui fis en l'abordant, il répondit en parlant d'autre choſe, comme ſi j'euſſe été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous aſſeoir. L'empeſé Châtelain reſta debout. Pour moi je vis dans l'œil perçant & fin de milord, je ne ſais quoi de ſi careſſant, que me ſentant d'abord à mon aiſe, j'allai ſans

façon partager ſon ſopha, & m'aſſeoir à côté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'inſtant, je ſentis que cette liberté lui faiſoit plaiſir, & qu'il ſe diſoit en lui-même : celui-ci n'eſt pas un Neuchâtelois.

Effet ſingulier de la grande convenance des caractères! Dans un âge où le cœur a déjà perdu ſa chaleur naturelle, celui de ce bon vieillard ſe réchauffa pour moi d'une façon qui ſurprit tout le monde. Il vint me voir à Motiers, ſous prétexte de tirer des cailles, & y paſſa deux jours ſans toucher un fuſil. Il s'établit entre nous une telle amitié, car c'eſt le mot, que nous ne pouvions nous paſſer l'un de l'autre : le château de Colombier qu'il habitoit l'été, étoit à ſix lieues de Motiers; j'allois tous les quinze jours au plus tard y paſſer vingt-quatre heures, puis je revenois de même en pélerin, le cœur toujours plein de lui. L'émotion que j'éprouvois jadis dans mes courſes de l'Hermitage à Eaubonne, étoit bien différente aſſurément, mais elle n'étoit pas plus douce que celle avec laquelle j'approchois de Colombier.

Que de larmes d'attendriſſement j'ai ſouvent verſé dans ma route, en penſant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philoſophie de ce reſpectable vieillard! Je l'appelois mon père, il m'appeloit ſon enfant. Ces deux noms rendent en partie l'idée de l'attachement qui nous uniſſoit, mais ils ne rendent pas encore celle du beſoin que nous avions l'un de l'autre, & du déſir continuel de nous rapprocher. Il vouloit abſolument me loger au château de Colombier, & me preſſa long-temps d'y prendre à demeure

l'appartement que j'occupois. Je lui dis enfin que j'étois plus libre chez moi, & que j'aimois mieux paſſer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchiſe & ne m'en parla plus. O bon milord! O mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en penſant à vous! Ah les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes & ſerez toujours le même pour moi qui ſuis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.

Milord Maréchal n'eſt pas ſans défaut : c'eſt un ſage, mais c'eſt un homme. Avec l'eſprit le plus pénétrant, avec le tac le plus fin qu'il ſoit poſſible d'avoir, avec la plus profonde connoiſſance des hommes, il ſe laiſſe abuſer quelquefois, & n'en revient pas. Il a l'humeur ſingulière, quelque choſe de biſarre & d'étranger dans ſon tour d'eſprit. Il paroît oublier les gens qu'il voit tous les jours, & ſe ſouvient d'eux au moment qu'ils y penſent le moins : ſes attentions paroiſſent hors de propos : ſes cadeaux ſont de fantaiſie & non de convenance. Il donne ou envoie à l'inſtant ce qui lui paſſe par la tête, de grand prix ou de nulle valeur indifféremment. Un jeune Genevois déſirant entrer au ſervice du roi de Pruſſe, ſe préſente à lui : Milord lui donne au lieu de lettre un petit ſachet plein de pois, qu'il le charge de remettre au roi. En recevant cette ſingulière recommandation le roi place à l'inſtant celui qui la porte. Ces génies élevés ont entre eux un langage que les eſprits vulgaires n'entendront jamais. Ces petites biſarreries ſemblables aux caprices d'une jolie femme, ne me rendoient milord Maréchal que

plus intéressant. J'étois bien sûr, & j'ai bien éprouvé dans la suite, qu'elles n'influoient pas sur les sentimens, ni sur les soins que lui prescrit l'amitié dans les occasions sérieuses. Mais il est vrai que dans la façon d'obliger, il met encore la même singularité que dans ses manières. Je n'en citerai qu'un seul trait sur une bagatelle. Comme la journée de Motiers à Colombier étoit trop forte pour moi, je la partageois d'ordinaire en partant après dîné & couchant à Brot, à moitié chemin. L'hôte, appelé Sandoz, ayant à solliciter à Berlin une grâce qui lui importoit extrêmement, me pria de demander à son Excellence de la demander pour lui: volontiers. Je le mène avec moi; je le laisse dans l'antichambre & je parle de son affaire à milord, qui ne me répond rien. La matinée se passe; en traversant la salle pour aller dîner, je vois le pauvre Sandoz qui se morfondoit d'attendre. Croyant que milord l'avoit oublié, je lui en reparle avant de nous mettre à table; mot, comme auparavant. Je trouvai cette manière de me faire sentir combien je l'importunois, un peu dure, & je me tus en plaignant tout bas le pauvre Sandoz. En m'en retournant le lendemain, je fus bien surpris du remercîment qu'il me fit, du bon accueil & du bon dîné qu'il avoit eu chez S. E., qui de plus avoit reçu son papier. Trois semaines après, milord lui envoya le rescrit qu'il avoit demandé, expédié par le ministre & signé du roi, & cela, sans m'avoir jamais voulu dire ni répondre un seul mot, ni à lui non plus, sur cette affaire, dont je crus qu'il ne vouloit pas se charger.

Je voudrois ne pas cesser de parler de George Keith:

c'eſt de lui que me viennent mes derniers ſouvenirs heureux; tout le reſte de ma vie n'a plus été qu'afflictions & ſerremens de cœur. La mémoire en eſt ſi triſte, & m'en vient ſi confuſément, qu'il ne m'eſt pas poſſible de mettre aucun ordre dans mes récits, je ſerai forcé déſormais de les arranger au haſard & comme ils ſe préſenteront.

Je ne tardai pas d'être tiré d'inquiétude ſur mon aſyle par la réponſe du roi à milord Maréchal, en qui, comme on peut croire, j'avois trouvé un bon avocat. Non-ſeulement S. M. approuva ce qu'il avoit fait, mais elle le chargea, car il faut tout dire, de me donner douze louis. Le bon milord, embarraſſé d'une pareille commiſſion, & ne ſachant comment s'en acquitter honnêtement, tâcha d'en exténuer l'inſulte en transformant cet argent en nature de proviſions, & me marquant qu'il avoit ordre de me fournir du bois & du charbon pour commencer mon petit ménage; il ajouta même, & peut-être de ſon chef, que le roi me feroit volontiers bâtir une petite maiſon à ma fantaiſie, ſi j'en voulois choiſir l'emplacement. Cette dernière offre me toucha fort, & me fit oublier la meſquinerie de l'autre. Sans accepter aucune des deux, je regardai Fréderic comme mon bienfaiteur & mon protecteur, & je m'attachai ſi ſincèrement à lui, que je pris dès-lors autant d'intérêt à ſa gloire que j'avois trouvé juſqu'alors d'injuſtice à ſes ſuccès. A la paix qu'il fit peu de temps après, je témoignai ma joie par une illumination de très-bon goût : c'étoit un cordon de guirlandes, dont j'ornai la maiſon que j'habitois, & où j'eus, il eſt vrai, la fierté vindicative de dépenſer preſque autant

autant d'argent qu'il m'en avoit voulu donner. La paix conclue, je crus que sa gloire militaire & politique étant au comble, il alloit s'en donner une d'une autre espèce en revivifiant ses états, en y faisant régner le commerce, l'agriculture, en y créant un nouveau sol, en le couvrant d'un nouveau peuple, en maintenant la paix chez tous ses voisins, en se faisant l'arbitre de l'Europe après en avoir été la terreur. Il pouvoit sans risque poser l'épée, bien sûr qu'on ne l'obligeroit pas à la reprendre. Voyant qu'il ne désarmoit pas, je craignis qu'il ne profitât mal de ses avantages, & qu'il ne fût grand qu'à demi. J'osai lui écrire à ce sujet, & prenant le ton familier, fait pour plaire aux hommes de sa trempe, porter jusqu'à lui cette sainte voix de la vérité, que si peu de rois sont faits pour entendre. Ce ne fut qu'en secret & de moi à lui que je pris cette liberté. Je n'en fis pas même participant milord Maréchal, & je lui envoyai ma lettre au roi toute cachetée. Milord envoya la lettre sans s'informer de son contenu. Le roi n'y fit aucune réponse, & quelque temps après, milord Maréchal étant allé à Berlin, il lui dit seulement que je l'avois bien grondé. Je compris par-là que ma lettre avoit été mal reçue, & que la franchise de mon zèle avoit passé pour la rusticité d'un pédant. Dans le fond, cela pouvoit très-bien être ; peut-être ne dis-je pas ce qu'il falloit dire, & ne pris-je pas le ton qu'il falloit prendre. Je ne puis répondre que du sentiment qui m'avoit mis la plume à la main.

Peu de temps après mon établissement à Motiers-Travers, ayant toutes les assurances possibles qu'on m'y laisseroit

tranquille, je pris l'habit arménien. Ce n'étoit pas une idée nouvelle. Elle m'étoit venue diverses fois dans le cours de ma vie, & elle me revint souvent à Montmorenci, où le fréquent usage des sondes, me condamnant à rester souvent dans ma chambre, me fit mieux sentir tous les avantages de l'habit long. La commodité d'un tailleur arménien, qui venoit souvent voir un parent qu'il avoit à Montmorenci, me tenta d'en profiter pour prendre ce nouvel équipage, au risque du qu'en dira-t-on, dont je me souciois très-peu. Cependant, avant d'adopter cette nouvelle parure, je voulus avoir l'avis de Mde. de Luxembourg, qui me conseilla fort de la prendre. Je me fis donc une petite garderobe arménienne; mais l'orage excité contre moi m'en fit remettre l'usage à des temps plus tranquilles, & ce ne fut que quelques mois après, que, forcé par de nouvelles attaques de mes maux, je crus pouvoir, sans aucun risque, prendre ce nouvel habillement à Motiers, surtout après avoir consulté le pasteur du lieu, qui me dit que je pouvois le porter au temple même sans scandale. Je pris donc la veste, le caffetan, le bonnet fourré, la ceinture, & après avoir assisté dans cet équipage au service divin, je ne vis point d'inconvénient à le porter chez milord Maréchal. S. E. me voyant ainsi vêtu, me dit pour tout compliment *salamaleki*, après quoi tout fut fini, & je ne portai plus d'autre habit.

Ayant quitté tout-à-fait la littérature, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille & douce autant qu'il dépendroit de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement : mon imagination rem-

pliſſant tous les vides, ſuffit ſeule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, aſſis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue, que jamais je n'ai pu ſupporter. Quand on marche, qu'on ſe promène, encore paſſe; les pieds & les yeux font au moins quelque choſe: mais reſter là les bras croiſés, à parler du temps qu'il fait & des mouches qui volent, ou, qui pis eſt, à s'entrefaire des complimens, cela m'eſt un ſupplice inſupportable. Je m'aviſai pour ne pas vivre en ſauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portois mon couſſin dans mes viſites, ou j'allois, comme les femmes, travailler à ma porte & cauſer avec les paſſans. Cela me faiſoit ſupporter l'inanité du babillage, & paſſer mon temps ſans ennui chez mes voiſines, dont pluſieurs étoient aſſez aimables, & ne manquoient pas d'eſprit. Une entr'autres, appelée Iſabelle d'Ivernois, fille du procureur-général de Neuchâtel, me parut aſſez eſtimable pour me lier avec elle d'une amitié particulière, dont elle ne s'eſt pas mal trouvée, par les conſeils utiles que je lui ai donnés, & par les ſoins que je lui ai rendus dans des occaſions eſſentielles, de ſorte que maintenant, digne & vertueuſe mère de famille, elle me doit peut-être ſa raiſon, ſon mari, ſa vie & ſon bonheur. De mon côté, je lui dois des conſolations très-douces, & ſurtout durant un bien triſte hiver où, dans le fort de mes maux & de mes peines, elle venoit paſſer avec Thérèſe & moi de longues ſoirées, qu'elle ſavoit nous rendre bien courtes par l'agrément de ſon eſprit & par les mutuels épanchemens de nos cœurs. Elle m'appeloit ſon papa, je l'appelois ma fille, & ces noms

que nous nous donnons encore, ne cesseront point, je l'espère, de lui être aussi chers qu'à moi. Pour rendre mes lacets bons à quelque chose, j'en faisois présent à mes jeunes amies à leur mariage, à condition qu'elles nourriroient leurs enfans; sa sœur aînée en eut un à ce titre, & l'a mérité; Isabelle en eut un de même, & ne l'a pas moins mérité par l'intention. Mais elle n'a pas eu le bonheur de pouvoir faire sa volonté. En leur envoyant ces lacets, j'écrivis à l'une & à l'autre des lettres, dont la première a couru le monde; mais tant d'éclat n'alloit pas à la seconde : l'amitié ne marche pas avec si grand bruit.

Parmi les liaisons que je fis à mon voisinage, & dans les détails desquels je n'entrerai pas, je dois noter celle du colonel Pury, qui avoit une maison sur la montagne où il venoit passer les étés. Je n'étois pas empressé de sa connoissance, parce que je savois qu'il étoit très-mal à la cour & auprès de milord Maréchal, qu'il ne voyoit point. Cependant, comme il me vint voir & me fit beaucoup d'honnêtetés, il fallut l'aller voir à mon tour; cela continua, & nous mangions quelquefois l'un chez l'autre. Je fis chez lui connoissance avec M. D. P....u, & ensuite une amitié trop intime, pour que je puisse me dispenser de parler de lui.

M. D. P....u étoit américain, fils d'un commandant de Surinam, dont le successeur, M. le Chambrier, de Neuchâtel, épousa la veuve. Devenue veuve une seconde fois, elle vint, avec son fils, s'établir dans le pays de son second mari.

D. P...u, fils unique, fort riche, & tendrement aimé

de sa mère, avoit été élevé avec assez de soin, & son éducation lui avoit profité. Il avoit acquis beaucoup de connoissances, quelque goût pour les arts, & il se piquoit surtout d'avoir cultivé sa raison : son air hollandois, froid philosophe, son teint basané, son humeur silencieuse & cachée, favoriseroient beaucoup cette opinion. Il étoit sourd & goutteux, quoique jeune encore. Cela rendoit tous ses mouvemens fort posés, fort graves, & quoiqu'il aimât à disputer, généralement il parloit peu, parce qu'il n'entendoit pas. Tout cet extérieur m'en imposa. Je me dis, voici un penseur, un homme sage, tel qu'on seroit heureux d'avoir un ami. Pour achever de me prendre, il m'adressoit souvent la parole, sans jamais me faire aucun compliment. Il me parloit peu de moi, peu de mes livres, très-peu de lui; il n'étoit pas dépourvu d'idées, & tout ce qu'il disoit étoit juste. Cette justesse & cette égalité m'attirèrent. Il n'avoit dans l'esprit ni l'élévation, ni la finesse de milord Maréchal, mais il en avoit la simplicité; c'étoit toujours le représenter en quelque chose. Je ne m'engouai pas, mais je m'attachai par l'estime, & peu-à-peu cette estime amena l'amitié, & j'oubliai totalement avec lui l'objection que j'avois faite au baron d'H.....k, qu'il étoit trop riche.

Pendant assez long-temps, je vis peu D. P....u, parce que je n'allois point à Neuchâtel, & qu'il ne venoit qu'une fois l'année à la montagne du colonel Pury. Pourquoi n'allois-je point à Neuchâtel? C'est un enfantillage qu'il ne faut pas taire.

Quoique protégé par le roi de Prusse & par milord Maré-

chal, ſi j'évitai d'abord la perſécution dans mon aſyle, je n'évitai pas du moins les murmures du public, des magiſtrats municipaux, des miniſtres. Après le branle donné par la France, il n'étoit pas du bon air de ne pas me faire au moins quelque inſulte : on auroit eu peur de paroître improuver mes perſécuteurs, en ne les imitant pas. La Claſſe de Neuchâtel, c'eſt-à-dire, la compagnie des miniſtres de cette ville, donna le branle en tentant d'émouvoir contre moi le Conſeil d'Etat. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, les miniſtres s'adreſsèrent au magiſtrat municipal, qui fit auſſitôt défendre mon livre, & me traitant en toute occaſion peu honnêtement, faiſoit comprendre, & diſoit même que ſi j'avois voulu m'établir dans la ville, on ne m'y auroit pas ſouffert. Ils remplirent leur Mercure d'inepties & du plus plat caffardage, qui, tout en faiſant rire les gens ſenſés, ne laiſſoit pas d'échauffer le peuple & de l'animer contre moi. Tout cela n'empêchoit pas qu'à les entendre, je ne duſſe être très-reconnoiſſant de l'extrême grâce qu'ils me faiſoient de me laiſſer vivre à Motiers, où ils n'avoient aucune autorité; ils m'auroient volontiers meſuré l'air à la pinte, à condition que je l'euſſe payé bien cher. Ils vouloient que je leur fuſſe obligé de la protection que le roi m'accordoit malgré eux, & qu'ils travailloient ſans relâche à m'ôter. Enfin, n'y pouvant réuſſir, après m'avoir fait tout le tort qu'ils purent, & m'avoir décrié de tout leur pouvoir, ils ſe firent un mérite de leur impuiſſance, en me faiſant valoir la bonté qu'ils avoient de me ſouffrir dans leur pays. J'aurois dû leur rire au nez pour toute réponſe, je fus aſſez bête pour me

piquer, & j'eus l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution que je tins près de deux ans, comme si ce n'étoit pas trop honorer de pareilles espèces que de faire attention à leurs procédés, qui, bons ou mauvais, ne peuvent leur être imputés, puisqu'ils n'agissent jamais que par impulsion. D'ailleurs, des esprits sans culture & sans lumières, qui ne connoissent d'autre objet de leur estime, que le crédit, la puissance & l'argent, sont bien éloignés même de soupçonner qu'on doive quelque égard aux talens, & qu'il y ait du déshonneur à les outrager.

Un certain maire de village qui pour ses malversations avoit été cassé, disoit au lieutenant du Val-de-Travers, mari de mon Isabelle : *On dit que ce Rousseau a tant d'esprit ; amenez-le moi, que je voye si cela est vrai.* Assurément, les mécontentemens d'un homme qui prend un pareil ton doivent peu fâcher ceux qui les éprouvent.

Sur la façon dont on me traitoit à Paris, à Genève, à Berne, à Neuchâtel même, je ne m'attendois pas à plus de ménagement de la part du pasteur du lieu. Je lui avois cependant été recommandé par Mde. Boy-de-la-Tour, & il m'avoit fait beaucoup d'accueil ; mais dans ce pays où l'on flatte également tout le monde, les caresses ne signifient rien. Cependant après ma réunion solemnelle à l'église réformée, vivant en pays réformé, je ne pouvois sans manquer à mes engagemens & à mon devoir de citoyen, négliger la profession publique du culte où j'étois rentré : j'assistois donc au service Devin. D'un autre côté, je craignois, en me présentant à la table sacrée, de m'exposer à

l'affront d'un refus, & il n'étoit nullement probable qu'après le vacarme fait à Genève par le Conseil, & à Neuchâtel par la Claſſe, il voulut m'adminiſtrer tranquillement la Cène dans ſon égliſe. Voyant donc approcher le temps de la communion, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin, c'étoit le nom du miniſtre, pour faire acte de bonne volonté, & lui déclarer que j'étois toujours uni de cœur à l'égliſe proteſtante; je lui dis en même temps, pour éviter des chicanes ſur les articles de foi, que je ne voulois aucune explication particulière ſur le dogme. M'étant ainſi mis en règle de ce côté, je reſtai tranquille, ne doutant pas que M. de Montmollin ne refusât de m'admettre ſans la diſcuſſion préliminaire dont je ne voulois point, & qu'ainſi tout fut fini ſans qu'il y eût de ma faute: point du tout. Au moment où je m'y attendois le moins, M. de Montmollin vint me déclarer, non-ſeulement qu'il m'admettoit à la communion ſous la clauſe que j'y avois miſe, mais de plus, que lui & ſes Anciens ſe faiſoient un grand honneur de m'avoir dans ſon troupeau. Je n'eus de mes jours pareille ſurpriſe, ni plus conſolante. Toujours vivre iſolé ſur la terre me paroiſſoit un deſtin bien triſte, ſurtout dans l'adverſité. Au milieu de tant de proſcriptions & de perſécutions, je trouvois une douceur extrême à pouvoir me dire, au moins je ſuis parmi mes frères, & j'allai communier avec une émotion de cœur & des larmes d'attendriſſement, qui étoient peut-être la préparation la plus agréable à Dieu qu'on y put porter.

Quelque temps après, milord m'envoya une lettre de Mde.

Mde. de B.......s, venue, du moins je le préſumai, par la voie de d'Alembert qui connoiſſoit milord Maréchal. Dans cette lettre, la première que cette Dame m'eut écrite depuis mon départ de Montmorenci, elle me tançoit vivement de celle que j'avois écrite à M. de Montmollin & ſurtout d'avoir communié. Je compris d'autant moins à qui elle en avoit avec ſa mercuriale, que depuis mon voyage de Genève, je m'étois toujours déclaré hautement proteſtant, & que j'avois été très-publiquement à l'hôtel de Hollande, ſans que perſonne au monde l'eût trouvé mauvais. Il me paroiſſoit plaiſant que Mde. la comteſſe de B.......s voulut ſe mêler de diriger ma conſcience en fait de religion. Toutefois comme je ne doutois pas que ſon intention, quoique je n'y compriſſe rien, ne fût la meilleure du monde, je ne m'offenſai point de cette ſingulière ſortie, & je lui répondis ſans colère, en lui diſant mes raiſons.

Cependant les injures imprimées alloient leur train, & leurs benins auteurs reprochoient aux puiſſances de me traiter trop doucement. Ce concours d'aboyemens dont les moteurs continuoient d'agir ſous le voile, avoit quelque choſe de ſiniſtre & d'effrayant. Pour moi je laiſſois dire ſans m'émouvoir. On m'aſſura qu'il y avoit une cenſure de la Sorbonne, je n'en crus rien. De quoi pouvoit ſe mêler la Sorbonne dans cette affaire? Vouloit-elle aſſurer que je n'étois pas Catholique? Tout le monde le ſavoit. Vouloit-elle prouver que je n'étois pas bon Calviniſte? Que lui importoit? C'étoit prendre un ſoin bien ſingulier; c'étoit ſe faire les ſubſtituts de nos miniſtres. Avant que d'avoir vu cet écrit, je crus

qu'on le faisoit courir sous le nom de la Sorbonne pour se moquer d'elle; je le crus bien plus encore après l'avoir lu. Enfin, quand je ne pus plus douter de son authenticité, tout ce que je me réduisis à croire, fut qu'il falloit mettre la Sorbonne aux petites maisons.

Un autre écrit m'affecta d'avantage, parce qu'il venoit d'un homme pour qui j'eus toujours de l'estime, & dont j'admirois la constance en plaignant son aveuglement. Je parle du Mandement de l'Archevêque de Paris contre moi. Je crus que je me devois d'y répondre. Je le pouvois sans m'avilir; c'étoit un cas à-peu-près semblable à celui du roi de Pologne. Je n'ai jamais aimé les disputes brutales, à la Voltaire. Je ne sais me battre qu'avec dignité, & je veux que celui qui m'attaque ne déshonore pas mes coups, pour que je daigne me défendre. Je ne doutois point que ce Mandement ne fut de la façon des Jésuites, & quoiqu'ils fussent alors malheureux eux-mêmes, j'y reconnoissois toujours leur ancienne maxime, d'écraser les malheureux. Je pouvois donc aussi suivre mon ancienne maxime, d'honorer l'auteur titulaire, & de foudroyer l'ouvrage, & c'est ce que je crois avoir fait avec assez de succès.

Je trouvai le séjour de Motiers fort agréable, & pour me déterminer à y finir mes jours, il ne me manquoit qu'une subsistance assurée, mais on y vit assez chèrement, & j'avois vu renverser tous mes anciens projets par la dissolution de mon ménage, par l'établissement d'un nouveau, par la vente ou dissipation de tous mes meubles, & par les dépenses qu'il m'avoit fallu faire depuis mon départ de Montmorenci.

Je voyois diminuer journellement le petit capital que j'avois devant moi. Deux ou trois ans suffisoient pour en consumer le reste, sans que je visse aucun moyen de le renouveler, à moins de recommencer à faire des livres; métier funeste auquel j'avois déjà renoncé. Persuadé que tout changeroit bientôt à mon égard, & que le public revenu de sa frénésie en feroit rougir les puissances; je ne cherchois qu'à prolonger mes ressources jusqu'à cet heureux changement, qui ne me laisseroit plus en état de choisir parmi celles qui pourroient s'offrir. Pour cela je repris mon Dictionnaire de musique, que dix ans de travail avoient déjà fort avancé, & auquel il ne manquoit que la dernière main & d'être mis au net. Mes livres qui m'avoient été envoyés depuis peu, me fournirent les moyens d'achever cet ouvrage: mes papiers qui me furent envoyés en même temps, me mirent en état de commencer l'entreprise de mes mémoires, dont je voulois uniquement m'occuper désormais. Je commençai par transcrire des lettres dans un recueil qui put guider ma mémoire dans l'ordre des faits & des temps. J'avois déjà fait le triage de celles que je voulois conserver pour cet effet, & la suite depuis près de dix ans n'en étoit point interrompue. Cependant en les arrangeant pour les transcrire, j'y trouvai une lacune qui me surprit. Cette lacune étoit de près de six mois, depuis Octobre 1756 jusqu'au mois de Mars suivant. Je me souvenois parfaitement d'avoir mis dans mon triage nombre de lettres de Diderot, de De Leyre, de Mde. D'.....y, de Mde. de C.........x, &c. qui remplissoient cette lacune, & qui ne se trouvèrent plus. Qu'étoient-elles

devenues ? Quelqu'un avoit-il mis la main ſur mes papiers pendant quelques mois qu'ils étoient reſtés à l'hôtel de Luxembourg ? Cela n'étoit pas concevable, & j'avois vu M. le Maréchal prendre la clef de la chambre où je les avois dépoſés. Comme pluſieurs lettres de femmes & toutes celles de Diderot étoient ſans dates, & que j'avois été forcé de remplir ces dates de mémoire & en tâtonnant, pour ranger ces lettres dans leur ordre, je crus d'abord avoir fait des erreurs de dates, & je paſſai en revue toutes les lettres qui n'en avoient point ou auxquelles je l'avois ſuppléée, pour voir ſi je n'y trouverois point celles qui devoient remplir ce vide. Cet eſſai ne réuſſit point; je vis que le vide étoit bien réel, & que les lettres avoient bien certainement été enlevées. Par qui, & pourquoi ? Voilà ce qui me paſſoit. Ces lettres, antérieures à mes grandes querelles, & du temps de ma première ivreſſe de la Julie, ne pouvoient intéreſſer perſonne. C'étoient tout au plus quelques tracaſſeries de Diderot, quelques perſifflages de De Leyre, des témoignages d'amitié de Mde. de C.........x & même de Mde. D'.....y, avec laquelle j'étois alors le mieux du monde. A qui pouvoient importer ces lettres ? qu'en vouloit-on faire ? Ce n'eſt que ſept ans après que j'ai ſoupçonné l'affreux objet de ce vol. Ce déficit bien avéré me fit chercher parmi mes brouillons ſi j'en découvrirois quelque autre. J'en trouvai quelques-uns qui, vu mon défaut de mémoire, m'en firent ſuppoſer d'autres dans la multitude de mes papiers. Ceux que je remarquai furent le brouillon de la Morale ſenſitive, & celui de l'extrait des aventures de milord Edouard. Ce dernier,

je l'avoue, me donna des ſoupçons ſur Mde. de Luxembourg. C'étoit la Roche ſon valet-de-chambre qui m'avoit expédié ces papiers, & je n'imaginai qu'elle au monde qui pût prendre intérêt à ce chiffon ; mais quel intérêt pouvoit-elle prendre à l'autre & aux lettres enlevées dont, même avec de mauvais deſſeins, on ne pouvoit faire aucun uſage qui put me nuire, à moins de les falſifier ? Pour M. le Maréchal dont je connoiſſois la droiture invariable & la vérité de ſon amitié pour moi, je ne pus le ſoupçonner un moment. Je ne pus même arrêter ce ſoupçon ſur Mde. la Maréchale.

Tout ce qui me vint de plus raiſonnable à l'eſprit, après m'être fatigué long-temps à chercher l'auteur de ce vol, fut de l'imputer à d'A . . . . . . t, qui déjà faufilé chez Mde. de Luxembourg, avoit pu trouver le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, tant en manuſcrits qu'en lettres ; ſoit pour chercher à me ſuſciter quelque tracaſſerie, ſoit pour s'approprier ce qui lui pouvoit convenir. Je ſuppoſai qu'abuſé par le titre de la Morale ſenſitive, il avoit cru trouver le plan d'un vrai traité de matérialiſme, dont il auroit tiré contre moi le parti qu'on peut bien s'imaginer. Sûr qu'il ſeroit bientôt détrompé par l'examen du brouillon, & déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins, qui n'étoient pas les premiers de la même main (*) que j'avois endurés ſans me

(*) J'avois trouvé dans ſes *Elémens de muſique* beaucoup de choſes tirées de ce que j'avois écrit ſur cet art pour l'Encyclopédie, & qui lui fut remis pluſieurs années avant la publication de ſes elemens. J'ignore la part qu'il a pu

plaindre. Bientôt je ne ſongeai pas plus à cette infidélité que ſi l'on ne m'en eut fait aucune, & je me mis à reſſembler les matériaux qu'on m'avoit laiſſés, pour travailler à mes Confeſſions.

J'avois long-temps cru qu'à Genève la compagnie des miniſtres, ou du moins les citoyens & bourgeois, réclameroient contre l'infraction de l'Edit dans le décret porté contre moi. Tout reſta tranquille, du moins à l'extérieur; car il y avoit un mécontentement général qui n'attendoit qu'une occaſion pour ſe manifeſter. Mes amis, ou ſoi-diſans tels, m'écrivoient lettres ſur lettres pour m'exhorter à venir me mettre à leur tête, m'aſſurant d'une réparation publique de la part du Conſeil. La crainte du déſordre & des troubles que ma préſence pouvoit cauſer m'empêcha d'acquieſcer à leurs inſtances, & fidelle au ſerment que j'avois fait autrefois, de ne jamais tremper dans aucune diſſention civile dans mon pays, j'aimai mieux laiſſer ſubſiſter l'offenſe & me bannir pour jamais de ma patrie, que d'y rentrer par des moyens violens & dangereux. Il eſt vrai que je m'étois attendu de la part de la bourgeoiſie à des repréſentations légales & paiſibles contre une infraction qui l'intéreſſoit extrêmement. Il n'y en eut point. Ceux qui la conduiſoient cherchoient moins le vrai redreſſement des griefs que l'occaſion de ſe rendre néceſſaires. On cabaloit, mais on gardoit le ſilence, & on laiſſoit clabauder les caillettes & les caſ-

avoir à un livre intitulé: *Dictionnaire des Beaux-Arts*; mais j'y ai trouvé des articles tranſcrits des miens, mot à mot, & cela long-temps avant que ces articles fuſſent imprimés dans l'Encyclopédie.

ſards ou ſoi-diſans tels, mis en avant pour me rendre odieux à la populace, & faire attribuer l'incartade au zèle de la religion.

Après avoir attendu vainement plus d'un an que quelqu'un réclamât contre une procédure illégale, je pris enfin mon parti, & me voyant abandonné de mes concitoyens, je me déterminai à renoncer à mon ingrate patrie où je n'avois jamais vécu, dont je n'avois reçu ni bien ni ſervice, & dont, pour prix de l'honneur que j'avois tâché de lui rendre, je me voyois ſi indignement traité d'un conſentement unanime, puiſque ceux qui devoient parler n'avoient rien dit. J'écrivis donc au premier ſyndic de cette année-là qui, je crois, étoit M. Favre, une lettre par laquelle j'abdiquois ſolemnellement mon droit de bourgeoiſie, & dans laquelle, au reſte, j'obſervai la décence & la modération que j'ai toujours miſe aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a ſouvent arrachés dans mes malheurs.

Cette démarche ouvrit enfin les yeux aux citoyens, ſentant qu'ils avoient eu tort pour leur propre intérêt d'abandonner ma défenſe, ils la prirent quand il n'étoit plus temps. Ils avoient d'autres griefs qu'ils joignirent à celui-là, & ils en firent la matière de pluſieurs repréſentations très-bien raiſonnées qu'ils étendirent & renforcèrent à meſure que les refus du Conſeil, ſoutenu par le miniſtère de France, leur firent mieux ſentir le projet formé de les aſſervir. Ces altercations produiſirent diverſes brochures qui ne décidoient rien, juſqu'à-ce que parurent tout-d'un-coup les *Lettres écrites de la campagne*, ouvrage écrit en faveur du Conſeil avec un

art infini, & par lequel le parti repréſentant, réduit au ſilence, fut pour un temps écraſé. Cette pièce, monument durable des rares talens de ſon auteur, étoit du procureur-général T......., homme d'eſprit, homme éclairé, très-verſé dans les lois & le gouvernement de la république. *Siluit terra.*

Les repréſentans, revenus de leur premier abattement, entreprirent une réponſe, & s'en tirèrent paſſablement avec le temps. Mais tous jetèrent les yeux ſur moi, comme ſur le ſeul qui put entrer en lice contre un tel adverſaire avec eſpoir de le terraſſer. J'avoue que je penſai de même, & pouſſé par mes anciens concitoyens, qui me faiſoient un devoir de les aider de ma plume dans un embarras dont j'avois été l'occaſion, j'entrepris la réfutation des Lettres écrites de la campagne, & j'en parodiai le titre par celui de *Lettres écrites de la montagne* que je mis aux miennes. Je fis & j'exécutai cette entrepriſe ſi ſecrètement, que dans un rendez-vous que j'eus à Thonon avec les chefs des repréſentans, pour parler de leurs affaires, & où ils me montrèrent l'eſquiſſe de leur réponſe, je ne leur dis pas un mot de la mienne qui étoit déjà faite, craignant qu'il ne ſurvînt quelque obſtacle à l'impreſſion, s'il en parvenoit le moindre vent, ſoit aux magiſtrats, ſoit à mes ennemis particuliers. Je n'évitai pourtant pas que cet ouvrage ne fût connu en France avant la publication; mais on aima mieux le laiſſer paroître, que de me faire comprendre comment on avoit découvert mon ſecret. Je dirai là-deſſus ce que j'ai ſçu, qui ſe borne à très-peu de choſe; je me tairai ſur ce que j'ai conjecturé.

J'avois

J'avois à Motiers presque autant de visites que j'en avois eu à l'Hermitage & à Montmorenci, mais elles étoient la plupart d'une espèce fort différente. Ceux qui m'étoient venu voir jusqu'alors étoient des gens qui, ayant avec moi des rapports de talens, de goûts, de maximes, les alléguoient pour cause de leurs visites, & me mettoient d'abord sur des matières dont je pouvois m'entretenir avec eux. A Motiers, ce n'étoit plus cela, surtout du côté de France. C'étoient des officiers ou d'autres gens qui n'avoient aucun goût pour la littérature, qui, même pour la plupart, n'avoient jamais lu mes écrits, & qui ne laissoient pas, à ce qu'ils disoient, d'avoir fait trente, quarante, soixante, cent lieues pour venir voir & admirer l'homme illustre, célèbre, très-célèbre, le grand homme, &c. Car dès-lors on n'a cessé de me jeter grossièrement à la face les plus impudentes flagorneries, dont l'estime de ceux qui m'abordoient m'avoit garanti jusqu'alors. Comme la plupart ne daignoient ni se nommer, ni me dire leur état, que leurs connoissances & les miennes ne tomboient pas sur les mêmes objets, & qu'ils n'avoient ni lu ni parcouru mes ouvrages, je ne savois de quoi leur parler : j'attendois qu'ils parlassent eux-mêmes, puisque c'étoit à eux à savoir & à me dire pourquoi ils me venoient voir. On sent que cela ne faisoit pas pour moi des conversations bien intéressantes, quoiqu'elles pussent l'être pour eux, selon ce qu'ils vouloient savoir : car, comme j'étois sans défiance, je m'exprimois sans réserve sur toutes les questions qu'ils jugeoient à propos de me faire, & ils s'en retournoient pour l'or-

dinaire auſſi ſavans que moi ſur tous les détails de ma ſituation.

J'eus, par exemple, de cette façon M. de Feins, écuyer de la reine & capitaine de cavalerie dans le régiment de la reine, lequel eut la conſtance de paſſer pluſieurs jours à Motiers, & même de me ſuivre pédeſtrement juſqu'à la Ferrière, menant ſon cheval par la bride, ſans avoir avec moi d'autre point de réunion, ſinon que nous connoiſſions tous deux Mlle. Fel, & que nous jouions l'un & l'autre au bilboquet.

J'eus avant & après M. de Feins une autre viſite bien plus extraordinaire. Deux hommes arrivent à pied, conduiſant chacun un mulet chargé de ſon petit bagage, logent à l'auberge, panſent leurs mulets eux-mêmes, & demandent à me venir voir. A l'équipage de ces muletiers, on les prit pour des contrebandiers, & la nouvelle courut auſſitôt que des contrebandiers venoient me rendre viſite. Leur ſeule façon de m'aborder m'apprit que c'étoit des gens d'une autre étoffe; mais ſans être des contrebandiers, ce pouvoient être des aventuriers, & ce doute me tint quelque temps en garde. Ils ne tardèrent pas à me tranquiliſer. L'un étoit M. de Montauban, appelé le comte de la Tour-du-Pin, gentilhomme du Dauphiné; l'autre étoit M. Daſtier, de Carpentras, ancien militaire, qui avoit mis ſa croix de St. Louis dans ſa poche, ne pouvant pas l'étaler. Ces Meſſieurs, tous deux très-aimables, avoient tous deux beaucoup d'eſprit, leur converſation étoit agréable & intéreſſante; leur manière de voyager ſi bien dans mon goût & ſi peu dans celui des

gentilshommes François, me donna pour eux une sorte d'attachement que leur commerce ne pouvoit qu'affermir. Cette connoissance même ne finit pas là, puisqu'elle dure encore, & qu'ils me sont revenus voir diverses fois, non plus à pied cependant, cela étoit bon pour le début ; mais plus j'ai vu ces Messieurs, moins j'ai trouvé de rapports entre leurs goûts & les miens, moins j'ai senti que leurs maximes fussent les miennes, que mes écrits leur fussent familiers, qu'il y eut aucune véritable sympathie entre eux & moi. Que me vouloient-ils donc ? Pourquoi me venir voir dans cet équipage ? Pourquoi rester plusieurs jours ? Pourquoi revenir plusieurs fois ? Pourquoi désirer si fort de m'avoir pour hôte ? Je ne m'avisai pas alors de me faire ces questions. Je me les suis faites quelquefois depuis ce temps-là.

Touché de leurs avances, mon cœur se livroit sans raisonner, surtout à M. Dastier, dont l'air plus ouvert me plaisoit davantage. Je demeurai même en correspondance avec lui, & quand je voulus faire imprimer les Lettres de la montagne, je songeai à m'adresser à lui pour donner le change à ceux qui attendoient mon paquet sur la route de Hollande. Il m'avoit parlé beaucoup, & peut-être à dessein, de la liberté de la presse à Avignon ; il m'avoit offert ses soins si j'avois quelque chose à y faire imprimer : je me prévalus de cette offre, & je lui adressai successivement par la poste mes premiers cahiers. Après les avoir gardés assez long-temps, il me les renvoya, en me marquant qu'aucun libraire n'avoit osé s'en charger, & je fus contraint de

revenir à Rey, prenant ſoin de n'envoyer mes cahiers que l'un après l'autre, & de ne lâcher les ſuivans qu'après avoir eu avis de la réception des premiers. Avant la publication de l'ouvrage, je ſus qu'il avoit été vu dans les bureaux des miniſtres, & d'Eſcherny, de Neuchâtel, me parla d'un livre *de l'homme de la montagne* que d'H.....k lui avoit dit être de moi. Je l'aſſurai, comme il étoit vrai, n'avoir jamais fait de livre qui eut ce titre. Quand les lettres parurent, il étoit furieux, & m'accuſa de menſonge, quoique je ne lui euſſe dit que la vérité. Voilà comment j'eus l'aſſurance que mon manuſcrit étoit connu. Sûr de la fidélité de Rey, je fus forcé de porter ailleurs mes conjectures, & celle à laquelle j'aimai le mieux m'arrêter, fut que mes paquets avoient été ouverts à la poſte.

Une autre connoiſſance à-peu-près du même temps, mais qui ſe fit d'abord ſeulement par lettres, fut celle d'un M. L.....d, de Nîmes, lequel m'écrivit de Paris, pour me prier de lui envoyer mon profil à la ſilhouette, dont il avoit, diſoit-il, beſoin pour mon buſte en marbre, qu'il faiſoit faire par le Moine, pour le placer dans ſa bibliothéque. Si c'étoit une cajolerie inventée pour m'apprivoiſer, elle réuſſit pleinement. Je jugeai qu'un homme qui vouloit avoir mon buſte en marbre dans ſa bibliothéque étoit plein de mes ouvrages, par conſéquent, de mes principes, & qu'il m'aimoit, parce que ſon ame étoit au ton de la mienne. Il étoit difficile que cette idée ne me ſéduiſit pas. J'ai vu M. L.....d dans la ſuite. Je l'ai trouvé très-zélé pour me rendre beaucoup de petits ſervices, pour s'entremêler beaucoup

dans mes petites affaires. Mais, au reste, je doute qu'aucun de mes écrits ait été du petit nombre de livres qu'il a lus en sa vie. J'ignore s'il a une bibliothéque, & si c'est un meuble à son usage; & quant au buste, il s'est borné à une mauvaise esquisse en terre, faite par le Moine, sur laquelle il a fait graver un portrait hideux, qui ne laisse pas de courir sous mon nom, comme s'il avoit avec moi quelque ressemblance.

Le seul François qui parut me venir voir par goût pour mes sentimens & pour mes ouvrages, fut un jeune officier du régiment de Limousin, appelé M. S.....r de St. B.....n, qu'on a vu & qu'on voit peut-être encore briller à Paris & dans le monde par des talens assez aimables, & par des prétentions au bel-esprit. Il m'étoit venu voir à Montmorenci l'hiver qui précéda ma catastrophe. Je lui trouvai une vivacité de sentiment qui me plut. Il m'écrivit dans la suite à Motiers, & soit qu'il voulut me cajoler, ou que réellement la tête lui tournât de l'Emile, il m'apprit qu'il quittoit le service pour vivre indépendant, & qu'il apprenoit le métier de menuisier. Il avoit un frère aîné, capitaine dans le même régiment, pour lequel étoit toute la prédilection de la mère, qui, dévote outrée, & dirigée par je ne sais quel abbé Tartuffe, en usoit très-mal avec le cadet, qu'elle accusoit d'irréligion, & même du crime irrémissible d'avoir des liaisons avec moi. Voilà les griefs sur lesquels il voulut rompre avec sa mère, & prendre le parti dont je viens de parler; le tout pour faire le petit Emile. Allarmé de cette pétulance, je me hâtai de lui écrire pour le faire changer de résolution,

& je mis à mes exhortations toute la force dont j'étois capable : elles furent écoutées. Il rentra dans son devoir vis-à-vis de sa mère, & il retira des mains de son colonel sa démission qu'il lui avoit donnée, & dont celui-ci avoit eu la prudence de ne faire aucun usage, pour lui laisser le temps d'y mieux réfléchir. St. B.....n, revenu de ses folies, en fit une un peu moins choquante, mais qui n'étoit guères plus de mon goût : ce fut de se faire auteur. Il donna coup sur coup deux ou trois brochures qui n'annonçoient pas un homme sans talens, mais sur lesquelles je n'aurai pas à me reprocher de lui avoir donné des éloges bien encourageans pour poursuivre cette carrière.

Quelque temps après il me vint voir, & nous fîmes ensemble le pélerinage de l'isle de St. Pierre. Je le trouvai dans ce voyage différent de ce que je l'avois vu à Montmorenci. Il avoit je ne sais quoi d'affecté qui d'abord ne me choqua pas beaucoup, mais qui m'est revenu souvent en mémoire depuis ce temps-là. Il me vint voir encore une fois à l'hôtel de St. Simon, à mon passage à Paris pour aller en Angleterre. J'appris là ce qu'il ne m'avoit pas dit, qu'il vivoit dans les grandes sociétés, & qu'il voyoit assez souvent Mde. de Luxembourg. Il ne me donna aucun signe de vie à Trie, & ne me fit rien dire par sa parente Mlle. Séguier, qui étoit ma voisine, & qui ne m'a jamais paru bien favorablement disposée pour moi. En un mot, l'engouement de M. de St. B.....n finit tout-d'un-coup comme la liaison de M. de Feins : mais celui-ci ne me devoit rien, & l'autre me devoit quelque chose, à moins que les sottises

que je l'avois empêché de faire, n'eussent été qu'un jeu de sa part: ce qui, dans le fond, pourroit très-bien être.

J'eus aussi des visites de Genève tant & plus. Les D...c père & fils me choisirent successivement pour leur garde-malade: le père tomba malade en route; le fils l'étoit en partant de Genève; tous deux vinrent se rétablir chez moi. Des ministres, des parens, des cagots, des quidams de toute espèce venoient de Genève & de Suisse, non pas comme ceux de France pour m'admirer & me persiffler, mais pour me tancer & cathéchiser: le seul qui me fit plaisir fut Moultou, qui vint passer trois ou quatre jours avec moi, & que j'y aurois bien voulu retenir d'avantage; le plus constant de tous, celui qui s'opiniâtra le plus, & qui me subjuga à force d'importunités, fut un M. d'I......s, commerçant de Genève, François réfugié, & parent du procureur-général de Neuchâtel. Ce M. d'I......s, de Genève, passoit à Motiers deux fois l'an, tout exprès pour m'y venir voir, restoit chez moi du matin au soir plusieurs jours de suite, se mettoit de mes promenades, m'apportoit mille sortes de petits cadeaux, s'insinuoit malgré moi dans ma confidence, se mêloit de toutes mes affaires, sans qu'il y eût entre lui & moi aucune communion d'idées, ni d'inclinations, ni de sentimens, ni de connoissances. Je doute qu'il ait lu dans toute sa vie un livre entier d'aucune espèce, & qu'il sache même de quoi traitent les miens. Quand je commençai d'herboriser il me suivit dans mes courses de botanique, sans goût pour cet amusement & sans avoir rien à me dire, ni moi à lui. Il eut même le courage de passer avec moi trois jours entiers

tête-à-tête, dans un cabaret à Goumoins, d'où j'avois cru le chasser à force de l'ennuyer & de lui faire sentir combien il m'ennuyoit; & tout cela sans qu'il m'ait été possible jamais de rebuter son incroyable constance, ni d'en pénétrer le motif.

Parmi toutes ces liaisons que je ne fis & n'entretins que par force, je ne dois pas omettre la seule qui m'ait été agréable, & à laquelle j'ai mis un véritable intérêt de cœur: c'est celle d'un jeune Hongrois qui vint se fixer à Neuchâtel, & de-là à Motiers, quelques mois après que j'y fus établi moi-même. On l'appeloit dans le pays le baron de Sauttern, nom sous lequel il y avoit été recommandé de Zurich. Il étoit grand & bien fait, d'une figure agréable; d'une société liante & douce. Il dit à tout le monde & me fit entendre à moi-même, qu'il n'étoit venu à Neuchâtel qu'à cause de moi, & pour former sa jeunesse à la vertu par mon commerce. Sa physionomie, son ton, ses manières me parurent d'accord avec ses discours, & j'aurois cru manquer à l'un des plus grands devoirs en éconduisant un jeune homme en qui je ne voyois rien que d'aimable, & qui me recherchoit par un si respectable motif. Mon cœur ne sait point se livrer à demi. Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance; nous devînmes inséparables. Il étoit de toutes mes courses pédestres, il y prenoit goût. Je le menai chez milord Maréchal, qui lui fit mille caresses. Comme il ne pouvoit encore s'exprimer en françois, il ne me parloit & ne m'écrivoit qu'en latin, je lui répondois en françois, & ce mélange des deux langues ne rendoit nos entretiens ni moins coulans,

ni

ni moins vifs à tous égards. Il me parla de sa famille, de ses affaires, de ses aventures, de la cour de Vienne dont il paroissoit bien connoître les détails domestiques. Enfin pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non-seulement honnêtes mais élégantes, une grande propreté sur sa personne, une décence extrême dans tous ses discours, enfin toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop estimable pour ne pas me le rendre cher.

Dans le fort de mes liaisons avec lui, d'I......s de Genève m'écrivit que je prisse garde au jeune Hongrois qui étoit venu s'établir près de moi; qu'on l'avoit assuré que c'étoit un espion, que le ministère de France avoit mis auprès de moi. Cet avis pouvoit paroître d'autant plus inquiétant que, dans le pays où j'étois, tout le monde m'avertissoit de me tenir sur mes gardes, qu'on me guettoit, & qu'on cherchoit à m'attirer sur le territoire de France pour m'y faire un mauvais parti.

Pour fermer la bouche une fois pour toutes à ces ineptes donneurs d'avis, je proposai à Sauttern, sans le prévenir de rien, une promenade pédestre à Pontarlier; il y consentit. Quand nous fûmes arrivés à Pontarlier, je lui donnai à lire la lettre de d'I......s, & puis l'embrassant avec ardeur, je lui dis : Sauttern n'a pas besoin que je lui prouve ma confiance, mais le public a besoin que je lui prouve que je la sais bien placer. Cet embrassement fut bien doux; ce fut un de

ces plaiſirs de l'ame que les perſécuteurs ne ſauroient connoître ni les ôter aux opprimés.

Je ne croirai jamais que Sauttern fut un eſpion, ni qu'il m'ait trahi; mais il m'a trompé. Quand j'épanchois avec lui mon cœur ſans réſerve, il eut le courage de me fermer conſtamment le ſien, & de m'abuſer par des menſonges. Il me controuva je ne ſais quelle hiſtoire qui me fit juger que ſa préſence étoit néceſſaire dans ſon pays. Je l'exhortai de partir au plus vîte; il partit, & quand je le croyois déjà en Hongrie, j'appris qu'il étoit à Strasbourg. Ce n'étoit pas la première fois qu'il y avoit été. Il y avoit jeté du déſordre dans un ménage : le mari ſachant que je le voyois, m'avoit écrit. Je n'avois omis aucun ſoin pour ramener la jeune femme à la vertu, & Sauttern à ſon devoir.

Qand je les croyois parfaitement détachés l'un de l'autre, ils s'étoient rapprochés, & le mari même eut la complaiſance de reprendre le jeune homme dans ſa maiſon; dès-lors je n'eus plus rien à dire. J'appris que le prétendu baron m'en avoit impoſé par un tas de menſonges. Il ne s'appeloit point Sauttern, il s'appeloit Sauttersheim. A l'égard du titre de baron qu'on lui donnoit en Suiſſe, je ne pouvois le lui reprocher, parce qu'il ne l'avoit jamais pris; mais je ne doute pas qu'il ne fut bien gentilhomme; & milord Maréchal qui ſe connoiſſoit en hommes & qui avoit été dans ſon pays, l'a toujours regardé & traité comme tel.

Sitôt qu'il fut parti, la ſervante de l'auberge où il mangeoit à Motiers, ſe déclara groſſe de ſon fait. C'étoit une ſi vilaine ſalope, & Sauttern, généralement eſtimé & conſi-

déré dans tout le pays par sa conduite & ses mœurs honnêtes, se piquoit si fort de propreté, que cette impudence choqua tout le monde. Les plus aimables personnes du pays, qui lui avoient inutilement prodigué leurs agaceries, étoient furieuses : j'étois outré d'indignation. Je fis tous mes efforts pour faire arrêter cette effrontée, offrant de payer tous les frais & de cautionner Sauttersheim. Je lui écrivis dans la forte persuasion, non-seulement que cette grossesse n'étoit pas de son fait, mais qu'elle étoit feinte, & que tout cela n'étoit qu'un jeu joué par ses ennemis & les miens. Je voulois qu'il revint dans le pays confondre cette coquine, & ceux qui la faisoient parler. Je fus surpris de la molesse de sa réponse. Il écrivit au pasteur dont la salope étoit paroissienne, & fit ensorte d'assoupir l'affaire, ce que voyant, je cessai de m'en mêler, fort étonné qu'un homme aussi crapuleux eut pu être assez maître de lui-même pour m'en imposer, par sa réserve dans la plus intime familiarité.

De Strasbourg, Sauttersheim fut à Paris chercher fortune, & n'y trouva que de la misère. Il m'écrivit en disant son peccavi. Mes entrailles s'émurent au souvenir de notre ancienne amitié, je lui envoyai quelque argent. L'année suivante à mon passage à Paris, je le revis à-peu-près dans le même état; mais grand ami de M. L.....d, sans que j'aie pu savoir d'où lui venoit cette connoissance, & si elle étoit ancienne ou nouvelle. Deux ans après, Sauttersheim retourna à Strasbourg, d'où il m'écrivit, & où il est mort. Voilà l'histoire abrégée de nos liaisons, & ce que je sais de ses aventures : mais en déplorant le sort de ce malheureux

jeune homme, je ne cesserai jamais de croire qu'il étoit bien né, & que tout le désordre de sa conduite fut l'effet des situations où il s'est trouvé.

Telles furent les acquisitions que je fis à Motiers en fait de liaisons & de connoissances. Qu'il en auroit fallu de pareilles pour compenser les cruelles pertes que je fis dans le même temps!

La première fut celle de M. de Luxembourg qui, après avoir été tourmenté long-temps par les médecins, fut enfin leur victime, traité de la goutte qu'ils ne voulurent point reconnoître, comme d'un mal qu'ils pouvoient guérir.

Si l'on doit s'en rapporter là-dessus à la relation que m'en écrivit la Roche, l'homme de confiance de Mde. la Maréchale, c'est bien par cet exemple aussi cruel que mémorable qu'il faut déplorer les misères de la grandeur.

La perte de ce bon seigneur me fut d'autant plus sensible, que c'étoit le seul ami vrai que j'eusse en France, & la douceur de son caractère étoit telle qu'elle m'avoit fait oublier tout-à-fait son rang, pour m'attacher à lui comme à mon égal. Nos liaisons ne cessèrent point par ma retraite, & il continua de m'écrire comme auparavant.

Je crus pourtant remarquer que l'absence ou mon malheur avoit attiédi son affection. Il est bien difficile qu'un courtisan garde le même attachement pour quelqu'un qu'il sait être dans la disgrace des puissances. J'ai jugé d'ailleurs, que le grand ascendant qu'avoit sur lui Mde. de Luxembourg ne m'avoit pas été favorable, & qu'elle avoit profité de mon éloignement pour me nuire dans son esprit. Pour elle,

malgré quelques démonſtrations affectées & toujours plus rares, elle cacha moins de jour en jour ſon changement à mon égard. Elle m'écrivit quatre ou cinq fois en Suiſſe, de temps à autre, après quoi elle ne m'écrivit plus du tout; & il falloit toute la prévention, toute la confiance, tout l'aveuglement où j'étois encore, pour ne pas voir en elle plus que du refroidiſſement envers moi.

Le libraire Guy, aſſocié de Ducheſne, qui depuis moi fréquentoit beaucoup l'hôtel de Luxembourg, m'écrivit que j'étois ſur le teſtament de M. le Maréchal. Il n'y avoit rien là que de très-naturel & de très-croyable; ainſi je n'en doutai pas. Cela me fit délibérer en moi-même comment je me comporterois ſur ce legs. Tout bien peſé, je réſolus de l'accepter, quel qu'il put être, & de rendre cet honneur à un honnête homme qui, dans un rang où l'amitié ne pénètre guères, en avoit eu une véritable pour moi. J'ai été diſpenſé de ce devoir, n'ayant plus entendu parler de ce legs vrai ou faux; & en vérité j'aurois été peiné de bleſſer une des grandes maximes de ma morale, en profitant de quelque choſe à la mort de quelqu'un qui m'avoit été cher. Durant la dernière maladie de notre ami Muſſard, Lenieps me propoſa de profiter de la ſenſibilité qu'il marquoit à nos ſoins, pour lui inſinuer quelques diſpoſitions en notre faveur. Ah! cher Lenieps, lui dis-je, ne ſouillons pas par des idées d'intérêt les triſtes mais ſacrés devoirs que nous rendons à notre ami mourant, j'eſpère n'être jamais dans le teſtament de perſonne, & jamais du moins dans celui d'aucun de mes amis. Ce fut à-peu-près dans ce même temps-ci, que

milord Maréchal me parla du ſien, de ce qu'il avoit deſſein d'y faire pour moi, & que je lui fis la réponſe dont j'ai parlé dans ma première partie.

Ma ſeconde perte, plus ſenſible encore & bien plus irréparable, fut celle de la meilleure des femmes & des mères qui, déjà chargée d'ans & ſurchargée d'infirmités & de misères, quitta cette vallée de larmes pour paſſer dans le ſéjour des bons, où l'aimable ſouvenir du bien qu'on a fait ici bas, en fait l'éternelle récompenſe. Allez, ame douce & bienfaiſante, auprès des Fénélons, des Bernex, des Catinat, & de ceux qui dans un état plus humble ont ouvert comme eux, leurs cœurs à la charité véritable, allez goûter le fruit de la vôtre, & préparer à votre élève la place qu'il eſpère un jour occuper près de vous. Heureuſe dans vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel ſpectacle des ſiennes! Craignant de contriſter ſon cœur par le récit de mes premiers déſaſtres, je ne lui avois point écrit depuis mon arrivée en Suiſſe : mais j'écrivis à M. de Conzié pour m'informer d'elle, & ce fut lui qui m'apprit qu'elle avoit ceſſé de ſoulager ceux qui ſouffroient & de ſouffrir elle-même. Bientôt je ceſſerai de ſouffrir auſſi; mais ſi je croyois ne la pas revoir dans l'autre vie, ma foible imagination ſe refuſeroit à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets.

Ma troiſième perte & la dernière, car, depuis lors il ne m'eſt plus reſté d'amis à perdre, fut celle de milord Maréchal. Il ne mourut pas, mais las de ſervir des ingrats, il quitta Neuchâtel, & depuis lors, je ne l'ai pas revu. Il vit

& me furvivra, je l'efpère : il vit, & grâce à lui, tous mes attachemens ne font pas rompus fur la terre, il y refte encore un homme digne de mon amitié ; car fon vrai prix eft encore plus dans celle qu'on fent que dans celle qu'on infpire ; mais j'ai perdu les douceurs que la fienne me prodiguoit, & je ne peux plus le mettre qu'au rang de ceux que j'aime encore, mais avec qui je n'ai plus de liaifon. Il alloit en Angleterre recevoir fa grâce du roi, & racheter fes biens jadis confifqués. Nous ne nous féparâmes point fans des projets de réunion, qui paroiffoient prefque auffi doux pour lui que pour moi. Il vouloit fe fixer à fon château de Keith-Hall près d'Aberdem, & je devois m'y rendre auprès de lui ; mais ce projet me flattoit trop pour que j'en puffe efpérer le fuccès. Il ne refta point en Ecoffe. Les tendres follicitations du roi de Pruffe le rappelèrent à Berlin, & l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller joindre.

Avant fon départ, prévoyant l'orage qu'on commençoit à fufciter contre moi, il m'envoya de fon propre mouvement des lettres de naturalité, qui fembloient être une précaution très-sûre pour qu'on ne pût pas me chaffer du pays. La communauté de Couvet dans le Val-de-Travers, imita l'exemple du gouverneur, & me donna des lettres de *Communier* gratuites, comme les premières. Ainfi, devenu de tout point citoyen du pays, j'étois à l'abri de toute expulfion légale, même de la part du prince : mais ce n'a jamais été par des voies légitimes qu'on a pu perfécuter celui de tous les hommes qui a toujours le plus refpecté les lois. Je ne crois pas devoir compter au nombre des pertes que je fis

en ce même temps, celle de l'abbé de Mably. Ayant demeuré chez son frère, j'avois eu quelques liaisons avec lui, mais jamais bien intimes, & j'ai quelque lieu de croire que ses sentimens à mon égard avoient changé de nature depuis que j'avois acquis plus de célébrité que lui. Mais ce fut à la publication des Lettres de la montagne que j'eus le premier signe de sa mauvaise volonté pour moi. On fit courir dans Genève une lettre à Mde. Saladin, qui lui étoit attribuée, & dans laquelle il parloit de cet-ouvrage comme des clameurs séditieuses d'un démagogue effréné.

L'estime que j'avois pour l'abbé de Mably, & le cas que je faisois de ses lumières ne me permirent pas un instant de croire que cette extravagante lettre fut de lui. Je pris là-dessus le parti que m'inspira ma franchise. Je lui envoyai une copie de la lettre, en l'avertissant qu'on la lui attribuoit. Il ne fit aucune réponse. Ce silence m'étonna; mais qu'on juge de ma surprise, quand Mde. de C.........x me manda que la lettre étoit réellement de l'abbé, & que la mienne l'avoit fort embarrassé. Car enfin, quand il auroit eu raison, comment pouvoit-il excuser une démarche éclatante & publique, faite de gaieté de cœur, sans obligation, sans nécessité, à l'unique fin d'accabler au plus fort de ses malheurs un homme auquel il avoit marqué toujours de la bienveillance, & qui n'avoit jamais démérité de lui? Quelque temps après parurent les Dialogues de Phocion, où je ne vis qu'une compilation de mes écrits, faite sans retenue & sans honte.

Je sentis, à la lecture de ce livre, que l'auteur avoit pris

son

ſon parti à mon égard, & que je n'aurois point déſormais de pire ennemi. Je crois qu'il ne m'a pardonné ni le Contrat Social, trop au-deſſus de ſes forces, ni la Paix perpétuelle; & qu'il n'avoit paru déſirer que je fiſſe un extrait de l'abbé de St. Pierre qu'en ſuppoſant que je ne m'en tirerois pas ſi bien.

Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre & de ſuite. L'agitation du reſte de ma vie n'a pas laiſſé aux événemens le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop déſagréables pour pouvoir être narrés ſans confuſion. La ſeule impreſſion forte qu'ils m'ont laiſſée eſt celle de l'horrible myſtère qui couvre leur cauſe, & de l'état déplorable où ils m'ont réduit. Mon récit ne peut plus marcher qu'à l'aventure, & ſelon que les idées me reviendront dans l'eſprit. Je me rappelle que dans le temps dont je parle, tout occupé de mes confeſſions, j'en parlois très-imprudemment à tout le monde, n'imaginant pas même que perſonne eût intérêt, ni volonté, ni pouvoir de mettre obſtacle à cette entrepriſe, & quand je l'aurois cru, je n'en aurois guère été plus diſcret, par l'impoſſibilité totale où je ſuis par mon naturel de tenir caché rien de ce que je ſens & de ce que je penſe. Cette entrepriſe connue fut, autant que j'en puis juger, la véritable cauſe de l'orage qu'on excita pour m'expulſer de la Suiſſe, & me livrer entre des mains qui m'empêchaſſent de l'exécuter.

J'en avois une autre qui n'étoit guères vue de meilleur œil par ceux qui craignoient la première; c'étoit celle d'une

édition générale de mes écrits. Cette édition me paroissoit nécessaire pour constater ceux des livres portant mon nom qui étoient véritablement de moi, & mettre le public en état de les distinguer de ces écrits pseudonymes que mes ennemis me prêtoient pour me décréditer & m'avilir. Outre cela, cette édition étoit un moyen simple & honnête de m'assurer du pain, & c'étoit le seul; puisqu'ayant renoncé à faire des livres, mes mémoires ne pouvant paroître de mon vivant, ne gagnant pas un sol d'aucune autre manière, & dépensant toujours, je voyois la fin de mes ressources dans celle du produit de mes derniers écrits. Cette raison m'avoit pressé de donner mon Dictionnaire de musique encore informe. Il m'avoit valu cent louis comptant & cent écus de rente viagère; mais encore devoit-on voir bientôt la fin de cent louis quand on en dépensoit annuellement plus de soixante, & cent écus de rente étoient comme rien pour un homme sur qui les dams & les gueux venoient incessamment fondre comme des étourneaux.

Il se présenta une compagnie de négocians de Neuchâtel pour l'entreprise de mon édition générale, & un imprimeur ou libraire de Lyon, appelé Reguillat, vint je ne sais comment se fourrer parmi eux pour la diriger. L'accord se fit sur un pied raisonnable, & suffisant pour bien remplir mon objet. J'avois tant en ouvrages imprimés qu'en pièces encore manuscrites de quoi fournir six volumes in-quarto; je m'engageois de plus à veiller sur l'édition. Au moyen de quoi ils devoient me faire une pension viagère de seize cent livres de France, & un présent de mille écus une fois payé.

Le traité étoit conclu, non encore ſigné, quand les Lettres écrites de la montagne parurent. La terrible exploſion qui ſe fit contre cet infernal ouvrage & contre ſon abominable auteur, épouvanta la compagnie, & l'entrepriſe s'évanouit. Je comparerois l'effet de dernier ouvrage à celui de la Lettre ſur la muſique françoiſe, ſi cette lettre, en m'attirant la haine & m'expoſant au péril, ne m'eut laiſſé du moins la conſidération & l'eſtime. Mais après ce dernier ouvrage, on parut s'étonner à Genève & à V......... qu'on laiſsât reſpirer un monſtre tel que moi. Le petit Conſeil, excité par le R.......t de F....., & dirigé par le procureur-général, donna une déclaration ſur mon ouvrage, par laquelle, avec les qualifications les plus dures, il le déclare indigne d'être brûlé par le bourreau, & ajoute avec une adreſſe qui tient du burleſque, qu'on ne peut, ſans ſe déshonorer, y répondre, ni même en faire aucune mention. Je voudrois pouvoir tranſcrire ici cette curieuſe pièce, mais malheureuſement je ne l'ai pas & ne m'en ſouviens pas d'un ſeul mot. Je déſire ardemment que quelqu'un de mes lecteurs, animé du zèle de la vérité & de l'équité veuille relire en entier les Lettres écrites de la montagne : il ſentira, j'oſe le dire, la ſtoïque modération qui règne dans cet ouvrage, après les ſenſibles & cruels outrages dont on venoit à l'envi d'accabler l'auteur. Mais ne pouvant répondre aux injures, parce qu'il n'y en avoit point, ni aux raiſons, parce qu'elles étoient ſans réponſe, ils prirent le parti de paroître trop courroucés pour vouloir répondre ; & il eſt vrai que s'ils prenoient les

argumens invincibles pour des injures, ils devoient se sentir fort injuriés.

Les représentans, loin de faire aucune plainte sur cette odieuse déclaration, suivirent la route qu'elle leur traçoit, & au lieu de faire trophée des Lettres de la montagne, qu'ils voilèrent pour s'en faire un bouclier, ils eurent la lâcheté de ne rendre ni honneur ni justice à cet écrit, fait pour leur défense & à leur sollicitation, ni le citer, ni le nommer, quoiqu'ils en tirassent tacitement tous leurs argumens, & que l'exactitude avec laquelle ils ont suivi le conseil par lequel finit cet ouvrage, ait été la seule cause de leur salut & de leur victoire. Ils m'avoient imposé ce devoir; je l'avois rempli; j'avois jusqu'au bout servi la patrie & leur cause. Je les priai d'abandonner la mienne, & de ne songer qu'à eux dans leurs démêlés. Ils me prirent au mot, & je ne me suis plus mêlé de leurs affaires que pour les exhorter sans cesse à la paix, ne doutant pas que s'ils s'obstinoient, ils ne fussent écrasés par la France. Cela n'est pas arrivé; j'en comprends la raison, mais ce n'est pas ici le lieu de la dire.

L'effet des Lettres de la montagne, à Neuchâtel, fut d'abord très-paisible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Montmollin; il le reçut bien, & le lut sans objection. Il étoit malade, aussi bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, & ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençoit; on brûla le livre je ne sais où. De Genève, de Berne, & de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, & surtout dans

le Val-de-Travers, où, avant même que la Classe eût fait aucun mouvement apparent, on avoit commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devois, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre & qui fut dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, & me dérobant de tout mon pouvoir à toute distinction qui put exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, soulevée secrètement je ne sais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non-seulement dans la campagne & dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avois fait le plus de bien étoient les plus acharnés, & des gens même à qui je continuois d'en faire, n'osant se montrer, excitoient les autres, & sembloient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paroissoit ne rien voir, & ne se montroit pas encore. Mais comme on approchoit d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter, m'assurant que du reste il ne m'en vouloit point, & qu'il me laisseroit tranquille. Je trouvai le compliment bisarre; il me rappeloit la lettre de Mde. de B.......s, & je ne pouvois concevoir à qui donc il importoit si fort que je communiasse ou non. Comme je regardois cette condescendance de ma part comme un acte de lâcheté, & que d'ailleurs je ne voulois pas donner au peuple ce nouveau

prétexte de crier à l'impie, je refusai net le ministre, & il s'en retourna mécontent, me faisant entendre que je m'en repentirois.

Il ne pouvoit pas m'interdire la communion de sa seule autorité : il falloit celle du Consistoire qui m'avoit admis, & tant que le Consistoire n'avoit rien dit, je pouvois me présenter hardiment sans crainte de refus. Montmollin se fit donner par la Classe la commission de me citer au Consistoire pour y rendre compte de ma foi, & de m'excommunier en cas de refus. Cette excommunication ne pouvoit non plus se faire que par le Consistoire & à la pluralité des voix. Mais les paysans qui, sous le nom d'Anciens, composoient cette assemblée, présidés &, comme on comprend bien, gouvernés par leur ministre, ne devoient pas naturellement être d'un autre avis que le sien, principalement sur des matières théologiques, qu'ils entendoient encore moins que lui. Je fus donc cité, & je résolus de comparoître.

Quelle circonstance heureuse, & quel triomphe pour moi si j'avois su parler, & que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche ! Avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurois terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six paysans ! L'avidité de dominer ayant fait oublier au clergé protestant tous les principes de la réformation, je n'avois pour l'y rappeler & le réduire au silence, qu'à commenter mes premières Lettres de la montagne sur lesquelles ils avoient la bêtise de m'épiloguer. Mon texte étoit tout fait, je n'avois qu'à l'étendre, & mon homme étoit confondu. Je n'aurois pas été assez sot pour me tenir sur la défensive ;

il m'étoit aisé de devenir agresseur sans même qu'il s'en apperçut, ou qu'il put s'en garantir. Les Prestolets de la Classe, non moins étourdis qu'ignorans, m'avoient mis eux-mêmes dans la position la plus heureuse que j'aurois pu désirer, pour les écraser à plaisir. Mais quoi ? Il falloit parler, & parler sur le champ, trouver les idées, les tours, les mots au moment du besoin, avoir toujours l'esprit présent, être toujours de sens froid, ne jamais me troubler un moment. Que pouvois-je espérer de moi, qui sentois si bien mon inaptitude à m'exprimer in-promptu ? J'avois été réduit au silence le plus humiliant à Genève, devant une assemblée toute en ma faveur & déjà résolue à tout approuver. Ici c'étoit tout le contraire, j'avois à faire à un tracassier qui mettoit l'astuce à la place du savoir, qui me tendroit cent piéges avant que j'en apperçusse un, & tout déterminé à me prendre en faute à quelque prix que ce fût. Plus j'examinai cette position, plus elle me parut périlleuse, & sentant l'impossibilité de m'en tirer avec succès, j'imaginai un autre expédient. Je méditai un discours à prononcer devant le Consistoire, pour le recuser & me dispenser de répondre : la chose étoit très-facile. J'écrivis ce discours & je me mis à l'étudier par cœur avec une ardeur sans égale. Thérèse se moquoit de moi en m'entendant marmoter & répéter incessamment les mêmes phrases, pour tâcher de les fourrer dans ma tête. J'espérois tenir enfin mon discours ; je savois que le Châtelain, comme officier du prince, assisteroit au Consistoire, que malgré les manœuvres & les bouteilles de Montmollin, la plupart des Anciens étoient bien disposés pour

moi, j'avois en ma faveur la raiſon, la vérité, la juſtice, la protection du roi, l'autorité du Conſeil d'état, les vœux de tous les bons patriotes qu'intéreſſoit l'établiſſement de cette inquiſition; tout contribuoit à m'encourager.

La veille du jour marqué, je ſavois mon diſcours par cœur; je le récitai ſans faute. Je le remémorai toute la nuit dans ma tête; le matin je ne le ſavois plus; j'héſite à chaque mot, je me crois déjà dans l'illuſtre aſſemblée, je me trouble, je balbutie, ma tête ſe perd; enfin preſque au moment d'aller, le courage me manque totalement; je reſte chez moi, & je prends le parti d'écrire au Conſiſtoire en diſant mes raiſons à la hâte, & prétextant mes incommodités qui, véritablement dans l'état où j'étois alors, m'auroient difficilement laiſſé ſoutenir la ſéance entière.

Le miniſtre, embarraſſé de ma lettre, remit l'affaire à une autre ſéance. Dans l'intervalle il ſe donna par lui-même & par ſes créatures, mille mouvemens pour ſéduire ceux des Anciens qui, ſuivant les inſpirations de leur conſcience plutôt que les ſiennes, n'opinoient pas au gré de la Claſſe & au ſien. Quelque puiſſans que ſes argumens tirés de ſa cave duſſent être ſur ces ſortes de gens, il n'en put gagner aucun autre que les deux ou trois qui lui étoient déjà dévoués, & qu'on appeloit ſes ames damnées. L'officier du prince & le colonel Pury, qui ſe porta dans cette affaire avec beaucoup de zèle, maintinrent les autres dans leur devoir, & quand ce Montmollin voulut procéder à l'excommunication, ſon Conſiſtoire à la pluralité des voix le refuſa tout à plat. Réduit alors au dernier expédient d'ameuter la populace, il

ſe

ſe mit, avec ſes confrères & d'autres gens à y travailler ouvertement, & avec un tel ſuccès, que malgré les forts & fréquens reſcrits du roi, malgré tous les ordres du Conſeil d'état, je fus enfin forcé de quitter le pays, pour ne pas expoſer l'officier du prince à s'y faire aſſaſſiner lui-même en me défendant.

Je n'ai qu'un ſouvenir ſi confus de toute cette affaire, qu'il m'eſt impoſſible de mettre aucun ordre, aucune liaiſon dans les idées qui m'en reviennent, & que je ne les puis rendre qu'éparſes & iſolées, comme elles ſe préſentent à mon eſprit. Je me rappelle qu'il y avoit eu avec la Claſſe quelque eſpèce de négociation, dont Montmollin avoit été l'entremetteur. Il avoit feint qu'on craignoit que par mes écrits je ne troublaſſe le repos du pays, à qui l'on s'en prendroit de ma liberté d'écrire. Il m'avoit fait entendre que ſi je m'engageois à quitter la plume on ſeroit coulant ſur le paſſé. J'avois déjà pris cet engagement avec moi-même; je ne balançai point à le prendre avec la Claſſe, mais conditionnel, & ſeulement quant aux matières de religion. Il trouva le moyen d'avoir cet écrit à double, ſur quelque changement qu'il exigea: la condition ayant été rejetée par la Claſſe, je redemandai mon écrit: il me rendit un des doubles & garda l'autre, prétextant qu'il l'avoit égaré. Après cela, le peuple ouvertement excité par les miniſtres, ſe moqua des reſcrits du roi, des ordres du Conſeil d'état, & ne connut plus de frein. Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechriſt, & pourſuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien ſervoit de renſeignement à la populace;

j'en ſentois cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans ces circonſtances me ſembloit une lâcheté. Je ne pus m'y réſoudre, & je me promenois tranquillement dans le pays avec mon caffetan & mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille & quelquefois de ſes cailloux. Pluſieurs fois en paſſant devant des maiſons, j'entendois dire à ceux qui les habitoient : apportez-moi mon fuſil, que je lui tire deſſus. Je n'en allois pas plus vîte : ils n'en étoient que plus furieux ; mais ils s'en tinrent toujours aux menaces, du moins pour l'article des armes à feu.

Durant toute cette fermentation, je ne laiſſai pas d'avoir deux forts grands plaiſirs auxquels je fus bien ſenſible. Le premier fut de pouvoir faire un acte de reconnoiſſance par le canal de milord Maréchal. Tous les honnêtes gens de Neuchâtel, indignés des traitemens que j'eſſuyois & des manœuvres dont j'étois la victime, avoient les miniſtres en exécration, ſentant bien qu'ils ſuivoient des impulſions étrangères, & qu'ils n'étoient que les ſatellites d'autres gens qui ſe cachoient en les faiſant agir, & craignant que mon exemple ne tirât à conſéquence pour l'établiſſement d'une véritable inquiſition. Les magiſtrats & ſurtout M. Meuron qui avoit ſuccédé à M. d'Ivernois, dans la charge de procureur-général, faiſoient tous leurs efforts pour me défendre. Le colonel Pury, quoique ſimple particulier, en fit davantage & réuſſit mieux. Ce fut lui qui trouva le moyen de faire bouquer Montmollin dans ſon conſiſtoire, en retenant les Anciens dans leur devoir. Comme il avoit du crédit il l'employa tant qu'il put pour arrêter la ſédition ; mais il n'avoit

que l'autorité des lois, de la justice & de la raison à opposer à celle de l'argent & du vin, la partie n'étoit pas égale, & dans ce point, Montmollin triompha de lui. Cependant sensible à ses soins & à son zèle, j'aurois voulu pouvoir lui rendre bon office pour bon office, & pouvoir m'acquitter avec lui de quelque façon. Je savois qu'il convoitoit fort une place de conseiller d'état; mais s'étant mal conduit au gré de la cour dans l'affaire du ministre Petitpierre, il étoit en disgrace auprès du prince & du gouverneur. Je risquai pourtant d'écrire en sa faveur à milord Maréchal: j'osai même parler de l'emploi qu'il désiroit, & si heureusement que, contre l'attente de tout le monde, il lui fut presque aussitôt conféré par le roi. C'est ainsi que le sort qui m'a toujours mis en même temps trop haut & trop bas, continuoit à me baloter d'une extrémité à l'autre, & tandis que la populace me couvroit de fange, je faisois un conseiller d'état.

Mon autre grand plaisir fut une visite que vint me faire Mde. de V......n avec sa fille, qu'elle avoit menée aux bains de Bourbonne, d'où elle poussa jusqu'à Motiers, & logea chez moi deux ou trois jours. A force d'attention & de soins elle avoit enfin surmonté ma longue répugnance, & mon cœur, vaincu par ses caresses, lui rendoit toute l'amitié qu'elle m'avoit si long-temps témoignée. Je fus touché de ce voyage, surtout dans la circonstance où je me trouvois, & où j'avois grand besoin pour soutenir mon courage des consolations de l'amitié. Je craignois qu'elle ne s'affectât des insultes que je recevois de la populace, & j'aurois voulu lui en dérober le spectacle pour ne pas contrister son cœur;

mais cela ne me fut pas poſſible, & quoique ſa préſence contînt un peu les inſolens dans nos promenades, elle en vit aſſez pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres temps. Ce fut même durant ſon ſéjour chez moi que je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre habitation. Sa femme-de-chambre trouva ma fenêtre couverte un matin des pierres qu'on y avoit jetées pendant la nuit. Un banc très-maſſif qui étoit dans la rue à côté de ma porte & fortement attaché, fut détaché, enlevé & poſé debout contre la porte; de ſorte que ſi l'on ne s'en fut apperçu, le premier qui pour ſortir auroit ouvert la porte d'entrée, devoit naturellement être aſſommé. Mde. de V......n n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit; car outre ce qu'elle voyoit elle-même, ſon domeſtique, homme de confiance, étoit très-répandu dans le village, y accoſtoit tout le monde & on le vit même en conférence avec Montmollin. Cependant elle ne parut faire aucune attention à rien de ce qui m'arrivoit, ne me parla ni de Montmollin, ni de perſonne; & répondit peu de choſe à ce que je lui en dis quelquefois. Seulement paroiſſant perſuadée que le ſéjour de l'Angleterre me convenoit plus qu'aucun autre, elle me parla beaucoup de M. Hume qui étoit alors à Paris, de ſon amitié pour moi, du déſir qu'il avoit de m'être utile dans ſon pays. Il eſt temps de dire quelque choſe de M. Hume.

Il s'étoit acquis une grande réputation en France, & ſurtout parmi les Encyclopédiſtes par ſes traités de commerce & de politique, & en dernier lieu par ſon hiſtoire de la maiſon Stuart, le ſeul de ſes écrits dont j'avois lu quelque

chose dans la traduction de l'abbé Prévôt. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étois persuadé, sur ce qu'on m'avoit dit de lui, que M. Hume associoit une ame très-républicaine aux paradoxes anglois en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardois toute son apologie de Charles I comme un prodige d'impartialité, & j'avois une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connoître cet homme rare & d'obtenir son amitié, avoit beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre, que me donnoient les sollicitations de Mde. de B.......s, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y reçu de lui, par la voie de cette Dame, une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle aux plus grandes louanges sur mon génie, il joignoit la pressante invitation de passer en Angleterre, & l'offre de tout son crédit & de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux milord Maréchal, le compatriote & l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en pensois, & qui m'apprit même à son sujet, une anecdote littéraire qui l'avoit beaucoup frappé & qui me frappa de même. Vallace qui avoit écrit contre Hume au sujet de la population des anciens, étoit absent tandis qu'on imprimoit son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves & de veiller à l'édition. Cette conduite étoit dans mon tour d'esprit. C'est ainsi que j'avois débité des copies à six sols pièce, d'une chanson qu'on avoit faite contre moi. J'avois donc toute sorte de préjugés en faveur de Hume, quand Mde. de V......n vint me parler vivement de l'amitié qu'il disoit avoir pour moi, & de son empressement à me faire

les honneurs de l'Anglette, car c'eſt ainſi qu'elle s'exprimoit. Elle me preſſa beaucoup de profiter de ce zèle & d'écrire à M. Hume. Comme je n'avois pas naturellement de penchant pour l'Angleterre & que je ne voulois prendre ce parti qu'à l'extrémité, je refuſai d'écrire & de promettre ; mais je la laiſſai la maîtreſſe de faire tout ce qu'elle jugeroit à propos pour maintenir Hume dans ſes bonnes diſpoſitions. En quittant Motiers, elle me laiſſa perſuadé par tout ce qu'elle m'avoit dit de cet homme illuſtre, qu'il étoit de mes amis, & qu'elle étoit encore plus de ſes amies.

Après ſon départ, Montmollin pouſſa ſes manœuvres, & la populace ne connut plus de frein. Je continuois cependant à me promener tranquillement au milieu des huées, & le goût de la botanique, que j'avois commencé de prendre auprès du docteur d'Ivernois, donnant un nouvel intérêt à mes promenades, me faiſoit parcourir le pays en herboriſant, ſans m'émouvoir des clameurs de toute cette canaille, dont ce ſang-froid ne faiſoit qu'irriter la fureur. Une des choſes qui m'affectèrent le plus, fut de voir les familles de mes amis (*), ou des gens qui portoient ce nom, entrer

(*) Cette fatalité avoit commencé dès mon ſejour à Yverdon : car le banneret R....n étant mort un an ou deux après mon départ de cette ville, le vieux papa R....n eut la bonne-foi de me marquer, avec douleur, qu'on avoit trouvé dans les papiers de ſon parent, des preuves qu'il étoit entré dans le complot pour m'expulſer d'Yverdon & de l'état de Berne. Cela prouvoit bien clairement que ce complot n'étoit pas, comme on vouloit le faire croire, un affaire de cagotiſme, puiſque le banneret R....n loin d'être un dévot, pouſſoit le matérialiſme & l'incrédulité juſqu'à l'intolérance & au fanatiſme. Au reſte perſonne à Yverdon ne s'étoit ſi fort emparé de moi, ne m'avoit tant

aſſez ouvertement dans la ligue de mes perſécuteurs ; comme les d'I......s , ſans en excepter même le père & le frère de mon Iſabelle , B . . de la T . . . , parent de l'amie chez qui j'étois logé , & Mde. G.......r ſa belle-ſœur. Ce Pierre B . . étoit ſi butor , ſi bête , & ſe comporta ſi brutalement que, pour ne pas me mettre en colère , je me permis de le plaiſanter , & je fis dans le goût du petit prophête , une petite brochure de quelques pages , intitulée *la Viſion de Pierre de la montagne , dit le Voyant* , dans laquelle je trouvai le moyen de tirer aſſez plaiſamment ſur les miracles , qui faiſoient alors le grand prétexte de ma perſécution. D. fit imprimer à Genève ce chiffon , qui n'eut dans le pays qu'un ſuccès médiocre , les Neuchâtelois avec tout leur eſprit , ne ſentant guères le ſel attique ni la plaiſanterie , ſitôt qu'elle eſt un peu fine.

Dans la plus grande fureur des décrets & de la perſécution , les Genevois s'étoient particulièrement ſignalés en criant haro de toute leur force , & mon ami V..... entr'autres avec une généroſité vraiment héroïque , choiſit préciſément ce temps-là pour publier contre moi des lettres , où il prétendoit prouver que je n'étois pas chrétien. Ces lettres , écrites avec un ton de ſuffiſance , n'en étoient pas meilleures , quoiqu'on aſſurât que le célèbre B....t y avoit mis la main : car ledit B ...t , quoique matérialiſte , ne laiſſe pas d'être d'une orthodoxie très-intolérante , ſitôt qu'il s'agit de moi. Je ne fus aſſurément pas tenté de répondre à cet ouvrage : mais

prodigué de careſſes , de louanges & de flatterie , que ledit banneret. Il ſuivoit fidellement le plan chéri de mes perſécuteurs.

l'occasion s'étant présentée d'en dire un mot dans les Lettres de la montagne, j'y insérai une petite note assez dédaigneuse, qui mit V..... en fureur. Il remplit Genève des cris de sa rage, & d'I......s me marqua qu'il ne se possédoit pas. Quelque temps après parut une feuille anonyme, qui sembloit écrite, au lieu d'encre, avec l'eau du Phlégéton. On m'accusoit, dans cette lettre, d'avoir exposé mes enfans dans les rues, de traîner après moi une coureuse de corps-de-garde, d'être usé de débauche, ...,. .. .., & d'autres gentillesses semblables. Il ne me fut pas difficile de reconnoître mon homme. Ma première idée, à la lecture de ce libelle, fut de mettre à son vrai prix tout ce qu'on appelle renommée & réputation parmi les hommes, en voyant traiter de coureur de b..... un homme qui n'y fut de sa vie, & dont le plus grand défaut fut toujours d'être timide & honteux comme une vierge, & en me voyant passer pour être ...., moi qui, non-seulement n'eus de mes jours la moindre atteinte d'aucun mal de cette espèce, mais que des gens de l'art ont même cru conformé de manière à n'en pouvoir contracter. Tout bien pesé, je crus ne pouvoir mieux réfuter ce libelle qu'en le faisant imprimer dans la ville où j'avois le plus vécu, & je l'envoyai à Duchesne pour le faire imprimer tel qu'il étoit, avec un avertissement où je nommois M. V....., & quelques courtes notes pour l'éclaircissement des faits. Non content d'avoir fait imprimer cette feuille, je l'envoyai à plusieurs personnes, & entr'autres à M. le prince Louis de Wirtemberg, qui m'avoit fait des avances très-honnêtes, & avec lequel j'étois alors en correspondance.

pondance. Ce prince, Du Peyrou, & d'autres parurent douter que V..... fut l'auteur du libelle, & me blâmèrent de l'avoir nommé trop légèrement. Sur leurs repréſentations, le ſcrupule me prit, & j'écrivis à Ducheſne de ſupprimer cette feuille. Guy m'écrivit l'avoir ſupprimée; je ne ſais pas s'il l'a fait; j'ai été trompé en tant d'occaſions, que celle-là de plus ne ſeroit pas une merveille, & dès-lors j'étois enveloppé de ces profondes ténèbres à travers leſquelles il m'eſt impoſſible de pénétrer aucune ſorte de vérité.

M. V..... ſupporta cette imputation avec une modération plus qu'étonnante dans un homme qui ne l'auroit pas méritée, après la fureur qu'il avoit montrée auparavant. Il m'écrivit deux ou trois lettres très-meſurées, dont le but me parut être de tâcher de pénétrer, par mes réponſes, à quel point j'étois inſtruit, & ſi j'avois quelque preuve contre lui. Je lui fis deux réponſes courtes, sèches, dures dans le ſens, mais ſans malhonnêteté dans les termes, & dont il ne ſe fâcha point. A ſa troiſième lettre, voyant qu'il vouloit lier une eſpèce de correſpondance, je ne répondis plus: il me fit parler par d'Ivernois. Mde. Cramer écrivit à Du Peyrou qu'elle étoit sûre que le libelle n'étoit pas de V..... Tout cela n'ébranla point ma perſuaſion. Mais comme enfin je pouvois me tromper, & qu'en ce cas, je devois à V..... une réparation authentique, je lui fis dire par d'I......s que je la lui ferois telle qu'il en ſeroit content, s'il pouvoit m'indiquer le véritable auteur du libelle, ou me prouver du moins qu'il ne l'étoit pas. Je fis plus; ſentant bien qu'après tout, s'il n'étoit pas coupable, je n'avois pas droit d'exiger

qu'il me prouvât rien, je pris le parti d'écrire dans un mémoire assez ample les raisons de ma persuasion, & de les soumettre au jugement d'un arbitre que V..... ne put recuser. On ne devineroit pas quel fut cet arbitre que je choisis. Je déclarai à la fin du mémoire que si, après l'avoir examiné & fait les perquisitions qu'il jugeroit nécessaires, & qu'il étoit bien à portée de faire avec succès, le Conseil prononçoit que M. V..... n'étoit pas l'auteur du mémoire, dès l'instant je cesserois sincèrement de croire qu'il l'est, je partirois pour m'aller jeter à ses pieds, & lui demander pardon jusqu'à ce que je l'eusse obtenu. J'ose le dire, jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon ame, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage & touchant mémoire, où je prenois sans hésiter mes plus implacables ennemis pour arbitres entre le calomniateur & moi. Je lus cet écrit à D. P..... : il fut d'avis de le supprimer, & je le supprimai. Il me conseilla d'attendre les preuves que V..... promettoit. Je les attendis, & je les attends encore : il me conseilla de me taire en attendant, je me tus & me tairai le reste de ma vie, blâmé d'avoir chargé V..... d'une imputation grave, fausse & sans preuve, quoique je reste intérieurement persuadé, convaincu comme de ma propre existence, qu'il est l'auteur du libelle. Mon mémoire est entre les mains de M. D. P..... Si jamais il voit le jour, on y trouvera mes raisons, & l'on y connoîtra, je l'espère, l'ame de Jean-Jaques que mes contemporains ont si peu voulu connoître.

Il eſt temps d'en venir à ma cataſtrophe de Motiers, & à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans & demi de ſéjour, & huit mois d'une conſtance inébranlable à ſouffrir les plus indignes traitemens. Il m'eſt impoſſible de me rappeler nettement les détails de cette déſagréable époque, mais on les trouvera dans la relation qu'en publia D. P....u, & dont j'aurai à parler dans la ſuite.

Depuis le départ de Mde. de V......n la fermentation devenoit plus vive, & malgré les reſcrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquens du Conſeil d'Etat, malgré les ſoins du Châtelain & des magiſtrats du lieu, le peuple me regardant tout de bon comme l'Antechriſt, & voyant toutes ſes clameurs inutiles, parut enfin vouloir en venir aux voyes de fait; déjà dans les chemins les cailloux commençoient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour pouvoir m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui eſt au commencement de Septembre, je fus attaqué dans ma demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitoient.

A minuit j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnoit ſur le derrière de la maiſon. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre & la porte qui donnoient ſur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien qui couchoit dans la galerie & qui avoit commencé par aboyer, ſe tut de frayeur, & ſe ſauva dans un coin, rongeant & grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allois ſortir de ma chambre pour paſſer dans la cuiſine, quand un caillou lancé d'une main vigou-

reuſe traverſa la cuiſine après en avoir caſſé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre & tomber au pied de mon lit, de ſorte que ſi je m'étois preſſé d'une ſeconde, j'avois le caillou dans l'eſtomac. Je jugeai que le bruit avoit été fait pour m'attirer, & le caillou lancé pour m'accueillir à ma ſortie. Je ſaute dans la cuiſine. Je trouve Thérèſe qui s'étoit auſſi levée, & qui toute tremblante accouroit à moi. Nous nous rangeons contre un mur hors de la direction de la fenêtre pour éviter l'atteinte des pierres, & délibérer ſur ce que nous avions à faire : car ſortir pour appeler du ſecours étoit le moyen de nous faire aſſommer. Heureuſement la ſervante d'un vieux bon-homme qui logeoit au-deſſous de moi ſe leva au bruit, & courut appeler M. le Châtelain, dont nous étions porte-à-porte. Il ſaute de ſon lit, prend ſa robe de chambre à la hâte, & vient à l'inſtant avec la garde, qui, à cauſe de la foire, faiſoit la ronde cette nuit-là, & ſe trouva tout apportée. Le Châtelain vit le dégat avec un tel effroi qu'il en pâlit, & à la vue des cailloux dont la galerie étoit pleine, il s'écria : Mon Dieu ! c'eſt une carrière ! En viſitant le bas, on trouva que la porte d'une petite cour avoit été forcée, & qu'on avoit tenté de pénétrer dans la maiſon par le galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avoit point apperçu ou empêché le déſordre, il ſe trouva que ceux de Motiers s'étoient obſtinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fut le tour d'un autre village.

Le lendemain le Châtelain envoya ſon rapport au Conſeil d'Etat, qui deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer

ſur cette affaire, de promettre une récompenſe & le ſecret à ceux qui dénonceroient les coupables, & de mettre en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maiſon & à celle du Châtelain qui la touchoit. Le lendemain le colonel Pury, le procureur-général Meuron, le châtelain Martinet, le receveur Guyenet, le tréſorier d'Ivernois & ſon père, en un mot tout ce qu'il y avoit de gens diſtingués dans le pays vinrent me voir, & réunirent leurs ſollicitations pour m'engager à céder à l'orage, & à ſortir au moins pour un temps d'une paroiſſe où je ne pouvois plus vivre en ſûreté ni avec honneur. Je m'apperçus même que le Châtelain effrayé des fureurs de ce peuple forcené, & craignant qu'elles ne s'étendiſſent juſqu'à lui, auroit été bien aiſe de m'en voir partir au plus vîte pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, & pouvoir le quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédai donc, & même avec peu de peine, car le ſpectacle de la haine du peuple me cauſoit un déchirement de cœur que je ne pouvois plus ſupporter.

J'avois plus d'une retraite à choiſir. Depuis le retour de Mde. de V......n à Paris, elle m'avoit parlé dans pluſieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appeloit milord, lequel pris d'un grand zèle en ma faveur, me propoſoit dans une de ſes terres un aſyle dont elle me faiſoit les deſcriptions les plus agréables, entrant par rapport au logement & à la ſubſiſtance, dans des détails qui marquoient à quel point le dit milord Walpole s'occupoit avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avoit toujours conſeillé l'Angleterre ou l'Ecoſſe, & m'y offroit auſſi un aſyle dans ſes terres; mais il m'en

offroit un qui me tentoit beaucoup davantage à Potzdam, auprès de lui. Il venoit de me faire part d'un propos que le roi lui avoit tenu à mon ſujet, & qui étoit une eſpèce d'invitation de m'y rendre, & Mde. la ducheſſe de Saxe-Gotha comptoit ſi bien ſur ce voyage, qu'elle m'écrivit pour me preſſer d'aller la voir en paſſant, & de m'arrêter quelque temps auprès d'elle; mais j'avois un tel attachement pour la Suiſſe que je ne pouvois me réſoudre à la quitter, tant qu'il me ſeroit poſſible d'y vivre, & je pris ce temps pour exécuter un projet dont j'étois occupé depuis quelques mois, & dont je n'ai pu parler encore pour ne pas couper le fil de mon récit.

Ce projet conſiſtoit à m'aller établir dans l'isle de St Pierre, domaine de l'hôpital de Berne au milieu du lac de Bienne. Dans un pélerinage pédeſtre que j'avois fait l'été précédent avec D......u, nous avions viſité cette isle, & j'en avois été tellement enchanté que je n'avois ceſſé depuis ce temps-là de ſonger aux moyens d'y faire ma demeure. Le plus grand obſtacle étoit que l'isle appartenoit aux Bernois qui, trois ans auparavant m'avoient chaſſé de chez eux, & outre que ma fierté pâtiſſoit à retourner chez des gens qui m'avoient ſi mal reçu, j'avois lieu de craindre qu'ils ne me laiſſaſſent pas plus en repos dans cette isle qu'ils n'avoient fait à Yverdon. J'avois conſulté là-deſſus milord Maréchal qui, penſant comme moi, que les Bernois bien aiſes de me voir relégué dans cette isle & de m'y tenir en ôtage pour les écrits que je pourrois être tenté de faire, avoit fait ſonder là-deſſus leurs diſpoſitions par un M. Sturler, ſon

ancien voiſin de Colombier. M. Sturler s'adreſſa à des chefs de l'état, & ſur leur réponſe, aſſura milord Maréchal que les Bernois, fâchés de leur conduite paſſée, ne demandoient pas mieux que de me voir domicilié dans l'isle de St. Pierre & de m'y laiſſer tranquille. Pour ſurcroît de précaution, avant de riſquer d'y aller réſider, je fis prendre de nouvelles informations par le colonel Chaillet qui me confirma les mêmes choſes, & le receveur de l'isle ayant reçu de ſes maîtres la permiſſion de m'y loger, je crus ne rien riſquer d'aller m'établir chez lui, avec l'agrément tacite tant du ſouverain que des propriétaires; car je ne pouvois eſpérer que MM. de Berne reconnuſſent ouvertement l'injuſtice qu'ils m'avoient faite, & péchaſſent ainſi contre la plus inviolable maxime de tous les ſouverains.

L'isle de St. Pierre, appelée à Neuchâtel l'isle de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi lieue de tour; mais dans ce petit eſpace elle fournit toutes les principales productions néceſſaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes, & le tout à la faveur d'un terrain varié & montagneux, forme une diſtribution d'autant plus agréable que ſes parties ne ſe découvrant pas toutes enſemble ſe font valoir mutuellement, & font juger l'isle plus grande qu'elle n'eſt en effet. Une terraſſe fort élevée en forme la partie occidentale qui regarde Glereſſe & Neuveville. On a planté cette terraſſe d'une longue allée qu'on a coupée dans ſon milieu par un grand ſalon, où durant les vendanges on ſe raſſemble les dimanches de tous les rivages voiſins, pour danſer & ſe réjouir. Il n'y a dans l'isle

qu'une feule maifon, mais vafte & commode, où loge le receveur, & fituée dans un enfoncement qui la tient à l'abri des vents.

A cinq ou fix cent pas de l'isle eft du côté du fud une autre isle beaucoup plus petite, inculte & déferte, qui paroit avoir été détachée autrefois de la grande par les orages, & ne produit parmi fes graviers que des faules & des perficaires, mais où eft cependant un tertre élevé, bien gazonné & très-agréable. La forme de ce lac eft un ovale prefque régulier. Ses rives, moins riches que celles des lacs de Genève & de Neuchâtel, ne laiffent pas de former une affez belle décoration, furtout dans la partie occidentale qui eft très-peuplée, & bordée de vignes au pied d'une chaîne de montagnes, à-peu-près comme à Côte-Rotie, mais qui ne donnent pas d'auffi bon vin. On y trouve en allant du fud au nord le bailliage de St. Jean, Neuveville, Bienne & Nidau à l'extrémité du lac; le tout entre-mêlé de villages très-agréables.

Tel étoit l'afyle que je m'étois ménagé, & où je réfolus d'aller m'établir en quittant le Val-de-Travers. (*) Ce choix étoit fi conforme à mon goût pacifique, à mon humeur folitaire & pareffeufe, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me fuis le plus vivement paffionné.

(*) Il n'eft peut-être pas inutile d'avertir que j'y laiffois un ennemi particulier dans un M. du T......x, maire des Verrières, en très-médiocre eftime dans le pays, mais qui a un frère, qu'on dit honnête homme, dans les bureaux de M. de St. Florentin. Le maire l'étoit allé voir quelque temps avant mon aventure. Les petites remarques de cette efpèce, qui par elles-mêmes ne font rien, peuvent mener dans la fuite à la découverte de bien des fouterrains.

Il

Il me sembloit que dans cette isle je serois plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement & de la vie contemplative : J'aurois voulu être tellement confiné dans cette isle que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, & il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir.

Il s'agissoit de subsister, & tant par la cherté des denrées que par la difficulté des transports, la subsistance est chère dans cette isle, où d'ailleurs on est à la discrétion du receveur. Cette difficulté fut levée par un arrangement que Du Peyrou voulut bien prendre avec moi, en se substituant à la place de la compagnie qui avoit entrepris & abandonné mon édition générale. Je lui remis tous les matériaux de cette édition. J'en fis l'arrangement & la distribution. J'y joignis l'engagement de lui remettre les mémoires de ma vie, & je le fis dépositaire généralement de tous mes papiers, avec la condition expresse de n'en faire usage qu'après ma mort, ayant à cœur d'achever tranquillement ma carrière, sans plus faire souvenir le public de moi. Au moyen de cela la pension viagère qu'il se chargeoit de me payer suffisoit pour ma subsistance. Milord Maréchal ayant recouvré tous ses biens, m'en avoit offert une de douze cent francs que je n'avois accepté qu'en la réduisant à la moitié. Il m'en voulut envoyer le capital que je refusai, par l'embarras de le placer. Il fit passer ce capital à Du Peyrou entre les mains de qui il est resté, & qui m'en paye la rente viagère sur le pied convenu avec le constituant.

Joignant donc mon traité avec Du Peyrou, la penſion de milord Maréchal dont les deux tiers étoient reverſibles à Thérèſe après ma mort, & la rente de 300 francs que j'avois ſur Ducheſne, je pouvois compter ſur une ſubſiſtance honnête, & pour moi, & après moi pour Thérèſe, à qui je laiſſois ſept cent francs de rente, tant de la penſion de Rey, que de celle de milord Maréchal : ainſi je n'avois plus à craindre que le pain lui manquât non plus qu'à moi. Mais il étoit écrit que l'honneur me forceroit de repouſſer toutes les reſſources que la fortune & mon travail mettroient à ma portée, & que je mourrois auſſi pauvre que j'ai vécu. On jugera, ſi à moins d'être le dernier des infâmes, j'ai pu tenir des arrangemens qu'on a toujours pris ſoin de me rendre ignominieux, en m'ôtant avec ſoin toute autre reſſource, pour me forcer de conſentir à mon déshonneur. Comment ſe feroient-ils douté du parti que je prendrois dans cette alternative? Ils ont toujours jugé de mon cœur par les leurs.

En repos du côté de la ſubſiſtance, j'étois ſans ſouci de tout autre. Quoique j'abandonnaſſe dans le monde le champ libre à mes ennemis, je laiſſois dans le noble enthouſiaſme qui avoit dicté mes écrits, & dans la conſtante uniformité de mes principes, un témoignage de mon ame qui répondoit à celui que toute ma conduite rendoit de mon naturel. Je n'avois pas beſoin d'une autre défenſe contre mes calomniateurs. Ils pouvoient peindre ſous mon nom un autre homme, mais ils ne pouvoient tromper que ceux qui vouloient être trompés. Je pouvois leur donner ma vie à épilo-

guer d'un bout à l'autre, j'étois sûr qu'à travers mes fautes & mes foibleſſes, à travers mon inaptitude à ſupporter aucun joug, on trouveroit toujours un homme juſte, bon, ſans fiel, ſans haine, ſans jalouſie, prompt à reconnoître ſes propres torts, plus prompt à oublier ceux d'autrui; cherchant toute ſa félicité dans les paſſions aimantes & douces, & portant en toute choſe la ſincérité juſqu'à l'imprudence, juſqu'au plus incroyable déſintéreſſement.

Je prenois donc en quelque ſorte congé de mon ſiècle & de mes contemporains, & je faiſois mes adieux au monde, en me confinant dans cette isle pour le reſte de mes jours; car telle étoit ma réſolution, & c'étoit-là que je comptois exécuter enfin le grand projet de cette vie oiſeuſe auquel j'avois inutilement conſacré juſqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avoit départie. Cette isle alloit devenir pour moi celle de Papimanie, ce bienheureux pays où l'on dort;

Où l'on fait plus, où l'on fait nulle choſe.

Ce *plus* étoit tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le ſommeil; l'oiſiveté me ſuffit, & pourvu que je ne faſſe rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en ſonge. L'âge des projets romaneſques étant paſſé, & la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me reſtoit, pour dernière eſpérance, que celle de vivre ſans gêne dans un loiſir éternel. C'eſt la vie des bienheureux dans l'autre monde, & j'en faiſois déſormais mon bonheur ſuprême dans celui-ci.

Ceux qui me reprochent tant de contradictions ne manqueront pas ici de m'en reprocher encore une. J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendoit insupportables, & me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté. C'est pourtant ainsi que je suis; s'il y a là de la contradiction, elle est du fait de la nature, & non pas du mien; mais il y en a si peu, que c'est par-là précisément que je suis toujours moi. L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité. Celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre & de volonté. Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste-là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver; ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté, & tout le tourment de la contrainte; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent & à tous les complimens qui se font, & de fatiguer incessamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus & mon mensonge. Et vous appelez cela de l'oisiveté! C'est un travail de forçat.

L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant qui reste-là les bras croisés dans une inaction totale, & ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, & celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses, & n'en achever aucune, à aller & venir comme la

tête me chante, à changer à chaque inſtant de projet, à ſuivre une mouche dans toutes ſes allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui eſt deſſous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, & à l'abandonner ſans regrets au bout de dix minutes, à muſer enfin toute la journée ſans ordre & ſans ſuite, & à ne ſuivre en toute choſe que le caprice du moment.

La botanique telle que je l'ai toujours conſidérée, & telle qu'elle commençoit à devenir paſſion pour moi, étoit préciſément une étude oiſeuſe, propre à remplir tout le vide de mes loiſirs, ſans y laiſſer place au délire de l'imagination, ni à l'ennui d'un déſœuvrement total. Errer nonchalamment dans les bois & dans la campagne, prendre machinalement çà & là, tantôt une fleur, tantôt un rameau; brouter mon foin preſque au haſard, obſerver mille & mille fois les mêmes choſes, & toujours avec le même intérêt, parce que je les oubliois toujours, étoit de quoi paſſer l'éternité ſans pouvoir m'ennuyer un moment. Quelque élégante, quelque admirable, quelque diverſe que ſoit la ſtructure des végétaux, elle ne frappe pas aſſez un œil ignorant pour l'intéreſſer. Cette conſtante analogie, & pourtant cette variété prodigieuſe qui règne dans leur organiſation, ne tranſporte que ceux qui ont déjà quelque idée du ſyſtême végétal. Les autres n'ont, à l'aſpect de tous ces tréſors de la nature, qu'une admiration ſtupide & monotone. Ils ne voyent rien en détail, parce qu'ils ne ſavent pas même ce qu'il faut regarder, & ils ne voyent pas non plus l'enſemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports & de

combinaiſons qui accable de ſes merveilles l'eſprit de l'obſervateur. J'étois, & mon défaut de mémoire me devoit tenir toujours, dans cet heureux point d'en ſavoir aſſez peu pour que tout me fût nouveau, & aſſez pour que tout me fût ſenſible. Les divers ſols dans leſquels l'isle, quoique petite, étoit partagée, m'offroient une ſuffiſante variété de plantes pour l'étude & pour l'amuſement de toute ma vie. Je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe ſans analyſe, & je m'arrangeois déjà pour faire avec un recueil immenſe d'obſervations la *Flora Petrinſularis.*

Je fis venir Thérèſe avec mes livres & mes effets. Nous nous mîmes en penſion chez le receveur de l'isle. Sa femme avoit à Nidau ſes ſœurs qui la venoient voir tour-à-tour, & qui faiſoient à Thérèſe une compagnie. Je fis là l'eſſai d'une douce vie dans laquelle j'aurois voulu paſſer la mienne, & dont le goût que j'y pris ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir l'amertume de celle qui devoit ſi promptement y ſuccéder.

J'ai toujours aimé l'eau paſſionnément, & ſa vue me jette dans une rêverie délicieuſe, quoique ſouvent ſans objet déterminé. Je ne manquois point à mon lever, lorſqu'il faiſoit beau, de courir ſur la terraſſe humer l'air ſalubre & frais du matin, & planer des yeux ſur l'horiſon de ce beau lac, dont les rives & les montagnes qui le bordent enchantoient ma vue. Je ne trouve point de plus digne hommage à la divinité que cette admiration muette qu'excite la contemplation de ſes œuvres, & qui ne s'exprime point par des actes développés. Je comprends comment les habitans

des villes, qui ne voyent que des murs, des rues & des crimes, ont peu de foi; mais je ne puis comprendre comment des campagnards, & furtout des folitaires, peuvent n'en point avoir. Comment leur ame ne s'élève-t-elle pas cent fois le jour avec extafe à l'auteur des merveilles qui les frappent? Pour moi, c'eft furtout à mon lever, affaiffé par mes infomnies qu'une longue habitude me porte à ces élévations de cœur qui n'impofent point la fatigue de penfer. Mais il faut pour cela que mes yeux foient frappés du raviffant fpectacle de la nature. Dans ma chambre, je prie plus rarement & plus sèchement : mais à l'afpect d'un beau payfage, je me fens ému fans pouvoir dire de quoi. J'ai lu qu'un fage Evêque, dans la vifite de fon diocèfe, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne favoit dire que *ô*; il lui dit : Bonne mère, continuez toujours de prier ainfi; votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette meilleure prière eft auffi la mienne.

Après le déjeûner, je me hâtois d'écrire en rechignant quelques malheureufes lettres, afpirant avec ardeur à l'heureux moment de n'en plus écrire du tout. Je tracaffois quelques inftans autour de mes livres & papiers, pour les déballer & arranger, plutôt que pour les lire; & cet arrangement qui devenoit pour moi l'œuvre de Pénélope, me donnoit le plaifir de mufer quelques momens, après quoi je m'en ennuyois & le quittois pour paffer les trois ou quatre heures qui me reftoient de la matinée à l'étude de la botanique, & furtout du fyftême de Linnæus, pour lequel je pris une paffion dont je n'ai pu bien me guérir,

même après en avoir ſenti le vide. Ce grand obſervateur eſt à mon gré le ſeul avec Ludwig qui ait vu juſqu'ici la botanique en naturaliſte & en philoſophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers & dans des jardins, & pas aſſez dans la nature elle-même. Pour moi, qui prenois pour jardin l'isle entière ; ſitôt que j'avois beſoin de faire ou vérifier quelque obſervation, je courois dans les bois ou dans les prés, mon livre ſous le bras : là, je me couchois par terre, auprès de la plante en queſtion, pour l'examiner ſur pied tout à mon aiſe. Cette méthode m'a beaucoup ſervi pour connoître les végétaux dans leur état naturel, avant qu'ils ayent été cultivés & dénaturés par la main des hommes. On dit que Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui nommoit & connoiſſoit parfaitement toutes les plantes du jardin royal, étoit d'une telle ignorance dans la campagne, qu'il n'y connoiſſoit plus rien. Je ſuis préciſément le contraire. Je connois quelque choſe à l'ouvrage de la nature, mais rien à celui du jardinier.

Pour les après-dînés, je les livrois totalement à mon humeur oiſeuſe & nonchalante, & à ſuivre ſans règle l'impulſion du moment. Souvent quand l'air étoit calme, j'allois immédiatement en ſortant de table, me jeter ſeul dans un petit bateau, que le receveur m'avoit appris à mener avec une ſeule rame ; je m'avançois en pleine eau. Le moment où je dérivois me donnoit une joie qui alloit juſqu'au treſſaillement, & dont il m'eſt impoſſible de dire, ni de bien comprendre la cauſe, ſi ce n'étoit peut-être une félicitation ſecrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchans.

J'errois ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent laissant aller mon bateau à la merci de l'air & de l'eau, je me livrois à des rêveries sans objet, & qui, pour être stupides, n'en étoient pas moins douces. Je m'écriois par fois avec attendrissement: O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit & fourbe qui s'interpose entre toi & moi. Je m'éloignois ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurois voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant, pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimoit pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivois d'ordinaire un but de promenade; c'étoit d'aller débarquer à la petite isle, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac & ses environs, pour examiner & disséquer toutes les herbes qui se trouvoient à ma portée, & pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite isle. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvois mener promener Thérèse avec la receveuse & ses sœurs, comme j'étois fier d'être leur pilote & leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jaques. Cette peuplade me rendit la petite isle encore plus intéressante. J'y allois plus souvent & avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitans.

A ces amusemens, j'en joignis un qui me rappeloit la douce vie des Charmettes, & auquel la saison m'invitoit particulièrement. C'étoit un détail de soins rustiques pour la

récolte des légumes & des fruits, & que nous nous faisions un plaisir, Thérèse & moi, de partager avec la receveuse & sa famille. Je me souviens qu'un Bernois, nommé M. Kirkebergher, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, & déjà si plein de pommes, que je ne pouvois plus me remuer. Je ne fus pas fâché de cette rencontre & de quelques autres pareilles. J'espérois que les Bernois, témoins de l'emploi de mes loisirs, ne songeroient plus à en troubler la tranquillité, & me laisseroient en paix dans ma solitude. J'aurois bien mieux aimé y être confiné par leur volonté que par la mienne : j'aurois été plus assuré de n'y point voir troubler mon repos.

Voici encore un de ces aveux sur lesquels je suis sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de moi par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de ma vie, mille affections internes qui ne ressembloient point aux leurs. Ce qu'il y a de plus bisarre est, qu'en me refusant tous les sentimens bons ou indifférens qu'ils n'ont pas, ils sont toujours prêts à m'en prêter de si mauvais qu'ils ne sauroient même entrer dans un cœur d'homme : ils trouvent alors tout simple de me mettre en contradiction avec la nature, & de faire de moi un monstre tel qu'il n'en peut même exister. Rien d'absurde ne leur paroit incroyable, dès qu'il tend à me noircir, rien d'extraordinaire ne leur paroit possible, dès qu'il tend à m'honorer.

Mais quoiqu'ils en puissent croire ou dire, je n'en conti-

nuerai pas moins d'expofer fidellement ce que fut, fit, & penfa J. J. Rouffeau, fans expliquer ni juftifier les fingularités de fes fentimens & de fes idées, ni rechercher fi d'autres ont penfé comme lui. Je pris tant de goût à l'isle de St. Pierre, & fon féjour me convenoit fi fort, qu'à force d'infcrire tous mes défirs dans cette isle, je formai celui de n'en point fortir. Les vifites que j'avois à rendre au voifinage; les courfes qu'il me faudroit faire à Neuchâtel, à Bienne, à Yverdon, à Nidau, fatiguoient déjà mon imagination. Un jour à paffer hors de l'isle me paroiffoit retranché de mon bonheur, & fortir de l'enceinte de ce lac étoit pour moi fortir de mon élément. D'ailleurs l'expérience du paffé m'avoit rendu craintif. Il fuffifoit que quelque bien flattât mon cœur pour que je duffe m'attendre à le perdre, & l'ardent défir de finir mes jours dans cette isle étoit infféparable de la crainte d'être forcé d'en fortir. J'avois pris l'habitude d'aller les foirs m'affeoir fur la grève, furtout quand le lac étoit agité. Je fentois un plaifir fingulier à voir les flots fe brifer à mes pieds. Je m'en faifois l'image du tumulte du monde & de la paix de mon habitation, & je m'attendriffois quelquefois à cette douce idée, jufqu'à fentir des larmes couler de mes yeux. Ce repos dont je jouiffois avec paffion, n'étoit troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude alloit au point d'en altérer la douceur. Je fentois ma fituation fi précaire que je n'ofois y compter. Ah! que je changerois volontiers, me difois-je, la liberté de fortir d'ici, dont je ne me foucie point, avec l'affurance d'y pouvoir refter toujours. Au lieu d'y être fouffert par grâce, que n'y

ſuis-je détenu par force ! Ceux qui ne ſont que m'y ſouffrir peuvent à chaque inſtant m'en chaſſer, & puis-je eſpérer que mes perſécuteurs m'y voyant heureux, m'y laiſſent continuer de l'être. Ah ! c'eſt peu qu'on me permette d'y vivre, je voudrois qu'on m'y condamnât & je voudrois être contraint d'y reſter pour ne l'être pas d'en ſortir. Je jetois un œil d'envie ſur l'heureux Micheli Du Crêt qui, tranquille au château d'Arbourg, n'avoit eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Enfin, à force de me livrer à ces réflexions & aux preſſentimens inquiétans des nouveaux orages toujours prêts à fondre ſur moi, j'en vins à déſirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer ſeulement mon habitation dans cette isle, on me la donnât pour priſon perpétuelle, & je puis jurer que s'il n'eut tenu qu'à moi de m'y faire condamner, je l'aurois fait avec la plus grande joie, préférant mille fois la néceſſité d'y paſſer le reſte de ma vie, au danger d'en être expulſé.

Cette crainte ne demeura pas long-temps vaine. Au moment où je m'y attendois le moins, je reçus une lettre de M. le baillif de Nidau, dans le gouvernement duquel étoit l'isle de St. Pierre : par cette lettre il m'intimoit de la part de L L. E E. l'ordre de ſortir de l'isle & de leurs états. Je crus rêver en la liſant. Rien de moins naturel, de moins raiſonnable, de moins prévu qu'un pareil ordre : car j'avois plutôt regardé mes preſſentimens comme les inquiétudes d'un homme effarouché par ſes malheurs, que comme une prévoyance qui put avoir le moindre fondement. Les meſures que j'avois priſes pour m'aſſurer de l'agrément tacite

du ſouverain, la tranquillité avec laquelle on m'avoit laiſſé faire mon établiſſement, les viſites de pluſieurs Bernois & du baillif lui-même, qui m'avoit comblé d'amitiés & de prévenances : la rigueur de la ſaiſon, dans laquelle il étoit barbare d'expulſer un homme infirme, tout me fit croire avec beaucoup de gens qu'il y avoit quelque mal-entendu dans cet ordre, & que les mal-intentionnés avoient pris exprès le temps des vendanges & de l'infréquence du Sénat, pour me porter bruſquement ce coup.

Si j'avois écouté ma première indignation, je ſerois parti ſur le champ. Mais où aller ? Que devenir à l'entrée de l'hiver, ſans but, ſans préparatif, ſans conducteur, ſans voiture ? A moins de laiſſer tout à l'abandon, mes papiers, mes effets, toutes mes affaires, il me falloit du temps pour y pourvoir, & il n'étoit pas dit dans l'ordre ſi on m'en laiſſoit ou non. La continuité des malheurs commençoit d'affaiſſer mon courage. Pour la première fois je ſentis ma fierté naturelle fléchir ſous le joug de la néceſſité, & malgré les murmures de mon cœur, il fallut m'abaiſſer à demander un délai. C'étoit à M. de Graffenried, qui m'avoit envoyé l'ordre, que je m'adreſſai pour le faire interpréter. Sa lettre portoit une très-vive improbation de ce même ordre, qu'il ne m'intimoit qu'avec le plus grand regret, & les témoignages de douleur & d'eſtime dont elle étoit remplie me ſembloient autant d'invitations bien douces de lui parler à cœur ouvert ; je le fis. Je ne doutois pas même que ma lettre ne fît ouvrir les yeux à mes perſécuteurs, & que ſi l'on ne révoquoit pas un ordre ſi cruel, on ne

m'accordât du moins un délai raiſonnable & peut-être l'hiver entier, pour me préparer à la retraite & pour en choiſir le lieu.

En attendant la réponſe, je me mis à réfléchir ſur ma ſituation & à délibérer ſur le parti que j'avois à prendre. Je vis tant de difficultés de toutes parts, le chagrin m'avoit ſi fort affecté, & ma ſanté en ce moment étoit ſi mauvaiſe que je me laiſſai tout-à-fait abattre, & que l'effet de mon découragement fut de m'ôter le peu de reſſources qui pouvoient me reſter dans l'eſprit, pour tirer le meilleur parti poſſible de ma triſte ſituation. En quelque aſyle que je vouluſſe me réfugier, il étoit clair que je ne pouvois m'y ſouſtraire à aucune des deux manières qu'on avoit priſes de m'expulſer. L'une en ſoulevant contre moi la populace par des manœuvres ſouterraines; l'autre en me chaſſant à force ouverte, ſans en dire aucune raiſon. Je ne pouvois donc compter ſur aucune retraite aſſurée, à moins de l'aller chercher plus loin que mes forces & la ſaiſon ne ſembloient me le permettre. Tout cela me ramenant aux idées dont je venois de m'occuper, j'oſai déſirer & propoſer qu'on voulut plutôt diſpoſer de moi dans une captivité perpétuelle, que de me faire errer inceſſamment ſur la terre en m'expulſant ſucceſſivement de tous les aſyles que j'aurois choiſis. Deux jours après ma première lettre, j'en écrivis une ſeconde à M. de Graffenried pour le prier d'en faire la propoſition à L L. E E. La réponſe de Berne à l'une & à l'autre fut un ordre conçu dans les termes les plus formels & les plus durs, de ſortir de l'isle & de tout le territoire médiat &

immédiat de la république, dans l'espace de vingt-quatre heures, & de n'y rentrer jamais sous les plus grièves peines.

Ce moment fut affreux. Je me suis trouvé depuis dans de pires angoisses, jamais dans un plus grand embarras. Mais ce qui m'affligea le plus fut d'être forcé de renoncer au projet qui m'avoit fait désirer de passer l'hiver dans l'isle. Il est temps de rapporter l'anecdote fatale qui a mis le comble à mes désastres, & qui a entraîné dans ma ruine un peuple infortuné, dont les naissantes vertus promettoient déjà d'égaler un jour celles de Sparte & de Rome. J'avois parlé des Corses dans le Contrat social comme d'un peuple neuf, le seul de l'Europe qui ne fut pas usé pour la législation, & j'avois marqué la grande espérance qu'on devoit avoir d'un tel peuple, s'il avoit le bonheur de trouver un sage instituteur. Mon ouvrage fut lu par quelques Corses qui furent sensibles à la manière honorable dont je parlois d'eux, & le cas où il se trouvoient de travailler à l'établissement de leur république, fit penser à leurs chefs de me demander mes idées sur cet important ouvrage. Un M. Buttafuoco, d'une des premières familles du pays, & capitaine en France dans Royal-Italien, m'écrivit à ce sujet & me fournit plusieurs pièces que je lui avois demandées pour me mettre au fait de l'histoire de la nation & de l'état du pays. M. Paoli m'écrivit aussi plusieurs fois, & quoique je sentisse une pareille entreprise au-dessus de mes forces, je crus ne pouvoir les refuser pour concourir à une si grande & belle œuvre, lorsque j'aurois pris toutes les instructions dont j'avois besoin pour cela. Ce fut dans ce

ſens que je répondis à l'un & à l'autre, & cette correſpondance continua juſqu'à mon départ.

Précisément dans le même temps j'appris que la France envoyoit des troupes en Corſe, & qu'elle avoit fait un traité avec les Gênois. Ce traité, cet envoi de troupes m'inquiétèrent, & ſans m'imaginer encore avoir aucun rapport à tout cela, je jugeois impoſſible & ridicule de travailler à un ouvrage qui demande un auſſi profond repos que l'inſtitution d'un peuple, au moment où il alloit peut-être être ſubjugué. Je ne cachai pas mes inquiétudes à M. Buttafuoco, qui me raſſura par la certitude que s'il y avoit dans ce traité des choſes contraires à la liberté de ſa nation, un auſſi bon citoyen que lui ne reſteroit pas comme il faiſoit, au ſervice de France. En effet, ſon zèle pour la législation des Corſes & ſes étroites liaiſons avec M. Paoli, ne pouvoient me laiſſer aucun ſoupçon ſur ſon compte; & quand j'appris qu'il faiſoit de fréquens voyages à Verſailles & à Fontainebleau, & qu'il avoit des relations avec M. de Choiſeul, je n'en conclus autre choſe, ſinon qu'il avoit ſur les véritables intentions de la cour de France des sûretés qu'il me laiſſoit entendre, mais ſur leſquelles il ne vouloit pas s'expliquer ouvertement par lettres.

Tout cela me raſſuroit en partie. Cependant, ne comprenant rien à cet envoi de troupes françoiſes; ne pouvant raiſonnablement penſer qu'elles fuſſent-là pour protéger la liberté des Corſes, qu'ils étoient très en état de défendre ſeuls contre les Gênois, je ne pouvois me tranquilliſer parfaitement, ni me mêler tout de bon de la législation propoſée,

poſée, juſqu'à ce que j'euſſe des preuves ſolides que tout cela n'étoit pas un jeu pour me perſiſſer. J'aurois extrêmement déſiré une entrevue avec M. Buttafuoco; c'étoit le vrai moyen d'en tirer les éclairciſſemens dont j'avois beſoin. Il me la fit eſpérer, & je l'attendois avec la plus grande impatience. Pour lui, je ne ſais s'il en avoit véritablement le projet; mais quand il l'auroit eu, mes déſaſtres m'auroient empêché d'en profiter.

Plus je méditois ſur l'entrepriſe propoſée, plus j'avançois dans l'examen des pièces que j'avois entre les mains, & plus je ſentois la néceſſité d'étudier de près, & le peuple à inſtituer & le ſol qu'il habitoit & tous les rapports par leſquels il lui falloit approprier cette inſtitution. Je comprenois chaque jour davantage qu'il m'étoit impoſſible d'acquérir de loin toutes les lumières néceſſaires pour me guider. Je l'écrivis à Buttafuoco; il le ſentit lui-même. Et ſi je ne formai pas précisément la réſolution de paſſer en Corſe, je m'occupai beaucoup des moyens de faire ce voyage. J'en parlai à M. Daſtier, qui, ayant autrefois ſervi dans cette isle ſous M. de Maillebois, devoit la connoître. Il n'épargna rien pour me détourner de ce deſſein, & j'avoue que la peinture affreuſe qu'il me fit des Corſes & de leur pays, refroidit beaucoup le déſir que j'avois d'aller vivre au milieu d'eux.

Mais quand les perſécutions de Motiers me firent ſonger à quitter la Suiſſe, ce déſir ſe ranima par l'eſpoir de trouver enfin chez ces inſulaires ce repos qu'on ne vouloit me laiſſer nulle part. Une choſe ſeulement m'effarouchoit ſur ce voyage;

c'étoit l'inaptitude & l'averſion que j'eus toujours pour la vie active à laquelle j'allois être condamné. Fait pour méditer à loiſir dans la ſolitude, je ne l'étois point pour parler, agir, traiter d'affaires parmi les hommes. La nature qui m'avoit donné le premier talent, m'avoit refuſé l'autre. Cependant, je ſentois que, ſans prendre part directement aux affaires publiques, je ſerois néceſſité, ſitôt que je ſerois en Corſe, de me livrer à l'empreſſement du peuple, & de conférer très-ſouvent avec les chefs. L'objet même de mon voyage exigeoit qu'au lieu de chercher la retraite, je cherchaſſe, au ſein de la nation, les lumières dont j'avois beſoin. Il étoit clair que je ne pourrois plus diſpoſer de moi-même, & qu'entraîné malgré moi dans un tourbillon pour lequel je n'étois point né, j'y mènerois une vie toute contraire à mon goût, & ne m'y montrerois qu'à mon déſavantage. Je prévoyois que, ſoutenant mal par ma préſence l'opinion de capacité qu'avoient pu leur donner mes livres, je me décréditerois chez les Corſes, & perdrois, autant à leur préjudice qu'au mien, la confiance qu'ils m'avoient donnée, & ſans laquelle je ne pouvois faire avec ſuccès l'œuvre qu'ils attendoient de moi. J'étois sûr qu'en ſortant ainſi de ma ſphère, je leur deviendrois inutile & me rendrois malheureux.

Tourmenté, battu d'orages de toute eſpèce, fatigué de voyages & de perſécutions depuis pluſieurs années, je ſentois vivement le beſoin du repos dont mes barbares ennemis ſe faiſoient un jeu de me priver, je ſoupirois plus que jamais après cette aimable oiſiveté, après cette douce quiétude d'eſprit & de corps que j'avois tant convoitée, & à

laquelle, revenu des chimères de l'amour & de l'amitié, mon cœur bornoit sa félicité suprême. Je n'envisageois qu'avec effroi les travaux que j'allois entreprendre, la vie tumultueuse à laquelle j'allois me livrer; & si la grandeur, la beauté, l'utilité de l'objet animoient mon courage, l'impossibilité de payer de ma personne avec succès, me l'ôtoit absolument. Vingt ans de méditation profonde, à part moi, m'auroient moins coûté que six mois d'une vie active, au milieu des hommes & des affaires, & certain d'y mal réussir.

Je m'avisai d'un expédient qui me parut propre à tout concilier. Poursuivi dans tous mes refuges par les menées souterraines de mes secrets persécuteurs, & ne voyant plus que la Corse où je pusse espérer, pour mes vieux jours, le repos qu'ils ne vouloient me laisser nulle part, je résolus de m'y rendre avec les directions de Buttafuoco, aussitôt que j'en aurois la possibilité, mais pour y vivre tranquille, de renoncer, du moins en aparence, au travail de la législation, & de me borner, pour payer en quelque sorte à mes hôtes leur hospitalité, à écrire sur les lieux leur histoire, sauf à prendre sans bruit les instructions nécessaires pour leur devenir plus utile, si je voyois jour à y réussir. En commençant ainsi par ne m'engager à rien, j'espérois être en état de méditer en secret & plus à mon aise un plan qui put leur convenir, & cela sans renoncer beaucoup à ma chère solitude, ni me soumettre à un genre de vie qui m'étoit insupportable, & dont je n'avois pas le talent.

Mais ce voyage dans ma situation n'étoit pas une chose

aiſée à exécuter. A la manière dont M. Daſtier m'avoit parlé de la Corſe, je n'y devois trouver des plus ſimples commodités de la vie que celles que j'y porterois, linge, habits, vaiſſelle, batterie de cuiſine, papier, livres, il falloit tout porter avec ſoi. Pour m'y tranſplanter avec ma gouvernante, il falloit franchir les Alpes, & dans un trajet de deux cent lieues traîner à ma ſuite tout un bagage; il falloit paſſer à travers les états de pluſieurs ſouverains, & ſur le ton donné par toute l'Europe, je devois naturellement m'attendre, après mes malheurs, à trouver partout des obſtacles & à voir chacun ſe faire un honneur de m'accabler de quelque nouvelle diſgrace, & violer avec moi tous les droits des gens & de l'humanité. Les frais immenſes, les fatigues, les riſques d'un pareil voyage m'obligeoient d'en prévoir d'avance & d'en bien peſer toutes les difficultés. L'idée de me trouver enfin ſeul, ſans reſſource à mon âge, & loin de toutes mes connoiſſances, à la merci de ce peuple barbare & féroce, tel que me le peignoit M. Daſtier, étoit bien propre à me faire rêver ſur une pareille réſolution avant de l'exécuter. Je déſirois paſſionnément l'entrevue que Buttafuoco m'avoit fait eſpérer, & j'en attendois l'effet pour prendre tout-à-fait mon parti.

Tandis que je balançois ainſi, vinrent les perſécutions de Motiers, qui me forcèrent à la retraite. Je n'étois pas prêt pour un long voyage, & ſurtout pour celui de Corſe. J'attendois des nouvelles de Buttafuoco; je me réfugiai dans l'isle de St. Pierre, d'où je fus chaſſé à l'entrée de l'hiver, comme j'ai dit ci-devant. Les Alpes couvertes de neige

rendoient alors pour moi cette émigration impraticable, ſurtout avec la précipitation qu'on me preſcrivoit. Il eſt vrai que l'extravagance d'un pareil ordre le rendoit impoſſible à exécuter : car du milieu de cette ſolitude enfermée, au milieu des eaux, n'ayant que vingt-quatre heures depuis l'intimation de l'ordre pour me préparer au départ, pour trouver bateaux & voitures pour ſortir de l'isle & de tout le territoire ; quand j'aurois eu des aîles, j'aurois eu peine à pouvoir obéir. Je l'écrivis à M. le baillif de Nidau, en répondant à ſa lettre, & je m'empreſſai de ſortir de ce pays d'iniquité. Voilà comment il fallut renoncer à mon projet chéri, & comment n'ayant pu dans mon découragement obtenir qu'on diſposât de moi, je me déterminai, ſur l'invitation de milord Maréchal, au voyage de Berlin, laiſſant Thérèſe hiverner à l'isle de St. Pierre, avec mes effets & mes livres, & dépoſant mes papiers dans les mains de Du Peyrou. Je fis une telle diligence, que dès le lendemain matin, je partis de l'isle & me rendis à Bienne encore avant midi. Peu s'en fallut que je n'y terminaſſe mon voyage par un incident dont le récit ne doit pas être omis.

Sitôt que le bruit s'étoit répandu que j'avois ordre de quitter mon aſyle, j'eus une affluence de viſites du voiſinage, & ſurtout de B.....s qui venoient avec la plus déteſtable fauſſeté me flagorner, m'adoucir & me proteſter qu'on avoit pris le moment des vacances & de l'infréquence du Sénat pour minuter & m'intimer cet ordre, contre lequel, diſoient-ils, tout le Deux-cent étoit indigné. Parmi ce tas de conſolateurs, il en vint quelques-uns de la ville de

Bienne, petit état libre enclavé dans celui de Berne, & entr'autres un jeune homme, appelé Wildremet, dont la famille tenoit le premier rang, & avoit le principal crédit dans cette petite ville. Wildremet me conjura vivement, au nom de ses concitoyens, de choisir ma retraite au milieu d'eux, m'assurant qu'ils désiroient avec empressement de m'y recevoir, qu'ils se feroient une gloire & un devoir de m'y faire oublier les persécutions que j'avois souffertes, que je n'avois à craindre chez eux aucune influence des Bernois, que Bienne étoit une ville libre, qui ne recevoit des lois de personne, & que tous les citoyens étoient unanimément déterminés à n'écouter aucune sollicitation qui me fut contraire.

Wildremet voyant qu'il ne m'ébranloit pas, se fit appuyer de plusieurs autres personnes, tant de Bienne & des environs que de Berne même, & entr'autres du même Kirkeberguer, dont j'ai parlé, qui m'avoit recherché depuis ma retraite en Suisse, & que ses talens & ses principes me rendoient intéressant. Mais des sollicitations moins prévues & plus prépondérantes furent celles de M. Barthès, secrétaire d'ambassade de France, qui vint me voir avec Wildremet, m'exhorta fort de me rendre à son invitation, & m'étonna par l'intérêt vif & tendre qu'il paroissoit prendre à moi. Je ne connoissois point du tout M. Barthès; cependant, je le voyois mettre à ses discours la chaleur, le zèle de l'amitié, & je voyois qu'il lui tenoit véritablement au cœur de me persuader de m'établir à Bienne. Il me fit l'éloge le plus pompeux de cette ville & de ses habitans,

avec lesquels il se montroit si intimément lié, qu'il les appela plusieurs fois devant moi, ses patrons & ses pères.

Cette démarche de Barthès me dérouta dans toutes mes conjectures. J'avois toujours soupçonné M. de C......l d'être l'auteur caché de toutes les persécutions que j'éprouvois en Suisse. La conduite du résident de France à Genève, celle de l'ambassadeur à Soleure, ne confirmoient que trop ces soupçons; je voyois la France influer en secret sur tout ce qui m'arrivoit à Berne, à Genève, à Neuchâtel, & je ne croyois avoir en France aucun ennemi puissant que le seul duc de C......l. Que pouvois-je donc penser de la visite de Barthès & du tendre intérêt qu'il paroissoit prendre à mon sort? Mes malheurs n'avoient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, & l'expérience ne m'avoit pas encore appris à voir partout des embûches sous les caresses. Je cherchois avec surprise la raison de cette bienveillance de Barthès; je n'étois pas assez sot pour croire qu'il fit cette démarche de son chef, j'y voyois une publicité, & même une affectation qui marquoit une intention cachée, & j'étois bien éloigné d'avoir jamais trouvé dans tous ces petits agens subalternes cette intrépidité généreuse qui, dans un poste semblable, avoit souvent fait bouillonner mon cœur.

J'avois autrefois un peu connu le chevalier de Beauteville chez M. de Luxembourg; il m'avoit témoigné quelque bienveillance; depuis son ambassade, il m'avoit encore donné quelques signes de souvenir, & m'avoit même fait inviter à l'aller voir à Soleure: invitation dont, sans m'y rendre, j'avois été touché, n'ayant pas accoutumé d'être traité si

honnêtement par les gens en place. Je présumai que M. de Beauteville, forcé de suivre ses instructions en ce qui regargoit les affaires de Genève, me plaignant cependant dans mes malheurs, m'avoit ménagé, par des soins particuliers, cet asyle de Bienne pour y pouvoir vivre tranquille sous ses auspices. Je fus sensible à cette attention, mais sans en vouloir profiter, & déterminé tout-à-fait au voyage de Berlin, j'aspirois avec ardeur au moment de rejoindre milord Maréchal, persuadé que ce n'étoit plus qu'auprès de lui que je trouverois un vrai repos & un bonheur durable.

A mon départ de l'isle, Kirkeberguer m'accompagna jusqu'à Bienne. J'y trouvai Wildremet & quelques autres Biennois qui m'attendoient à la descente du bateau. Nous dînâmes tous ensemble à l'auberge, & en y arrivant, mon premier soin fut de faire chercher une chaise, voulant partir dès le lendemain matin. Pendant le dîner, ces Messieurs reprirent leurs instances pour me retenir parmi eux, & cela avec tant de chaleur & des protestations si touchantes que, malgré toutes mes résolutions, mon cœur qui n'a jamais su résister aux caresses, se laissa émouvoir aux leurs : sitôt qu'ils me virent ébranlé, ils redoublèrent si bien leurs effors, qu'enfin je me laissai vaincre, & consentis de rester à Bienne, au moins jusqu'au printemps prochain.

Aussitôt Wildremet se pressa de me pourvoir d'un logement, & me vanta comme une trouvaille une vilaine petite chambre sur un derrière, au troisième étage, donnant sur une cour, où j'avois pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur. Mon hôte étoit un petit homme de basse mine &

passablement

passablement fripon, que j'appris le lendemain être débauché, joueur, & en fort mauvais prédicament dans le quartier; il n'avoit ni femme, ni enfans, ni domestiques, & tristement reclus dans ma chambre solitaire, j'étois dans le plus riant pays du monde, logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours. Ce qui m'affecta le plus, malgré tout ce qu'on m'avoit dit de l'empressement des habitans à me recevoir, fut de n'appercevoir en passant dans les rues rien d'honnête envers moi dans leurs manières, ni d'obligeant dans leurs regards. J'étois pourtant tout déterminé à rester là, quand j'appris, vis, & sentis même dès le jour suivant qu'il y avoit dans la ville une fermentation terrible à mon égard; plusieurs empressés vinrent obligeamment m'avertir qu'on devoit dès le lendemain me signifier le plus durement qu'on pourroit, un ordre de sortir sur le champ de l'état, c'est-à-dire de la ville. Je n'avois personne à qui me confier; tous ceux qui m'avoient retenu s'étoient éparpillés. Wildremet avoit disparu, je n'entendis plus parler de Barthès, & il ne parut pas que sa recommandation m'eut mis en grande faveur auprès des patrons & des pères qu'il s'étoit donné devant moi. Un M. de Vau-Travers, Bernois, qui avoit une jolie maison proche la ville, m'y offrit cependant un asyle, espérant, me dit-il, que j'y pourrois éviter d'être lapidé. L'avantage ne me parut pas assez flatteur pour me tenter de prolonger mon séjour chez ce peuple hospitalier.

Cependant ayant perdu trois jours à ce retard, j'avois déjà passé de beaucoup les vingt-quatre heures que les Bernois m'avoient données pour sortir de tous leurs états, &

je ne laiſſois pas, connoiſſant leur dureté, d'être en quelque peine ſur la manière dont ils me les laiſſeroient traverſer, quand M. le baillif de Nidau vint tout à propos me tirer d'embarras. Comme il avoit hautement improuvé le violent procédé de L L. E E. il crut dans ſa généroſité me devoir un témoignage public, qu'il n'y prenoit aucune part, & ne craignit pas de ſortir de ſon bailliage pour venir me faire une viſite à Bienne. Il vint la veille de mon départ, & loin de venir incognito, il affecta même du cérémonial, vint *in fiocchi* dans ſon caroſſe avec ſon ſecrétaire, & m'apporta un paſſe-port en ſon nom, pour traverſer l'état de Berne à mon aiſe & ſans crainte d'être inquiété. La viſite me toucha plus que le paſſe-port. Je n'y aurois guère été moins ſenſible quand elle auroit eu pour objet un autre que moi. Je ne connois rien de ſi puiſſant ſur mon cœur qu'un acte de courage fait à propos, en faveur du foible injuſtement opprimé.

Enfin, après m'être avec peine procuré une chaiſe, je partis le lendemain matin de cette terre homicide, avant l'arrivée de la députation dont on devoit m'honorer, avant même d'avoir pu revoir Thérèſe, à qui j'avois marqué de me venir joindre, quand j'avois cru m'arrêter à Bienne, & que j'eus à peine le temps de contremander par un mot de lettre, en lui marquant mon nouveau déſaſtre. On verra dans ma troiſième partie, ſi jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, & comment les deux Dames qui vouloient diſpoſer de moi après m'avoir à force d'intrigues chaſſé de

la Suisse où je n'étois pas assez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.

J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis de cet écrit à M. & Mde. la comtesse d'Egmont, à M. le prince Pignatelli, à Mde. la marquise de Mesme & à M. le marquis de Juigné.

J'ai dit la vérité ; si quelqu'un sait des choses contraires à ce que je viens d'exposer, fussent-elles mille fois prouvées, il sait des mensonges & des impostures, & s'il refuse de les approfondir & de les éclaircir avec moi, tandis que je suis en vie, il n'aime ni la justice ni la vérité. Pour moi je le déclare hautement & sans crainte : Quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchans, mes plaisirs, mes habitudes, & pourra me croire un mal-honnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

J'achevai ainsi ma lecture & tout le monde se tut. Mde. d'Egmont fut la seule qui me parut émue ; elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vîte, & garda le silence ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture & de ma déclaration.

Fin du douzième Livre.

NOUVELLES

NOUVELLES LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A Mr. V. . . . s.

A Paris le 15 Octobre 1754.

IL faut vous tenir parole, Monfieur, & fatisfaire en même temps mon cœur & ma confcience; car, eftime, amitié, fouvenir, reconnoiffance, tout vous eft dû, & je m'acquitterai de tout cela fans fonger que je vous le dois. Aimons-nous donc bien tous deux & hâtons-nous d'en venir au point de n'avoir plus befoin de nous le dire.

J'ai fait mon voyage très-heureufement & plus promptement encore que je n'efpérois. Je remarque que mon retour a furpris bien des gens, qui vouloient faire entendre que la rentrée dans le royaume m'étoit interdite & que j'étois relégué à Genève; ce qui feroit pour moi, comme pour un Evêque français, être relégué à la cour. Enfin, m'y voici, malgré eux & leurs dents, en attendant que le cœur me ramène où vous êtes, ce qui fe feroit dès à préfent, fi je ne confultois que lui. Je n'ai trouvé ici aucun de mes amis. Diderot eft à Langres, Duclos en Bretagne, Grimm

en Provence, d'Alembert même eſt en campagne, de ſorte qu'il ne me reſte ici que des connoiſſances, dont je ne me ſoucie pas aſſez pour déranger ma ſolitude en leur faveur. Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis hier; on le dit ſupérieur encore au 3me. Je n'ai pas encore le mien; ainſi je n'en puis juger par moi-même. Des nouvelles littéraires ou politiques, je n'en ſais pas, Dieu merci, & ne ſuis pas plus curieux des ſottiſes qui ſe font dans ce monde que de celles qu'on imprime dans les livres.

J'oubliai de vous laiſſer, en partant les *canzoni* que vous m'aviez demandées; c'eſt une étouderie que je réparerai ce printemps, avec uſure, en y joignant quelques chanſons françaiſes, qui feront mieux du goût de vos dames & qu'elles chanteront moins mal.

Mille reſpect je vous ſupplie, à M. votre père & à Mde. votre mère, & ne m'oubliez pas non plus auprès de Mde. votre ſœur, quand vous lui écrirez; je vous prie de me donner particulièrement de ſes nouvelles; je me recommande encore à vous pour faire une ample mention de moi dans vos voyages de Sécheron, au cas qu'on y ſoit encore. *Item*, à Mr. Mde. & Mlle. Muſſard, à Châtelaine; votre éloquence aura de quoi briller à faire l'apologie d'un homme qui, après tant d'honnêtetés reçues, part & emporte le chat.

J'ai voulu faire un article à part pour M. *Abauzit*. Dédommagez-moi en mon abſence, de la gêne que m'a cauſé ſa modeſtie, toutes les fois que j'ai voulu lui témoigner ma profonde & ſincère vénération. Déclarez-lui, ſans quartier, tous les ſentimens dont vous me ſavez pénétré

pour lui, & n'oubliez pas de vous dire à vous-même quelque chose des miens pour vous.

P. S. Mlle. Le Vasseur vous prie d'agréer ses très-humbles respects. Je me proposois d'écrire à M. de Rochemont; mais cette maudite paresse.... Que votre amitié fasse pour la mienne auprès de lui, je vous en supplie.

LETTRE

A Mr. V....s.

A Paris le 6 Juillet 1755.

VOICI, Monsieur, une longue interruption, mais comme je n'ignore pas mes torts & que vous n'ignorez pas notre traité, je n'ai rien de nouveau à vous dire pour mon excuse, & j'aime mieux reprendre notre correspondance tout uniment, que de recommencer à chaque fois mon apologie ou mes inutiles excuses.

Je suppose que vous avez vu actuellement l'écrit pour lequel vous aviez marqué de l'empressement. Il y en a des exemplaires entre les mains de M. *Chapuis.* J'ai reçu, à Genève, tant d'honnêtetés de tout le monde que je ne saurois là-dessus donner des préférences, sans donner en même temps des exclusions offensantes; mais il y auroit à voler M. *Chapuis*, une honnêteté dont l'amitié seule est capable, & que j'ai quelque droit d'attendre de ceux qui m'en ont témoigné autant que vous. Je ne puis exprimer la joie

avec laquelle j'ai appris que le Conseil avoit agréé, au nom de la République, la dédicace de cet ouvrage & je sens parfaitement tout ce qu'il y a d'indulgence & de grâce dans cet aveu. J'ai toujours espéré qu'on ne pourroit méconnoître dans cet *épitre* les sentimens qui l'ont dictée, & qu'elle seroit approuvée de tous ceux qui les partagent; je compte donc sur votre suffrage, sur celui de votre respectable père & de tous mes bons concitoyens. Je me soucie très-peu de ce qu'en pourra penser le reste de l'Europe. Au reste, on avoit affecté de répandre des bruits terribles sur la violence de cet ouvrage, & il n'avoit pas tenu à mes ennemis de me faire des affaires avec le gouvernement; heureusement, l'on ne m'a point condamné sans me lire, & après l'examen, l'entrée a été permise sans difficulté.

Donnez-moi des nouvelles de votre journal. Je n'ai point oublié ma promesse, ma copie me presse si fort depuis quelque temps qu'elle ne me donne pas le loisir de travailler. D'ailleurs je ne veux rien vous donner que j'aie pu faire mieux: mais je vous tiendra parole, comptez-y & le pis-aller sera de vous porter moi-même, le printemps prochain, ce que je n'aurai pu vous envoyer plutôt; si je connois bien votre cœur, je crois qu'à ce prix vous ne serez pas fâché du retard.

Bon jour, Monsieur, préparez-vous à m'aimer plus que jamais, car j'ai bien résolu de vous y forcer à mon retour.

LETTRE

A Mr. V. . . . s.

A Paris le 23 Novembre 1755.

Que je ſuis touché de vos tendres inquiétudes ! Je ne vois rien de vous qui ne me prouve de plus en plus votre amitié pour moi, & qui ne vous rende de plus en plus digne de la mienne. Vous avez quelque raiſon de me croire mort en ne recevant de moi nul ſigne de vie, car je ſens bien que ce ne ſera qu'avec elle que je perdrai les ſentimens que je vous dois. Mais toujours auſſi négligeant que ci-devant, je ne vaux pas mieux que je ne faiſois, ſi ce n'eſt que je vous aime encore davantage ; & ſi vous ſaviez combien il eſt difficile d'aimer les gens avec qui l'on a tort, vous ſentiriez que mon attachement pour vous n'eſt pas tout à fait ſans prix.

Vous avez été malade & je n'en ai rien ſu : mais je ſavois que vous étiez ſurchargé de travail ; je crains que la fatigue n'ait épuiſé votre ſanté, & que vous ne ſoyez encore prêt à la reperdre de même ; ménagez-la, je vous prie, comme un bien qui n'eſt pas à vous ſeul & qui peut contribuer à la conſolation d'un ami qui a pour jamais perdu la ſienne. J'ai eu, cet été, une rechûte aſſez vive, l'automne a été très-bien ; mais les approches de l'hiver me ſont cruelles ; j'ignore ce que je pourrai vous dire de celle du printemps.

Le 5e. volume de l'Encyclopédie paroît depuis quinze jours; comme la lettre E n'y eſt pas même achevée, votre article n'y a pu être employé; j'ai même prié M. Diderot de n'en faire uſage qu'autant qu'il en ſera content lui-même. Car dans un ouvrage fait avec autant de ſoin que celui-là, il ne faut pas mettre un article foible, quand on n'en met qu'un. L'article *Encyclopédie*, qui eſt de Diderot, fait l'admiration de tout Paris, & ce qui augmentera la vôtre, quand vous le lirez, c'eſt qu'il l'a fait étant malade.

Je viens de recevoir d'un noble Vénitien un épitre Italienne où j'ai lu avec plaiſir ces trois vers en l'honneur de la patrie.

Deh! Cittadino di Citta ben retta
E compagno e fratel d'ottime Genti
Ch'amor del giuſto hà ragunate inſieme, &c.

Cet éloge me paroît ſimple & ſublime, & ce n'eſt pas d'Italie que je l'aurois attendu. Puiſſions-nous le mériter!

Bon jour, Monſieur, il faut nous quitter, car la copie me preſſe. Mes amitiés, je vous prie, à toute votre aimable famille; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. V. . . . s.

A l'Hermitage le 4 Avril 1757.

VOTRE lettre, mon cher concitoyen, eſt venue me conſoler dans un moment où je croyois avoir à me plaindre de l'amitié, & je n'ai jamais mieux ſenti combien la vôtre

m'étoit chère. Je me ſuis dit : je gagne un jeune ami ; je me ſurvivrai dans lui, il aimera ma mémoire après moi ; & j'ai ſenti de la douceur à m'attendrir dans cette idée.

J'ai lu avec plaiſir les vers de M. Rouſtan ; il y en a de très-beaux parmi d'autres fort mauvais ; mais ces diſparates ſont ordinaires au génie qui commence. J'y trouve beaucoup de bonnes penſées & de la vigueur dans l'expreſſion ; j'ai grand peur que ce jeune homme ne devienne aſſez bon poëte pour être un mauvais prédicateur ; & le métier qu'un honnête homme doit le mieux faire, c'eſt toujours le ſien. Sa pièce peut devenir fort bonne, mais elle a beſoin d'être retouchée ; & à moins que M. de Voltaire n'en voulût bien prendre la peine, cela ne peut pas ſe faire ailleurs qu'à Paris ; car il y a une certaine pureté de goût & une correction de ſtyle qu'on n'atteint jamais dans la province, quelqu'effort qu'on faſſe pour cela. Je chercherai volontiers quelque ami qui corrige la pièce & ne la gâte pas ; c'eſt la manière la plus honnête & la plus convenable dont je puiſſe remercier l'auteur ; mais ſon conſentement eſt préalablement néceſſaire.

Il eſt vrai, mon ami, que j'eſpérois vous embraſſer ce printemps, & que je compte avec impatience les minutes qui s'écoulent juſques à ma retraite dans la patrie, ou du moins à ſon voiſinage. Mais j'ai ici une eſpèce de petit ménage, une vieille gouvernante de 80 ans qu'il m'eſt impoſſible d'emmener, & que je ne puis abandonner, juſqu'à ce qu'elle ait un aſile, ou que Dieu veuille diſpoſer d'elle ; je ne vois aucun moyen de ſatisfaire mon empreſſement & le vôtre tant que cet obſtacle ſubſiſtera.

Vous ne me parlez ni de votre ſanté ni de votre famille, voilà ce que je ne vous pardonne point; je vous prie de croire que vous m'êtes cher & que j'aime tout ce qui vous appartient. Pour moi je traîne & ſouffre plus patiemment dans ma ſolitude, que quand j'étois obligé de grimacer devant les importuns; cependant je vais toujours; je me promène, je ne manque pas de vigueur, & voici le temps que je vais me dédommager du rude hiver que j'ai paſſé dans les bois.

Je vous prie inſtamment de ne point m'adreſſer de lettres chez Mde. d'Epinay; cela lui donne des embarras, & multiplie les frais; il faut écrire, envoyer des exprès, & l'on évite tout cela en m'écrivant tout bonnement à l'*Hermitage ſous Montmorenci, par Paris;* les lettres me ſont plus promptement, auſſi fidellement rendues, & à moindres frais pour Mde. d'Epinay & pour moi. A la vérité quand il eſt queſtion de paquets un peu gros, comme le précédent, on peut mettre une enveloppe avec cette adreſſe: *à M. de Lalive d'Epinay, Fermier Général du Roi, à l'hôtel des fermes, à Paris.* Car, ce que je vois qu'on ne fait pas à Genève, c'eſt que les Fermiers Généraux ont bien leurs ports francs à l'hôtel des fermes, mais non pas chez eux. Encore faut-il bien prendre garde qu'il ne paroiſſe pas que leurs paquets contiennent des lettres à d'autres adreſſes; & il y a dans cette économie une petite manœuvre que je n'aime point.

Adieu, mon cher concitoyen; quand viendra le temps où nous irons enſemble profiter des utiles délaſſemens de ce

médecin

médecin du corps & de l'ame, de ce Chryſippe moderne, que j'eſtime plus que l'ancien, que j'aime comme mon ami, & que je reſpecte comme mon maître !

P. S. Je vous envoie ouverte ma réponſe à M. Rouſtan pour que vous en jugiez & que vous la ſupprimiez ſi vous la croyez capable de lui déplaire; car aſſurément ce n'eſt pas mon intention.

LETTRE

A Mr. V.... s.

Montmorenci le 4 Juillet 1758.

Je me hâte, mon cher V.... s, de vous raſſurer ſur le ſens que vous avez donné à ma dernière lettre, & qui ſurement n'étoit pas le mien. Soyez sûr que j'ai pour vous toute l'eſtime & toute la confiance qu'un ami doit à ſon ami; il eſt vrai que j'ai eu les mêmes ſentimens pour d'autres qui m'ont trompé, & que plein d'une amertume en ſecret dévorée, il s'en eſt répandu quelque choſe ſur mon papier; mais, mon ami, cela vous regardoit ſi peu que dans la même lettre je vous ai, ce me ſemble, aſſez témoigné l'ardent déſir que j'ai de vous voir & de vous embraſſer. Vous me connoiſſez mal; ſi je vous croyois capable de me tromper, je n'aurois plus rien à vous dire.

J'ai reçu l'exemplaire de M. Du Villard; je vous prie de l'en remercier. S'il veut bien m'en adreſſer deux autres, non

pas par la même voie dont il s'eſt ſervi ; mais à l'adreſſe de *M. Coindet*, *chez MM. Theluſſon*, *Necker & Compagnie*, *rue Michel-le-Comte*, je lui en ſerai obligé. Il a eu tort d'imprimer cet article ſans m'en rien dire ; il a laiſſé des fautes que j'aurois ôtées, & il n'a pas fait des corrections & additions que je lui aurois données.

J'ai ſous preſſe un petit écrit ſur l'article *Genève* de M. d'Alembert. Le conſeil qu'il nous donne d'établir une comédie m'a paru pernicieux, il a réveillé mon zèle & m'a d'autant plus indigné, que j'ai vu clairement qu'il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de faire ſa cour à M. de Voltaire à nos dépens. Voilà les auteurs & les philoſophes ! Toujours pour motif quelqu'intérêt particulier, & toujours le bien public pour prétexte. Cher V.... s, ſoyons hommes & citoyens juſqu'au dernier ſoupir. Oſons toujours parler pour le bien de tous, fut-il préjudiciable à nos amis & à nous-mêmes. Quoiqu'il en ſoit, j'ai dit mes raiſons ; ce ſera à nos compatriotes à les peſer. Ce qui me fâche, c'eſt que cet écrit eſt de la dernière foibleſſe ; il ſe ſent de l'état de langueur où je ſuis, & où j'étois bien plus encore quand je l'ai compoſé. Vous n'y reconnoîtrez plus rien que mon cœur ; mais je me flatte que c'en eſt aſſez pour me conſerver le vôtre. Voulez-vous bien paſſer de ma part chez M. Marc Chapuis, lui faire mes tendres amitiés, & lui demander s'il veut bien que je lui faſſe adreſſer les exemplaires de cet écrit que je me ſuis réſervés, afin de les diſtribuer à ceux à qui je les deſtine, ſuivant la note que je lui enverrai ?

Vous m'avez parlé ci-devant de Madame d'E....y, l'ami Roustan que j'embrasse & remercie m'en parle, & d'autres m'en parlent encore. Cela me fait juger qu'elle vous laisse dans une erreur dont il faut que je vous tire. Si Madame d'E....y vous dit que je suis de ses amis, elle vous trompe; si elle vous dit qu'elle est des miens, elle vous trompe encore plus. Voilà tout ce que j'ai à vous dire d'elle.

Loin que l'ouvrage dont vous me parlez soit un roman philosophique, c'est au contraire un commerce de bonnes gens. Si vous venez, je vous montrerai cet ouvrage, & si vous jugez qu'il vous convienne de vous en mêler, je l'abandonne avec plaisir à votre direction. Adieu, mon ami, songez, non pas, grâce au ciel, aux Ides de Mars; mais aux Calendes de Septembre: c'est ce jour là que je vous attends.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci le 22 Octobre 1758.

Je reçois à l'instant, mon ami, votre dernière lettre, sans date, dans laquelle vous m'en annoncez une autre, sous le pli de M. de Chenonceaux, que je n'ai point reçue; c'est une négligence de ses commis, j'en suis sûr; car il vint me voir il y a peu de jours, & ne m'en parla point. Quoi qu'il en soit, ne nous exposons plus au même incon-

vénient; écrivez-moi directement, & n'affranchiſſez plus vos lettres, car je ne ſuis pas à portée ici d'en faire de même. Quoique ce paquet ſoit aſſez gros pour en valoir la peine, je ne crois pas que mon ami regrette l'argent qu'il lui coûtera, & je ne lui ai pas donné le droit, que je ſache, de penſer moins favorablement de moi. Soyez auſſi plus exact aux dates, que vous êtes ſujet à oublier.

L'écrit à M. d'Alembert paroît en effet à Paris, depuis le 2 de ce mois; je ne l'ai appris que le 7. Le lundi 8, je reçus le petit nombre d'exemplaires que mon libraire avoit joint pour moi à cet envoi; je les ai fait diſtribuer le même jour & les ſuivans, enſorte que le débit de cet ouvrage ayant été aſſez rapide, tous ceux à qui j'en ai envoyé l'avoient déjà, & voilà un des déſagrémens auxquels m'aſſujettit l'inconcevable négligence de ce libraire. Pour que vous jugiez s'il y a de ma faute dans les retards de l'envoi pour Genève, je vous envoie une de ſes lettres à demi-déchirée, & que j'ai heureuſement retrouvée. Si vous avez des relations en Hollande, vous m'obligerez de vous en faire informer à lui-même. Selon ſon compte, j'eſpère enfin que vous aurez reçu & diſtribué ceux qui vous ſont adreſſés. Je vous dirai ſur celui de M. Labat, que nous ne nous ſommes jamais écrit, & que nous ne ſommes par conſéquent en aucune eſpèce de relation; cependant je ſerois bien aiſe de lui donner ce léger témoignage que je n'ai point oublié ſes honnêtetés. Mais, mon cher V....s, *Rouſtan* eſt moins en état d'en acheter un, je voudrois bien auſſi lui donner cette petite marque de ſou-

venir ; & dans la balance, entre le riche & le pauvre, je penche toujours pour le dernier. Je vous laisse le maître du choix. A l'égard de l'autre exemplaire, il faut, s'il vous plait, le faire agréer à M. Soubeyran, avec lequel j'ai de grands torts de négligence, & non pas d'oubli ; tâchez, je vous prie, de l'engager à les oublier.

Je n'ignorois pas que l'article *Genève* étoit en partie de M. de Voltaire ; quoique j'aie eu la discrétion de n'en rien dire, il vous sera aisé de voir, par la lecture de l'ouvrage, que je savois, en l'écrivant, à quoi m'en tenir. Mais je trouverois bizarre que M. de Voltaire crût, pour cela, que je manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur. Au fond, si quelqu'un devoit se tenir offensé, ce seroit M. d'Alembert ; car, après tout, il est au moins le père putatif de l'article. Vous verrez, dans sa lettre ci-jointe, comment il a reçu la déclaration que je lui fis, dans le temps, de ma résolution. Que maudit soit tout respect humain qui offense la droiture & la vérité ! J'espère avoir secoué pour jamais cet indigne joug.

Je n'ai rien à vous dire sur la réimpression de l'*Economie politique*, parce que je n'ai pas reçu la lettre où vous m'en parlez. Mais je vous avoue que, sur l'offre de M. Du Villard, j'ai cru que l'auteur pouvoit lui en demander deux exemplaires, & s'attendre à les recevoir. S'il ne tient qu'à les payer, je vous prie d'en prendre le soin, & je vous ferai rembourser cette avance avec celles que vous aurez pu faire au sujet de mon dernier écrit, & dont je vous prie de m'envoyer la note.

Je n'ai point lu le livre *de l'Esprit ;* mais j'en aime & estime l'auteur. Cependant, j'entends de si terribles choses de l'ouvrage, que je vous prie de l'examiner avec bien du soin, avant d'en hasarder un jugement ou un extrait dans votre recueil.

Adieu, mon cher V.... s, je vous aime trop pour répondre à vos amitiés ; ce langage doit être proscrit entre amis.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci le 21 Novembre 1758.

CHER V.... s, plaignez-moi. Les approches de l'hiver se font sentir. Je souffre, & ce n'est pas le pire pour ma paresse. Je suis accablé de travail, & jamais mon dernier écrit ne m'a coûté la moitié de la peine & du temps à faire, que me coûteront à répondre les lettres qu'il m'attire. Je voudrois donner la préférence à mes concitoyens ; mais cela ne se peut sans m'exposer. Car, parmi les autres lettres, il y en a de très-dangereuses, dans lesquelles on me tend visiblement des piéges, auxquelles il faut pourtant répondre, & répondre promptement, de peur que mon silence même ne soit imputé à crime. Faites donc ensorte, mon ami, qu'un retard de nécessité ne soit pas attribué à négligence, & que mes compatriotes aient pour

moi plus d'indulgence que je n'ai lieu d'en attendre des étrangers. J'aurai ſoin de répondre à tout le monde ; je déſire ſeulement qu'un délai forcé ne déplaiſe à perſonne.

Vous me parlez des critiques. Je n'en lirai jamais aucun ; c'eſt le parti que j'ai pris dès mon précédent ouvrage ; & je m'en ſuis très-bien trouvé. Après avoir dit mon avis, mon devoir eſt rempli. Errer eſt d'un mortel, & ſurtout d'un ignorant comme moi, mais je n'ai pas l'entêtement de l'ignorance. Si j'ai fait des fautes, qu'on les cenſure, c'eſt fort bien fait. Pour moi, je veux reſter tranquille ; & ſi la vérité m'importe, la paix m'importe encore plus.

Cher V.... s, qu'avons-nous fait ? Nous avons oublié M. Abauſit. Ah ! dites, méchant ami ! cet homme reſpectable, qui paſſe ſa vie à s'oublier ſoi-même, doit-il être oublié des autres ? Il falloit oublier tout le monde avant lui. Que ne m'avez-vous dit un mot ? Je ne m'en conſolerai jamais. Adieu.

Je n'oublie pas ce que vous m'avez demandé pour votre recueil ; mais..... du temps ! du temps ! Hélas ! je n'en fais cas que pour le perdre. Ne trouvez-vous pas qu'avec cela mes comptes ſeront bien rendus ?



LETTRE
AU MÊME.

Montmorenci le 6 Janvier 1759.

LE mariage eſt un état de diſcorde & de trouble pour les gens corrompus, mais pour les gens de bien il eſt le paradis ſur la terre. Cher V.... s, vous allez être heureux, peut-être l'êtes-vous déjà. Votre mariage n'eſt point ſecret; il ne doit point l'être, il a l'approbation de tout le monde, & ne pouvoit manquer de l'avoir. Je me fais honneur de penſer que votre épouſe, quoiqu'étrangère, ne le ſera point parmi nous. Le mérite & la vertu ne ſont étrangers que parmi les méchans; ajoutez une figure qui n'eſt commune nulle part, mais qui ſait bien ſe naturaliſer partout, & vous verrez que Mademoiſelle C..... n, étoit Genevoiſe avant de le devenir. Je m'attendris en ſongeant au bonheur de deux époux ſi bien unis, à penſer que c'eſt le ſort qui vous attend. Cher ami! quand pourrai-je en être témoin? Quand verſerai-je des larmes de joie en embraſſant vos chers enfans? Quand me dirai-je, en abordant votre chère épouſe: « Voilà la mère de famille que j'ai dépeinte; » voilà la femme qu'il faut honorer. »

Je ne ſuis point étonné de ce que vous avez fait pour M. Abauſit; je ne vous en remercie pas même; c'eſt inſulter ſes amis que de les remercier de quelque choſe. Mais cependant vous avez donné votre exemplaire, & il ne ſuffit

ſuffit pas que vous en ayez un, il faut que vous l'ayez de ma main. Si donc il ne vous en reſte aucun des miens, marquez-le moi; je vous enverrai celui que je m'étois réſervé, & que je n'eſpérois pas employer ſi bien. Vous ſerez le maître de me le payer par un exemplaire de l'*Economie politique;* car je n'en ai point reçu.

M. de Voltaire ne m'a point écrit. Il me met tout-à-fait à mon aiſe, & je n'en ſuis pas fâché. La lettre de M. Tronchin rouloit uniquement ſur mon ouvrage & contenoit pluſieurs objections très-judicieuſes, ſur leſqu'elles pourtant je ne ſuis pas de ſon avis.

Je n'ai point oublié ce que vous voulez bien déſirer ſur le *choix littéraire.* Mais, mon ami, mettez-vous à ma place; je n'ai pas le loiſir ordinaire aux gens de lettres. Je ſuis ſi près de mes pièces, que ſi je veux dîner, il faut que je le gagne; ſi je me repoſe, il faut que je jeûne, & je n'ai pour le métier d'auteur que mes courtes récréations. Les foibles honoraires que m'ont rapporté mes écrits, m'ont laiſſé le loiſir d'être malade, & de mettre un peu plus de graiſſe dans ma ſoupe; mais tout cela eſt épuiſé, & je ſuis plus près de mes pièces que je ne l'ai jamais été. Avec cela, il faut encore répondre à cinquante mille lettres, recevoir mille importuns, & leur offrir l'hoſpitalité. Le temps s'en va & les beſoins reſtent. Cher ami, laiſſons paſſer ces temps durs de maux, de beſoins, d'importunités, & croyez que je ne ferai rien ſi promptement & avec tant de plaiſir que d'achever le petit morceau que je vous deſtine, & qui

malheureusement ne sera guère au goût de vos lecteurs ni de vos philosophes ; car il est tiré de Platon.

Adieu, mon bon ami ; nous sommes tous deux occupés ; vous, de votre bonheur ; moi, de mes peines : mais l'amitié partage tout. Mes maux s'allégent quand je songe que vous les plaignez ; ils s'effacent presque par le plaisir de vous croire heureux. Ne montrez cette lettre à personne, au moins le dernier article. Adieu derechef.

LETTRE

A Mr. V. . . . s.

Montmorenci le 14 Juin 1759.

Je suis négligent, cher V . . . . s, vous le savez bien ; mais vous savez aussi que je n'oublie pas mes amis. Jamais je ne m'avise de compter leurs lettres ni les miennes, & quelqu'exacts qu'ils puissent être, je pense à eux plus souvent qu'ils ne m'écrivent. En rien de ce monde, je ne m'inquiète de mes torts apparens, pourvu que je n'en aie pas de véritables, & j'espère bien n'en avoir jamais à me reprocher avec vous. Quand M. Trochin vous a dit que j'avois pris le parti de ne plus aller à Genève, il a, lui, pris la chose au pis. Il y a bien de la différence entre n'avoir pas pris, quant à présent, la résolution d'aller à Genève, ou avoir pris celle de n'y aller plus. J'ai si peu pris cette dernière, que si je savois y pouvoir être de la moindre utilité à quelqu'un ou seule-

ment y être vu avec plaisir de tou le monde, je partirois dès demain; mais, mon bon ami, ne vous y trompez pas, tous les Genevois n'ont pas pour moi le cœur de mon ami V....s; tout ami de la vérité trouvera des ennemis partout, & il m'est moins dur d'en trouver partout ailleurs, que dans ma patrie. D'ailleurs, mes chers Genevois, on travaille à vous mettre tous sur un si bon ton, & l'on y réussit si bien, que je vous trouve trop avancés pour moi. Vous voilà tous si élégans, si brillans, si agréables, que feriez-vous de ma bizarre figure & de mes maximes gothiques ? Que deviendrois-je au milieu de vous à présent que vous avez un maître en plaisanteries qui vous instruit si bien ? Vous me trouveriez fort ridicule, & moi je vous trouverois fort jolis; nous aurions grand peine à nous accorder ensemble. Je ne veux point vous répéter mes veilles rabâcheries, ni aller chercher de l'humeur parmi vous. Il vaut mieux rester en des lieux où, si je vois des choses qui me déplaisent, l'intérêt que j'y prends n'est pas assez grand pour me tourmenter. Voilà, quant à présent, la disposition où je me trouve, & mes raisons pour n'en pas changer, tant que ne convenant pas au pays où vous êtes, je ne serai pas dans ce pays-ci un hôte trop insupportable, & jusqu'ici je n'y suis pas traité comme tel. Que s'il m'arrivoit jamais d'être obligé d'en sortir, j'espère que je ne rendrois pas si peu d'honneur à ma patrie que de la prendre pour un pis-aller.

Adieu, cher V....s, je n'ai pas oublié le temps où vous m'offrîtes de me venir voir, & où, quand je vous eus pris

au mot, vous ne m'en parlâtes plus. Je n'ai rien dit quand vous êtes resté garçon, & si, maintenant que vous voilà marié, & que la chose est impossible, je vous en parle, c'est pour vous dire que je ne désespère point d'avoir le plaisir de vous embrasser, non pas à Montmorenci, mais à Genève. Adieu, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. CARTIER.

A Montmorenci le 10 Juillet 1759.

Je te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, & de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma santé, & des offres humaines & généreuses que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que si la chose étoit faisable, j'accepterois ces offres avec autant & plus de plaisir de toi que de personne au monde; mais, mon cher, on t'a mal exposé l'état de la maladie; le mal est plus grave & moins mérité, & un vice de conformation apporté dès ma naissance, achève de le rendre absolument incurable. Tout ce qu'il y aura donc de réel dans l'effet de tes offres, c'est la reconnoissance qu'elles m'inspirent, & le plaisir de connoître & d'estimer un de mes concitoyens de plus.

Quant à ton style, il est bon & honorable; pourquoi veux-tu t'excuser puisqu'il est celui de l'amitié? Je ne peux mieux te montrer que je l'approuve qu'en m'efforçant de l'imiter,

& il ne tient qu'à toi de voir que c'eſt de bon cœur. Ne ſerois-tu point par haſard un de nos frères les Quakers? Si cela eſt, je m'en réjouis, car je les aime beaucoup, & à cela près que je ne tutoye pas tout le monde, je me crois plus Quaker que toi. Cependant, peut-être n'eſt-ce pas là ce que nous faiſons de mieux l'un & l'autre; car c'eſt encore une autre folie que d'être ſage parmi les foux. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis très-content de toi & de ta lettre, excepté la fin où tu te dis encore plus à moi qu'à toi; car tu mens, & ce n'eſt pas la peine de ſe mettre à tutoyer les gens pour leur dire auſſi des menſonges. Adieu, cher patriote, je te ſalue & t'embraſſe de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela.

LETTRE

A Mr. M. . . . . U.

A Montmorenci le 29 Janvier 1760.

Si j'ai des torts avec vous, Monſieur, je n'ai pas celui de ne les pas ſentir & de ne me les pas reprocher. Mon ſilence eſt bien plus contre moi que contre vous; car comment répondre à une lettre qui m'honore ſi fort & où je me reconnois ſi peu? Je laiſſerai de votre lettre ce qui ne me convient pas; je ne vous rendrai point les éloges que vous me donnez; je ſuppoſe que vous n'aimeriez pas à les entendre, & je tâcherai de mériter dans la ſuite que vous en penſiez autant de moi.

M. Favre avoit un extrait de votre ſermon ſur le luxe; il me l'a lu & je l'ai prié de me le prêter pour le copier. M'entendez-vous, Monſieur ?

Au reſte vous êtes le premier, que je ſache, qui ait montré que la feinte charité du riche n'eſt en lui qu'un luxe de plus; il nourrit les pauvres comme des chiens & des chevaux. Le mal eſt que les chiens & les chevaux ſervent à ſes plaiſirs, & qu'à la fin les pauvres l'ennuient; à la fin c'eſt un air de les laiſſer périr comme c'en fut d'abord un de les aſſiſter.

J'ai peur qu'en montrant l'incompatibilité du luxe & de l'égalité, vous n'ayez fait le contraire de ce que vous vouliez : vous ne pouvez ignorer que les partiſans du luxe ſont tous ennemis de l'égalité. En leur montrant comment il la détruit, vous ne ferez que le leur faire aimer davantage; il falloit faire voir, au contraire, que l'opinion tournée en faveur de la richeſſe & du luxe, anéantit l'égalité des rangs; & que tout crédit gagné par les riches, eſt perdu pour les magiſtrats. Il me ſemble qu'il y auroit là-deſſus un autre ſermon bien plus utile à faire, plus profond, plus politique encore, & dans lequel, en faiſant votre cour, vous diriez des vérités très-importantes, & dont tout le monde ſeroit frappé.

Ne nous faiſons plus illuſion, Monſieur; je me ſuis trompé dans ma lettre à M. d'Alembert. Je ne croyois pas nos progrès ſi grands, ni nos mœurs ſi avancées. Nos maux ſont déſormais ſans remède; il ne vous faut plus que des palliatifs, & la comédie en eſt un. Homme de bien, ne perdez pas votre ardente éloquence à nous prêcher l'égalité;

vous ne feriez plus entendu. Nous ne fommes encore que des efclaves ; apprenez-nous, s'il fe peut, à n'être pas des méchans. *Non ad vetera inftituta, quæ jam pridem, corruptis moribus, ludibrio funt, revocans ;* mais en retardant le progrès du mal par des raifons d'intérêt, qui feules peuvent toucher des hommes corrompus. Adieu, Monfieur, je vous embraffe.

LETTRE
A Mr. . . . .

Montmorenci . . . . . . 1760.

LE mot propre me vient rarement, & je ne le regrette guère en écrivant à des lecteurs auffi clairvoyans que vous. La préface (*) eft imprimée, ainfi je n'y puis plus rien changer. Je l'ai déjà coufue à la première partie ; je l'en détacherai pour vous l'envoyer, fi vous voulez ; mais elle ne contient rien dont je ne vous aie déjà dit ou écrit la fubftance, & j'efpère que vous ne tarderez pas à l'avoir avec le livre même, car il eft en route ; malheureufement mes exemplaires ne viennent qu'avec ceux du libraire. J'efpère pourtant faire enforte que vous ayez le vôtre avant que le livre foit public. Comme cette préface n'eft que l'abrégé de celle dont je vous ai parlé, je perfifte dans la penfée de donner celle-ci à part ; mais j'y dis trop de bien & trop de mal du livre pour la

(*) Celle de la nouvelle Héloïfe.

donner d'avance, il faut lui laiſſer faire ſon effet bon ou mauvais de lui-même, & puis la donner après.

Quant aux aventures d'Edouard, il ſeroit trop tard, puiſque le livre eſt imprimé; d'ailleurs, craignant de ſuccomber à la tentation, j'en ai jeté les cahiers au feu, & il n'en reſte qu'un court extrait que j'en ai fait pour Madame la Maréchale de Luxembourg, & qui eſt entre ſes mains.

A l'égard de ce que vous me dites de Wolmar & du danger qu'il peut faire courir à l'éditeur, cela ne m'effraie point; je ſuis sûr qu'on ne m'inquiétera jamais juſtement, & c'eſt une folie de vouloir ſe précautionner contre l'injuſtice. Il reſte là-deſſus d'importantes vérités à dire, & qui doivent être dites par un croyant. Je ſerai ce croyant-là, & ſi je n'ai pas le talent néceſſaire, j'aurai du moins l'intrépidité. A Dieu ne plaiſe que je veuille ébranler cet arbre ſacré que je reſpecte, & que je voudrois cimenter de mon ſang. Mais j'en voudrois bien ôter les branches qu'on y a greffées, & qui portent de ſi mauvais fruits.

Quoique je n'aie plus reçu de nouvelles de mon libraire depuis la dernière feuille, je crois ſon envoi en route, & j'eſtime qu'il arrivera à Paris vers Noël. Au reſte, ſi vous n'êtes pas honteux d'aimer cet ouvrage, je ne vois pas pourquoi vous vous abſtiendriez de dire que vous l'avez lu, puiſque cela ne peut que favoriſer le débit. Pour moi, j'ai gardé le ſecret que nous nous ſommes promis mutuellement; mais ſi vous me permettez de le rompre, j'aurai grand ſoin de me vanter de votre approbation.

Un jeune Genevois qui a du goût pour les beaux arts a entrepris

entrepris de faire graver pour ce livre un recueil d'estampes dont je lui ai donné les sujets : comme elles ne peuvent être prêtes à temps pour paroître avec le livre, elles se débiteront à part.

LETTRE

A Mr. M. . . . . u.

A Montmorenci le 29 Mai 1761.

Vous pardonneriez aisément mon silence, cher M. . . . . u, si vous connoissiez mon état ; mais sans vous écrire, je ne laisse pas de penser à vous, & j'ai une proposition à vous faire. Ayant quitté la plume & ce tumultueux métier d'auteur pour lequel je n'étois point né, je m'étois proposé, après la publication de mes rêveries sur l'éducation, de finir par une édition générale de mes écrits, dans laquelle il en seroit entré quelques-uns qui sont encore en manuscrit. Si peut-être le mal qui me consume ne me laissoit pas le temps de faire cette édition moi-même, seriez-vous homme à faire le voyage de Paris, à venir examiner mes papiers dans les mains où ils seront laissés, & à mettre en état de paroître ceux que vous jugerez bons à cela ? Il faut vous prévenir que vous trouverez des sentimens sur la religion, qui ne sont pas les vôtres, & que peut-être vous n'approuverez pas, quoique les dogmes essentiels à l'ordre moral s'y trouvent tous. Or, je ne veux

pas qu'il ſoit touché à cet article; il s'agit donc de ſavoir s'il vous convient de vous prêter à cette édition avec cette réſerve, qui, ce me ſemble, ne peut vous compromettre en rien, quand on ſaura qu'elle vous eſt formellement impoſée, ſauf à vous de réfuter en votre nom, & dans l'ouvrage même, ſi vous le jugez à propos, ce qui vous paroîtra mériter réfutation, pourvu que vous ne changiez ni ſupprimiez rien ſur ce point; ſur tout autre vous ſerez le maître.

J'ai beſoin, Monſieur, d'une réponſe ſur cette propoſition avant de prendre les derniers arrangemens que mon état rend néceſſaires. Si votre ſituation, vos affaires ou d'autres raiſons vous empêchent d'acquieſcer, je ne vois que M. Rouſtan, qui m'appelle ſon maître, lui qui pourroit être le mien, auquel je puſſe donner la même confiance, & qui, je crois, rendroit volontiers cet honneur à ma mémoire. En pareil cas, comme ſa ſituation eſt moins aiſée que la vôtre, on prendroit des meſures pour que ces ſoins ne lui fuſſent pas onéreux. Si cela ne vous convient ni à l'un ni à l'autre, tout reſtera comme il eſt; car je ſuis bien déterminé à ne confier les mêmes ſoins à nul homme de lettres de ce pays. Réponſe préciſe & directe, je vous ſupplie, le plutôt qu'il ſe pourra, ſans vous ſervir de la voie de M. C.....t. Sur pareille matière le ſecret convient, & je vous le demande. Adieu, vertueux M.....u, je ne vous fais pas des complimens, mais il ne tient qu'à vous de voir ſi je vous eſtime.

Vous comprenez bien que la nouvelle Héloïſe ne doit pas entrer dans le recueil de mes écrits.

LETTRE

AU MÊME.

A Montmorenci le 24 Juillet 1761.

Je ne doutois pas, Monſieur, que vous n'acceptaſſiez avec plaiſir les ſoins que je prenois la liberté de confier à votre amitié, & votre conſentement m'a plus touché que ſurpris. Je puis donc, en quelque temps que je ceſſe de ſouffrir, compter que ſi mon recueil n'eſt pas encore en état de voir le jour, vous ne dédaignerez pas de l'y mettre, & cette confiance m'ôte abſolument l'inquiétude qu'il eſt difficile de n'avoir pas en pareil cas pour le ſort de ſes ouvrages. Quant aux ſoins qui regardent l'impreſſion, comme il ne faut que de l'amitié pour les prendre, ils ſeront remplis en ce pays-ci par les amis auxquels je ſuis attaché, & que je laiſſerai dépoſitaires de mes papiers pour en diſpoſer ſelon leur prudence & vos conſeils. S'il s'y trouve en manuſcrit quelque choſe qui mérite d'entrer dans votre cabinet, de quoi je doute, je m'eſtimerai plus honoré qu'il ſoit dans vos mains que dans celles du public, & mes amis penſeront comme moi. Vous voyez qu'en pareil cas un voyage à Paris ſeroit indiſpenſable; mais vous ſeriez toujours le maître de choiſir le temps de votre commodité; & dans votre façon de penſer, vous ne tiendriez par ce voyage pour perdu, non-ſeulement par le ſervice que vous rendriez à ma mémoire, mais encore par le plaiſir de connoître des

personnes eſtimables & reſpectables, les ſeuls vrais amis que j'ai jamais eus, & qui ſurement deviendroient auſſi les vôtres. En attendant, je n'épargne rien pour vous abréger du travail. Le peu de momens où mon état me permet de m'occuper, ſont uniquement employés à mettre au net mes chiffons ; & depuis ma lettre, je n'ai pas laiſſé d'avancer aſſez la beſogne pour eſpérer de l'achever, à moins de nouveaux accidens.

Connoiſſez-vous un M. Mollet, dont je n'ai jamais entendu parler ? Il m'écrivit y a quelque temps une eſpèce de relation d'une féte militaire, laquelle me fit grand plaiſir ; & je l'en remerciai. Il eſt parti de là pour faire imprimer, ſans m'en parler, non-ſeulement ſa lettre, mais ma réponſe, qui n'étoit ſurement pas faite pour paroître en public. J'ai quelquefois eſſuyé de pareilles malhonnêtetés, mais ce qui me fâche eſt que celle-ci vienne de Genève. Cela m'apprendra une fois pour toutes à ne plus écrire à gens que je ne connois point.

Voici, Monſieur, deux lettres dont je groſſis à regret celle-ci, l'une eſt pour M. Rouſtan, dont vous avez bien voulu m'en faire parvenir une, & l'autre pour une bonne femme qui m'a élevé, & pour laquelle je crois que vous ne regretterez pas l'augmentation d'un port de lettre, que je ne veux pas lui faire coûter, & que je ne puis affranchir avec sûreté à Montmorenci. Liſez dans mon cœur, cher M.....u, le principe de la familiarité dont j'uſe avec vous, & qui ſeroit indiſcrétion pour un autre ; le vôtre ne lui donnera pas ce nom-là. Mille choſes pour moi à l'ami Vernes. Adieu, je vous embraſſe tendrement.

LETTRE

A Mr. R. . . . .

Montmorenci le 24 Octobre 1761.

Votre lettre, Monſieur, du 30 Septembre ayant paſſé par Genève, c'eſt-à-dire, ayant traverſé deux fois la France, ne m'eſt parvenue qu'avant hier. J'y ai vu avec une douleur mêlée d'indignation, les traitemens affreux que ſouffrent nos malheureux frères dans le pays où vous êtes, & qui m'étonnent d'autant plus que l'intérêt du gouvernement ſeroit, ce me ſemble, de les laiſſer en repos, du moins quant à préſent. Je comprends bien que les furieux qui les oppriment, conſultent bien plus leur humeur ſanguinaire que l'intérêt du gouvernement; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils ſe portaſſent à ce point de cruauté, ſi la conduite de nos frères n'y donnoit pas quelque prétexte. Je ſens combien il eſt dur de ſe voir ſans ceſſe à la merci d'un peuple cruel; ſans appui, ſans reſſource, & ſans avoir même la conſolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant, Monſieur, cette même parole de Dieu eſt formelle ſur le devoir d'obéir aux lois des princes. La défenſe de s'aſſembler eſt inconteſtablement dans leurs droits; & après tout, ces aſſemblées n'étant pas de l'eſſence du Chriſtianiſme, on peut s'en abſtenir ſans renoncer à ſa foi. L'entrepriſe d'enlever un homme des mains de la juſtice ou de ſes miniſtres,

ſut-il même injuſtement détenu, eſt encore une rebellion qu'on ne peut juſtifier, & que les puiſſances ſont toujours en droit de punir. Je comprends qu'il y a des vexations ſi dures qu'elles laſſent même la patience des juſtes. Cependant qui veut être Chrétien, doit apprendre à ſouffrir; & tout homme doit avoir une conduite conſéquente à ſa doctrine. Ces objections peuvent être mauvaiſes; mais toutefois ſi on me les faiſoit, je ne vois pas trop ce que j'aurois à repliquer.

Malheureuſement je ne ſuis pas dans le cas d'en courir le riſque. Je ſuis très-peu connu de M........, & je ne le ſuis même que par quelque tort qu'il a eu jadis avec moi, ce qui ne le diſpoſeroit pas favorablement pour ce que j'aurois à lui dire; car, comme vous devez ſavoir, quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Je ne ſuis pas en meilleur prédicament auprès des miniſtres, & quand j'ai eu à demander à quelqu'un d'eux, non des grâces, je n'en demande point, mais la juſtice la plus claire & la plus due, je n'ai pas même obtenu de réponſe. Je ne ferois, par un zèle indiſcret, que gâter la cauſe pour laquelle je voudrois m'intéreſſer. Les amis de la vérité ne ſont pas bien venus dans les cours, & ne doivent pas s'attendre à l'être. Chacun a ſa vocation ſur la terre; la mienne eſt de dire au public des vérités dures, mais utiles; je tâche de la remplir, ſans m'embarraſſer du mal que m'en veulent les méchans, & qu'ils me font quand ils peuvent. J'ai prêché l'humanité, la douceur, la tolérance autant qu'il a dépendu de moi, ce n'eſt pas ma

faute ſi l'on ne m'a pas écouté ; du reſte, je me ſuis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités générales ; je ne fais ni libelles, ni ſatires ; je n'attaque point un homme, mais les hommes ; ni une action, mais un vice. Je ne ſaurois, Monſieur, aller au-delà.

Vous avez pris un meilleur expédient en écrivant à M........ il eſt fort ami de.......... & ſe feroit certainement écouter, s'il lui parloit pour nos frères ; mais je doute qu'il mette un grand zèle à ſa recommandation ; mon cher Monſieur, la volonté lui manque, à moi le pouvoir ; & cependant le juſte pâtit. Je vois par votre lettre que vous avez, ainſi que moi, appris à ſouffrir à l'école de la pauvreté ; hélas ! elle nous fait compatir aux malheurs des autres, mais elle nous met hors d'état de les ſoulager. Bon jour, Monſieur, je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. M.....u.

A Montmorenci le 16 Février 1762.

PLUS de Monſieur, cher M.....u, je vous en ſupplie ; je ne puis ſouffrir ce mot-là entre gens qui s'eſtiment & qui s'aiment : je tâcherai de mériter que vous ne vous en ſerviez plus avec moi.

Je ſuis touché de vos inquiétudes ſur ma ſûreté ; mais

vous devez comprendre que dans l'état où je suis, il y a plus de franchise que de courage à dire des vérités utiles, & je puis désormais mettre les hommes au pis, sans avoir grand chose à perdre. D'ailleurs, en tout pays, je respecte la police & les lois, & si je parois ici les éluder, ce n'est qu'une apparence qui n'est point fondée ; on ne peut être plus en règle que je le suis ; il est vrai que si l'on m'attaquoit, je ne pourrois sans bassesse employer tous mes avantages pour me défendre ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on ne pourroit m'attaquer justement, & cela suffit pour ma tranquillité ; toute ma prudence dans ma conduite est qu'on ne puisse jamais me faire mal sans me faire tort ; mais aussi je ne me dépars jamais de-là. Vouloir se mettre à l'abri de l'injustice, c'est tenter l'impossible, & prendre des précautions qui n'ont point de fin. J'ajouterai qu'honoré dans ce pays de l'estime publique, j'ai une grande défense dans la droiture de mes intentions qui se fait sentir dans mes écrits. Le Français est naturellement humain & hospitalier ; que gagneroit-on de persécuter un pauvre malade qui n'est sur le chemin de personne, & ne prêche que la paix & la vertu ? Tandis que l'auteur du livre de l'Esprit vit en paix dans sa patrie, J. J. Rousseau peut espérer de n'y être pas tourmenté.

Tranquillisez-vous donc sur mon compte, & soyez persuadé que je ne risque rien. Mais pour mon livre, je vous avoue qu'il est maintenant dans un état de crise qui me fait craindre pour son sort. Il faudra peut-être n'en laisser paroître qu'une partie, ou le mutiler misérablement ;

&

& là-dessus je vous dirai que mon parti est pris. Je laisserai ôter ce qu'on voudra des deux premiers volumes, mais je ne souffrirai pas qu'on touche à la profession de foi. Il faut qu'elle reste telle qu'elle est, ou qu'elle soit supprimée ; la copie qui est entre vos mains me donne le courage de prendre ma résolution là-dessus. Nous en reparlerons quand j'aurai quelque chose de plus à vous dire ; quant à présent, tout est suspendu. Le grand éloignement de Paris & d'Amsterdam fait que toute cette affaire se traite fort lentement, & tire extrêmement en longueur.

L'objection que vous me faites sur l'état de la religion en Suisse & à Genève, & sur le tort qu'y peut faire l'écrit en question, seroit plus grave si elle étoit fondée : mais je suis bien éloigné de penser comme vous sur ce point. Vous dites que vous avez lu vingt fois cet écrit ; hé bien, cher M.....u, lisez-le encore une vingt-unième ; & si vous persistez alors dans votre opinion, nous la discuterons.

J'ai du chagrin de l'inquiétude de M. votre père, & surtout par l'influence qu'elle peut avoir sur votre voyage ; car, d'ailleurs, je pense trop bien de vous pour croire que, quand votre fortune seroit moindre, vous en fussiez plus malheureux. Quand votre résolution sera tout-à-fait prise là-dessus, marquez-le moi, afin que je vous garde, ou vous envoie le misérable chiffon auquel votre amitié veut bien mettre un prix. J'aurois d'autant plus de plaisir à vous voir, que je me sens un peu soulagé, & plus en état de profiter de votre commerce ; j'ai quelques instans de relâche que je n'avois pas auparavant, & ces instans me seroient

plus chers, ſi je vous avois ici. Toutefois vous ne me devez rien, & vous devez tout à votre père, à votre famille, à votre état, & l'amitié qui ſe cultive aux dépens du devoir n'a plus de charmes. Adieu, cher M..... u, je vous embraſſe de tout mon cœur. J'ai brûlé votre précédente lettre : mais pourquoi ſigner ? avez-vous peur que je ne vous reconnoiſſe pas ?

LETTRE

A Mr. M..... u.

Montmorenci 25 Avril 1762.

Je voulois, mon cher concitoyen, attendre pour vous écrire, & pour vous envoyer le chiffon ci-joint, puiſque vous le déſirez, de pouvoir vous annoncer définitivement le ſort de mon livre ; mais cette affaire ſe prolonge trop pour m'en laiſſer attendre la fin. Je crois que le libraire a pris le parti de revenir au premier arrangement, & de faire imprimer en Hollande, comme il s'y étoit d'abord engagé. J'en ſuis charmé, car c'étoit toujours malgré moi que, pour augmenter ſon gain, il prenoit le parti de faire imprimer en France, quoique de ma part je fuſſe autant en règle qu'il me convient, & que je n'euſſe rien fait ſans l'aveu du magiſtrat. Mais maintenant que le libraire a reçu & payé le manuſcrit, il en eſt le maître. Il ne me le rendroit pas quand je lui rendrois ſon argent,

ce que j'ai voulu faire inutilement plusieurs fois, & ce que je ne suis plus en état de faire. Ainsi, j'ai résolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire, & de laisser courir sa fortune au livre, puisqu'il est trop tard pour l'empêcher.

Quoique par-là toute discussion sur le danger de la profession de foi devienne inutile, puisqu'assurément, quand je la voudrois retirer, le libraire ne me la rendroit pas, j'espère pourtant que vous avez mis ses effets au pis, en supposant qu'elle jetteroit le peuple parmi nous dans une incrédulité absolue; car premièrement, je n'ôte pas à pure perte, & même je n'ôte rien, & j'établis plus que je ne détruis. D'ailleurs, le peuple aura toujours une religion positive, fondée sur l'autorité des hommes, & il est impossible que sur mon ouvrage, le peuple de Genève en préfère une autre à celle qu'il a. Quant aux miracles, ils ne sont pas tellement liés à cette autorité qu'on ne puisse les en détacher à certain point, & cette séparation est très-importante à faire, afin qu'un peuple religieux ne soit pas à la discrétion des fourbes & des novateurs; car, quand vous ne tenez le peuple que par les miracles, vous ne tenez rien. Ou je me trompe fort, ou ceux sur qui mon livre feroit quelque impression parmi le peuple, en seroient beaucoup plus gens de bien, & n'en seroient guères moins Chrétiens, ou plutôt ils le seroient plus essentiellement. Je suis donc persuadé que le seul mauvais effet que pourra faire mon livre parmi les nôtres sera contre moi; & même je ne doute point que les plus incrédules ne soufflent encore plus le feu que les dévots: mais cette considération ne m'a

jamais retenu de faire ce que j'ai cru bon & utile. Il y a long-temps que j'ai mis les hommes au pis, & puis je vois très-bien que cela ne fera que démasquer des haines qui couvent; autant vaut les mettre à leur aise. Pouvez-vous croire que je ne m'apparçoive pas que ma réputation blesse les yeux de mes concitoyens, & que si Jean-Jaques n'étoit pas de Genève, Voltaire y eût été moins fêté? Il n'y a pas une ville de l'Europe dont il ne me vienne des visites à Montmorenci, mais on n'y apperçoit jamais la trace d'un Genevois, & quand il y en est venu quelqu'un, ce n'a jamais été que des disciples de Voltaire qui ne sont venus que comme espions. Voilà, très-cher concitoyen, la véritable raison qui m'empêchera de jamais me retirer à Genève; un seul haineux empoisonneroit tout le plaisir d'y trouver quelques amis. J'aime trop ma patrie pour supporter de m'y voir haï. Il vaut mieux vivre & mourir en exil. Dites-moi donc ce que je risque. Les bons sont à l'épreuve, & les autres me haïssent déjà. Ils prendront ce prétexte pour se montrer, & je saurai du moins à qui j'ai affaire. Du reste, nous n'en serons pas sitôt à la peine. Je vois moins clair que jamais dans le sort de mon livre, c'est un abîme de mystère où je ne saurois pénétrer. Cependant il est payé, du moins en partie, & il me semble que dans les actions des hommes, il faut toujours en dernier ressort remonter à la loi de l'intérêt. Attendons.

Le Contrat Social est imprimé, & vous en recevrez, par l'envoi de Rey, douze exemplaires, francs de port, comme j'espère; sinon vous aurez la bonté de m'envoyer la note

de vos déboursés. Voici la distribution que je vous prie de vouloir bien faire des onze qui vous resteront, le vôtre prélevé.

I à la Bibliothèque, &c.

A propos de la bibliothèque, ne sachant point le nom des Messieurs qui en sont chargés à présent, & par conséquent ne pouvant leur écrire, je vous prie de vouloir bien leur dire de ma part, que je suis chargé par M. le Maréchal de Luxembourg d'un présent pour la bibliothèque. C'est un exemplaire de la magnifique édition des Fables de La Fontaine, avec des figures d'Oudry en 4 volumes in-folio. Ce beau livre est actuellement entre mes mains, & ces Messieurs le feront retirer quand il leur plaira. S'ils jugent à propos d'en écrire une lettre de remercîment à M. le Maréchal, je crois qu'ils feroient une chose convenable. Adieu, cher concitoyen, ma feuille est finie, & je ne sais finir avec vous que comme cela. Je vous embrasse.

P. S. Vous verrez que cette lettre est écrite à deux reprises, parce que je me suis fait une blessure à la main droite qui m'a long-temps empêché de tenir la plume. C'est avec regret que je vous fais coûter un si gros port, mais vous l'avez voulu.



LETTRE

A Mr. DE***.

Montmorenci le 7 Mai 1762.

C'EST à moi, Monſieur, de vous remercier de ne pas dédaigner de ſi foibles hommages, que je voudrois bien rendre plus dignes de vous être offerts. Je crois, à propos de ce dernier écrit, devoir vous informer d'une action du ſieur Rey, laquelle a peu d'exemple chez les libraires, & ne ſauroit manquer de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'eſt, Monſieur, qu'en reconnoiſſance des profits qu'il prétend avoir faits ſur mes ouvrages, il vient de paſſer en faveur de ma gouvernante l'acte d'une penſion viagère de trois cent livres, & cela de ſon propre mouvement, & de la manière du monde la plus obligeante. Je vous avoue qu'il s'eſt attaché pour le reſte de ma vie, un ami par ce procédé, & j'en ſuis d'autant plus touché, que ma plus grande peine, dans l'état où je ſuis, étoit l'incertitude de celui où je laiſſerois cette pauvre fille, après dix-ſept ans de ſervices, de ſoins & d'attachement. Je ſais que le ſieur Rey n'a pas une bonne réputation dans ce pays-ci, & j'ai eu moi-même plus d'une occaſion de m'en plaindre, quoique jamais ſur des diſcuſſions d'intérêt, ni ſur ſa fidélité à faire honneur à ſes engagemens. Mais il eſt conſtant auſſi qu'il eſt généralement eſtimé en Hollande, & voilà, ce me ſemble, un fait authentique qui doit effacer bien des imputations vagues

En voilà beaucoup, Monſieur, ſur une affaire dont j'ai le cœur plein, mais le vôtre eſt fait pour ſentir & pardonner ces choſes-là.

LETTRE

A Mr. M.....u.

Montmorenci 30 Mai 1762.

L'ÉTAT critique où étoient vos enfans, quand vous m'avez écrit, me fait ſentir pour vous la ſollicitude & les allarmes paternelles. Tirez-moi d'inquiétude auſſitôt que vous le pourrez: car, cher M..... u, je vous aime tendrement.

Je ſuis très-ſenſible au témoignage d'eſtime que je reçois de la part de M. de Reventlouv, dans la lettre dont vous m'avez envoyé l'extrait; mais outre que je n'ai jamais aimé la poëſie françaiſe, & que n'ayant fait de vers depuis très-long-temps j'ai abſolument oublié cette petite mécanique; je vous dirai de plus, que je doute qu'une pareille entrepriſe eût aucun ſuccès, & quant à moi du moins, je ne ſais mettre en chanſon rien de ce qu'il faut dire aux princes; ainſi je ne puis me charger du ſoin dont veut bien m'honorer M. de Reventlouv. Cependant, pour lui prouver que ce refus ne vient point de mauvaiſe volonté, je ne refuſerai point d'écrire un mémoire pour l'inſtruction du jeune prince, ſi M. de Reventlouv veut m'en prier. Quant à la récompenſe, je ſais d'où la tirer, ſans qu'il s'en donne le ſoin. Auſſi

bien, quelque médiocre que puiſſe être mon travail en lui-même, ſi je faiſois tant que d'y mettre un prix, il feroit tel que ni M. de Reventlouv, ni le roi de Dannemarc ne pourroient le payer.

Enfin, mon livre paroît depuis quelques jours, & il eſt parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les ſoins officieux d'un honnête homme des ſoupçons les plus odieux. Je ne me conſolerai jamais d'une ingratitude auſſi noire, & je porte au fond de mon cœur le poids d'un remords qui ne me quittera plus.

Je cherche quelque occaſion de vous envoyer des exemplaires, &, ſi je ne puis faire mieux, du moins le vôtre avant tout. Il y a une édition de Lyon qui m'eſt très-ſuſpecte, puiſqu'il ne m'a pas été poſſible d'en voir les feuilles; d'ailleurs, le libraire....... qui l'a faite s'eſt ſignalé dans cette affaire par tant de manœuvres artificieuſes, nuiſibles à Néaulme & à Ducheſne, que la juſtice, auſſi bien que l'honneur de l'auteur, demandent que cette édition ſoit décriée autant qu'elle mérite de l'être. J'ai grand peur que ce ne ſoit la ſeule qui ſera connue où vous êtes, & que Genève n'en ſoit infecté. Quand vous aurez votre exemplaire, vous ſerez en état de faire la comparaiſon, & d'en dire votre avis.

Vous avez bien prévu que je ſerois embarraſſé du tranſport des Fables de la Fontaine. Moi que le moindre tracas effarouche, & qui laiſſe dépérir mes propres livres dans les tranſports, faute d'en pouvoir prendre le moindre ſoin; jugez du ſouci où me met la crainte que celui-là ne ſoit pas aſſez bien emballé pour ne pas ſouffrir en route, & la difficulté

de

de le faire entrer à Paris, fans qu'il aille traînant des mois entiers à la chambre fyndicale. Je vous jure que j'aurois mieux aimé en procurer dix autres à la bibliothèque que de faire faire une lieue à celui-là. C'eſt une leçon pour une autre fois.

Vous qui dites que je fuis fi bien voulu dans Genève, répondez au fait que je vais vous expofer. Il n'y a pas une ville dans l'Europe dont les libraires ne recherchent mes écrits avec le plus grand empreſſement. Genève eſt la feule où Rey n'a pu négocier des exemplaires du Contrat Social. Pas un feul libraire n'a voulu s'en charger. Il eſt vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France, mais c'eſt précifément pour cela qu'il devroit être bien reçu dans Genève; car même j'y préfère hautement l'ariſtocratie à tout autre gouvernement. Répondez. Adieu, cher M.....u. Des nouvelles de vos enfans.

LETTRE

AU MÊME.

6 Juillet 1762.

Je vois bien, cher concitoyen, que tant que je ferai malheureux, vous ne pourrez vous taire, & cela vraifemblablement m'aſſure vos foins & votre correſpondance pour le reſte de mes jours. Plaife à Dieu que toute votre conduite dans cette affaire, ne vous faſſe pas autant de tort qu'elle vous fera d'honneur. Il ne falloit pas moins avec votre eſtime,

que celle de quelques vrais pères de la patrie, pour tempérer le ſentiment de ma misère, dans un concours de calamités que je n'ai jamais dû prévoir : la noble fermeté de M. Jalabert ne me ſurprend point. J'oſe croire que ſon ſentiment étoit le plus honorable au Conſeil, ainſi que le plus équitable ; & pour cela même je lui ſuis encore plus obligé du courage avec lequel il l'a ſoutenu. C'eſt bien des philoſophes qui lui reſſemblent qu'on peut dire, que s'ils gouvernoient les états, les peuples ſeroient heureux.

Je ſuis auſſi fâché que touché de la démarche des citoyens dont vous me parlez. Ils ont cru dans cette affaire, avoir leurs propres droits à défendre, ſans voir qu'ils me faiſoient beaucoup de mal. Toutefois ſi cette démarche s'eſt faite avec la décence & le reſpect convenables, je la trouve plus nuiſible que répréhenſible. Ce qu'il y a de très-sûr, c'eſt que je ne l'ai ni ſue ni approuvée, non plus que la requête de ma famille, quoiqu'à dire le vrai, le refus qu'elle a produit ſoit ſurprenant ; & peut-être inoui.

Plus je pèſe toutes les conſidérations, plus je me confirme dans la réſolution de garder le plus parfait ſilence. Car enfin que pourrois-je dire ſans renouveler le crime de Cam ? Je me tairai, cher M..... u, mais mon livre parlera pour moi ; chacun y doit voir avec évidence que l'on m'a jugé ſans m'avoir lu.

Non-ſeulement j'attendrai le mois de Septembre avant d'aller à Genève, mais je ne trouve pas même ce voyage fort néceſſaire, depuis que le Conſeil lui-même déſavoue le décret, & je ne ſuis guère en état d'aller faire pareille

corvée. Il faut être fou, dans ma situation, pour courir à de nouveaux désagrémens, quand le devoir ne l'exige pas. J'aimerai toujours ma patrie, mais je n'en peux plus revoir le séjour avec plaisir.

On a écrit ici à M. le Baillif que le sénat de Berne, prévenu par le réquisitoire imprimé dans la gazette, doit dans peu m'envoyer un ordre de sortir des terres de la république. J'ai peine à croire qu'une pareille délibération soit mise à exécution dans un si sage Conseil. Sitôt que je saurai mon sort, j'aurai soin de vous en instruire : jusques-là gardez-moi le secret sur ce point.

Ce réquisitoire ou plutôt ce libelle me poursuit d'état en état, pour me faire interdire par tout le feu & l'eau. On vient encore de l'imprimer dans le Mercure de Neuchâtel. Est-il possible qu'il ne se trouve pas dans tout le public un seul ami de la justice & de la vérité, qui daigne prendre la plume, & montrer les calomnies de ce sot libelle, lesquelles ne pourroient que par leur bêtise, sauver l'auteur du châtiment qu'il recevroit d'un tribunal équitable, quand il ne seroit qu'un particulier? Que doit-ce être d'un homme qui ose employer le sacré caractère de la magistrature à faire le métier qu'il devroit punir? Je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

Septembre 1762.

SIRE,

J'AI dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore : cependant, chaſſé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un aſile dans vos états. Ma faute eſt peut-être de n'avoir pas commencé par-là; cet éloge eſt de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, & je n'en demande pas : mais j'ai cru devoir déclarer à votre Majeſté, que j'étois en ſon pouvoir, & que j'y voulois être; elle peut diſpoſer de moi comme il lui plaira.

LETTRE
AU MÊME.

Octobre 1762.

SIRE,

VOUS êtes mon protecteur & mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoiſſance, je viens m'acquiter avec vous, ſi je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos ſujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée

qui m'éblouit & me bleſſe, elle n'a que trop fait ſon devoir, & le ſceptre eſt abandonné. La carrière eſt grande pour les rois de votre étoffe, & vous êtes encore loin du terme; cependant le temps preſſe, & il ne vous reſte pas un moment à perdre pour aller au bout. (*)

Puiſſai-je voir Frédéric le juſte & le redouté couvrir ſes états d'un peuple nombreux dont il ſoit le père, & J. J. Rouſſeau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de ſon trône!

LETTRE
A MILORD MARÉCHAL.

Novembre 1762.

Non, milord, je ne ſuis ni en ſanté ni content, mais quand je reçois de vous quelque marque de bonté & de ſouvenir, je m'attendris, j'oublie mes peines; au ſurplus, j'ai le cœur abattu, & je tire bien moins de courage de ma philoſophie que de votre vin d'Eſpagne.

Madame la comteſſe de Boufflers demeure rue Notre-Dame-de-Nazareth, proche le temple; mais je ne comprends pas comment vous n'avez pas ſon adreſſe, puiſqu'elle me marque que vous lui avez encore écrit pour l'engager à me faire

(*) Dans le brouillon de cette lettre il y avoit à la place cette phraſe: *Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! vous convient-il de mourir ſans avoir été le plus grand des hommes?* & à la fin de la lettre cette autre phraſe: *Voilà, Sire, ce que j'avois à vous dire; il eſt donné à peu de rois de l'entendre, & il n'eſt donné à aucun de l'entendre deux fois.*

accepter les offres du roi. De grâce, Milord, ne vous servez plus de médiateur avec moi, & daignez être bien persuadé, je vous supplie, que ce que vous n'obtiendrez pas directement ne sera obtenu par nul autre. Madame de Boufflers semble oublier dans cette occasion le respect qu'on doit aux malheureux. Je lui réponds plus durement que je ne devois peut-être, & je crains que cette affaire ne me brouille avec elle, si même cela n'est déjà fait.

Je ne sais, Milord, si vous songez encore à notre château en Espagne; mais je sens que cette idée, si elle ne s'exécute pas, fera le malheur de ma vie. Tout me déplaît, tout me gêne, tout m'importune; je n'ai plus de confiance & de liberté qu'avec vous, & séparé par d'insurmontables obstacles du peu d'amis qui me restent, je ne puis vivre en paix que loin de toute autre société. C'est, j'espère, un avantage que j'aurai dans votre terre, n'étant connu là-bas de personne, & ne sachant pas la langue du pays. Mais je crains que le désir d'y venir vous-même n'ait été plutôt une fantaisie qu'un vrai projet. Et je suis mortifié aussi que vous n'ayez aucune réponse de M. Hume. Quoiqu'il en soit, si je ne puis vivre avec vous, je veux vivre seul. Mais il y a bien loin d'ici en Ecosse, & je suis bien peu en état d'entreprendre un si long trajet. Pour Colombier, il n'y faut pas penser. J'aimerois autant habiter une ville. C'est assez d'y faire de temps en temps des voyages, lorsque je saurai ne vous pas importuner.

J'attends pourtant avec impatience le retour de la belle saison pour vous y aller voir, & décider avec vous quel

parti je dois prendre, ſi j'ai encore long-temps à traîner mes chagrins & mes maux ; car cela commence à devenir long, & n'ayant rien prévu de ce qui m'arrive, j'ai peine à ſavoir comment je dois m'en tirer. J'ai demandé à M. de Malesherbes la copie de quatre lettres que je lui écrivis l'hiver dernier, croyant avoir peu de temps encore à vivre, & n'imaginant pas que j'aurois tant à ſouffrir. Ces lettres contiennent la peinture exacte de mon caractère & la clef de toute ma conduite, autant que j'ai pu lire dans mon propre cœur. L'intérêt que vous daignez prendre à moi me fait croire que vous ne ſerez pas fâché de les lire, & je les prendrai en allant à Colombier.

On m'écrit de Pétersbourg que l'Impératrice fait propoſer à M. d'Alembert d'aller élever ſon fils. J'ai répondu là-deſſus que M. d'Alembert avoit de la philoſophie, du ſavoir & beaucoup d'eſprit, mais que s'il élevoit ce petit garçon, il n'en feroit ni un conquérant ni un ſage, qu'il en feroit un arlequin.

Je vous demande pardon, Milord, de mon ton familier, je n'en ſaurois prendre un autre quand mon cœur s'épanche, & quand un homme a de l'étoffe en lui-même, je ne regarde plus à ſes habits. Je n'adopte nulle formule, n'y voyant aucun terme fixe pour s'arrêter, ſans être faux. J'en pourrois cependant adopter une auprès de vous, Milord, ſans courir ce riſque ; ce ſeroit celle du bon Ibrahim (*).

(*) Ibrahim, eſclave Turc de Milord Maréchal, finiſſoit les lettres qu'il lui adreſſoit par cette formule : *je ſuis plus votre ami que jamais, Ibrahim.*

LETTRE

A Mr. M.....u.

Ce 13 Novembre 1762.

Vous ne ſaurez jamais ce que votre ſilence m'a fait ſouffrir; mais votre lettre m'a rendu la vie, & l'aſſurance que vous me donnez, me tranquilliſe pour le reſte de mes jours. Ainſi écrivez déſormais à votre aiſe; votre ſilence ne m'alarmera plus. Mais, cher ami, pardonnez les inquiétudes d'un pauvre ſolitaire qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, dont tant de cruels ſouvenirs attriſtent l'imagination, qui ne connoît dans la vie d'autre bonheur que l'amitié, & qui n'aima jamais perſonne autant que vous. *Felix ſe neſcit amari*, dit le poëte; mais moi je dis, *felix neſcit amare.* Des deux côtés, les circonſtances qui ont ſerré notre attachement l'ont mis à l'épreuve, & lui ont donné la ſolidité d'une amitié de vingt ans.

Je ne dirai pas un mot à M. de Montmollin pour la communication de la lettre dont vous me parlez. Il fera ce qu'il jugera convenable pour ſon avantage; pour moi, je ne veux pas faire un pas, ni dire un mot de plus dans toute cette affaire, & je laiſſerai vos gens ſe démener comme ils voudront ſans m'en mêler, ni répondre à leurs chicanes. Ils prétendent me traiter comme un enfant, à qui l'on commence par donner le fouet, & puis on lui fait demander pardon. Ce n'eſt pas tout-à-fait mon avis. Ce n'eſt pas moi qui veux donner des

éclairciſſemens ; c'eſt le bon homme De Luc qui veut que j'en donne, & je ſuis très-fâché de ne pouvoir en cela lui complaire, car il m'a tout-à-fait gagné le cœur ce voyage, & j'ai été bien plus content de lui que je n'eſpérois. Puiſqu'on n'a pas été content de ma lettre, on ne le feroit pas non plus de mes éclairciſſemens ; quoiqu'on faſſe, je n'en veux pas dire plus qu'il n'y en a, & quand on me preſſeroit ſur le reſte, je craindrois que M. de Montmollin ne fût compromis ; ainſi je ne dirai plus rien, c'eſt un parti pris.

Je trouve, en revenant ſur tout ceci, que nous avons donné trop d'importance à cette affaire ; c'eſt un jeu de ſots enfans dont on ſe fâche pour un moment, mais dont on ne fait que rire ſitôt qu'on eſt de ſang froid.

Adieu, cher M.....u.

J'oubliois de vous marquer que le roi de Pruſſe m'a fait faire, par milord Maréchal, des offres très-obligeantes, & d'une manière dont je ſuis pénétré.

LETTRE

AU MÊME.

25 Novembre 1762.

Je m'étois attendu, cher ami, à ce qui vient de ſe paſſer ; ainſi j'en ſuis peu ému. Peut-être n'a-t-il tenu qu'à moi que cela ne ſe paſsât autrement. Mais une maxime, dont je ne me départirai jamais, eſt de ne faire du mal à perſonne.

Je ſuis charmé de ne m'en être pas départi en cette occaſion; car je vous avoue que la tentation étoit vive.

Je ſuis charmé que vous voyiez enfin que je n'en ai déjà que trop fait. Ces Meſſieurs les Genevois le prennent en vérité ſur un ſingulier ton. On diroit qu'il faut que j'aille encore demander pardon des affronts qu'on m'a faits. Et puis, quelle extravagante inquiſition? L'on n'en feroit pas tant chez les Turcs.

Le bon homme diſpoſe de moi comme de ſes vieux ſouliers; il veut que j'aille courir à Genève dans une ſaiſon & dans un état où je ne puis ſortir, je ne dis pas de Motiers, mais de ma chambre. Il n'y a pas de ſens à cela. Je ſouhaite de tout mon cœur de revoir Genève, & je me ſens un cœur fait pour oublier leurs outrages. Mais on ne m'y verra ſurement jamais en homme qui demande grâce, ou qui la reçoit.

Je vous ai parlé des offres du roi de Pruſſe & de ma reconnoiſſance. Mais voudriez-vous que je les euſſe acceptées? Eſt-il néceſſaire de vous dire ce que j'ai fait? Ces choſes-là devroient ſe deviner entre nous.

Je dois vous prévenir d'une choſe. Vous avez dû voir beaucoup d'inégalité dans mes lettres; c'eſt ce qu'il y en a beaucoup dans mon humeur, & je ne la cache point à mes amis. Ma conduite ne ſe règle point ſur mon humeur; elle a une règle plus conſtante; à mon âge on ne change plus. Je ſerai ce que j'ai été. Je ne ſuis différent qu'en une choſe; c'eſt que juſqu'ici j'ai eu des amis, mais à préſent je ſens que j'ai un ami.

Vous apprendrez avec plaisir qu'Emile a le plus grand succès en Angleterre. On est à la seconde édition angloise. Il n'y a pas d'exemple à Londres d'un succès si rapide pour aucun livre étranger, &, nota, malgré le mal que j'y dis des Anglois.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 23 Janvier 1763.

COMMENT avez-vous pu imaginer que si j'avois écrit des mémoires de ma vie, j'aurois choisi M. de Montmollin pour l'en faire dépositaire? Soyez sûr que la reconnoissance que j'ai pour sa conduite envers moi ne m'aveugle pas à ce point; & quand je me choisirai un confesseur, ce ne sera surement pas un homme d'église: car je ne regarde pas mon cher M.....u comme tel. Il est certain que la vie de votre malheureux ami, que je regarde comme finie, est tout ce qui me reste à faire, & que l'histoire d'un homme qui aura le courage de se montrer *intus et in cute* peut être de quelque instruction à ses semblables; car malheureusement n'ayant pas toujours vécu seul, je ne saurois me peindre sans peindre beaucoup d'autres gens; & je n'ai pas le droit d'être aussi sincère pour eux que pour moi, du moins avec le public, & de leur vivant. Il y auroit peut-être des arrangemens à prendre pour cela qui demanderoient le concours

d'un homme sûr & d'un véritable ami : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je médite ſur cette entrepriſe, qui n'eſt pas ſi légère qu'elle peut vous paroître, & je ne vois qu'un moyen de l'exécuter, duquel je voudrois raiſonner avec vous. J'ai une choſe à vous propoſer. Dites-moi, cher M..... u, ſi je reprenois aſſez de force pour être ſur pied cet été, pourriez-vous vous ménager deux ou trois mois à me donner pour les paſſer à peu-près tête-à-tête ? Je ne voudrois pour cela choiſir ni Motiers, ni Zuric, ni Genève, mais un lieu auquel je penſe, & où les importuns ne viendroient pas nous chercher, du moins de ſitôt. Nous y trouverions un hôte & un ami, & même des ſociétés très-agréables, quand nous voudrions un peu quitter notre ſolitude. Penſez à cela, & dites-m'en votre avis. Il ne s'agit pas d'un long voyage. Plus je penſe à ce projet, & plus je le trouve charmant. C'eſt mon dernier château en Eſpagne, dont l'exécution ne tient qu'à ma ſanté & à vos affaires. Penſez-y, & me répondez. Cher ami, que je vive encore deux mois, & je meurs content.

Vous me propoſez d'aller près de Genève, chercher des ſecours à mes maux ! Et quels ſecours donc ? Je n'en connois point d'autres quand je ſouffre, que la patience & la tranquillité. Mes amis mêmes alors me ſont inſurportables, parce qu'il faut que je me gêne pour ne les pas affliger. Me croyez-vous donc de ceux qui mépriſent la médeciue quand ils ſe portent bien, & l'adorent quand ils ſont malades ? Pour moi, quand je le ſuis, je me tiens coi, en attendant la mort ou la guériſon. Si j'étois malade à Genève, c'eſt ici que je viendrois chercher les ſecours qu'il me faut.

Savez-vous qu'on entreprend à Paris une édition générale de mes écrits avec la permiſſion du gouvernement ? Que dites-vous de cela ? Savez-vous que l'imbécille Néaulme & l'infatigable Formey travaillent à mutiler mon Emile, auquel ils auront l'audace de laiſſer mon nom, après l'avoir rendu auſſi plat qu'eux ?

Adieu, je vous embraſſe. Mon état eſt toujours le même ; mais cependant l'hiver tend à ſa fin. Nous verrons ce que pourra faire une ſaiſon moins rude.

LETTRE

A M^r^. . . . . . P^r^. à Neuchâtel.

Motiers. . . . . 1763.

Je n'ai point, Monſieur, de ſatisfaction à faire au chriſtianiſme, parce que je ne l'ai point offenſé ; ainſi je n'ai que faire pour cela du livre de M. Deniſe.

Toutes les preuves de la vérité de la religion chrétienne ſont contenues dans la bible. Ceux qui ſe mêlent d'écrire ces preuves ne font que les tirer de-là & les retourner à leur mode. Il vaut mieux méditer l'original & les en tirer ſoi-même, que de les chercher dans le fatras de ces auteurs. Ainſi, Monſieur, je n'ai que faire encore pour cela du livre de M. Deniſe.

Cependant, puiſque vous m'aſſurez qu'il eſt bon, je veux bien le garder ſur votre parole pour le lire quand j'en aurai le loiſir,

à condition que vous aurez la bonté de me faire dire ce que vous a coûté l'exemplaire que vous m'avez envoyé, & de trouver bon que j'en remette le prix à votre commiſſionnaire ; faute de quoi le livre lui ſera rendu ſous quinze jours pour vous être renvoyé.

Je paſſe, Monſieur, à la réponſe à vos deux queſtions.

Le vrai chriſtianiſme n'eſt que la religion naturelle mieux expliquée, comme vous le dites vous-même dans la lettre dont vous m'avez honoré. Par conſéquent profeſſer la religion naturelle, n'eſt point ſe déclarer contre le chriſtianiſme.

Toutes les connoiſſances humaines ont leurs objections & leurs difficultés ſouvent inſolubles. Le chriſtianiſme a les ſiennes, que l'ami de la vérité, l'homme de bonne foi, le vrai chrétien ne doivent point diſſimuler. Rien ne me ſcandaliſe davantage que de voir qu'au lieu de réſoudre ces difficultés, on me reproche de les avoir dites.

Où prenez-vous, Monſieur, que j'aie dit que mon motif à profeſſer la religion chrétienne, eſt le pouvoir qu'ont les eſprits de ma ſorte d'édifier & de ſcandaliſer ? Cela n'eſt aſſurément pas dans ma lettre à M. de Montmollin, ni rien d'approchant, & je n'ai jamais dit ni écrit pareille ſottiſe.

Je n'aime ni n'eſtime les lettres anonymes, & je n'y réponds jamais ; mais j'ai cru, Monſieur, vous devoir une exception par reſpect pour votre âge & pour votre zèle. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous ſignant pas, c'étoit un ſoin ſuperflu, car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, & je n'emploie jamais de formule.

LETTRE
A Mr. J. B. (*)

A Motiers le 21 Mars 1763.

La réponſe à votre objection, Monſieur, eſt dans le livre même d'où vous la tirez. Liſez plus attentivement le texte & les notes, vous trouverez cette objection réſolue.

Vous voulez que j'ôte de mon livre ce qui eſt contre la religion; mais il n'y a dans mon livre rien qui ſoit contre la religion.

Je voudrois pouvoir vous complaire en faiſant le travail que vous me preſcrivez. Monſieur, je ſuis infirme, épuiſé; je vieillis; j'ai fait ma tâche, mal ſans doute, mais de mon mieux. J'ai propoſé mes idées à ceux qui conduiſent les jeunes gens; mais je ne ſais pas écrire pour les jeunes gens.

Vous m'apprenez qu'il faut vous dire tout, ou que vous n'entendez rien. Cela me fait déſeſpérer, Monſieur, que vous m'entendiez jamais; car je n'ai point, moi, le talent de parler aux gens à qui il faut tout dire.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

(*) M. B., à qui ces lettres ſont adreſſées, avoit reproché à M. Rouſſeau la publication de la confeſſion de foi du Vicaire Savoyard contre cette maxime expreſſe du Vicaire lui-même.

" Tant qu'il reſte quelque bonne „ croyance parmi les hommes, il ne „ faut point troubler les ames paiſibles, „ ni allarmer la foi des ſimples par des „ difficultés qu'ils ne peuvent réſou„ dre, & qui les inquiètent ſans les „ éclairer. „

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 28 Mars 1763.

SOLUTION de l'objection de M. B. . .

Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches, &c. Emile, Tom. II, page 104 de cette édition, & page 157 Tome III in-8°. & gr. in-12.

Voilà, je crois, ce que le bon vicaire pourroit dire à présent au public. Ibid. pag. 71 note, & Tome III in - 8°. & gr. in-12. pag. 108 à la note.

M. B. m'assure que tout le monde trouve qu'il y a dans mon livre beaucoup de choses contre la religion chrétienne. Je ne suis pas, sur ce point comme sur bien d'autres, de l'avis de tout le monde, & d'autant moins que parmi tout ce monde-là, je ne vois pas un chrétien.

Un homme qui cherche des explications pour compromettre celui qui les donne, est peu généreux; mais l'opprimé qui n'ose les donner est un lâche, & je n'ai pas peur de passer pour tel. Je ne crains point les explications; je crains les discours inutiles. Je crains, surtout, les désœuvrés, qui, ne sachant à quoi passer leur temps, veulent disposer du mien.

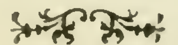
Je prie M. B. d'agréer mes salutations.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 4 Avril 1763.

Je ſuis très-content, Monſieur, de votre dernière lettre, & je me fais un très-grand plaiſir de vous le dire. Je vois avec regret que je vous avois mal jugé. Mais, de grâce, mettez-vous à ma place. Je reçois des milliers de lettres où, ſous prétexte de me demander des explications, on ne cherche qu'à me tendre des piéges. Il me faudroit de la ſanté, du loiſir, & des ſiècles pour entrer dans tous les détails qu'on me demande, & pénétrant le motif ſecret de tout cela, je réponds avec franchiſe, avec dureté même, à l'intention plutôt qu'à l'écrit. Pour vous, Monſieur, que mon âpreté n'a point révolté, vous pouvez compter de ma part ſur toute l'eſtime que mérite votre procédé honnête, & ſur une diſpoſition à vous aimer, qui probablement aura ſon effet, ſi jamais nous nous connoiſſons davantage. En attendant, recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes excuſes & mes ſincères ſalutations.



LETTRE

A Mr. M. . . . . u.

A Motiers le 21 Mars 1763.

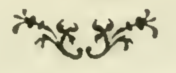
VOILA, cher M. . . . . u, puiſque vous le voulez, un exemplaire de ma lettre à M. de Beaumont. J'en ai remis deux autres au meſſager depuis pluſieurs jours, mais il diffère ſon départ d'un jour à l'autre, & ne partira, je crois, que mercredi. J'aurai ſoin de vous en faire parvenir davantage. En attendant, ne mettez ces deux-là qu'en des mains sûres, juſqu'à ce que l'ouvrage paroiſſe, de peur de contrefaction.

J'ai attendu pour juger les Genevois que je fuſſe de ſang froid. Ils ſont jugés. J'aurois déjà fait la démarche dont vous me parlez, ſi Milord Maréchal ne m'avoit engagé à différer, & je vois que vous penſez comme lui. J'attendrai donc pour la faire de voir l'effet de la lettre que je vous envoie: mais quand cet effet les ramèneroit à leur devoir, j'en ſerois, je vous jure, très-médiocrement flatté. Il ſont ſi ſots & ſi rogues, que le bien même ne m'intéreſſeroit déſormais de leur part guères plus que le mal. On ne tient plus guère aux gens qu'on mépriſe.

M. de Voltaire vous a paru m'aimer, parce qu'il ſait que vous m'aimez; ſoyez perſuadé qu'avec les gens de ſon parti il tient un autre langage. Cet habile comédien, *dolis inſtructus et arte pelasgâ*, ſait changer de ton ſelon les gens à qui il a à faire. Quoiqu'il en ſoit, ſi jamais il arrive qu'il revienne

ſincèrement, j'ai déjà les bras ouverts : car de toutes les vertus chrétiennes, l'oubli des injures eſt, je vous jure, celle qui me coûte le moins. Point d'avances ; ce ſeroit une lâcheté : mais comptez que je ſerai toujours prêt à répondre aux ſiennes d'une manière dont il ſera content. Partez de-là, ſi jamais il vous en reparle. Je ſais que vous ne voulez pas me compromettre, & vous ſavez, je crois, que vous pouvez répondre de votre ami en toute choſe honnête. Les manœuvres de M. de Voltaire qui ont tant d'approbateurs à Genève, ne ſont pas vues du même œil à Paris. Elles y ont ſoulevé tout le monde, & balancé le bon effet de la protection des Calas. Il eſt certain que ce qu'il peut faire de mieux pour ſa gloire, eſt de ſe raccommoder avec moi.

Quand vous voudrez venir, il faudra nous concerter. Je dois aller voir Milord Maréchal avant ſon départ pour Berlin ; vous pourriez ne pas me trouver. D'ailleurs la ſaiſon n'eſt pas aſſez avancée pour le voyage de Zuric, ni même pour la promenade. Quand je vous aurai, je voudrois vous tenir un peu long-temps. J'aime mieux différer mon plaiſir, & en jouir à mon aiſe. Doutez-vous que tout ce qui vous accompagnera ne ſoit bien reçu ?



LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 4 Juin 1763.

J'AI ſi peu de bons momens en ma vie, qu'à peine eſpérois-je d'en retrouver d'auſſi doux que ceux que vous m'avez donnés. Grand merci, cher ami; ſi vous avez été content de moi, je l'ai été encore plus de vous. Cette ſimple vérité vaut bien vos éloges; aimons-nous aſſez l'un l'autre pour n'avoir plus à nous louer.

Vous me donnez pour Mlle. C...... une commiſſion dont je m'acquitterai mal, précisément à cauſe de mon eſtime pour elle. Le refroidiſſement de M. G..... me fait mal penſer de lui; j'ai revu ſon livre; il y court après l'eſprit; il s'y guinde: M. G..... n'eſt point mon homme; je ne puis croire qu'il ſoit celui de Mlle. C......: qui ne ſent pas ſon prix, n'eſt pas digne d'elle; mais qui l'a pu ſentir, & s'en détache, eſt un homme à mépriſer. Elle ne ſait ce qu'elle veut; cet homme la ſert mieux que ſon propre cœur. J'aime cent fois mieux qu'il la laiſſe pauvre & libre au milieu de vous, que de l'emmener être malheureuſe & riche en Angleterre. En vérité je ſouhaite que M. G..... ne vienne pas. Je voudrois me déguiſer, mais je ne ſaurois; je voudrois bien faire, & je ſens que je gâterai tout.

Je tombe des nues au jugement de M. de Monclar. Tous les hommes vulgaires, tous les petits littérateurs ſont faits

pour crier toujours au paradoxe, pour me reprocher d'être outré: mais lui que je croyois philoſophe, & du moins logicien: quoi, c'eſt ainſi qu'il m'a lu; c'eſt ainſi qu'il me juge! Il ne m'a donc pas entendu? Si mes principes ſont vrais, tout eſt vrai. S'ils ſont faux, tout eſt faux. Car je n'ai tiré que des conſéquences rigoureuſes & néceſſaires. Que veut-il donc dire? je n'y comprends rien. Je ſuis aſſurément comblé & honoré de ſes éloges, mais autant ſeulement que je peux l'être de ceux d'un homme de mérite qui ne m'entend pas. Du reſte, uſez de ſa lettre comme il vous plaira; elle ne peut que m'être honorable dans le public. Mais quoiqu'il diſe, il ſera toujours clair, entre vous & moi, qu'il ne m'entend point.

Je ſuis accablé de lettres de Genève. Vous ne ſauriez imaginer à la fois la bêtiſe & la hauteur de ces lettres. Il n'y en a pas une où l'auteur ne ſe porte pour mon juge, & ne me cite à ſon tribunal pour lui rendre compte de ma conduite. Un M. B...t, qui m'a envoyé toute ſa procédure, prétend que je n'ai point reçu d'affront, & que le Conſeil avoit droit de flétrir mon livre, ſans commencer par citer l'auteur. Il me dit, au ſujet de mon livre brûlé par le bourreau, que l'honneur ne ſouffre point du fait d'*un tiers*. Ce qui ſignifie, (au moins ſi ce mot de *tiers* veut dire ici quelque choſe) qu'un homme qui reçoit un ſoufflet d'un autre ne doit point ſe tenir pour inſulté. J'ai pourtant, parmi tout ce fatras, reçu une lettre qui m'a attendri juſqu'aux larmes; elle eſt anonyme, &, par une ſimplicité qui m'a touché encore en me faiſant rire, l'auteur a eu ſoin d'y renfermer le port.

Je ſouhaite de tout mon cœur que les choſes ſoient laiſſées comme elles ſont, & que je puiſſe jouir tranquillement du plaiſir de voir mes amis à Genève, ſans affaires & ſans tracas; je partirai ſitôt que j'aurai reçu de vos nouvelles. Je vous manderai le jour de notre arrivée, & je vous prierai de nous louer une chaiſe pour partir le lendemain matin. Adieu, cher ami, mille reſpects à Monſieur votre père & à Madame votre épouſe; elle n'a point à ſe plaindre, j'eſpère, de votre ſéjour à Motiers; ſi vous y avez acquis le corps d'Emile, vous n'y avez point perdu le cœur de St. Preux; & je ſuis bien sûr que vous aurez toujours l'un & l'autre pour elle.

Voici des lettres que j'ai reçues pour vous. Mille amitiés à M. Le Sage. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. A. A.

Motiers 5 Juin 1763.

VOICI, Monſieur, la petite réponſe que vous demandez aux petites difficultés qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont (*).

(*) Voici le paſſage objecté.

" Je crois qu'un homme de bien, „ dans quelque religion qu'il vive de „ bonne foi, peut être ſauvé. Mais je „ ne crois pas pour cela qu'on puiſſe „ légitimement introduire en un pays „ des religions étrangères ſans la permiſſion du Souverain; car ſi ce n'eſt „ pas directement déſobéir à Dieu, c'eſt „ déſobéir aux lois, & qui déſobéit aux „ lois déſobéit à Dieu. „

1°. Le Chriſtianiſme n'eſt que le Judaïſme expliqué & accompli. Donc les Apôtres ne tranſgreſſoient point les lois des Juifs quand ils leur enſeignoient l'Evangile : mais les Juifs les perſécutèrent, parce qu'ils ne les entendoient pas, ou qu'ils feignoient de ne les pas entendre : ce n'eſt pas la ſeule fois que le cas eſt arrivé.

2°. J'ai diſtingué les cultes où la religion eſſentielle ſe trouve, & ceux où elle ne ſe trouve pas. Les premiers ſont bons, les autres mauvais ; j'ai dit cela. On n'eſt obligé de ſe conformer à la religion particulière de l'état, & il n'eſt même permis de la ſuivre que lorſque la religion eſſentielle s'y trouve ; comme elle ſe trouve, par exemple, dans diverſes communions chrétiennes, dans le Mahométiſme, dans le Judaïſme. Mais dans le Paganiſme c'étoit autre choſe ; comme très-évidemment la religion eſſentielle ne s'y trouvoit pas, il étoit permis aux Apôtres de prêcher contre le Paganiſme, même parmi les Payens, & même malgré eux.

3°. Quand tout cela ne ſeroit pas vrai, que s'enſuivroit-il ? Bien qu'il ne ſoit pas permis aux membres de l'état d'attaquer de leur chef la foi du pays, il ne s'enſuit point que cela ne ſoit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expreſſément. Le catéchiſme vous apprend que c'eſt le cas de la prédication de l'Evangile. Parlant humainement j'ai dit le devoir commun des hommes ; mais je n'ai point dit qu'ils ne duſſent pas obéir, quand Dieu a parlé. Sa loi peut diſpenſer d'obéir aux lois humaines ; c'eſt un principe de votre foi que je n'ai point combattu. Donc en introduiſant une religion étrangère, ſans la permiſſion du ſouverain, les Apôtres n'é-

toient point coupables. Cette petite réponſe eſt, je penſe, à votre portée, & je penſe qu'elle ſuffit.

Tranquilliſez-vous donc, Monſieur, je vous prie, & ſouvenez-vous qu'un bon Chrétien ſimple & ignorant, tel que vous m'aſſurez être, devroit ſe borner à ſervir Dieu dans la ſimplicité de ſon cœur, ſans s'inquiéter ſi fort des ſentimens d'autrui.

LETTRE

A Mr. REGNAULT, à Lyon;

Au ſujet d'une offre d'argent dont il étoit chargé de la part d'un inconnu, qui, ayant appris que M. Rouſſeau relevoit d'une maladie dangereuſe, avoit ſuppoſé que ce ſecours pouvoit lui être utile.

Motiers le 21 Octobre 1763.

J'IGNORE, Monſieur, ſur quoi fondé, l'inconnu dont vous me parlez ſe croit en droit de me faire des préſens: ce que je ſais, c'eſt que ſi jamais j'en accepte, il faudra que je commence par bien connoître celui qui croira mériter la préférence, & que je penſe comme lui ſur ce point.

Je ſuis fort ſenſible aux offres obligeantes que vous me faites. N'étant pas, quant à préſent dans le cas de m'en prévaloir, je vous en fais mes remercîmens, & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE

A Mr. . . . .

Motiers . . . . . Décembre 1763.

La vérité que j'aime, Monſieur, n'eſt pas tant métaphyſique que morale; j'aime la vérité, parce que je hais le menſonge; je ne puis être inconſéquent là-deſſus que quand je ſerai de mauvaiſe foi. J'aimerois bien auſſi la vérité métaphyſique ſi je croyois qu'elle fût à notre portée; mais je n'ai jamais vu qu'elle fût dans les livres, & déſeſpérant de l'y trouver, je dédaigne leur inſtruction, perſuadé que la vérité qui nous eſt utile eſt plus près de nous, & qu'il ne faut pas pour l'acquérir un ſi grand appareil de ſcience. Votre ouvrage, Monſieur, peut donner cette démonſtration promiſe & manquée par tous les philoſophes, mais je ne puis changer de principe ſur des raiſons que je ne connois pas. Cependant votre confiance m'en impoſe, vous promettez tant, & ſi hautement, je trouve d'ailleurs tant de juſteſſe & de raiſon dans votre manière d'écrire, que je ſerois ſurpris qu'il n'y en eût pas dans votre philoſophie, & je devrois peu l'être avec ma vue courte, que vous viſſiez où je n'avois pas cru qu'on pût voir. Or, ce doute me donne de l'inquiétude, parce que la vérité que je connois, ou ce que je prends pour elle, eſt très-aimable, qu'il en réſulte pour moi un état très-doux, & que je ne conçois pas comment j'en pourrois changer ſans y perdre. Si mes ſentimens étoient démontrés, je m'inquiéterois peu

des vôtres ; mais à parler ſincèrement je ſuis allé juſqu'à la perſuaſion, ſans aller juſqu'à la conviction. Je crois, mais je ne ſais pas ; je ne ſais pas même ſi la ſcience qui me manque me ſera bonne quand je l'aurai, & ſi peut-être alors il ne faudra point que je diſe: *alto quæſivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.*

Voilà, Monſieur, la ſolution, ou du moins l'éclairciſſement des inconſéquences que vous m'avez reprochées. Cependant il me paroît bizarre que pour vous avoir dit mon ſentiment quand vous me l'avez demandé, je ſois réduit à faire mon apologie. Je n'ai pris la liberté de vous juger que pour vous complaire ; je puis m'être trompé ſans doute, mais ſe tromper n'eſt pas avoir tort.

Vous me demandez pourtant encore un conſeil ſur un ſujet très-grave, & je vais peut-être vous répondre encore tout de travers. Mais heureuſement ce conſeil eſt de ceux que jamais auteur ne demande, que quand il a déjà pris ſon parti.

Je remarquerai d'abord que la ſuppoſition que votre ouvrage renferme la découverte de la vérité, ne vous eſt pas particulière ; & ſi cette raiſon vous engage à publier votre livre, elle doit de même engager tout philoſophe à publier le ſien. J'ajouterai qu'il ne ſuffit pas de conſidérer le bien qu'un livre contient en lui-même, mais le mal auquel il peut donner lieu ; il faut ſonger qu'il trouvera peu de lecteurs judicieux, bien diſpoſés, & beaucoup de mauvais cœurs, encore plus de mauvaiſes têtes. Il faut, avant de le publier, comparer le bien & le mal qu'il peut faire, & les uſages avec les abus. Peſez bien votre livre ſur cette règle, & tenez-vous en garde

contre la partialité; c'est par celui de ces deux effets qui doit l'emporter sur l'autre, qu'il est bon ou mauvais à publier.

Je ne vous connois point, Monsieur, j'ignore quel est votre sort, votre état, votre âge, & cela pourtant doit régler mon conseil par rapport à vous. Tout ce que fait un jeune homme a moins de conséquence, & tout se répare ou s'efface avec le temps. Mais si vous avez passé la maturité, ah! pensez-y cent fois avant de troubler la paix de votre vie; vous ne savez pas quelles angoisses vous vous préparez. Pendant quinze ans, j'ai ouï dire à M. de Fontenelle que jamais livre n'avoit donné tant de plaisir que de chagrin à son auteur; c'étoit l'heureux Fontenelle qui disoit cela. Monsieur, dans la question sur laquelle vous me consultez, je ne puis vous parler que par mon exemple; jusqu'à quarante ans je fus sage; à quarante ans je pris la plume, & je la pose avant cinquante, malgré quelques vains succès, maudissant tous les jours de ma vie celui où mon sot orgueil me la fit prendre, où je vis mon bonheur, mon repos, ma santé s'en aller en fumée, sans espoir de les recouvrer jamais. Voilà l'homme à qui vous demandez conseil.

Je vous salue de tout mon cœur.



LETTRE

A Mr. . . . . .

Il faut vous faire réponſe, Monſieur, puiſque vous la voulez abſolument, & que vous la demandez en termes ſi honnêtes. Il me ſemble pourtant qu'à votre place, je me ſerois moins obſtiné à l'exiger. Je me ſerois dit : j'écris parce que j'ai du loiſir, & que cela m'amuſe ; l'homme à qui je m'adreſſe peut n'être pas dans le même cas, & nul n'eſt tenu à une correſpondance qu'il n'a point acceptée : j'offre mon amitié à un homme que je ne connois point, & qui me connoît encore moins ; je la lui offre ſans autre titre auprès de lui, que les louanges que je lui donne, & que je me donne ; ſans ſavoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver, ſans ſavoir ſi mille autres ne lui font pas la même offre avec le même droit, comme ſi l'on pouvoit ſe lier ainſi de loin ſans ſe connoître, & devenir inſenſiblement l'ami de toute la terre. L'idée d'écrire à un homme dont on lit les ouvrages, & dont on veut avoir une lettre à montrer, eſt-elle donc ſi ſingulière qu'elle ne puiſſe être venue qu'à moi ſeul ? & ſi elle étoit venue à beaucoup de gens, faudroit-il que cet homme paſsât ſa vie à faire réponſe à des foules d'amis inconnus, & qu'il négligeât pour eux ceux qu'il s'eſt choiſis ? On dit qu'il s'eſt retiré dans une ſolitude, cela n'annonce pas un grand penchant à faire de nouvelles connoiſſances. On aſſure auſſi qu'il n'a pour tout bien que le fruit de ſon

travail ; cela ne laiſſe pas un grand loiſir pour entretenir un commerce oiſeux. Si par deſſus tout cela, peut-être il eût perdu la ſanté, s'il étoit tourmenté d'une maladie cruelle & douloureuſe, qui le laiſsât à peine en état de vaquer aux ſoins indiſpenſables, ce ſeroit une tyrannie bien injuſte & bien cruelle de vouloir qu'il paſsât ſa vie à répondre à des foules de déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur temps, uſeroient très-prodiguement du ſien. Laiſſons donc ce pauvre homme en repos dans ſa retraite; n'augmentons pas le nombre des importuns qui la troublent chaque jour ſans diſcrétion, ſans retenue, & même ſans humanité. Si ſes écrits m'inſpirent pour lui de la bienveillance, & que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai point cet honneur en exigeant de lui des réponſes ; & je lui donnerai ſans trouble & ſans peine, le plaiſir d'apprendre qu'il y a dans le monde d'honnêtes gens qui penſent bien de lui, & qui n'en exigent rien.

Voilà, Monſieur, ce que je me ſerois dit, ſi j'avois été à votre place ; chacun à ſa manière de penſer: je ne blâme point la vôtre, mais je crois la mienne plus équitable. Peut-être ſi je vous connoiſſois, me féliciterois-je beaucoup de votre amitié ; mais content des amis que j'ai, je vous déclare que je n'en veux point faire de nouveaux ; & quand je le voudrois, il ne ſeroit pas raiſonnale que j'allaſſe choiſir pour cela des inconnus ſi loin de moi. Au reſte, je ne doute ni de votre eſprit, ni de votre mérite. Cependant le ton militaire & galant dont vous parlez de conquérir mon cœur, ſeroit, je crois, plus de miſe auprès des femmes qu'il ne le ſeroit avec moi.

LETTRE
A Mde. DE LUZE.

A Motiers le 17 Mars 1764.

Il eſt dit, Madame, que j'aurai toujours beſoin de votre indulgence, moi qui voudrois mériter toutes vos bontés. Si je pouvois changer une réponſe en viſite, vous n'auriez pas à vous plaindre de mon inexactitude, & vous me trouveriez peut-être auſſi importun qu'à préſent vous me trouvez négligent. Quand viendra ce temps précieux, où je pourrai aller au Biez réparer mes fautes, ou du moins en implorer le pardon? Ce ne ſera point, Madame, pour voir ma mince figure que je ferai ce voyage; j'aurai un motif d'empreſſement plus ſatisfaiſant & plus raiſonnable. Mais permettez-moi de me plaindre de ce qu'ayant bien voulu loger ma reſſemblance, vous n'avez pas voulu me faire la faveur toute entière, en permettant qu'elle vous vînt de moi. Vous ſavez que c'eſt une vanité qui n'eſt pas permiſe, d'oſer offrir ſon portrait; mais vous avez craint peut-être que ce ne fût une trop grande faveur de le demander; votre but étoit d'avoir une image, & non d'enorgueillir l'original. Auſſi pour me croire chez vous, il faut que j'y ſois en perſonne, & il faut tout l'accueil obligeant que vous daignez m'y faire pour ne pas me rendre jaloux de moi.

Permettez, Madame, que je remercie ici Mde. de Faugnes de l'honneur de ſon ſouvenir, & que je l'aſſure de mon reſpect. Daignez agréer pour vous la même aſſurance & préſenter mes ſalutations à M. De Luze.

LETTRE

A Mde. DE V.......

A Motiers le 13 Mai 1764.

QUOIQUE tout ce que vous m'écrivez, Madame, me ſoit intéreſſant, l'article le plus important de votre dernière lettre en mérite une toute entière, & fera l'unique ſujet de celle-ci. Je parle des propoſitions qui vous ont fait hâter votre retraite à la campagne. La réponſe négative que vous y avez faite, & le motif qui vous l'a inſpirée, ſont, comme tout ce que vous faites, marqués au çoin de la ſageſſe & de la vertu; mais je vous avoue, mon aimable voiſine, que les jugemens que vous portez ſur la conduite de la perſonne, me paroiſſent bien ſévères, & je ne puis vous diſſimuler que, ſachant combien ſincèrement il vous étoit attaché, loin de voir dans ſon éloignement un ſigne de tiédeur, j'y ai bien plutôt vu les ſcrupules d'un cœur qui croit avoir à ſe défier de lui-même; & le genre de vie qu'il choiſit à ſa retraite montre aſſez ce qui l'y a déterminé. Si un amant quitté pour la dévotion, ne doit pas ſe croire oublié, l'indice eſt bien plus fort dans les hommes; & comme cette reſſource leur eſt moins naturelle, il faut qu'un beſoin plus puiſſant les force d'y recourir. Ce qui m'a confirmé dans mon ſentiment, c'eſt ſon empreſſement à revenir, du moment qu'il a cru pouvoir écouter ſon penchant ſans crime; & cette démarche, dont

votre délicateſſe me paroît offenſée, eſt à mes yeux une preuve de la ſienne, qui doit lui mériter toute votre eſtime, de quelque manière que vous enviſagiez d'ailleurs ſon retour.

Ceci, Madame, ne diminue abſolument rien de la ſolidité de vos raiſons, quant à vos devoirs envers vos enfans. Le parti que vous prenez eſt, ſans contredit, le ſeul dont ils n'aient pas à ſe plaindre, & le plus digne de vous; mais ne gâtez pas un acte de vertu ſi grand & ſi pénible, par un dépit déguiſé, & par un ſentiment injuſte envers un homme auſſi digne de votre eſtime par ſa conduite, que vous-même êtes par la vôtre digne de l'eſtime de tous les honnêtes gens. J'oſerai dire plus; votre motif fondé ſur vos devoirs de mère eſt grand & preſſant; mais il peut n'être que ſecondaire. Vous êtes trop jeune encore, vous avez un cœur trop tendre, & plein d'une inclination trop ancienne, pour n'être pas obligée à compter avec vous-même dans ce que vous devez ſur ce point à vos enfans. Pour bien remplir ſes devoirs, il ne faut point s'en impoſer d'inſupportables: rien de ce qui eſt juſte & honnête n'eſt illégitime; quelque chers que vous ſoient vos enfans, ce que vous leur devez, ſur cet article, n'eſt point ce que vous deviez à votre mari. Peſez donc les choſes en bonne mère, mais en perſonne libre. Conſultez ſi bien votre cœur que vous faſſiez leur avantage, mais ſans vous rendre malheureuſe: car vous ne leur devez pas juſques-là. Après cela, ſi vous perſiſtez dans vos refus, je vous en reſpecterai davantage; mais ſi vous cédez, je ne vous en eſtimerai pas moins.

Je n'ai pu refuſer à mon zèle de vous expoſer mes ſentimens

ſur

ſur une matière ſi importante, & dans le moment où vous êtes à temps de délibérer. M. de ***. ne m'a écrit ni fait écrire; je n'ai de ſes nouvelles ni directement ni indirectement; & quoique nos anciennes liaiſons m'ayent laiſſé de l'attachement pour lui, je n'ai eu nul égard à ſon intérêt, dans ce que je viens de vous dire. Mais moi que vous laiſsâtes lire dans votre cœur, & qui en vis ſi bien la tendreſſe & l'honnêteté; moi, qui quelquefois vis couler vos larmes, je n'ai point oublié l'impreſſion qu'elles m'ont faite, & je ne ſuis pas ſans crainte ſur celle qu'elles ont pu vous laiſſer. Mériterois-je l'amitié dont vous m'honorez, ſi je négligeois en ce moment les devoirs qu'elle impoſe?

LETTRE

A Mr. DE S.........

A Motiers le 20 Mai 1764.

METTEZ-VOUS à ma place, Monſieur, & jugez-vous. Quand, trop facile à céder à vos avances, j'épanchois mon cœur avec vous, vous me trompiez. Qui me répondra qu'aujourd'hui vous ne me trompez pas encore? Inquiet de votre long ſilence, je me ſuis fait informer de vous à la cour de Vienne; votre nom n'y eſt connu de perſonne. Ici votre honneur eſt compromis, & depuis votre départ, une ſalope, appuyée de certaines gens, vous a chargé d'un enfant. Qu'êtes-vous allé faire à Paris? Qu'y faites-vous maintenant, logé préci-

ſément dans la rue qui a le plus mauvais renom? Que voulez-vous que je penſe? J'eus toujours du penchant à vous aimer; mais je dois ſubordonner mes goûts à la raiſon, & je ne veux pas être dupe. Je vous plains; mais je ne puis vous rendre ma confiance, que je n'aye des preuves que vous ne me trompez plus.

Vous avez ici des effets dans deux malles dont une eſt à moi. Diſpoſez de ces effets, je vous prie; puiſqu'ils vous doivent être utiles, & qu'ils m'embarraſſeroient, dans le tranſport des miens, ſi je quittois Motiers. Vous me paroiſſez être dans le beſoin; je ne ſuis pas non plus trop à mon aiſe. Cependant ſi vos beſoins ſont preſſans, & que les dix louis, que vous n'acceptâtes pas l'année dernière, puiſſent y porter quelque remède, parlez-moi clairement. Si je connoiſſois mieux votre état, je vous préviendrois; mais je voudrois vous ſoulager, non vous offenſer.

Vous êtes dans un âge où l'ame a déjà pris ſon pli, & où les retours à la vertu ſont difficiles. Cependant les malheurs ſont de grandes leçons, puiſſiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même! Il eſt certain que vous étiez fait pour être un homme de mérite. Ce ſeroit grand dommage que vous trompaſſiez votre vocation. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous, & ſi j'achevois de vous en croire indigne, je m'en conſolerois difficilement.

✕

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . U.

. . . . . 12 *Septembre* 1764.

Je prends le parti, Monfieur, fuivant votre idée, d'attendre ici votre paffage; s'il arrive que vous alliez à Creffier, je pourrai prendre celui de vous y fuivre, & c'eft de tous les arrangemens celui qui me plaira le plus. En ce cas-là j'irai feul, c'eft-à-dire, fans Mlle. le Vaffeur, & je refterai feulement deux ou trois jours pour effai, ne pouvant guères m'éloigner en ce moment plus long-temps d'ici. Je comprends au temps que demande la Dame Guinchard pour fes préparatifs, qu'elle me prend pour un Sibarite. Peut-être auffi veut-elle foutenir la réputation du cabaret de Creffier, mais cela lui fera difficile; puifque les plats, quoique bons, n'en font pas la bonne chère, & qu'on n'y remplace pas l'hôte par un cuifinier. Vous avez à Monlezi un autre hôte qui n'eft pas plus facile à remplacer, & des hôteffes qui le font encore moins. Monlezi doit être une efpèce de Mont Olympe pour tout ce qui l'habite en pareille compagnie. Bon jour, Monfieur, quand vous reviendrez parmi les mortels, n'oubliez pas, je vous prie, celui de tous qui vous honore le plus, & qui veut vous offrir au lieu d'encens, des fentimens qui le valent bien.

LETTRE

A Mr. M.

...... Le 14 Octobre 1764.

J'AI reçu, Monfieur, au retour d'une tournée que j'ai faite dans nos montagnes, votre lettre du 4 Août, & l'ouvrage que vous y avez joint. J'y ai trouvé des fentimens, de l'honnêteté, du goût; & il m'a rappelé avec plaifir notre ancienne connoiffance. Je ne voudrois pourtant pas qu'avec le talent que vous paroiffez avoir, vous en bornaffiez l'emploi à de pareilles bagatelles.

Ne fongez pas, Monfieur, à venir ici avec une femme & douze cent livres de rente viagère pour toute fortune. La liberté met ici tout le monde à fon aife. Le commerce qu'on ne gêne point, y fleurit; on y a beaucoup d'argent & peu de denrées; ce n'eft pas le moyen d'y vivre à bon marché. Je vous confeille auffi de bien fonger, avant de vous marier, à ce que vous allez faire. Une rente viagère n'eft pas une grande reffource pour une famille. Je remarque, d'ailleurs, que tous les jeunes gens à marier trouvent des Sophies; mais je n'entends plus parler de Sophies auffitôt qu'ils font mariés.

Je vous falue, Monfieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A Mr. L. . . . . D.

A Motiers le 14 Octobre 1764.

VOICI, Monſieur, celle des trois eſtampes que vous m'avez envoyées qui, dans le nombre des gens que j'ai conſultés, a eu la pluralité des voix. Pluſieurs cependant préfèrent celle qui eſt en habit français, & l'on peut balancer avec raiſon, puiſque l'une & l'autre ont été gravées ſur le même portrait, peint par M. de la Tour. Quant à l'eſtampe où le viſage eſt de profil, elle n'a pas la moindre reſſemblance; il paroît que celui qui l'a faite ne m'avoit jamais vu, & il s'eſt même trompé ſur mon âge.

Je voudrois, Monſieur, être digne de l'honneur que vous me faites. Mon portrait figure mal parmi ceux des grands philoſophes dont vous me parlez; mais j'oſe croire qu'il n'eſt pas déplacé parmi ceux des amis de la juſtice & de la vérité. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE A Mr. DELEYRE.

...... 17 *Octobre* 1764.

J'ai le cœur ſurchargé de mes torts, cher Deleyre; je comprends par votre lettre qu'il m'eſt échappé, dans un moment d'humeur, des expreſſions déſobligeantes, dont vous auriez raiſon d'être offenſé, s'il ne falloit pardonner beaucoup à mon tempérament & à ma ſituation. Je ſens que je me ſuis mis en colère ſans ſujet, & dans une occaſion où vous méritiez d'être déſabuſé & non querellé. Si j'ai plus fait, & que je vous aye outragé, comme il ſemble par vos reproches, j'ai fait, dans un emportement ridicule, ce que dans nul autre temps je n'aurois fait avec perſonne, & bien moins encore avec vous. Je ſuis inexcuſable, je l'avoue, mais je vous ai offenſé ſans le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention, je vous en ſupplie. Il eſt permis aux autres hommes de n'être que juſtes, mais les amis doivent être clémens.

Je reviens de longues courſes que j'ai fait dans nos montagnes, & même juſqu'en Savoie, où je comptois aller prendre à Aix les bains pour une ſciatique naiſſante qui, par ſon progrès, m'ôtoit le ſeul plaiſir qui me reſte dans la vie, ſavoir la promenade. Il a fallu revenir, ſans avoir été juſques-là. Je trouve en rentrant chez moi des tas de paquets & de lettres à faire tourner la tête. Il faut abſolument répondre au tiers de tout cela, pour le moins. Quelle tâche! Pour

ſurcroît, je commence à ſentir cruellement les approches de l'hiver, ſouffrant, occupé, ſurtout ennuyé, jugez de ma ſituation ! N'attendez donc de moi, juſqu'à ce qu'elle change, ni de fréquentes ni de longues lettres, mais ſoyez bien convaincu que je vous aime, que je ſuis fâché de vous avoir offenſé, & que je ne puis être bien avec moi-même, juſqu'à ce que j'aye fait ma paix avec vous.

LETTRE

A Mr. F. . . . . . . R.

Au ſujet du Mémoire de M. de J. . . . . . ſur les mariages des Proteſtans.

Motiers 18 Octobre 1764.

Voici, Monſieur, le mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il m'a paru fort bien fait ; il dit aſſez, & ne dit rien de trop. Il y auroit ſeulement quelques petites fautes de langue à corriger, ſi l'on vouloit le donner au public. Mais ce n'eſt rien ; l'ouvrage eſt bon, & ne ſent point trop ſon théologien.

Il me paroît que depuis quelque temps, le gouvernement de France, éclairé par quelques bons écrits, ſe rapproche aſſez d'une tolérance tacite en faveur des Proteſtans. Mais je penſe auſſi que le moment de l'expulſion des Jéſuites le force à plus de circonſpection que dans un autre temps, de peur que ces pères, & leurs amis ne ſe prévalent de cette

indulgence, pour confondre leur cause avec celle de la religion. Cela étant, ce moment ne seroit pas le plus favorable pour agir à la cour; mais en attendant qu'il vint, on pourroit continuer d'inftruire & d'intéreffer le public par des écrits fages & modérés, forts de raifons d'état, claires & précifes, & dépouillées de toutes ces aigres & puériles déclamations trop ordinaires aux gens d'Eglife. Je crois même qu'on doit éviter d'irriter trop le clergé Catholique; il faut dire ces faits fans les charger de réflexions offenfantes. Concevez, au contraire, un mémoire adreffé aux Evêques de France en termes décens & refpectueux, & où, fur des principes qu'ils n'oferoient défavouer, on interpelleroit leur équité, leur charité, leur commifération, leur patriotifme, & même leur Chriftianifme: ce mémoire, je le fais bien, ne changeroit pas leur volonté, mais il leur feroit honte de la montrer, & les empêcheroit peut-être de perfécuter fi ouvertement & fi durement nos malheureux frères. Je puis me tromper; voilà ce que je penfe. Pour moi je n'écrirai point; cela ne m'eft pas poffible: mais partout où mes foins & mes confeils pourront être utiles aux opprimés, ils trouveront toujours en moi dans leur malheur, l'intérêt & le zèle que dans les miens je n'ai trouvé chez perfonne.



LETTRE

LETTRE

A Mde. P**.

Motiers 24 Octobre 1764.

J'ai reçu vos deux lettres, Madame: c'eſt avouer tous mes torts; ils ſont grands, mais involontaires; ils tiennent aux déſagrémens de mon état. Tous les jours je voulois vous répondre, & tous les jours des réponſes plus indiſpenſables venoient renvoyer celle-là: car enfin avec la meilleure volonté du monde, on ne ſauroit paſſer la vie à faire des réponſes du matin juſqu'au ſoir. D'ailleurs je n'en connois point de meilleure aux ſentimens obligeans dont vous m'honorez, que de tâcher d'en être digne, & de vous rendre ceux qui vous ſont dûs. Quant aux opinions ſur leſquelles vous me marquez que nous ne ſommes pas d'accord, qu'aurois-je à dire? moi qui ne diſpute jamais avec perſonne, qui trouve très-bon que chacun ait ſes idées, & qui ne veux pas plus qu'on ſe ſoumette aux miennes, que me ſoumettre à celles d'autrui. Ce qui me ſembloit utile & vrai, j'ai cru de mon devoir de le dire; mais je n'eus jamais la manie de vouloir le faire adopter, & je réclame pour moi la liberté que je laiſſe à tout le monde. Nous ſommes d'accord, Madame, ſur les devoirs des gens de bien, je n'en doute point. Gardons au reſte, vous vos ſentimens, moi les miens, & vivons en paix. Voilà mon avis. Je vous ſalue, Madame, avec reſpect & de tout mon cœur.

LETTRE
A M^r. Du PEYROU.

A Motiers le 29 Novembre 1764.

Le temps & mes tracas ne me permettent pas, Monſieur, de répondre à préſent à votre dernière lettre, dont pluſieurs articles m'ont ému & pénétré ; je deſtine uniquement cel - ci à vous conſulter ſur un article qui m'intéreſſe, & ſur lequel je vous épargnerois cette importunité, ſi je connoiſſois quelqu'un qui me parut plus digne que vous de toute ma confiance.

Vous ſavez que je médite depuis long - temps de prendre le dernier congé du public par une édition générale de mes écrits, pour paſſer dans la retraite & le repos le reſte des jours qu'il plaira à la Providence de me départir. Cette entrepriſe doit m'aſſurer du pain, ſans lequel il n'y a ni repos ni liberté parmi les hommes : le recueil ſera d'ailleurs le monument ſur lequel je compte obtenir de la poſtérité le redreſſement des jugemens iniques de mes contemporains. Jugez par - là ſi je dois regarder comme importante pour moi, une entrepriſe ſur laquelle mon indépendance & ma réputation ſont fondées.

Le libraire Fauche aidé d'une ſociété, jugeant que cette affaire lui peut être avantageuſe, déſire de s'en charger, & preſſentant l'obſtacle que vos Miniſtraux peuvent mettre à ſon exécution, il projette, en ſuppoſant l'agrément du Conſeil

d'Etat, dont pourtant je doute, d'établir ſon imprimerie à Motiers. Ce qui me ſeroit très-commode ; & il eſt certain qu'à conſidérer la choſe en hommes d'état, tous les membres du gouvernement doivent favoriſer une entrepriſe qui verſera peut-être cent mille écus dans le pays.

Cet agrément donc ſuppoſé, (c'eſt ſon affaire) il reſte à ſavoir ſi ce ſera la mienne de conſentir à cette propoſition & de me lier par un traité en forme. Voilà, Monſieur, ſur quoi je vous conſulte. Premièrement, croyez-vous que ces gens-là puiſſent être en état de conſommer cette affaire avec honneur, ſoit du côté de la dépenſe, ſoit du côté de l'exécution ? Car l'édition que je propoſe de faire étant deſtinée aux grandes bibliothéques, doit être un chef-d'œuvre de typographie, & je n'épargnerai point ma peine pour que c'en ſoit un de correction. En ſecond lieu, croyez-vous que les engagemens qu'ils prendront avec moi, ſoient aſſez ſûrs pour que je puiſſe y compter & n'avoir plus de ſouci là-deſſus le reſte de ma vie ? En ſuppoſant qu'oui, voudrez-vous bien m'aider de vos ſoins & de vos conſeils pour établir mes ſûretés ſur un fondement ſolide ? Vous ſentez que mes infirmités croiſſant, & la vieilleſſe avançant par deſſus le marché, il ne faut pas que, hors d'état de gagner mon pain, je m'expoſe au danger d'en manquer. Voilà l'examen que je ſoumets à vos lumières, & je vous prie de vous en occuper par amitié pour moi. Votre réponſe, Monſieur, réglera la mienne. J'ai promis de la donner dans quinze jours. Marquez-moi, je vous prie, avant ce temps-là votre ſentiment ſur cette affaire, afin que je puiſſe me déterminer.

LETTRE

A Mr. L. . . . . D.

A Motiers le 9 Décembre 1764.

JE voudrois, Monſieur, pour contenter votre obligeante fantaiſie, pouvoir vous envoyer le profil que vous me demandez; mais je ne ſuis pas en lieu à trouver aiſément quelqu'un qui le ſache tracer. J'eſpérois me prévaloir pour cela de la viſite qu'un graveur hollandois qui va s'établir à Morat, avoit deſſein de me faire; mais il vient de me marquer que des affaires indiſpenſables ne lui en laiſſoient pas le temps. Si M. Liotard fait un tour juſqu'ici, comme il paroît le déſirer, c'eſt une autre occaſion dont je profiterai pour vous complaire, pour peu que l'état cruel où je ſuis m'en laiſſe le pouvoir. Si cette ſeconde occaſion me manque, je n'en vois pas de prochaine qui puiſſe y ſuppléer. Au reſte, je prends peu d'intérêt à ma figure, j'en prends peu même à mes livres; mais j'en prends beaucoup à l'eſtime des honnêtes gens dont les cœurs ont lu dans le mien. C'eſt dans le vif amour du juſte & du vrai, c'eſt dans des penchans bons & honnêtes qui, ſans doute, m'attacheroient à vous, que je voudrois vous faire aimer ce qui eſt véritablement moi, & vous laiſſer de mon effigie intérieure un ſouvenir qui vous fût intéreſſant. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M^r. D'IVERNOIS.

A Motiers le 29 Décembre 1764.

Les vacherins que vous m'envoyez, seront distribués en votre nom dans votre famille. La caisse de vin de Lavaux que vous m'annoncez ne sera reçue qu'en payant le prix, sans quoi elle restera chez M. d'Ivernois. Je croyois que vous feriez quelque attention à ce dont nous étions convenus ici; puisque vous n'y voulez pas avoir égard, ce sera désormais mon affaire; & je vous avoue que je commence à craindre que le train que vous avez pris, ne produise entre nous une rupture qui m'affligeroit beaucoup. Ce qu'il y a de parfaitement sûr, c'est que personne au monde ne sera bien reçu à vouloir me faire des présens par force; les vôtres, Monsieur, sont si fréquens, & j'ose dire, si obstinés, que de la part de tout autre homme en qui je reconnoîtrois moins de franchise, je croirois qu'ils cachent quelque vue secrète, qui ne se découvriroit qu'en temps & lieu.

Mon cher Monsieur, vivons bons amis, je vous en supplie. Les soins que vous vous donnez pour mes petites commissions, me sont très-précieux. Si vous voulez que je croie qu'ils ne vous sont pas importuns, faites-moi des comptes si exacts qu'il n'y soit pas même oublié le papier pour les paquets ou la ficelle des emballages. A cette condition j'accepte vos soins obligeans, & toute mon affection ne vous

eſt pas moins acquiſe que ma reconnoiſſance vous eſt dûe. Mais de grâce ne rendez pas là-deſſus une troiſième explication néceſſaire; car elle ſeroit la dernière bien ſurement.

Vous trouverez ci-jointe la copie de la lettre de remercîment que M. C**. m'a écrite. Comment ſe peut-il qu'avec un cœur ſi aimant & ſi tendre je ne trouve partout que haine & que malveillans ? Je ne puis là-deſſus me vaincre ; l'idée d'un ſeul ennemi quoiqu'injuſte, me fait ſécher de douleur. Genevois, Genevois, il faut que mon amitié pour vous me coûte à la fin la vie.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . . U.

. . . . . . 31 *Décembre* 1764.

VOTRE lettre m'a touché juſqu'aux larmes. Je vois que je ne me ſuis pas trompé, & que vous avez une ame honnête. Vous ſerez un homme précieux à mon cœur. Liſez l'imprimé ci-joint. (*) Voilà, Monſieur, à quels ennemis j'ai à faire ; voilà les armes dont ils m'attaquent. Renvoyez-moi cette pièce quand vous l'aurez lue ; elle entrera dans les monumens de l'hiſtoire de ma vie. O! quand un jour le voile ſera tiré, que la poſtérité m'aimera ! qu'elle bénira ma mémoire ! Vous, aimez-moi maintenant, & croyez que je n'en ſuis pas indigne. Je vous embraſſe.

(*) Le libelle intitulé : *Sentimens des Citoyens.*

LETTRE A Mr. DE GAUFFECOURT.

A Motiers-Travers le 12 Janvier 1765.

Je ſuis bien aiſe, mon cher Papa, que vous puiſſiez enviſager dans la ſérénité de votre paiſible apathie, les agitations & les traverſes de ma vie, & que vous ne laiſſiez pas de prendre aux ſoupirs qu'elles m'arrachent, un intérêt digne de notre ancienne amitié.

Je voudrois encore plus que vous, que le *moi* parut moins dans les lettres écrites de la montagne ; mais ſans le *moi* ces lettres n'auroient point exiſté. Quand on fit expirer le malheureux Calas ſur la roue, il lui étoit difficile d'oublier qu'il étoit là.

Vous doutez qu'on permette une réponſe. Vous vous trompez, ils répondront par des libelles diffamatoires. C'eſt ce que j'attend pour achever de les écraſer. Que je ſuis heureux qu'on ne ſe ſoit pas aviſé de me prendre par des careſſes! J'étois perdu ; je ſens que je n'aurois jamais réſiſté. Grâce au ciel on ne m'a pas gâté de ce côté - là, & je me ſens inébranlable par celui qu'on a choiſi. Ces gens - là feront tant qu'ils me rendront grand & illuſtre ; au lieu que naturellement je ne devois être qu'un petit garçon. Tout ceci n'eſt pas fini : vous verrez la ſuite, & vous ſentirez, je l'eſpère, que les outrages & les libelles n'auront pas avili votre ami. Mes ſalutations, je vous prie, à M. de Quinſonas : les

deux lignes qu'il a jointes à votre lettre me ſont précieuſes ; ſon amitié me paroît déſirable, & il ſeroit bien doux de la former par un médiateur tel que vous.

Je vous prie de faire dire à M. Bourgeois que je n'oublie point ſa lettre, mais que j'attends pour y répondre, d'avoir quelque choſe de poſitif à lui marquer. Je ſuis fâché de ne pas ſavoir ſon adreſſe.

Bon jour, bon papa, parlez-moi de temps en temps de votre ſanté & de votre amitié. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. Il paroît à Genève une eſpèce de déſir de ſe rapprocher de part & d'autre. Plut à Dieu que ce déſir fût ſincère d'un côté, & que j'euſſe la joie de voir finir des diviſions dont je ſuis la cauſe innocente ! Plut à Dieu que je puſſe contribuer moi-même à cette bonne œuvre, par toutes les déférences & ſatisfactions que l'honneur peut me permettre ! Je n'aurois rien fait de ma vie d'auſſi bon cœur, & dès ce moment je me tairois pour jamais.

LETTRE
A MILORD MARÉCHAL.

......26 *Janvier* 1765.

J'ESPÉROIS, Milord, finir ici mes jours en paix ; je ſens que cela n'eſt pas poſſible. Quoique je vive en toute ſûreté dans ce pays ſous la protection du Roi, je ſuis trop près de

de Genève & de Berne qui ne me laifferont point en repos. Vous favez à quel ufage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille enduit de boue qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force, pour me mettre en pièces tout à leur aife, fans que je puiffe crier. Il faut donc fuir malgré mes maux, malgré ma pareffe; il faut chercher quelqu'endroit paifible où je puiffe refpirer. Mais où aller? Voilà, Milord, fur quoi je vous confulte.

Je ne vois que deux pays à choifir: l'Angleterre ou l'Italie. L'Angleterre feroit bien plus felon mon humeur, mais elle eft moins convenable à ma fanté, & je ne fais pas la langue, grand inconvénient quand on s'y tranfplante feul. D'ailleurs il y fait fi cher vivre qu'un homme qui manque de grandes reffources, n'y doit point aller, à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer, chofe que je ne ferai de ma vie; cela eft plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort, & mon état à tous égards, me le rend de beaucoup préférable; mais j'ai befoin de protection pour qu'on m'y laiffe tranquille. Il faudroit que quelqu'un des Princes de ce pays-là m'accordât un afile dans quelqu'une de fes maifons, afin que le Clergé ne pût me chercher querelle, fi par hafard la fantaifie lui en prenoit: & cela ne me paroît ni bienféant à demander, ni facile à obtenir, quand on ne connoît perfonne. J'aimerois affez le féjour de Venife que je connois déjà. Mais quoique Jéfus ait défendu la vengeance à fes Apôtres, St. Marc ne fe pique pas d'obéir fur ce point. J'ai penfé que fi le Roi ne dédaignoit pas de m'honorer de quelque apparente com-

miſſion, ou de quelque titre ſans fonctions, comme ſans appointemens (& qui ne ſignifiât rien, que l'honneur que j'aurois d'être à lui) je pourrois ſous cette ſauve-garde, ſoit à Veniſe, ſoit ailleurs jouir en sûreté du reſpect qu'on porte à tout ce qui lui appartient. Voyez, Milord, ſi dans cette occurrence, votre ſollicitude paternelle imagineroit quelque choſe, pour me préſerver d'aller, ... (*) Ce qui feroit finir aſſez triſtement une vie bien malheureuſe. C'eſt une choſe bien précieuſe à mon cœur que le repos, mais qui me feroit bien plus précieuſe encore, ſi je la tenois de vous. Au reſte ceci n'eſt qu'une idée qui me vient, & qui peut-être eſt très - ridicule. Un mot de votre part, me décidera ſur ce qu'il en faut penſer.

LETTRE

A Mʳ. BALLIERE.

A Motiers le 28 Janvier 1765.

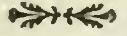
Deux envois de M. Ducheſne, qui ont demeuré très-long-temps en route, m'ont apporté, Monſieur, l'un votre lettre, & l'autre votre livre (**). Voilà ce qui m'a fait retarder ſi long-temps à vous remercier de l'une & de l'autre. Que ne donnerois-je pas pour avoir pu conſulter votre ouvrage ou

(*) Cette lacune eſt indéchiffrable dans le brouillon de l'auteur. Il paroit qu'il y a *ſans* ou bien *ſous les plombs*, expreſſion que je ne comprends pas. *Note de l'Editeur.*

(**) Un exemplaire de la *Théorie de la Muſique.*

vos lumières, il y a dix ou douze ans, lorſque je travaillois à raſſembler les articles mal digérés que j'avois faits pour l'Encyclopédie ? Aujourd'hui que cette collection eſt achevée, & que tout ce qui s'y rapporte eſt entièrement effacé de mon eſprit, il n'eſt plus temps de reprendre cette longue & ennuyeuſe beſogne, malgré les erreurs & les fautes dont elle fourmille. J'ai pourtant le plaiſir de ſentir quelquefois que j'étois, pour ainſi dire, à la piſte de vos découvertes, & qu'avec un peu plus d'étude & de méditation, j'aurois pu peut-être en atteindre quelques-unes. Car, par exemple, j'ai très-bien vu que l'expérience qui ſert de principe à M. Rameau, n'eſt qu'une partie de celle des aliquotes, & que c'eſt de cette dernière, priſe dans ſa totalité, qu'il faut déduire le ſyſtême de notre harmonie : mais je n'ai eu du reſte que des demi-lueurs qui n'ont fait que m'égarer. Il eſt trop tard pour revenir maintenant ſur mes pas, & il faut que mon ouvrage reſte avec toutes ſes fautes, ou qu'il ſoit refondu dans une ſeconde édition par une meilleure main. Plut à Dieu, Monſieur, que cette main fût la vôtre ! vous trouveriez peut-être aſſez de bonnes recherches toutes faites pour vous épargner le travail du manœuvre, & vous laiſſer ſeulement celui de l'architecte & du théoricien.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.



LETTRE

A Mr. DU PEYROU.

A Motiers le 31 Janvier 1765.

VOICI, Monſieur, deux exemplaires de la pièce que vous avez déjà vue, & que j'ai fait imprimer à Paris. C'étoit la meilleure réponſe qu'il me convenoit d'y faire.

Voici auſſi la procuration ſur votre dernier modèle, je doute qu'elle puiſſe avoir ſon uſage. Pourvu que ce ne ſoit ni votre faute ni la mienne, il importe peu que l'affaire ſe rompe; naturellement je dois m'y attendre, & je m'y attends.

Voici enfin la lettre de M. de Buffon, de laquelle je ſuis extrêmement touché. Je veux lui écrire; mais la criſe horrible où je ſuis ne me le permettra pas ſitôt. Je vous avoue cependant que je n'entends pas bien le conſeil qu'il me donne, de ne pas me mettre à dos M. de Voltaire; c'eſt comme ſi l'on conſeilloit à un paſſant attaqué dans un grand chemin, de ne pas ſe mettre à dos le brigand qui l'aſſaſſine. Qu'ai-je fait pour m'attirer les perſécutions de M. de Voltaire, & qu'ai-je à craindre de pire de ſa part? M. de Buffon veut-il que je fléchiſſe ce tigre altéré de mon ſang? Il ſait bien que rien n'appaïſe, ni ne fléchit jamais la fureur des tigres. Si je rampois devant Voltaire, il en triompheroit ſans doute, mais il ne m'en égorgeroit pas moins. Des baſſeſſes me déshonoreroient, & ne me ſauveroient pas. Mon-

ſieur, je ſais ſouffrir ; j'eſpère apprendre à mourir ; & qui ſait cela n'a jamais beſoin d'être lâche.

Il a fait jouer les pantins de Berne à l'aide de ſon ame damnée le Jéſuite B......d ; il joue à préſent le même jeu en Hollande. Toutes les puiſſances plient ſous l'ami des miniſtres tant politiques que presbytériens. A cela que puis-je faire ? Je ne doute preſque pas du ſort qui m'attend ſur le canton de Berne, ſi j'y mets les pieds ; cependant j'en aurai le cœur net & je veux voir juſqu'où, dans ce ſiècle auſſi doux qu'éclairé, la philoſophie & l'humanité ſeront pouſſées. Quand l'inquiſiteur Voltaire m'aura fait brûler, cela ne ſera pas plaiſant pour moi, je l'avoue ; mais avouez auſſi que pour la choſe, cela ne ſauroit l'être plus.

Je ne ſais pas encore ce que je deviendrai cet été. Je me ſens ici trop près de Genève & de Bérne, pour y goûter un moment de tranquillité. Mon corps y eſt en ſûreté, mais mon ame y eſt inceſſamment bouleverſée. Je voudrois trouver quelque aſile où je puſſe au moins achever de vivre en paix. J'ai quelque envie d'aller chercher en Italie une inquiſition plus douce, & un climat moin rude. J'y ſuis déſiré, & je ſuis sûr d'y être accueilli. Je ne me propoſe pourtant pas de me tranſplanter bruſquement, mais d'aller ſeulement reconnoître les lieux, ſi mon état me le permet, & qu'on me laiſſe les paſſages libres, de quoi je doute. Le projet de ce voyage trop éloigné, ne me permet pas de ſonger à le faire avec vous, & je crains que l'objet qui me le faiſoit ſurtout déſirer, ne s'éloigne. Ce que j'avois beſoin de connoître mieux, n'étoit aſſurément pas la conformité de nos

ſentimens & de nos principes, mais celle de nos humeurs; dans la ſuppoſition d'avoir à vivre enſemble comme vous aviez eu l'honnêteté de me le propoſer. Quelque parti que je prenne, vous connoîtrez, Monſieur, je m'en flatte, que vous n'avez pas mon eſtime & ma confiance à demi; & ſi vous pouvez me prouver que certains arrangemens ne vous porteront pas un notable préjudice, je vous remettrai, puiſque vous le voulez bien, l'embarras de tout ce qui regarde, tant la collection de mes écrits que l'honneur de ma mémoire, & perdant toute autre idée que de me préparer au dernier paſſage, je vous devrai avec joie, le repos du reſte de mes jours.

J'ai l'eſprit trop agité maintenant pour prendre un parti: mais après y avoir mieux penſé, quelque parti que je prenne, ce ne ſera point ſans en cauſer avec vous, & ſans vous faire entrer pour beaucoup dans mes réſolutions dernières. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. S. B.

...... 2 Février 1765.

J'AI reçu, Monſieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Janvier, l'écrit que vous avez pris la peine d'y joindre. Je vous remercie de l'une & de l'autre.

Vous m'aſſurez qu'un grand nombre de lecteurs me traitent d'homme plein d'orgueil, de préſomption, d'arrogance; vous avez ſoin d'ajouter que ce ſont là leurs propres expreſſions. Voilà, Monſieur, de fort vilains vices dont je dois tâcher de me corriger. Mais ſans doute ces Meſſieurs qui uſent ſi libéralement de ces termes, ſont eux-mêmes ſi remplis d'humilité, de douceur, & de modeſtie, qu'il n'eſt pas aiſé d'en avoir autant qu'eux.

Je vois, Monſieur, que vous avez de la ſanté, du loiſir, & du goût pour la diſpute. Je vous en fais mon compliment; & pour moi qui n'ai rien de tout cela, je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. P. CHAPPUIS.

Motiers le 2 Février 1765.

J'AI lu, Monſieur, avec grand plaiſir la lettre dont vous m'avez honoré le 18 Janvier. J'y trouve tant de juſteſſe, de ſens, & une ſi honnête franchiſe, que j'ai regret de ne pouvoir vous ſuivre dans les détails où vous y êtes entré. Mais, de grâce, mettez-vous à ma place; ſuppoſez-vous malade, accablé de chagrins, d'affaires, de lettres, de viſites, excédé d'importuns de toute eſpèce qui, ne ſachant que faire de leur temps, abſorberoient impitoyablement le vôtre, & dont chacun voudroit vous occuper de lui ſeul &

de ſes idées. Dans cette poſition, Monſieur, car c'eſt la mienne, il me faudroit dix têtes, vingt mains, quatre ſecrétaires & des jours de quarante-huit heures pour répondre à tout; encore ne pourrois-je contenter perſonne, parce que ſouvent deux lignes d'objections demandent vingt pages de ſolutions.

Monſieur, j'ai dit ce que je ſavois, & peut-être ce que je ne ſavois pas, ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je n'en ſais pas davantage; ainſi je ne ferois plus que bavarder, il vaut mieux me taire. Je vois que la plupart de ceux qui m'écrivent penſent comme moi ſur quelques points & différemment ſur d'autres: tous les hommes en ſont à-peu-près là; il ne faut point ſe tourmenter de ces différences inévitables, ſurtout quand on eſt d'accord ſur l'eſſentiel, comme il me paroît que nous le ſommes vous & moi.

Je trouve les chefs auxquels vous réduiſez les éclairciſſemens à demander au conſeil aſſez raiſonnables. Il n'y a que le premier qu'il faut retrancher comme inutile, puiſque ne voulant jamais rentrer dans Genève, il m'eſt parfaitement égal que le jugement rendu contre moi ſoit ou ne ſoit pas redreſſé. Ceux qui penſent que l'intérêt, ou la paſſion m'a fait agir dans cette affaire, liſent bien mal le fond de mon cœur. Ma conduite eſt une, & n'a jamais varié ſur ce point; ſi mes contemporains ne me rendent pas juſtice en ceci, je m'en conſole en me la rendant à moi-même, & je l'attends de la poſtérité.

Bon jour, Monſieur; vous croyez que j'ai fait avec vous en finiſſant ma lettre. Point du tout, ayant oublié votre adreſſe,

adreſſe, il faut maintenant la retourner chercher dans votre première lettre, perdue dans cinq cent autres, où il me faudra peut-être une demi journée pour la trouver. Ce qui achève de m'étourdir eſt que je manque d'ordre : mais le découragement & la pareſſe m'abſorbent, m'anéantiſſent, & je ſuis trop vieux pour me corriger de rien. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A Mde. GUIENET.

...... 6 Février 1765.

QUE j'apprenne à ma bonne amie mes bonnes nouvelles. Le 22 Janvier on a brûlé mon livre à la Haye; on doit aujourd'hui le brûler à Genève; on le brûlera, j'eſpère encore ailleurs. Voilà, par le froid qu'il fait, des gens bien brûlans. Que de feux de joie brillent à mon honneur dans l'Europe! Qu'ont donc fait mes autres écrits pour n'être pas auſſi brûlés, & que n'en ai-je à faire brûler encore? Mais j'ai fini pour ma vie; il faut ſavoir mettre des bornes à ſon orgueil. Je n'en mets point à mon attachement pour vous, & vous voyez qu'au milieu de mes triomphes, je n'oublie pas mes amis. Augmentez-en bientôt le nombre, chère Iſabelle. J'en attends l'heureuſe nouvelle avec la plus vive impatience. Il ne manque plus rien à ma gloire, mais il manque à mon bonheur d'être grand-papa (*).

(*) Mde. Guienet appeloit M. Rouſſeau ſon papa.

LETTRE
A Mr. LE NIEPS.

...... 8 *Février* 1765.

Je commençois à être inquiet de vous, cher ami; votre lettre vient bien à propos me tirer de peine. La violente crise où je suis, me force à ne vous parler dans celle-ci que de moi. Vous aurez vu qu'on a brûlé le 22 mon livre à la Haye. Rey me marque que le ministre Chais s'est donné beaucoup de mouvemens, & que l'inquisiteur Voltaire a écrit beaucoup de lettres pour cette affaire. Je pense qu'avant-hier le Deux-Cent en a fait autant à Genève ; du moins tout étoit préparé pour cela. Toutes ces brûleries sont si bêtes qu'elles ne font plus que me faire rire. Je vous envoye ci-joint, copie d'une lettre (*) que j'écrivis avant-hier là-dessus, à une jeune femme qui m'appelle son papa. Si la lettre vous paroît bonne, vous pouvez la faire courir, pourvu que les copies soient exactes.

Prévoyant les chagrins sans nombre que m'attireroit mon dernier ouvrage, je ne le fis qu'avec répugnance, malgré moi, & vivement sollicité. Le voilà fait, publié, brûlé. Je m'en tiens-là. Non-seulement je ne veux plus me mêler des affaires de Genève, ni même en entendre parler, mais pour le coup, je quitte tout à fait la plume, & soyez assuré que

(*) C'est celle ci-derrière du 6 Février.

rien au monde ne me la fera reprendre. Si l'on m'eut laiſſé faire, il y a long-temps que j'aurois pris ce parti; mais il eſt pris ſi bien que, quoiqu'il arrive, rien ne m'y fera renoncer. Je ne demande au ciel que quelqu'intervalle de paix juſqu'à ma dernière heure, & tous mes malheurs ſeront oubliés; mais dût-on me pourſuivre juſqu'au tombeau, je ceſſe de me défendre. Je ferai comme les enfans & les ivrognes, qui ſe laiſſent tomber tout bonnement quand on les pouſſe, & ne ſe font aucun mal; au lieu qu'un homme qui veut ſe roidir, n'en tombe pas moins, & ſe caſſe une jambe, ou un bras par deſſus le marché.

On répand donc que c'eſt l'inquiſiteur qui m'a écrit au nom des Corſes, & que j'ai donné dans un piège ſi ſubtil. Ce qui me paroît ici tout-à-fait bon, eſt que l'inquiſiteur trouve plaiſant de ſe faire paſſer pour fauſſaire, pourvu qu'il me faſſe paſſer pour dupe. Suppoſons que ma ſtupidité fut telle que ſans autre information, j'euſſe pris cette prétendue lettre pour argent comptant; eſt-il concevable qu'une pareille négociation ſe fût bornée à cette unique lettre, ſans inſtructions, ſans éclairciſſemens, ſans mémoires; ſans précis d'aucune eſpèce? Ou bien, M. de Voltaire aura-t-il pris la peine de fabriquer auſſi tout cela? Je veux que ſa profonde érudition ait pu tromper, ſur ce point, mon ignorance, tout cela n'a pu ſe faire au moins ſans avoir de ma part quelque réponſe, ne fût-ce que pour ſavoir ſi j'acceptois la propoſition. Il ne pouvoit même avoir que cette réponſe en vue pour atteſter ma crédulité; ainſi ſon premier ſoin a dû être de ſe la faire écrire; qu'il la montre, & tout ſera dit.

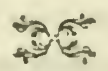
Voyez comment ces pauvres gens accordent leurs flûtes. Au premier bruit d'une lettre que j'avois reçue, on y mit auſſitôt pour emplâtre que Mrs. Helvétius & Diderot en avoient reçu de pareilles. Que ſont maintenant devenues ces lettres? M. de Voltaire a-t-il auſſi voulu ſe moquer d'eux? Je ris toujours de vos Pariſiens, de ces eſprits ſi ſubtils, de ces jolis faiſeurs d'épigrammes, que leur Voltaire mène inceſſamment avec des contes de vieilles, qu'on ne feroit pas croire aux enfans. J'oſe dire que ce Voltaire lui-même, avec tout ſon eſprit n'eſt qu'une bête, un méchant très-mal adroit. Il me pourſuit, il m'écraſe, il me perſécute, & peut-être me fera-t-il périr à la fin; grande merveille, avec cent mille livres de rente, tant d'amis puiſſans à la cour, & tant de ſi baſſes cajoleries, contre un pauvre homme dans mon état. J'oſe dire que ſi Voltaire dans une ſituation pareille à la mienne, oſoit m'attaquer, & que je daignaſſe employer contre lui ſes propres armes, il ſeroit bientôt terraſſé. Vous allez juger de la fineſſe de ſes piéges par un fait qui peut-être a donné lieu au bruit qu'il a répandu, comme s'il eût été sûr d'avance du ſuccès d'une ruſe ſi bien conduite.

Un chevalier de Malte qui a beaucoup bavardé dans Genève, & dit venir d'Italie, eſt venu me voir, il y a quinze jours, de la part du général Paoli, faiſant beaucoup l'empreſſé des commiſſions dont il ſe diſoit chargé près de moi, mais me diſant au fond très-peu de choſe, & m'étalant d'un air important d'aſſez chétives paperaſſes fort pochetées. A chaque pièce qu'il me montroit, il étoit tout étonné de me voir tirer d'un tiroir la même pièce, & la lui montrer à mon

tour. J'ai vu que cela le mortifioit d'autant plus, qu'ayant fait tous ses efforts pour savoir quelles relations je pouvois avoir eues en Corse, il n'a pu là-dessus m'arracher un seul mot. Comme il ne m'a point apporté de lettres, & qu'il n'a voulu ni se nommer, ni me donner la moindre notion de lui, je l'ai remercié des visites qu'il vouloit continuer de me faire. Il n'a pas laissé de passer encore ici dix ou douze jours sans me revenir voir.

Tout cela peut être une chose fort simple. Peut-être ayant quelque envie de me voir, n'a-t-il cherché qu'un prétexte pour s'introduire, & peut-être est-ce un galant homme, très-bien intentionné, & qui n'a d'autre tort dans ce fait, que d'avoir fait un peu trop l'empressé pour rien. Mais comme tant de malheurs doivent m'avoir appris à me tenir sur mes gardes, vous m'avouerez que si c'est un piège, il n'est pas fin.

M. V....s m'a écrit une lettre honnête pour désavouer avec horreur le libelle. Je lui ai répondu très-honnêtement, & je me suis obligé de contribuer, autant qu'il m'est possible, à répandre son désaveu, dans le doute que quelqu'un plus méchant que lui, ne se cache sous son manteau.



LETTRE

A Mr. D. P. . . . . U.

A Motiers le 14 Février 1765.

Voici, Monsieur, le projet que vous avez pris la peine de dresser; sur quoi je ne vous dis rien, par la raison que vous savez. Je vous prie, si cette affaire doit se conclure, de vouloir bien décider de tout à votre volonté; je confirmerai tout: car pour moi j'ai maintenant l'esprit à mille lieues delà; & sans vous, je n'irois pas plus loin, par le seul dégoût de parler d'affaires. Si ce que les associés disent dans leur réponse, article 1er. de mon *ouvrage sur la Musique* s'entend du dictionnaire, je m'en rapporte là-dessus à la réponse verbale que je leur ai faite. J'ai sur cette compilation des engagemens antérieurs, qui ne me permettent plus d'en disposer; & s'il arrivoit que, changeant de pensée, je le comprisse dans mon recueil, ce que je ne promets nullement, ce ne seroit qu'après qu'il auroit été imprimé à part par le libraire auquel je suis engagé.

Vous ne devez point, s'il vous plaît, passer outre que les associés n'aient le consentement formel du conseil d'Etat, que je doute fort qu'ils obtiennent. Quant à la permission qu'ils ont demandée à la cour, je doute encore plus qu'elle leur soit accordée. Milord Maréchal connoît là-dessus mes intentions; il sait que non-seulement je ne demande rien, mais que je suis très-déterminé à ne jamais me prévaloir

de ſon crédit à la cour, pour y obtenir quoi que ce puiſſe être, relativement au pays où je vis, qui n'ait pas l'agrément du gouvernement particulier du pays même. Je n'entends me mêler en aucune façon de ces choſes-là, ni traiter qu'elles ne ſoient décidées.

Depuis hier que ma lettre eſt écrite, j'ai la preuve de ce que je ſoupçonnois depuis quelques jours, que l'écrit de V....s trouvoit ici parmi les femmes autant d'applaudiſſement qu'il a cauſé d'indignation à Genève & à Paris, & que trois ans d'une conduite irréprochable ſous leurs yeux mêmes, ne pouvoient garantir la pauvre Mlle. le Vaſſeur de l'effet d'un libelle venu d'un pays où ni moi ni elle n'avons vécu. Peu ſurpris que ces viles ames ne ſe connoiſſent pas mieux en vertu qu'en mérite, & ſe plaiſent à inſulter aux malheureux, je prends enfin la ferme réſolution de quitter ce pays, ou du moins ce village, & d'aller chercher une habitation où l'on juge les gens ſur leur conduite, & non ſur les libelles de leurs ennemis. Si quelque autre honnête étranger veut connoître Motiers, qu'il y paſſe, s'il peut, trois ans comme j'ai fait, & puis qu'il en diſe des nouvelles.

Si je trouvois à Neuchâtel ou aux environs un logement convenable, je ſerois homme à l'aller occuper en attendant.



LETTRE

AU MÊME.

..... 4 *Mars* 1765.

Je vous dois une réponſe, Monſieur, je le ſais. L'horrible ſituation de corps & d'ame où je me trouve, m'ôte la force & le courage d'écrire. J'attendois de vous quelques mots de conſolation. Mais je vois que vous comptez à la rigueur avec les malheureux. Ce procédé n'eſt pas injuſte, mais il eſt un peu dur dans l'amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Motiers le 7 *Mars* 1765.

Pour Dieu ne vous fâchez pas, & ſachez pardonner quelques torts à vos amis dans leurs misères. Je n'ai qu'un ton, Monſieur, & il eſt quelquefois un peu dur; il ne faut pas me juger ſur mes expreſſions, mais ſur ma conduite; elle vous honore, quand mes termes vous offenſent. Dans le beſoin que j'ai des conſolations de l'amitié, je ſens que les vôtres me manquent, & je m'en plains: cela eſt-il donc ſi déſobligeant ?

Si j'ai écrit à d'autres, comment n'avez-vous pas ſenti

l'abſolue

l'abſolue néceſſité de répondre, & ſurtout dans la circonſtance, à des perſonnes avec qui je n'ai point de correſpondance habituelle, & qui viennent au fort de mes malheurs, y prendre le plus généreux intérêt? Je croyois que ſur ces lettres mêmes vous vous diriez: *il n'a pas le temps de m'écrire*, & que vous vous ſouviendriez de nos conventions. Falloit-il donc dans une occaſion ſi critique, abandonner tous mes intérêts, toutes mes affaires, mes devoirs mêmes, de peur de manquer avec vous à l'exactitude d'une réponſe dont vous m'aviez diſpenſé? Vous vous ſeriez offenſé de ma crainte, & vous auriez eu raiſon. L'idée même, très-fauſſe aſſurément, que vous aviez de m'avoir chagriné par votre lettre, n'étoit-elle pas pour votre bon cœur un motif de réparer le mal que vous ſuppoſiez m'avoir fait? Dieu vous préſerve d'afflictions; mais en pareil cas, ſoyez sûr que je ne compterai pas vos réponſes. En tout autre cas, ne comptez jamais mes lettres, ou rompons tout de ſuite; car auſſi bien ne tarderions-nous pas à rompre. Mon caractère vous eſt connu, je ne ſaurois le changer.

Toutes vos autres raiſons ne ſont que trop bonnes. Je vous plains dans vos tracas, & les approches de votre goutte me chagrinent ſurtout vivement, d'autant plus que dans l'extrême beſoin de me diſtraire, je me promettois des promenades délicieuſes avec vous. Je ſens encore que ce que je vais vous dire peut être bien déplacé parmi vos affaires; mais il faut vous montrer ſi je vous crois le cœur dur, & ſi je manque de confiance en votre amitié. Je ne fais pas des complimens, mais je prouve.

Il faut quitter ce pays, je le ſens; il eſt trop près de Genève; on ne m'y laiſſeroit jamais en repos. Il n'y a guères qu'un pays catholique qui me convienne; & c'eſt de-là, puiſque vos miniſtres veulent tant la guerre, qu'on peut leur en donner le plaiſir tout leur ſoûl. Vous ſentez, Monſieur, que ce déménagement a ſes embarras. Voulez-vous être dépoſitaire de mes effets, en attendant que je me fixe? Voulez-vous acheter mes livres, ou m'aider à les vendre? Voulez-vous prendre quelqu'arrangement, quant à mes ouvrages, qui me délivre de l'horreur d'y penſer, & de m'en occuper le reſte de ma vie? Toute cette rumeur eſt trop vive & trop folle pour pouvoir durer. Au bout de deux ou trois ans toutes les difficultés pour l'impreſſion ſeront levées, ſurtout quand je n'y ſerai plus. En tout cas les autres lieux, même au voiſinage ne manqueront pas. Il y a ſur tout cela des détails qu'il ſeroit trop long d'écrire, & ſur leſquels, ſans que vous ſoyez marchand, ſans que vous me faſſiez l'aumône, cet arrangement peut m'être utile, & ne vous pas être onéreux. Cela demande d'en conférer. Il faut voir ſeulement ſi vos affaires préſentes vous permettent de penſer à celle-là.

Vous ſavez donc le triſte état de la pauvre Mde. G.....t, femme aimable, d'un vrai mérite, d'un eſprit auſſi fin que juſte, & pour qui la vertu n'étoit pas un vain mot; ſa famille eſt dans la plus grande déſolation; ſon mari eſt au déſeſpoir, & moi je ſuis déchiré. Voilà, Monſieur, l'objet que j'ai ſous les yeux pour me conſoler d'un tiſſu de malheurs ſans exemple.

J'ai des accès d'abattement; cela eſt aſſez naturel dans l'état de maladie; & ces accès ſont très-ſenſibles, parce qu'ils ſont les momens où je cherche le plus à m'épancher. Mais ils ſont courts, & n'influent point ſur ma conduite. Mon état habituel eſt le courage, & vous le verrez peut-être dans cette affaire, ſi l'on me pouſſe à bout; car je me fais une loi d'être patient juſqu'au moment où l'on ne peut plus l'être ſans lâcheté. Je ne ſais quelle diable de mouche a piqué vos Meſſieurs; mais il y a bien de l'extravagance à tout ce vacarme; ils en rougiront ſitôt qu'ils ſeront calmés. .

Mais que dites-vous, Monſieur, de l'étourderie de vos miniſtres, qui devroient trembler qu'on n'apperçut qu'ils exiſtent, & qui vont ſottement payer pour les autres dans une affaire qui ne les regarde pas. Je ſuis perſuadé qu'ils s'imaginent que je vais reſter ſur la défenſive, & faire le pénitent & le ſuppliant: le Conſeil de Genève le croyoit auſſi, je l'ai déſabuſé; je me charge de les déſabuſer de même. Soyez-moi témoin, Monſieur, de mon amour pour la paix, & du plaiſir avec lequel j'avois poſé les armes; s'ils me forcent à les reprendre, je les reprendrai; car je ne veux pas me laiſſer battre à terre, c'eſt un point tout réſolu. Quelle priſe ne me donnent-ils pas? A trois ou quatre près que j'honore & que j'excepte, que ſont les autres? Quels mémoires n'aurai-je pas ſur leur compte? Je ſuis tenté de faire ma paix avec tous les autres Clergés, aux dépends du vôtre; d'en faire le bouc d'expiation pour les péchés d'Iſraël. L'invention eſt bonne, & ſon ſuccès eſt certain. Ne ſeroit-ce pas bien ſervir l'Etat, d'abattre ſi bien leur morgue, de les avilir à tel point, qu'ils ne puſſent jamais plus ameu-

ter les peuples? J'eſpère ne pas me livrer à la vengeance; mais ſi je les touche, comptez qu'ils ſont morts. Au reſte il faut premièrement attendre l'excommunication; car juſqu'à ce moment ils me tiennent; ils ſont mes paſteurs, & je leur dois du reſpect. J'ai là-deſſus des maximes dont je ne me départirai jamais, & c'eſt pour cela même que je les trouve bien peu ſages de m'aimer mieux loup que brebis.

LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Motiers le 7 Avril 1765.

Puisque vous le voulez abſolument, Monſieur, voici deux mauvaiſes eſquiſſes que j'ai fait faire, faute de mieux, par une manière de peintre qui a paſſé par Neuchâtel. La grande eſt un profil à la ſilhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon pour mieux déterminer la poſition des traits; l'autre eſt un profil tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reſſemblance à l'un ni à l'autre, j'en ſuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux; je crois même que vous me ſauriez quelque gré de cette petite attention, ſi vous connoiſſiez la ſitaution où j'étois, quand je me ſuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reſſemblant, dans l'appartement de Mde. la Maréchale de Luxembourg. Si M. Le Moine prenoit la peine de s'y transporter & de demander

de ma part, M. de la Roche, je ne doute pas qu'il n'eut la complaisance de le lui montrer.

Je ne vous connois, Monsieur, que par vos lettres, mais elles respirent la droiture & l'honnêteté; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame, l'estime que vous m'y témoignez me flatte, & je suis bien aise que vous sachiez qu'elle fait une des consolations de ma vie.

LETTRE
A Mr. DU PEYROU.

Vendredi 12 Avril 1765.

Plus j'étois touché de vos peines, plus j'étois fâché contre vous; & en cela j'avois tort; le commencement de votre lettre me le prouve. Je ne suis pas toujours raisonnable, mais j'aime toujours qu'on me parle raison. Je voudrois connoître vos peines pour les soulager, pour les partager du moins. Les vrais épanchemens du cœur veulent non-seulement l'amitié, mais la familiarité; & la familiarité ne vient que par l'habitude de vivre ensemble. Puisse un jour cette habitude si douce, donner entre nous à l'amitié tous ses charmes! je les sentirai trop bien, pour ne pas vous les faire sentir aussi.

Au train dont la neige tombe, nous en aurons ce soir plus d'un pied: cela & mon état encore empiré, m'ôtera le plaisir de vous aller voir aussitôt que je l'espérois. Sitôt que je le pourrai, comptez que vous verrez celui qui vous aime.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

. . . . . . 22 Avril 1765.

L'AMITIÉ eſt une choſe ſi ſainte, que le nom n'en doit pas même être employé dans l'uſage ordinaire. Ainſi nous ſerons amis, & nous ne nous dirons pas mon ami. J'eus un ſurnom jadis que je crois mériter mieux que jamais. A Paris on ne m'appeloit que *le Citoyen.* Rendez-moi ce titre qui m'eſt ſi cher, & que j'ai payé ſi cher; faites même enſorte qu'il ſe propage, & que tous ceux qui m'aiment, ne m'appellent jamais Monſieur, mais en parlant de moi, *le Citoyen*, & en m'écrivant, *mon cher Citoyen.* Je vous charge de faire connoître ce que je déſire, & je crois que tous vos amis & les miens me feront volontiers ce plaiſir. En attendant, commencez par donner l'exemple. A votre égard, prenez un nom de ſociété qui vous plaiſe, & que je puiſſe vous donner. Je me plais à ſonger que vous devez être un jour mon cher hôte, & j'aimerois à vous en donner le titre d'avance; mais celui-là, ou un autre, prenez-en un qui ſoit de votre goût, & qui ſupprime entre nous le mauſſade mot de Monſieur que l'amitié & la familiarité doivent proſcrire.

Je ſouffre toujours beaucoup. Je vous embraſſe.

LETTRE A Mr. D'IVERNOIS.

A Motiers le 22 Avril 1765.

J'ai reçu, Monſieur, tous vos envois, & ma ſenſibilité à votre amitié augmente de jour en jour: mais j'ai une grâce à vous demander, c'eſt de ne me plus parler des affaires de Genève, & de ne plus m'envoyer aucune pièce qui s'y rapporte. Pourquoi veut-on abſolument, par de ſi triſtes images, me faire finir dans l'affliction le reſte des malheureux jours que la nature m'a comptés, & m'ôter un repos dont j'ai ſi grand beſoin & que j'ai ſi chèrement acheté? Quelque plaiſir que me faſſe votre correſpondance, ſi vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Je vous remercie du vin de Lunel: mais, mon cher Monſieur, nous ſommes convenus, ce me ſemble, que vous ne m'enverriez plus rien de ce qui ne vous coûte rien. Vous me paroiſſez n'avoir pas pour cette convention la même mémoire qui vous ſert ſi bien dans mes commiſſions.

Je ne peux rien vous dire du chevalier de Malte; il eſt encore à Neuchâtel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli, qui n'eſt certainement pas ſuppoſée. Cependant la conduite de cet homme-là eſt en tout ſi extraordinaire, que je ne puis prendre ſur moi de m'y fier; & je lui ai remis pour M. Paoli une réponſe qui ne ſignifie rien, & qui le renvoie à notre

correſpondance ordinaire, laquelle n'eſt pas connue du chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous.

Mon état empire au lieu de s'adoucir. Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe. Je prends le parti de laiſſer à la poſte les lettres que je ne connois pas, ne pouvant y ſuffire. Selon toute apparence je ne pourrai guères jouir à ce voyage du plaiſir de vous voir tranquillement. Il faut eſpérer qu'une autre fois je ſerai plus heureux.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

. . . . . . 29 *Avril* 1765.

J'ai reçu votre préſent (*); je vous en remercie, il me fait grand plaiſir, & je brûle d'être à portée d'en faire uſage. J'ai plus que jamais la paſſion pour la botanique; mais je vois avec confuſion, que je ne connois pas encore aſſez de plantes empiriquement, pour les étudier par ſyſtême. Cependant je ne me rebuterai pas; & je me propoſe d'aller dans la belle ſaiſon paſſer une quinzaine de jours près de M. Gagnebin, pour me mettre en état du moins de ſuivre mon Linnæus.

J'ai dans la tête que, ſi vous pouvez vous ſoutenir juſqu'au temps de notre caravanne, elle vous garantira d'être arrêté durant le reſte de l'année, vu que la goutte n'a point de plus grand ennemi que l'exercice pédeſtre. Vous devriez prendre

(*) Les ouvrages de Linnæus.

la

la botanique par remède, quand vous ne la prendriez pas par goût. Au reste, je vous avertis que le charme de cette science consiste surtout dans l'étude anatomique des plantes. Je ne puis faire cette étude à mon gré, faute des instrumens nécessaires, comme microscopes de diverses mesures de foyer, petites-pinces bien menues, semblables aux bruselles des joailliers; ciseaux très-fins à découper. Vous devriez tâcher de vous pourvoir de tout cela pour notre course; & vous verrez que l'usage en est très-agréable & très-instructif.

Vous me parlez du temps remis: il ne l'est assurément pas ici; j'ai fait quelques essais de sortie qui m'ont réussi médiocrement, & jamais sans pluie. Il me tarde d'aller vous embrasser, mais il faut faire des visites, & cela m'épouvante un peu, surtout vu mon état.

Quand verrez-vous la fin de ce vilain procès? Je voudrois aussi voir déjà votre bâtiment fini, pour y occuper ma cellule, & vous appeler tout de bon, mon cher hôte; bon jour.

LETTRE

AU MÊME.

Jeudi 23 Mai 1765.

J'ESPÈRE, mon cher hôte, que cette vilaine goutte n'aura fait que vous menacer. Dansez & marchez beaucoup; tourmentez-la si bien, qu'elle nous laisse en repos projeter & faire notre course; on dit que les pélerins n'ont jamais la goutte; rien n'est donc tel pour l'éviter, que de se faire pélerin.

Sultan m'a tenu quelques jours en peine; fur fon état préfent, je fuis parfaitement raffuré: ce qui m'allarmoit le plus étoit la promptitude avec laquelle la plaie s'étoit refermée. Il avoit à la jambe un trou fort profond; elle étoit enflée; il fouffroit beaucoup, & ne pouvoit fe foutenir. En cinq ou fix heures, avec une fimple application de thériaque, plus d'enflure, plus de douleur, plus de trou, à peine en ai-je pu retrouver la place; il eft gaillardement revenu de fon pied à Motiers, & fe porte à merveille depuis ce temps-là: comme vous avez des chiens, j'ai cru qu'il étoit bon de vous apprendre l'hiftoire de mon fpécifique; elle eft auffi étonnante que certaine. Il faut ajouter que je l'ai mis au lait, durant quelques jours; c'eft une précaution qu'il faut toujours prendre, fitôt qu'un animal eft bleffé.

Il eft fingulier que depuis trois jours, je reffens les mêmes attaques que j'ai eues cet hiver; il eft conftaté que ce féjour ne me vaut rien à aucun égard. Ainfi mon parti eft pris; tirez-moi d'ici au plus vîte. Je vous embraffe.

LETTRE

AU MÊME.

Mardi 11 *Juin* 1765.

Si je refte un jour de plus, je fuis pris; je pars donc, mon cher hôte, pour la Ferrière, où je vous attendrai avec le plus grand empreffement, mais fans m'impatienter. Ce qui achève de me déterminer, eft qu'on m'apprend que vous

avez commencé à ſortir. Je vous recommande de ne pas oublier parmi vos proviſions, café, ſucre, cafetière, briquet, & tout l'attirail pour faire, quand on veut, du café dans les bois. Prenez *Linnæus* & *Sauvages*, quelque livre amuſant, & quelque jeu pour s'amuſer pluſieurs, ſi l'on eſt arrêté dans une maiſon par le mauvais temps. Il faut tout prévoir pour prévenir le déſœuvrement & l'ennui.

Bon jour, je compte partir demain matin, s'il fait beau, pour aller coucher au Locle, & dîner ou coucher à la Ferrière le lendemain jeudi. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A la Ferrière le 16 Juin 1765.

Me voici, mon cher hôte, à la Ferrière, où je ne ſuis arrivé que pour y garder la chambre, avec un rhume affreux, une aſſez groſſe fièvre, & une eſquinancie, mal auquel j'étois très-ſujet dans ma jeuneſſe, mais dont j'eſpérois que l'âge m'auroit exempté. Je me trompois; cette attaque a été violente; j'eſpère qu'elle ſera courte. La fièvre eſt diminuée, ma gorge ſe dégage, j'avale plus aiſément, mais il m'eſt encore impoſſible de parler.

Au peu que j'ai vu ſur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y ſuis arrivé; plus convaincu du moins de mon ignorance; puiſqu'en vérifiant mes

connoiſſances ſur les plantes, il ſe trouve que pluſieurs de celles que je croyois connoître, je ne les connoiſſois point. Dieu ſoit loué; c'eſt toujours apprendre quelque choſe que d'apprendre qu'on ne ſait rien. Le meſſager attend & me preſſe; il faut finir. Bon jour, mon cher hôte; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Brot le lundi 15 Juillet 1765.

Vos gens, mon cher hôte, ont été bien mouillés & le ſeront encore, de quoi je ſuis bien fâché, ainſi trouvant ici un char-à-banc, je ne les mènerai pas plus loin. Je pars le cœur plein de vous, & auſſi empreſſé de vous revoir, que ſi nous ne nous étions vus depuis long-temps. Puiſſai-je apprendre à notre première entrevue, que tous vos tracas ſont finis, & que vous avez l'eſprit auſſi tranquille, que votre honnête cœur doit être content de lui-même, & ſerein dans tous les temps! La cérémonie de ce matin met dans le mien la ſatisfaction la plus douce. Voilà, mon cher hôte, les traits qui me peignent au vrai l'ame de Milord Maréchal, & me montrent qu'il connoît la mienne. Je ne connois perſonne plus fait pour vous aimer, & pour être aimé de vous. Comment ne verrois-je pas enfin réunis tous ceux qui m'aiment? Ils ſont dignes de s'aimer tous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

A Motiers le 15 Août 1765.

J'ai reçu tous vos envois, Monſieur, & je vous remercie des commiſſions, elles ſont fort bien, & je vous prie auſſi d'en faire mes remercîmens à M. De Luc. A l'égard des abricots, par reſpect pour Mde. d'Ivernois je veux bien ne pas les renvoyer; mais j'ai là-deſſus deux choſes à vous dire, & je vous les dis pour la dernière fois. L'une, qu'à faire aux gens des cadeaux malgré eux, & à les ſervir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre, que je ſuis très-déterminé à ſecouer toute eſpèce de joug qu'on peut vouloir m'impoſer malgré moi, quel qu'il puiſſe être; que quand cela ne peut ſe faire qu'en rompant, je romps, & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais, c'eſt pour la vie. Votre amitié, Monſieur, m'eſt trop précieuſe, pour que je vous pardonnaſſe jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux ſont un petit commerce d'amitié fort agréable quand ils ſont réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre de la peine & des ſoins; & la peine & les ſoins ſont le fléau de ma vie: j'aime mieux un quart d'heure d'oiſiveté que toutes les confitures de la terre. Voulez-vous me faire des préſens qui ſoient pour mon cœur d'un prix ineſtimable? Procurez-moi des loiſirs, ſauvez-moi

des visites, fournissez-moi des moyens de n'écrire à personne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, & je reconnoîtrai les soins du véritable ami. Autrement non.

M. M... est venu lui cinq ou sixième; j'étois malade, je n'ai pu le voir ni lui ni sa compagnie. Je suis bien aise de savoir que les visites que vous me forcez de faire m'en attirent. Maintenant que je suis averti, si j'y suis repris ce sera ma faute.

Votre M. de F.... qui part de Bordeaux pour me venir voir ne s'embarrasse pas si cela me convient ou non. Comme il fait tous ses petits arrangemens sans moi, il ne trouvera pas mauvais, je pense, que je prenne les miens sans lui.

Quant à M. Liotard, son voyage ayant un but déterminé, qui se rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception, & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laisser peindre, mais je réponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au reste, avertissez-le que pour être sûr de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 de Septembre.

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois, mais M. Wilkes n'a pas paru que je sache.



LETTRE
A Mr. De St. BRISSON.

1765.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 27 Décembre. J'ai aussi lu vos deux écrits. Malgré le plaisir que m'ont fait l'un & l'autre, je ne me repens point du mal que je vous ai dit du premier, & ne doutez pas que je ne vous en eusse dit du second, si vous m'eussiez consulté. Mon cher St. Brisson, je ne vous dirai jamais assez avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carrière couverte de fleurs & semée d'abîmes; où l'on ne peut éviter de se corrompre ou de se perdre; où l'on devient malheureux ou méchant à mesure qu'on avance, & très-souvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'Auteur n'est bon que pour qui veut servir les passions des gens qui mènent les autres, mais pour qui veut sincèrement le bien de l'humanité, c'est un métier funeste. Aurez-vous plus de zèle que moi pour la justice, pour la vérité, pour tout ce qui est honnête & bon? Aurez-vous des sentimens plus désintéressés, une religion plus douce, plus tolérante, plus pure, plus sensée? Aspirerez-vous à moins de choses; suivrez-vous une route plus solitaire; irez-vous sur le chemin de moins de gens; choquerez-vous moins de rivaux & de concurrens; éviterez-vous avec plus de soin de croiser les intérêts de personne? Et toutefois vous voyez. Je ne sais comment il existe dans le monde un seul honnête homme à

qui mon exemple ne faſſe pas tomber la plume des mains. Faites du bien, mon cher St. Briſſon, mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans, ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes, & beaucoup de mal à ſon auteur. Je vous ai déjà vu aux champs pour une brochure qui n'étoit pas même fort malhonnête; à quoi devez-vous vous attendre, ſi ces choſes vous bleſſent déjà ?

Comment pouvez-vous croire que je veuille paſſer en Corſe, ſachant que les troupes françaiſes y ſont ? Jugez-vous que je n'aie pas aſſez de mes malheurs, ſans en aller chercher d'autres ? Non, Monſieur; dans l'accablement où je ſuis, j'ai beſoin de reprendre haleine, j'ai beſoin d'aller plus loin de Genève, chercher quelques momens de repos; car on ne m'en laiſſera nulle part un long ſur terre; je ne puis plus l'eſpérer que dans ſon ſein. J'ignore encore de quel côté j'irai, il ne m'en reſte plus guère à choiſir; je voudrois, chemin faiſant, me chercher quelque retraite fixe pour m'y tranſplanter tout-à-fait; où l'on eut l'humanité de me recevoir, & de me laiſſer mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens ? La Turquie eſt trop loin d'ici.

Ne doutez pas, cher St. Briſſon, qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage, pour conſolateur, pour garde-malade; mais j'ai contre ce même voyage, de grandes objections par rapport à vous. Premièrement, ôtez-vous de l'eſprit de me conſulter ſur rien, & d'avoir la moindre reſſource contre l'ennui dans mon entretien. L'étourdiſſement où me jettent des agitations ſans relâche,

relâche, m'a rendu ſtupide; ma tête eſt en létargie; mon cœur même eſt mou. Je ne ſens ni ne penſe plus. Il me reſte un ſeul plaiſir dans la vie; j'aime encore à marcher, mais en marchant je ne rêve pas même; j'ai les ſenſations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois eſſayer d'un peu de botanique pour m'amuſer du moins à reconnoître en chemin quelques plantes; mais ma mémoire eſt abſolument éteinte; elle ne peut pas même aller juſques-là. Imaginez le plaiſir de voyager avec un pareil automate.

Ce n'eſt pas tout. Je ſens le mauvais effet que votre voyage ici fera pour vous-même. Vous n'êtes déjà pas trop bien auprès des dévots; voulez-vous achever de vous perdre? Vos compatriotes mêmes, en général, ne vous pardonnent pas de me conſulter; comment vous pardonneroient-ils de m'aimer? Je ſuis très-fâché que vous m'ayez nommé à la tête de votre Ariſte. Ne faites plus pareille ſottiſe, ou je me brouille avec vous tout de bon. Dites-moi ſurtout de quel œil vous croyez que votre famille verra ce voyage? Madame votre mère en frémira. Je frémis moi-même à penſer aux funeſtes effets qu'il peut produire auprès de vos proches; & vous voulez que je vous laiſſe faire! C'eſt vouloir que je ſois le dernier des hommes. Non, Monſieur, obtenez l'agrément de Madame votre mère, & venez; je vous embraſſe avec la plus grande joie; mais ſans cela n'en parlons plus.



LETTRE

A Mr. D. P.... u.

A Strasbourg le 17 Novembre 1765.

Je reçois, mon cher hôte, votre lettre. Vous aurez vu par les miennes, que je renonce abſolument au voyage de Berlin, du moins pour cet hiver, à moins que Milord Maréchal, à qui j'ai écrit, ne fût d'un avis contraire. Mais je le connois; il veut mon repos ſur toute choſe, ou plutôt il ne veut que cela. Selon toute apparence, je paſſerai l'hiver ici. L'on ne peut rien ajouter aux marques de bienveillance, d'eſtime, & même de reſpect qu'on m'y donne, depuis M. le Maréchal & les chefs du pays, juſqu'aux derniers du peuple. Ce qui vous ſurprendra eſt que les gens d'égliſe ſemblent vouloir renchérir encore ſur les autres. Ils ont l'air de me dire dans leurs manières : *Diſtinguez-nous de vos miniſtres ; vous voyez que nous ne penſons pas comme eux.*

Je ne ſais pas encore de quels livres j'aurai beſoin ; cela dépendra beaucoup du choix de ma demeure ; mais en quelque lieu que ce ſoit, je ſuis abſolument déterminé à reprendre la botanique. En conſéquence, je vous prie de vouloir bien faire trier d'avance tous les livres qui en traitent, figures & autres, & les bien encaiſſer. Je voudrois auſſi que mes herbiers & plantes sèches y fuſſent joints. Car ne connoiſſant pas à beaucoup près toutes les plantes qui y ſont, j'en peux tirer encore beaucoup d'inſtruction ſur les

plantes de la Suiſſe que je ne trouverai pas ailleurs. Sitôt que je ſerai arrêté, je conſacrerai le goût que j'ai pour les herbiers, à vous en faire un auſſi complet qu'il me ſera poſſible, & dont je tâcherai que vous ſoyez content.

Mon cher hôte, je ne donne pas ma confiance à demi. Viſitez, arrangez tous mes papiers, liſez & feuilletez tout ſans ſcrupule. Je vous plains de l'ennui que vous donnera tout ce fatras ſans choix, & je vous remercie de l'ordre que vous y voudrez mettre. Tâchez de ne pas changer les numéros des paquets, afin qu'ils nous ſervent toujours d'indication pour les papiers dont je puis avoir beſoin. Par exemple, je ſuis dans le cas de déſirer beaucoup de faire uſage ici de deux pièces qui ſont dans le N°. 12. L'une eſt l'*Pygmalion* & l'autre l'*Engagement téméraire*. Le directeur du ſpectacle a pour moi mille attentions. Il m'a donné pour mon uſage une petite loge grillée; il m'a fait faire une clef d'une petite porte pour entrer incognito; il fait jouer les pièces qu'il juge pouvoir me plaire. Je voudrois tâcher de reconnoître ſes honnêtetés; & je crois que quelque barbouillage de ma façon, bon ou mauvais, lui feroit utile par la bienveillance que le public a pour moi, & qui s'eſt bien marquée au Devin du Village. Si j'oſois eſpérer que vous vous laiſſaſſiez tenter à la propoſition de M. De Luze, vous apporteriez ces pièces vous-même, & nous nous amuſerions à les faire répéter. Mais comme il n'y a nulle copie de Pygmalion, il en faudroit faire faire une par précaution. Surtout ſi, ne venant pas vous-même, vous preniez le parti d'envoyer le paquet par la poſte à l'adreſſe de M. Zollicoffre, ou par occaſion. Si vous venez,

mandez-le moi à l'avance, & donnez-moi le temps de la réponſe. Selon les réponſes que j'attends, je pourrois, ſi la choſe ne vous étoit pas trop importune, vous prier de permettre que Mlle. le Vaſſeur vînt avec vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg le 25 Novembre 1765.

J'AI, mon cher hôte, votre N°. 8. & tous les précédens. Ne ſoyez point en peine du paſſe-port. Ce n'eſt pas une choſe ſi abſolument néceſſaire que vous le ſuppoſez, ni ſi difficile à renouveler au beſoin; mais il me ſera toujours précieux par la main dont il me vient & par les ſoins dont il eſt la preuve.

Quelque plaiſir que j'euſſe à vous voir, le changement que j'ai été forcé de mettre dans ma manière de vivre, ralentit mon empreſſement à cet égard. Les fréquens dînés en ville, & la fréquentation des femmes & des gens du monde, à quoi je m'étois livré d'abord, en retour de leur bienveillance, m'impoſoient une gêne qui a tellement pris ſur ma ſanté, qu'il a fallu tout rompre & redevenir ours par néceſſité. Vivant ſeul ou avec Fiſcher, qui eſt un très-bon garçon, je ne ſerois à portée de partager aucun amuſement avec vous, & vous iriez ſans moi dans le monde; ou bien ne vivant qu'avec moi, vous ſeriez dans cette ville, ſans la connoître. Je ne déſeſpère par des moyens de nous voir plus agréable-

ment & plus à notre aiſe. Mais cela eſt encore dans les futurs contingens. D'ailleurs n'étant pas encore décidé ſur moi-même, je ne le ſuis pas ſur le voyage de Mlle. le Vaſſeur. Cependant ſi vous venez, vous êtes sûr de me trouver encore ici, & dans ce cas, je ſerois bien aiſe d'en être inſtruit d'avance, afin de vous faire préparer un logement dans cette maiſon; car je ne ſuppoſe pas que vous vouliez que nous ſoyons ſéparés.

L'heure preſſe, le monde vient; je vous quitte bruſquement, mais mon cœur ne vous quitte pas.

LETTRE

AU MÊME.

A Strasbourg le 30 Novembre 1765.

TOUT bien peſé, je me détermine à paſſer en Angleterre. Si j'étois en état, je partirois dès demain; mais ma rétention me tourmente ſi cruellement, qu'il faut laiſſer calmer cette attaque. Employant ma reſſource ordinaire, je compte être en état de partir dans huit ou dix jours; ainſi ne m'écrivez plus ici; votre lettre ne m'y trouveroit pas; avertiſſez, je vous prie, Mlle. le Vaſſeur de la même choſe; je compte m'arrêter à Paris quinze jours ou trois ſemaines; je vous enverrai mon adreſſe avant de partir. Au reſte vous pouvez toujours m'écrire par M. De Luze, que je compte joindre à Paris, & faire avec lui le voyage. Je ſuis très-fâché de

n'avoir pas encore écrit à Mde. De Luze. Elle me rend bien peu de justice si elle est inquiète de mes sentimens. Ils sont tels qu'elle les mérite, & c'est tout dire. Je m'attache aussi très-véritablement à son mari. Il a l'air froid & le cœur chaud; il ressemble en cela à mon cher hôte, voilà les gens qu'il me faut.

J'approuve très-fort d'user sobrement de la poste, qui en Suisse, est devenue un brigandage public: elle est plus respectée en France; mais les ports y sont exorbitans, & j'ai depuis mon arrivée ici, plus de cent francs en ports de lettres. Retenez & lisez les lettres qui vous viennent pour moi, ne m'envoyez que celles qui l'exigent absolument. Il suffit d'un petit extrait des autres.

Je reçois en ce moment votre paquet N°. 10. Vous devez avoir reçu une de mes lettres, où je vous priois d'ouvrir toutes celles qui vous venoient à mon adresse. Ainsi vos scrupules sont fort déplacés. Je ne sais si je vous écrirai encore avant mon départ; mais ne m'écrivez plus ici. Je vous embrasse de la plus tendre amitié.



LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Strasbourg le 2 Décembre 1765.

Vous ne doutez pas, Monſieur, du plaiſir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. De Luc. On s'attache à ce qu'on aime à proportion des maux qu'il nous coûte. Jugez par-là ſi mon cœur eſt toujours au milieu de vous. Je ſuis arrivé dans cette ville malade & rendu de fatigue. Je m'y repoſe avec le plaiſir qu'on a de ſe retrouver parmi des humains, en ſortant du milieu des bêtes féroces. J'oſe dire que depuis le Commandant de la province juſqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde déſiroit de me voir paſſer ici mes jours: mais telle n'eſt pas ma vocation. Hors d'état de ſoutenir la route de Berlin, je prends le parti de paſſer en Angleterre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois ſemaines à Paris, & vous pouvez m'y donner de vos nouvelles chez la veuve Ducheſne libraire, rue St. Jaques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eu de ſonger à mes commiſſions. J'ai d'autres prunes à digérer, ainſi diſpoſez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs, je voudrois bien que vous puſſiez me les envoyer à Paris, car ils me feroient grand plaiſir; mais à cauſe que les mouchoirs ſont neufs, j'ai peur que cela ne ſoit difficile. Je ſuis maintenant très en état d'acquitter votre petit

mémoire ſans m'incommoder. Il n'en ſera pas de même lorſqu'après les frais d'un voyage long & coûteux, j'en ferai à ceux de mon premier établiſſement en Angleterre. Ainſi je voudrois bien que vous vouluſſiez tirer ſur moi à Paris à vue le montant du mémoire en queſtion. Si vous voulez abſolument remettre cette affaire au temps où je ſerai plus tranquille, je vous prie au moins de me marquer à combien tous vos débourſés ſe montent, & permettre que je vous en faſſe mon billet. Conſidérez, mon bon ami, que vous avez une nombreuſe famille à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps, & que le partage de votre fortune, quelque grande qu'elle puiſſe être, vous oblige à n'en rien laiſſer diſſiper, pour laiſſer tous vos enfans dans une aiſance honnête. Moi, de mon côté, je ſerai inquiet ſur cette petite dette tant qu'elle ne ſera pas ou payée ou réglée. Au reſte, quoique cette violente expulſion me dérange, après un peu d'embarras, je me trouverai du pain & le néceſſaire pour le reſte de mes jours, par des arrangemens dont je dois vous avoir parlé; & quant à préſent rien ne me manque. J'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage & au-delà, & avec un peu d'économie, je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails pour tranquilliſer votre honnête cœur ſur le compte d'un homme que vous aimez.

✕

LETTRE

LETTRE
A Mr. DE LUZE.

Paris 16 Décembre 1765.

J'ARRIVE chez Mde. Duchefne plein du défir de vous voir, de vous embraffer, & de concerter avec vous le prompt voyage de Londres, s'il y a moyen. Je fuis ici dans la plus parfaite sûreté ; j'en ai en poche l'affurance la plus précife. (*) Cependant, pour éviter d'être accablé, je veux y refter le moins qu'il me fera poffible, & garder le plus parfait incognito s'il fe peut. Ainfi ne me décelez, je vous prie, à qui que ce foit. Je voudrois vous aller voir, mais pour ne pas promener mon bonnet dans les rues (**), je défire que vous puiffiez venir vous-même le plutôt qu'il fe pourra. Je vous embraffe, Monfieur, de tout mon cœur.

(*) Il avoit un paffe-port du Miniftre bon pour trois mois.

(**) Il portoit encore l'habillement d'Arménien.



LETTRE

AU MÊME.

22 Décembre 1765.

L'AFFLICTION, Monſieur, où la perte d'un père tendrement aimé, plonge en ce moment Mde. de V..... ne me permet pas de me livrer à des amuſemens, tandis qu'elle eſt dans les larmes. Ainſi nous n'aurons point de muſique aujourd'hui. Je ſerai cependant chez moi ce ſoir comme à l'ordinaire, & s'il entre dans vos arrangemens d'y paſſer, ce changement ne m'ôtera pas le plaiſir de vous y voir. Mille ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

26 Décembre 1765.

JE ne ſaurois, Monſieur, durer plus long-temps ſur ce théâtre public. Pourriez-vous par charité, accélérer un peu notre départ? M. Hume conſent à partir le jeudi 2 à midi pour aller coucher à Senlis. Si vous pouvez vous prêter à cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaiſir. Nous n'aurons pas la berline à quatre; ainſi vous prendrez votre chaiſe de poſte, M. Hume la ſienne, & nous changerons

de temps en temps. Voyez, de grâce, si tout cela vous convient, & si vous voulez m'envoyer quelque chose à mettre dans ma malle. Mille tendres salutations.

LETTRE
A Mr. D. P. . . . u.

A Paris le 17 Décembre 1765.

J'ARRIVE d'hier au soir, mon aimable hôte & ami. Je suis venu en poste, mais avec une bonne chaise, & à petites journées. Cependant j'ai failli mourir en route ; j'ai été forcé de m'arrêter à Epernay, & j'y ai passé une telle nuit, que je n'espérois plus revoir le jour. Toutefois me voici à Paris dans un état assez passable. Je n'ai vu personne encore, pas même M. De Luze, mais je lui ai écrit en arrivant. J'ai le plus grand besoin de repos ; je sortirai le moins que je pourrai. Je ne veux pas m'exposer derechef aux dînés, & aux fatigues de Strasbourg. Je ne sais si M. De Luze est toujours d'humeur de passer à Londres. Pour moi je suis déterminé à partir le plutôt qu'il me sera possible, & tandis qu'il me reste encore des forces, pour arriver enfin en lieu de repos.

Je viens en ce moment d'avoir la visite de M. De Luze qui m'a remis votre billet du 7, daté de Berne. J'ai écrit en effet la lettre à M. le Baillif de Nidau, (*) mais je ne

(*) Celle du 20 Octobre. Tome XII des Œuvres in-4°. & Tome XXIV de l'in-8°. & grand in-12.

voulus point vous en parler pour ne point vous affliger ; ce ſont, je crois, les ſeules réticences que l'amitié permette.

Voici une lettre pour cette pauvre fille qui eſt à l'Isle. Je vous prie de la lui faire paſſer le plus promptement qu'il ſe pourra ; elle ſera utile à ſa tranquillité. Dites, je vous ſupplie, à Madame ** combien je ſuis touché de ſon ſouvenir, & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à mon ſort. J'aurois aſſurément paſſé des jours bien doux près de vous & d'elle. Mais je n'étois pas appelé à tant de bien. Faute du bonheur que je ne dois plus attendre, cherchons du moins la tranquillité. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. . . .

Avril 1766.

J'APPRENDS, Monſieur, avec quelque ſurpriſe, de quelle manière on me traite à Londres dans un public plus léger que je n'aurois cru. Il me ſemble qu'il vaudroit beaucoup mieux refuſer aux infortunés tout aſile que de les accueillir pour les inſulter ; & je vous avoue que l'hoſpitalité vendue au prix du déshonneur, me paroît trop chère. Je trouve auſſi que pour juger un homme qu'on ne connoît point, il faudroit s'en rapporter à ceux qui le connoiſſent ; & il me paroît bizarre qu'emportant de tous les pays où j'ai vécu, l'eſtime & la conſidération des honnêtes gens & du public, l'An-

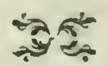
gleterre où j'arrive, soit le seul où l'on me la refuse. C'est en même temps ce qui me console; l'accueil que je viens de recevoir à Paris, où j'ai passé ma vie, me dédommage de tout ce qu'on dit à Londres. Comme les Anglois, un peu légers à juger, ne sont pourtant pas injustes, si jamais je vis en Angleterre aussi long-temps qu'en France, j'espère à la fin n'y pas être moins estimé. Je sais que tout ce qui se passe à mon égard n'est point naturel, qu'une nation toute entière ne change pas immédiatement du blanc au noir sans cause, & que cette cause secrète est d'autant plus dangereuse qu'on s'en défie moins; c'est cela même qui devroit ouvrir les yeux du public sur ceux qui le mènent, mais ils se cachent avec trop d'adresse pour qu'il s'avise de les chercher où ils sont. Un jour il en saura davantage, & il rougira de sa légéreté. Pour vous, Monsieur, vous avez trop de sens, & vous êtes trop équitable, pour être compté parmi ces juges plus sévères que judicieux. Vous m'avez honoré de votre estime; je ne mériterai jamais de la perdre, & comme vous avez toute la mienne, j'y joins la confiance que vous méritez.



LETTRE
A Mde. DE CRÉQUI.

Mai 1766.

BIEN loin de vous oublier, Madame, je fais un de mes plaisir dans cette retraite de me rappeler les heureux temps de ma vie. Ils ont été rares & courts, mais leur souvenir les multiplie ; c'est le passé qui me rend le présent supportable, & j'ai trop besoin de vous pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, Madame, & je renonce à tout commerce de lettres, hors les cas d'absolue nécessité. Il est temps de chercher le repos, & je sens que je n'en puis avoir, qu'en renonçant à toute correspondance hors du lieu que j'habite. Je prends donc mon parti trop tard sans doute, mais assez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien me laisser. Adieu, Madame, l'amitié dont vous m'avez honoré me sera toujours présente & chère, daignez aussi vous en souvenir quelquefois.

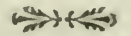


LETTRE
A Mr. De Luze.

A Wootton le 16 Mai 1766.

Quoique ma longue lettre à Mde. De Luze soit, Monsieur, à votre intention comme à la sienne, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot pour vous remercier & des soins que vous avez bien voulu prendre pour réparer la banqueroute que j'avois faite à Strasbourg sans en rien savoir, & de votre obligeante lettre du 10 Avril. J'ai senti à l'extrême plaisir que m'a fait sa lecture combien je vous suis attaché & combien tous vos bons procédés pour moi ont jeté de ressentiment dans mon ame. Comptez, Monsieur, que je vous aimerai toute ma vie & qu'un des regrets qui me suivent en Angleterre est d'y vivre éloigné de vous. J'ai formé dans votre pays des attachemens qui me le rendront toujours cher, & le désir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner, n'est pas moins dans mon cœur que dans le vôtre; mais comment espérer qu'il s'accomplisse? Si j'avois fait quelque faute qui m'eut attiré la haine de vos compatriotes, si je m'étois mal conduit en quelque chose, si j'avois quelque tort à me reprocher, j'espérerois en le réparant parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance: mais qu'ai-je fait pour la perdre, en quoi me suis-je mal conduit, à qui ai-je manqué dans la moindre chose, à qui ai-je pu rendre service que je ne l'aye pas

fait? Et vous voyez comme ils m'ont traité. Mettez-vous à ma place, & dites-moi s'il eſt poſſible de vivre parmi des gens qui veulent aſſommer un homme ſans grief, ſans motif, ſans plainte contre ſa perſonne, & uniquement parce qu'il eſt malheureux. Je ſens qu'il ſeroit à déſirer pour l'honneur de ces Meſſieurs que je retournaſſe finir mes jours au milieu d'eux, je ſens que je le déſirerois moi-même; mais je ſens auſſi que ce ſeroit une haute folie à laquelle la prudence ne me permet pas de ſonger. Ce qui me reſte à eſpérer en tout ceci eſt de conſerver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire & d'être toujours aimé d'eux quoiqu'abſent. Si quelque choſe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce ſeroit celui du galant homme dont j'habite la maiſon & qui n'épargne rien pour m'en rendre le ſéjour agréable; tous les gentilshommes des environs, tous les miniſtres des paroiſſes voiſines ont la bonté de me marquer des empreſſemens qui me touchent, en ce qu'ils me montrent la diſpoſition générale du pays. Le peuple même, malgré mon équipage, oublie en ma faveur ſa dureté ordinaire envers les étrangers; Mde. De Luze vous dira comment eſt le pays; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre ſi j'étois plus près du ſoleil & de mes amis. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton 31 Mai 1766.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous les lois & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Genève ne redevint une république; mais, Meſſieurs, puiſque les tourmens que votre ſort futur donne à mon cœur, ſont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en penſant à vos affaires le moins qu'il eſt poſſible. Vous avez publié que je voulois écrire l'hiſtoire de la médiation. Je ſerois bien aiſe ſeulement d'en ſavoir l'hiſtoire, mais mon intention n'eſt aſſurément pas de l'écrire, & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant ſi vous voulez me raſſembler les pièces & mémoires qui regardent cette affaire, vous ſentez qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils me ſoient jamais indifférens, mais gardez-les pour les apporter avec vous & ne m'en envoyez plus par la poſte, car les ports en ce pays ſont ſi exorbitans que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici 4 liv. 10 ſols de France. Au reſte je vous préviens, pour la dernière fois, que je ne veux plus faire ſouvenir le public que j'exiſte, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je ſuis en repos; je veux tâcher d'y reſter. Par une ſuite du déſir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'eſt poſſible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre cor-

reſpondance, & pour quoi que ce puiſſe être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à perſonne, ſi ce n'eſt pour les commiſſions dont votre amitié me permet de vous charger.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ſes amis, une lettre à moi adreſſée, où l'arrogance & la brutalité ſont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureuſement la ſienne eſt ſi mal-adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne ſert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La ſotte hauteur que ce pauvre homme affecte eſt un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il eſt ſi bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il ſe tourmente de moi.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

. . . . . . 21 *Juin* 1766.

J'ai reçu, mon cher hôte, votre N°. 26 qui m'a fait grand bien. Je me corrigerai d'autant plus difficilement de l'inquiétude que vous me reprochez, que vous ne vous en corrigez pas trop bien vous-même, quand mes lettres tardent à vous arriver. Ainſi: médecin guéri-toi toi-même; mais non, cher

ami, cette tendre inquiétude, & la caufe qui la produit, eft une trop douce maladie pour que ni vous, ni moi nous en voulions guérir. Je prendrai toutefois les mefures que vous m'indiquez pour ne pas me tourmenter mal-à-propos; & pour commencer, j'infcris aujourd'hui la date de cette lettre en commençant par N°. 1. afin de voir fucceffivement une fuite de numéros bien en ordre. Ma première ferveur d'arrangement eft toujours une chofe admirable; malheureufement elle dure peu.

J'aurois fort fouhaité que vous n'euffiez pas fait partir mes livres, mais c'eft une affaire faite; je fens que l'objet de toute la peine que vous avez prife pour cela, n'étoit que de me fournir des amufemens dans ma retraite; cependant vous vous êtes trompé. J'ai perdu tout goût pour la lecture, & hors des livres de botanique, il m'eft impoffible de lire plus rien. Ainfi je prendrai le parti de faire refter tous ces livres à Londres, & de m'en défaire comme je pourrai, attendu que leur tranfport jufqu'ici me coûteroit beaucoup au-delà de leur valeur; que cette dépenfe me feroit fort onéreufe; que quand ils feroient ici, je ne faurois pas trop où les mettre, ni qu'en faire. Je fuis charmé qu'au moins vous n'ayez pas envoyé les papiers.

Soyez moins en peine de mon humeur, mon cher hôte, & ne le foyez point de ma fituation. Le féjour que j'habite eft fort de mon goût; le maître de la maifon eft un très-galant homme, pour qui trois femaines de féjour qu'il a fait ici avec fa famille, ont cimenté l'attachement que fes bons procédés m'avoient donné pour lui. Tout ce qui dépend de

lui est employé pour me rendre le séjour de sa maison agréable; il y a des inconvéniens, mais où n'y en a-t-il pas? Si j'avois à choisir de nouveau dans toute l'Angleterre, je ne choisirois pas d'autre habitation que celle-ci; ainsi j'y passerai très-patiemment tout le temps que j'y dois vivre, & si j'y dois mourir, le plus grand mal que j'y trouve, est de mourir loin de vous, & que l'hôte de mon cœur ne soit pas aussi celui de mes cendres; car je me souviendrai toujours avec attendrissement de notre premier projet; & les idées tristes, mais douces qu'il me rappelle, valent surement mieux que celles du bal de votre folle amie. Mais je ne veux pas m'engager dans ces sujets mélancoliques qui vous feroient mal augurer de mon état présent, quoiqu'à tort. Et je vous dirai qu'il m'est venu cette semaine de la compagnie de Londres, hommes & femmes, qui tous à mon accueil, à mon air, à ma manière de vivre, ont jugé, contre ce qu'ils avoient pensé avant de me voir, que j'étois heureux dans ma retraite; & il est vrai que je n'ai jamais vécu plus à mon aise, ni mieux suivi mon humeur du matin au soir. Il est certain que la fausse lettre du Roi de Prusse & les premières clabauderies de Londres m'ont allarmé dans la crainte que cela n'influât sur mon repos dans cette province, & qu'on n'y voulût renouveler les scènes de Motiers. Mais sitôt que j'ai été tranquillisé sur ce chapitre, & qu'étant une fois connu dans mon voisinage, j'ai vu qu'il étoit impossible que les choses y prissent ce tour-là, je me suis mocqué de tout le reste, & si bien que je suis le premier à rire de toutes leurs folies. Il n'y a que la noirceur de celui qui sous main

fait aller tout cela, qui me trouble encore. Cet homme a passé mes idées ; je n'en imaginois pas de faits comme lui. Mais parlons de nous. Il me manque de vous revoir pour chasser tout souvenir cruel de mon ame. Vous savez ce qu'il me faudroit de plus pour mourir heureux, & je suppose que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par M. d'Ivernois : mais comme je regarde ce projet comme une belle chimère, je ne me flatte pas de le voir réaliser. Laissons la direction de l'avenir à la Providence. En attendant j'herborise, je me promène, je médite le grand projet dont je suis occupé, je compte même quand vous viendrez, pouvoir déjà vous remettre quelque chose ; mais la douce paresse me gagne chaque jour davantage, & j'ai bien de la peine à me mettre à l'ouvrage ; j'ai pourtant de l'étoffe assurément, & bien du désir de la mettre en œuvre. Mlle. le Vasseur est très-sensible à votre souvenir ; elle n'a pas appris un seul mot d'anglois ; j'en avois appris une trentaine à Londres, que j'ai tous oubliés ici, tant leur terrible barragouin est indéchiffrable à mon oreille. Ce qu'il y a de plaisant, est que pas une ame dans la maison, ne sait un mot de français. Cependant sans s'entendre, on va, & l'on vit. Bonjour.



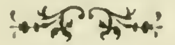
LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 28 Juin 1766.

Je vois, Monfieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euffe adreffée par vos correfpondans ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame; mais ma fituation me force à me borner pour vous à des foupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de rifquer des confeils fur votre conduite, dont le mauvais fuccès me feroit gémir toute ma vie, fi les chofes venoient à mal tourner; & je ne vois pas affez clair dans les fecrètes intrigues qui décideront de votre fort, pour juger des moyens les plus propres à vous fervir. Le vif intérét même que je prends à vous, vous nuiroit fi je le laiffois paroître, & je fuis fi infortuné que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéreffe. J'ai fait ce que j'ai pu, Monfieur; j'ai mal réuffi, je réuffirois plus mal encore, & puifque je vous fuis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger fans ceffe dans cette retraite, & par humanité, refpectez le repos dont j'ai fi grand befoin.

Je fens que je n'en puis avoir tant que je conferverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des chofes affligeantes, & d'autres raifons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute corref-

pondance même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience la viſite que vous me promettez, mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps, M. D. P....u, afin que s'il a quelque choſe à m'envoyer, il vous le remette; & en paſſant à Paris, vous m'obligerez auſſi d'y voir M. Guy, chez la veuve Ducheſne, afin qu'il vous remette ce qu'il a d'imprimé de mon dictionnaire de Muſique, & que j'en aye par vous des nouvelles; car je n'en ai plus depuis long-temps. Mon cher Monſieur, je ne ſerai tranquille que quand je ſerai oublié; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis; n'en parlez plus du tout à * *, vous avez vu comment il me rend juſtice; je n'en attends plus que de la poſtérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon cœur dans tous les temps. Je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

1766.

QUOIQUE je ſois fort incommodé, Monſieur, depuis deux jours, je n'aurois aſſurément pas marchandé avec ma ſanté, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce ſoir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, Monſieur, qui êtes ſi plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de ſon arrivée, je commençaſſe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je ſuis privé; mais du reſte je gagnerai peut-être à ne pas me montrer; ſi vous daigniez parler de moi à Mde. la Ducheſſe de Portland avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voie par vos yeux que par les ſiens, & je me conſolerai par le bien qu'elle penſera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet, mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.



LETTRE

LETTRE
AU MÊME.

PUISQUE M. Granville m'interdit de lui rendre des visites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie savoir de ses nouvelles, & comment il s'est tiré de ces terribles chemins. J'espère que la neige, qui recommence, pourra retarder assez son départ pour que je puisse trouver le moment d'aller lui souhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaisir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE
AU MÊME.

VOICI, Monsieur, un petit morceau de poisson de montagne qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé; aussi je vous l'offre en hommage & non pas en échange; sachant bien que toutes vos bontés pour moi, ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisois une fête d'aller vous prier de me présenter à Madame votre sœur, mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses, car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis fâché, Monſieur, que le temps ni ma ſanté ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire mes remercîmens auſſitôt que je le déſirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ſerai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des viſites. Soyez perſuadé, Monſieur, je vous prie, que ſitôt que mes pieds pourront me porter juſqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, Monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis très-ſenſible à vos honnêtetés, Monſieur, & à vos cadeaux, je le ſerois encore plus s'ils revenoient moins ſouvent. J'irai le plutôt que le temps me le permettra vous réitérer mes remercîmens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure; ainſi ſoit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, Monsieur, assez incommodé ces trois jours, & je ne suis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaisir que vous vous portez bien, & si le plaisir donnoit la santé, celui de votre bon souvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles salutations.

LETTRE

A Melle. DEWES, (aujourd'hui Mde. PORT.)

1766.

NE soyez pas en peine de ma santé, ma belle voisine; elle sera toujours assez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin; j'aurois pourtant grande envie d'être malade pour engager par charité Mde. la Comtesse & vous à ne pas partir sitôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à espérer, & jouir au moins du plaisir de voir encore une fois rassemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich; à laquelle j'offre en attendant mille très-humbles salutations & respects.

RÉPONSES

Aux questions faites par M. de Chauvel.

1766.

JAMAIS ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a proposé de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maison appelée l'Hermitage. En 1755 M. de Voltaire me pressant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ses vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me ressouviens pas d'avoir eu de sa part aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponse. Ayant retrouvé par hasard le brouillon de cette lettre, je la transcris ici, permettant à M. de Chauvel d'en faire l'usage qu'il lui plaira (*).

Je ne me souviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans à M. du Theil; mais il est vrai que j'ai été domestique de M. de M......u Ambassadeur de France à Venise, & que j'ai mangé son pain comme ses gentils-hommes étoient ses domestiques, & mangeoient son pain. Avec cette différence, que j'avois partout le pas sur les gentils-hommes, que j'allois au sénat, que j'assistois aux conférences, & que j'allois en visite chez les Ambassadeurs & Ministres étrangers, ce qu'assurément les gentilshommes de l'Am-

(1) On trouvera cette lettre ci-après page 152 sous date du 17 Juin 1760.

baſſadeur n'euſſent oſé faire. Mais bien qu'eux & moi fuſſions ſes domeſtiques, il ne s'enſuit point que nous fuſſions ſes valets.

Il eſt vrai qu'ayant répondu ſans inſolence, mais avec fermeté aux brutalités de l'Ambaſſadeur, dont le ton reſſembloit aſſez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeler ſes gens, & de me faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Veniſe rit beaucoup dans ce temps-là, c'eſt que ſur cette menace, je m'approchai de la porte de ſon cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de M......u, & lui dis: *non pas, s'il vous plaît, M. l'Ambaſſadeur. Les tiers ſont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci ſe paſſe entre nous.* A l'inſtant ſon Excellence devint très-polie; nous nous ſéparâmes fort honnêtement, & je ſortis de ſa maiſon, non pas honteuſement, comme il plaît à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel chancelier du Conſulat. Le lendemain M. le Blond conſul de France me donna un dîner où M. de St. Cir, & une partie de la nation françoiſe ſe trouva; toutes les bourſes me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois beſoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin je partis accompagné & fêté de tout le monde, tandis que l'Ambaſſadeur, ſeul & abandonné dans ſon palais, y rongeoit ſon frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut atteſter tout cela; le chevalier de Carrion alors mon confrère & mon ami, ſecrétaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & depuis ſecré-

taire d'Ambaſſade à Paris, y eſt peut-être encore, & peut atteſter la même choſe. Des foules de lettres & de témoins la peuvent atteſter; mais qu'importe à M. de Voltaire ?

Je n'ai jamais rien écrit ni ſigné de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, ſignée de moi. On peut conſulter là-deſſus ma lettre du 8 Août 1765 adreſſée à M. D**.

Meſſieurs de Berne m'ayant chaſſé de leurs états, en 1765 à l'entrée de l'hiver, le peu d'eſpoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois ſi grand beſoin, joint à ma foibleſſe, & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le Baillif de Nidau une lettre qui a couru Paris (*), qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Genève, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecrétaire d'un Ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet, un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours, & dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel dont j'ai oublié les termes (**), mais qu'il avoit aſſurément bien mérité.

Je me ſouviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un que je me ſentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus que

(*) Celle du 20 Octobre 1761. Tome XII de cette édition des Œuvres, & Tome XXIV de celles in-8. & grand in-12.

(**) Voyez ci-après ce billet ſous date du 31 Mai 1765. page 225.

je tenois ce difcours; c'étoit au contraire pour m'en défendre, & cela, Monfieur, eft très différent. Celui qui veut me fervir à fa mode, & non pas à la mienne, cherche l'oftentation du titre de bienfaiteur, & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils foins. A voir la multitude prodigieufe de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une fituation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le feul vrai bien dont je jouis, eft la liberté; & ma liberté, grâce au ciel, eft mon ouvrage. Quelqu'un s'ofe-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous feul, ô George Keith! pouvez le faire, & ce n'eft pa vous qui m'accuferez d'ingratitude. J'ajoute à Milord Maréchal, mon ami Du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits? faites qu'ils foient de mon choix, & non pas du vôtre, & foyez sûr que vous ne trouverez de la vie un cœur plus vraiment reconnoiffant que le mien. Telle eft ma façon de penfer que je n'ai point déguifée; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis; & fi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme-là.



LETTRE
A Mr. DE VOLTAIRE.

A Montmorenci le 17 Juin 1760.

Je ne penſois pas, Monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (*) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer de leur dépôt en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, Mde. de C***. belle-fille de Mde. D**, Mde. la C. d'H***., & un allemand nommé M. G*. Mde. de C***. ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour cela; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre; il vous fut demandé, vous le refusâtes, & il n'en fut plus queſtion.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle eſpèce de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel

(*) C'eſt celle du 18 Août. Tome XXIII des Œuvres, éditions in-8. & in-12, & Tome XII. in-4.

l'éditeur

l'éditeur dit, ſous la date du 23 Octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques ſemaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru devoir lui donner place dans ſon journal.*

Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſais. Il eſt très-sûr que juſqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris de cette lettre: il eſt très-sûr que l'exemplaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou d'une des trois perſonnes que je vous ai nommées: enfin il eſt très-sûr que les deux Dames ſont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances au moyen deſquelles il vous ſeroit aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de remonter à la ſource & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fut, & qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera

jamais imprimée ſans votre aveu (*), que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous demander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer; je vous promets de la joindre fidellement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un ſeul mot.

Je ne vous aime point, Monſieur; vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Genève, pour le prix de l'aſile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eſt vous qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable; c'eſt vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les conſolations des mourans, & jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais, enfin; vous l'avez voulu: mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, ſi vous l'aviez voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reſte que l'admiration qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, Monſieur.

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſurtout avec un homme qui les foule tous aux pieds n'en ſauroient exiger davantage.

Note servant d'apostille à cette lettre.

On remarquera que depuis près de sept ans que cette lettre est écrite je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, jusqu'à-ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun sait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis je leur dis en secret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

Motiers le 31 Mai 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été secrétaire de l'Ambassadeur de France à Venise, j'ai été son valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier secrétaire de l'Ambassadeur de France, si je n'ai pas fait les fonctions de secrétaire d'Ambassade, si je n'en ai pas eu les honneurs au sénat de Venise, j'en aurai menti moi-même.

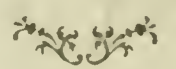
LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

1766.

Je suis bien sensible, Monsieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéresser. Ayant pris mon parti sur l'affaire en question, je continuerai

quoiqu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul; & je garderai le reſte mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre, que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place, & j'y préfère de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpère que ceux qu'il fait à préſent en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guères de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends & votre chère famille que je remercie & ſalue de toute mon ame.



LETTRE A M^r. DU PEYROU.

A Wootton le 16 Août 1766.

Je ne doute point, mon cher hôte, que les choses incroyables que M. Hume écrit partout, ne vous soient parvenues, & je ne suis pas en peine de l'effet qu'elles feront sur vous. Il promet au public une relation de ce qui s'est passé entre lui & moi, avec le recueil des lettres. Si ce recueil est fait fidellement, vous y verrez dans celle que je lui ai écrite le 10 Juillet, un ample détail de sa conduite & la mienne, sur lequel vous pourrez juger entre nous; mais comme infailliblement il ne fera pas cette publication, du moins sans les falsifications les plus énormes, je me réserve à vous mettre au fait par le retour de M. d'Ivernois; car vous copier maintenant cet immense recueil, c'est ce qui ne m'est pas possible, & ce seroit rouvrir toutes mes plaies. J'ai besoin d'un peu de trêve pour reprendre mes forces prêtes à me manquer. Du reste je le laisse déclamer dans le public, & s'emporter aux injures les plus brutales. Je ne sais point quereller en charretier. J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sûres; je les attends, & je me tais.

Je vous dirai seulement un mot sur une pension du Roi d'Angleterre dont il a été question, & dont vous m'aviez parlé vous-même. Je ne vous répondis pas sur cet article, non-seulement à cause du secret que M. Hume exigeoit au

nom du Roi, & que je lui ai fidellement gardé jusqu'à-ce qu'il l'ait publié lui-même; mais parce que n'ayant jamais bien compté sur cette pension, je ne voulois vous flatter pour moi de cette espérance, que quand je serois assuré de la voir remplir. Vous sentez que rompant avec M. Hume après avoir découvert ses trahisons, je ne pouvois sans infamie accepter des bienfaits qui me venoient par lui. Il est vrai que ces bienfaits & ces trahisons semblent s'accorder fort mal ensemble. Tout cela s'accorde pourtant fort bien. Son plan étoit de me servir publiquement avec la plus grande ostentation, & de me diffamer en secret avec la plus grande adresse; ce dernier objet a été parfaitement rempli : vous aurez la clef de tout cela. En attendant, comme il publie partout qu'après avoir accepté la pension, je l'ai malhonnêtement refusée, je vous envoye une copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet au Ministre, (*) par laquelle vous verrez ce qu'il en est. Je reviens maintenant à ce que vous m'en avez écrit.

Lorsqu'on vous marqua que la pension m'avoit été offerte, cela étoit vrai; mais lorsqu'on ajouta que je l'avois refusée, cela étoit parfaitement faux. Car au contraire, sans aucun doute alors sur la sincérité de M. Hume, je ne mis pour accepter cette pension qu'une condition unique, savoir l'agrément de Milord Maréchal, que, vu ce qui s'étoit passé à Neuchâtel, je ne pouvois me dispenser d'obtenir. Or nous avions eu cet agrément avant mon départ de Londres; il ne restoit de la part de la cour qu'à terminer l'affaire, ce que

(*) Voyez la lettre à M. le Général Conway, du 12 Mai 1766, Tome XII des Œuvres in-4°. & Tome XXIV de l'in-8°. & grand in-12.

je n'efpérois pourtant pas beaucoup : mais ni dans ce temps-là, ni avant, ni après je n'en ai parlé à qui que ce fut au monde hors le feul Milord Maréchal qui furement m'a gardé le fecret. Il faut donc que ce fecret ait été ébruité de la part de M. Hume; or comment M. Hume a-t-il pu dire que j'avois refufé, puifque cela étoit faux, & qu'alors mon intention n'étoit pas même de refufer? Cette anticipation ne montre-t-elle pas qu'il favoit que je ferois bientôt forcé à ce refus, & qu'il entroit même dans fon projet de m'y forcer, pour amener les chofes au point où il les a mifes? La chaîne de tout cela me paroît importante à fuivre pour le travail dont je fuis occupé, & fi vous pouviez parvenir à remonter par votre ami, à la fource de ce qu'il vous écrit, vous rendriez un grand fervice à la chofe & à moi-même.

Les chofes qui fe paffent en Angleterre à mon égard font je vous affure, hors de toute imagination. J'y fuis dans la plus complète diffamation où il foit poffible d'être, fans que j'aie donné à cela la moindre occafion, & fans que pas une ame puiffe dire avoir eu perfonnellement le moindre mécontentement de moi. Il paroît maintenant que le projet de M. Hume & de fes affociés eft de me couper toute reffource, toute communication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur & de misère. J'efpère qu'ils ne réuffiront pas; mais deux chofes me font trembler. L'une eft qu'ils travaillent avec force à détacher de moi M. Davenport, & que s'ils y réuffiffent, je fuis abfolument fans afile, & fans favoir que devenir. L'autre encore plus effrayante, eft

qu'il faut abſolument que, pour ma correſpondance avec vous, j'aie un commiſſionnaire à Londres, à cauſe de l'affranchiſſement juſqu'à cette capitale qu'il ne m'eſt pas poſſible de faire ici. Je me ſers pour cela d'un libraire que je ne connois point, mais qu'on m'aſſure être fort honnête homme. Si par quelqu'accident, cet homme venoit à me manquer, il ne me reſte perſonne à qui adreſſer mes lettres en ſûreté, & je ne ſaurois plus comment vous écrire. Il faut eſpérer que cela n'arrivera pas : mais mon cher hôte je ſuis ſi malheureux ! Il ne me faudroit que ce dernier coup.

Je tâche de fermer de tous côtés la porte aux nouvelles affligeantes. Je ne lis plus aucun papier public ; je ne réponds plus à aucune lettre, ce qui doit rebuter à la fin de m'en écrire. Je ne parle que de choſes indifférentes au ſeul voiſin avec lequel je converſe, parce qu'il eſt le ſeul qui parle français. Il ne m'a pas été poſſible, vu la cauſe, de n'être pas affecté de cette épouvantable révolution qui, je n'en doute pas, a gagné toute l'Europe ; mais cette émotion a peu duré ; la ſérénité eſt revenue, & j'eſpère qu'elle tiendra ; car il me paroît difficile qu'il m'arrive déſormais aucun malheur imprévu. Pour vous, mon cher hôte, que tout cela ne vous ébranle pas. J'oſe vous prédire qu'un jour l'Europe portera le plus grand reſpect à ceux qui en auront conſervé pour moi dans mes diſgraces.

✕

LETTRE

LETTRE

A Mde. la Comteſſe de BOUFFLERS.

A Wootton le 30 Août 1766.

UNE choſe me fait grand plaiſir, Madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'eſt parvenue que depuis peu de jours ; c'eſt de connoître à ſon ton que vous êtes en bonne ſanté.

Vous dites, Madame, n'avoir jamais vu de lettre ſemblable à celle que j'ai écrite à M. Hume ; cela peut être, car je n'ai, moi, jamais rien vu de ſemblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne reſſemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'eſpère n'en écrire jamais qui leur reſſemblent.

Vous me demandez quelles ſont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ſes manœuvres ſecrètes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-deſſus en explication ; je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, Madame ; pour moi je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux ſoupçons ; à cela je réponds que je ne me livre point à des ſoupçons. Peut-être auriez-vous pu, Madame, prendre pour vous un peu des leçons que vous me donnez, n'être pas ſi facile à croire que je croyois ſi facilement aux trahiſons, & vous dire pour moi une partie des choſes que vous vouliez que je me diſſe pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en ſa faveur forme un préjugé très-fort, très-raiſonnable, d'un très-grand poids, ſurtout pour moi, & que je ne cherche point à combattre. Mais les préjugés ne font rien contre les faits. Je m'abſtiens de juger du caractère de M. Hume, que je ne connois pas. Je ne juge que ſa conduite avec moi, que je connois. Peut-être ſuis-je le ſeul homme qu'il ait jamais haï : mais auſſi quelle haine ! Un même cœur ſuffiroit-il à deux comme celle-là ?

Vous vouliez que je me refuſaſſe à l'évidence ; c'eſt ce que j'ai fait autant que j'ai pu : que je démentiſſe le témoignage de mes ſens ; c'eſt un conſeil plus facile à donner qu'à ſuivre ; que je ne cruſſe rien de ce que je ſentois ; que je conſultaſſe les amis que j'ai en France. Mais ſi je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je ſens, ils le croiront bien moins encore ; eux qui ne le voient pas, & qui le ſentent encore moins. Quoi, Madame ! quand un homme vient entre quatre yeux m'enfoncer à coup redoublés un poignard dans le ſein, il faut avant d'oſer lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre me fait préſumer, Madame, que vous n'êtes pas de ſang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue eſt falſifiée. Dans la circonſtance funeſte où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, ſachant bien ce qu'il en vouloit faire, j'oſe dire qu'il falloit avoir une ame forte pour ſe modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui ſentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette eſpèce, il eſt difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y eſt pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponſe à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entière de choſes que ma plume ne ſait pas écrire & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, Madame, que j'aurois dû faire.

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement contre un homme qui m'a réellement ſervi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 Juillet à M. Hume j'ai peſé avec la plus grande équité les ſervices qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire partout pencher la balance en ſa faveur, & c'eſt ce que j'ai fait. Mais quand tous ces grands ſervices auroient eu autant de réalité que d'oſtentation, s'ils n'ont été que des piéges qui couvroient les plus noirs deſ-ſeins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoiſſance.

Les liens de l'amitié ſont reſpectables, même après qu'ils ſont rompus; cela eſt très-vrai; mais cela ſuppoſe que ces liens ont exiſté. Malheureuſement ils ont exiſté de ma part. Auſſi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, eſt-il l'effet du reſpect que je me dois.

Et les ſeules apparences de ce ſentiment le ſont auſſi. Voilà, Madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment? ſitôt qu'un homme prend en public le maſque de l'amitié pour me nuire plus à ſon aiſe, ſans même daigner ſe cacher de moi; ſitôt qu'il me baiſe en m'aſſaſſinant, je dois n'oſer plus me défendre, ni parer ſes coups, ni m'en plaindre, pas même à lui! .... Je ne puis

croire que c'eſt-là ce que vous avez voulu dire : cependant en reliſant ce paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, Madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma défenſe, mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jeté le maſque qu'à préſent ſa conduite parle & dit tout à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ne veux point qu'on me juſtifie, parce que je n'ai pas beſoin de juſtification, & je ne veux pas qu'on m'excuſe, parce que cela eſt au-deſſous de moi. Je ſouhaiterois ſeulement que dans l'abîme de malheurs où je ſuis plongé, les perſonnes que j'honore m'écriviſſent des lettres moins accablantes, afin que j'euſſe au moins la conſolation de conſerver pour elles tous les ſentimens qu'elles m'ont inſpirés.

LETTRE
A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 30 Août 1766.

J'AI lu, Monſieur, dans votre lettre du 31 Juillet l'article de la gazette que vous y avez tranſcrit, & ſur lequel vous me demandez des inſtructions pour ma défenſe. Eh de quoi, je vous prie, voulez-vous me défendre ? De l'accuſation d'être un infâme ? Mon bon ami, vous n'y penſez pas. Lorſqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez ſimplement : je connois mon ami Rouſſeau, de pareilles accuſations ne ſauroient le regarder.

Du reſte, faites comme moi, gardez le ſilence, & demeurez en repos. Surtout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela eſt mort pour moi.

Il y a cependant un point ſur lequel je déſire que mes amis ſoient inſtruits, parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois & toujours à tort, que des principes outrés me conduiſent à des choſes déraiſonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs que j'avois refuſé brutalement, une penſion de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à perſonne de cette penſion que le Roi vouloit qui fût ſecrète, & je n'en aurois parlé de ma vie, ſi M. Hume n'eut commencé. L'hiſtoire en feroit longue à déduire dans une lettre; il ſuffit que vous ſachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres ſecrètes de M. Hume, je dûs ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahiſſoit. Voici, Monſieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet à M. le Général Conwai ſecrétaire d'Etat (*). J'étois d'autant plus embaraſſé dans cette lettre que par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je l'envoie pour que vous jugiez quant à préſent, d'une ſeule choſe, ſi j'ai refuſé malhonnêtement. Quand nous nous verrons vous ſaurez le reſte : plaiſe à Dieu que ce ſoit bientôt ! Toutefois ne prenez rien ſur vos affaires d'aucune eſpèce. Je puis attendre, & dans quelque temps que vous

(*) Voyez cette lettre ſous date du 12 Mai 1766. Tome XII de cette édition des Œuvres, & Tome XXIV de celles in-8. & grand in-12.

veniez, je vous verrai toujours avec le même plaiſir. Je me rapporte en toute choſe à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon diſcernement, en fait de ſtyle, pour vous imaginer que je me trompe ſur celui de M. Voltaire, & que je prends pour être de lui ce qui n'en eſt pas; & il faut en revanche que vous ayez une haute opinion de ſa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas de lui.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

A Wootton le 15 Novembre 1766.

Je vois, avec douleur, cher ami, par votre N°. 37 que je vous ai écrit des choſes déraiſonnables dont vous vous tenez offenſé. Il faut que vous ayez raiſon d'en juger ainſi, puiſque vous êtes de ſang-froid en liſant mes lettres, & que je ne le ſuis guère en les écrivant : ainſi vous êtes plus en état que moi de voir les choſes telles qu'elles ſont. Mais cette conſidération doit être auſſi de votre part, une plus grande raiſon d'indulgence; ce qu'on écrit dans le trouble, ne doit pas être enviſagé comme ce qu'on écrit de ſang-froid. Un dépit outré a pu me laiſſer échapper des expreſſions démen-

ties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des ſentimens honorables. Au contraire, quoique vos expreſſions le ſoient toujours, vos idées ſouvent ne le ſont guères; & voilà ce qui dans le fort de mes afflictions, a ſouvent achevé de m'abattre. En me ſuppoſant tous les torts dont vous m'avez chargé, il falloit peut être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous réſoudre à endurer ce qui en pouvoit réſulter. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaiſe, m'excuſer ici, ni vous charger; mais ſeulement vous donner des raiſons qui me ſemblent juſtes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état. Je vous en demande pardon de tout mon cœur; j'ai grand beſoin que vous me l'accordiez; & je vous proteſte avec vérité, que je n'ai jamais ceſſé un ſeul moment, d'avoir pour vous tous les ſentimens que j'aurois deſiré vous trouver pour moi.

La punition a ſuivi de près l'offenſe. Vous ne pouvez douter du tendre intérêt que je prends à tout ce qui tient à votre ſanté; & vous refuſez de me parler des ſuites de votre voyage de Beffort. Heureuſement vous n'avez pu être méchant qu'à demi, & vous me laiſſez entrevoir un ſuccès dont je brûle d'apprendre la confirmation. Ecrivez-moi là-deſſus en détail, mon aimable hôte; donnez-moi tout à la fois, le plaiſir de ſavoir que vos remèdes opèrent, & celui d'apprendre que je ſuis pardonné. J'ai le cœur trop plein de ce beſoin, pour pouvoir aujourd'hui vous parler d'autre choſe; & je finis en vous répétant du fond de mon ame, que mon tendre attachement, & mon vrai reſpect pour vous ne peuvent pas plus ſortir de mon cœur que l'amour de la vertu.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Wootton le 15 Novembre 1766.

A peine nous connoiſſons-nous, Monſieur, & vous me rendez les plus vrais ſervice de l'amitié : ce zèle eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature nous fit amis; nous ne ſommes ni vous, ni moi diſpoſés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens; c'eſt à mon avis la plus sûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſurtout s'ils le laiſſent répandre à Londres, ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire tout à leur aiſe : pour moi je n'ai rien à dire de M. Hume, ſinon, que je le trouve bien inſultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philoſophe. Bonjour, Monſieur, je vous aimerai toujours, mais je ne vous écrirai pas, à moins de néceſſité. Cependant, je ſerois bien aiſe par précaution d'avoir votre adreſſe. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. Sauttershaim que je ſuis ſenſible à ſon ſouvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je ſuis auſſi ſurpris que fâché qu'avec de l'eſprit,

des

des talens, de la douceur, & une aſſez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra, mais les commencemens y ſont difficiles.

LETTRE

A Lord Vicomte de NUNCHAM, aujourd'hui Comte de HARCOURT.

A Wootton le 24 Décembre 1766.

Je croirois, Milord, exécuter peu honnêtement la réſolution que j'ai priſe de me défaire de mes eſtampes & de mes livres, ſi je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les eſtampes dont vous avez eu la bonté de me faire préſent. J'en fais aſſurément tout le cas poſſible, & la néceſſité de ne rien laiſſer ſous mes yeux qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit ſeule en obtenir le ſacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, ſoit d'eſtampes, ſoit de livres, quelque choſe qui puiſſe vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & ſurtout par préférence ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit paſſer qu'en main d'ami. Enfin, Milord, ſi vous êtes à portée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccaddily à côté

de Lord Egremond. Recevez, Milord, je vous prie, les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

22 *Décembre* 1766.

QUOIQUE jusqu'ici, Monsieur, malgré mes sollicitations & mes prières, je n'aie pu obtenir de vous un seul mot d'explication, ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que très-extraordinaire. Mais, Monsieur, il est temps qu'il cesse; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je suis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractère; je suis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le soyez comme moi; mais c'est aussi pousser trop loin le mystère, que de refuser constamment de me dire sur quel pied je suis dans votre maison, & si j'y suis de trop ou non. Considérez, je vous supplie, ma situation & jugez de mes embarras; quel parti puis-je prendre, si vous refusez de me parler? Dois-je rester dans votre maison malgré vous? En puis-je sortir sans votre assistance? Sans amis, sans connoissances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je suis entièrement à

la merci de vos gens. C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir; il convient ce me ſemble que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il ſaudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer, & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous ſeriez moins trompé & je ſerois mieux traité, nous y trouverions tous deux notre avantage; vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir qu'il y a des gens à qui mon ſéjour dans votre maiſon déplait beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre déſagréable.

Que ſi malgré toutes ces raiſons vous continuez à garder avec moi le ſilence, cette réponſe alors deviendra très-claire, & vous ne trouverez pas mauvais que, ſans m'obſtiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, ſans vous en parler davantage, emportant un ſouvenir très-reconnoiſſant de l'hoſpitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me diſſimuler les cruels embarras où je me ſuis mis en l'acceptant.



LETTRE

A Mr.

Janvier 1767.

Ce que vous me marquez, Monſieur, que M. Deyverdun a un poſte chez le général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre que je joins ici une copie faite ſur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiez ſi le dit M. Deyverdun a écrit cette lettre, choſe dont je ne doute nullement, ni s'il eſt en effet l'auteur des écrits en queſtion mis dans le St. James Chronicle, ce que je ſais parfaitement être faux. D'ailleurs le dit M. Deyverdun bien inſtruit, & bien préparé à ſon rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorſque les dits écrits furent portés au St. James Chronicle, eſt trop ſur ſes gardes pour que vous puiſſiez maintenant rien ſavoir de lui. Mais il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite des temps, ne paroiſſant inſtruit de rien, & gardant ſoigneuſement le ſecret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le ſecret de toutes ces manœuvres, lorſque ceux qui s'y ſont prêtés feront moins ſur leur garde; & tout ce que je ſouhaite dans cette affaire eſt que vous découvriez la vérité par vous-même. Je penſe auſſi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de ſavoir ſi ce ſont d'honnêtes gens. Or que le dit Deyverdun

ait fait ou non les écrits dont il ſe vante, vous ſavez maintenant, ce me ſemble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me ſurvivrez j'eſpère de beaucoup d'années, & ce m'eſt une conſolation très-douce de penſer qu'un jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier par vous-même beaucoup de faits, que vous ſaurez de mon vivant, ſans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous eſt impoſſible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A M.......

2 Janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, Monſieur, ſur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce ſilence pût vous inquiéter ſur l'effet de votre précédente lettre; je n'y ai rien vu qui ne confirmât les ſentimens d'eſtime & d'attachement que vous m'avez inſpirés; & ces ſentimens ſont ſi vrais, que ſi jamais j'étois dans le cas de quitter cette province, je ſouhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant que je ſuis ſi touché des ſoins de Mr Davenport, & ſi content de ſa ſociété, que je ne me priverois pas ſans regret d'une hoſpitalité ſi douce; mais comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le

même pied, & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je penſe ſouvent avec plaiſir à la ferme ſolitaire que nous avons vue enſemble, & à l'avantage d'y être votre voiſin; mais ceci ſont plutôt des ſouhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel eſt le vrai plaiſir que j'ai de correſpondre en toute occaſion à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, Monſieur, que je me ſuis donné le conſeil de la dame dont vous parlez; j'aurois dû le prendre plutôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi une connoiſſance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir; après un premier mouvement d'indignation dont je n'étois pas le maître, je me ſuis retiré paiſiblement, il a voulu une rupture formelle; il a fallu lui complaire; il a voulu enſuite une explication; j'y ai conſenti. Tout cela s'eſt paſſé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous ſavez. Il l'a fait tout ſeul; je me ſuis tu; je continuerai de me taire; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve un peu inſultant pour un bon-homme, & un peu bruyant pour un philoſophe.

Comment va la botanique? Vous en occupez-vous un peu? Voyez-vous des gens qui s'en occupent? Pour moi j'en raffole, je m'y acharne & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus je n'ai pas de quoi l'exercer; car avant de retenir il faut apprendre, & ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai

nul moyen de les ſavoir ; il me ſemble que tous les livres qu'on écrit ſur la botanique ne ſont bons que pour ceux qui la ſavent déjà. J'ai acquis votre *Stillingflet*, & je n'en ſuis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes eſtampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaiſir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au reſte, je ſuis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice. Car rien ne me fait tant de mal que de reſter aſſis, & d'écrire ou lire, & c'eſt une des raiſons qui me font renoncer à tout commerce de lettres hors les cas de néceſſité. Je vous écrirai dans peu; mais de grâce, Monſieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon ſilence pour un ſigne de refroidiſſement ou d'oubli, & ſoyez perſuadé que c'eſt pour mon cœur une conſolation très-douce, d'être aimé de ceux qui ſont auſſi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes reſpects empreſſés à M. Malthus, je vous en ſupplie, recevez ceux de Mlle. le Vaſſeur, & mes plus cordiales ſalutations.



LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 7 Février 1767.

Il eſt vrai, Milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la juſtice & de la vérité, eſt, que ſans vous écrire, ſans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé, avec confiance, ſur un fait qui étoit à ſa charge, ſans crainte d'être démenti par vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour juger mal par M. Hume de tous ſes amis. Il en a qui le connoiſſent & qui ſont très-dignes de lui, mais il en a auſſi qui ne le connoiſſent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, ſans les en eſtimer moins. Je ſuis très-touché, Milord, de vos lettres, & très-ſenſible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je ſuis fâché pour eux qu'il faille à cela du courage; je connois des gens mieux inſtruits chez leſquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, Milord, mon entière & pleine confiance en me prévalant de vos offres; & dès à préſent j'ai une grâce à vous demander, c'eſt de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il eſt ancien ami de M. d'Alembert, mais il eſt auſſi mon ancienne connoiſſance, & les ſeuls jugemens que je crains ſont ceux des gens qui ne me connoiſſent pas. Je puis bien dire de M. Watelet au ſujet de M. d'Alembert,

d'Alembert, ce que j'ai dit de vous au ſujet de M. Hume; mais je connois l'incroyable ruſe de mes ennemis capable d'enlacer dans ſes piéges adroits la raiſon & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grâce preſſez-vous de me le dire; car j'ai grand beſoin de le ſavoir. Agréez, Milord, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE
A Mr. DAVENPORT.

Le 7 Février 1767.

Je reçus hier, Monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſurtout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpère qu'il n'a pas hérité de ſes ſentimens, je vous prie de lui témoigner combien je ſuis touché de ſes bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton que je vous prie de fermer avant de la lui faire paſſer. Je dois des remercîmens à tout le monde, & vous, Monſieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins. Mais comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez ſans doute

à être imité. Mes ſalutations, je vous ſupplie, & celles de Mlle. le Vaſſeur à vos chers enfans & aux Dames de votre maiſon. Agréez ſon reſpect & mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Février 1767.

Bien loin, Monſieur, qu'il puiſſe jamais m'être entré dans l'eſprit d'être aſſez vain, aſſez ſot, & aſſez mal appris pour refuſer les grâces du Roi, je les ai toujours regardées, & les regarderai toujours, comme le plus grand honneur qui me puiſſe arriver. Quand je conſultai Milord Maréchal ſi je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fuſſe là-deſſus en doute, mais c'eſt qu'un devoir particulier & indiſpenſable ne me permettoit pas de le faire que je n'euſſe ſon agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuſeroit pas. Mais, Monſieur, quand le roi d'Angleterre & tous les ſouverains de l'univers mettroient à mes pieds tous leurs tréſors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de ſon eſpèce, s'il en exiſte, je les rejetterois toujours avec autant d'indignation que dans tout autre cas je les recevrois avec reſpect & reconnoiſſance. Voilà mes ſentimens dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel ſort, à quels malheurs la Providence me réſerve encore; mais ce que je ſais, c'eſt que les ſentimens de droi-

ture & d'honneur qui ſont gravés dans mon cœur, n'en ſortiront jamais qu'avec mon dernier ſoupir. J'eſpère pour cette fois, que je me ſerai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher Monſieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire, qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette eſtimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puiſſiez vous accommoder; brûlez le reſte, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas ſonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Eſprit*, in-4°. de la première édition, qui eſt rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges; je voudrois bien que ce livre-là ne tombât qu'entre des mains amies. J'eſpère, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le ſenſible affront de refuſer le petit cadeau de mes ouvrages.

Les eſtampes avoient été miſes par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a été envoyé; elles ne s'y ſont pas trouvées, & les porte-feuilles me ſont arrivés vides: j'ignore abſolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles de vous parler en détail de vos envois; ce qui m'en plaît le plus eſt que, ſi vous entendez que je reſte dans votre maiſon juſqu'à ce que la muſcade & la canelle ſoient conſommées, je n'en démarrerai pas d'un bon ſiècle. Le tabac eſt très-bon, & même trop bon, puiſqu'il s'en conſomme plus vîte; je vous

fais mon remercîment de l'emplette, & non pas de la chose, puisque c'est une commission, & vous savez les règles. L'eau de la Reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaisir, & j'ai reconnu là un souvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort sensible. Mais qu'est-ce que c'est que des petits quarrés de savon parfumé? A quoi diable sert ce savon? Je veux mourir si j'en fais rien, à moins que ce ne soit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été essayé, parce que vous en aviez laissé, & qu'ayant été malade, il en a fallu suspendre l'usage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'espère que pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillerez les mémoires des marchands, afin que quand vous serez ici, & qu'il s'agira de savoir ce que tout cela coûte, vous ne me disiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en sais rien. Tant de richesses me mettroient de bonne humeur, si les désastres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes sur Milord Maréchal n'empoisonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impression de ces temps humides, & je la sens aussi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut espérer que celui qui le suivra, nous traitera mieux. Ainsi soit-il. Mlle. le Vasseur & moi faisons nos salutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE
A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 14 Février 1767.

VOUS m'avez donné, Milord, le premier vrai plaiſir que j'ai goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes ſentimens pour lui, & moi qui m'inquiète très-médiocrement de l'eſtime du public, je ſens que je n'aurois jamais pu me paſſer de la ſienne. Il ne faut abſolument point que ſes eſtampes ſoient en vente avec les autres, & puiſque de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à la bonne heure; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre le nom de M. Watelet; mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entière diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs ſans faveur & ſans préférence, & qu'il ne ſoit pas queſtion de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimrns, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage; ce ſera m'obliger

doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vaſſeur de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect. Agréez, Milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, Milord de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

A Wootton le 14 Février 1767.

Je confeſſe, mon cher hôte, le tort que j'ai eu de ne pas répondre ſur le champ à votre No. 39. Car malgré la honte d'avouer votre crédulité, je vois que l'autorité du voiturier Le Comte, avoit fait une grande impreſſion ſur votre eſprit. Je me fâchois d'abord de cette petite foibleſſe qui me paroiſſoit peu d'accord avec le grand ſens que je vous connois; mais chacun a les ſiennes, & il n'y a qu'un homme bien eſtimable, à qui l'on n'en puiſſe pas reprocher de plus grandes que

celles-là. J'ai été malade, & je ne suis pas bien; j'ai eu des tracas qui ne sont pas finis, & qui m'ont empêché d'exécuter la résolution que j'avois prise de vous écrire au plus vîte que je n'étois pas à Morges. Mais j'ai pensé que mon N° 7 vous le diroit assez; & d'ailleurs qu'une nouvelle de cette espèce, disparoîtroit bientôt, pour faire place à quelqu'autre aussi raisonnable.

Vous savez que j'ai peu de foi aux grands guérisseurs. J'ai toujours eu une médiocre opinion du succès de votre voyage de Beffort, & vos dernières lettres ne l'ont que trop confirmée. Consolez-vous, mon cher hôte; vos oreilles resteront à-peu-près ce qu'elles sont; mais quoique j'aye pu vous en dire dans ma colère, les oreilles de votre esprit sont assez ouvertes, pour vous consoler d'avoir le tympan matériel un peu obstrué: ce n'est pas le défaut de votre judiciaire qui vous rend crédule, c'est l'excès de votre bonté; vous estimez trop mes ennemis pour les croire capables d'inventer des mensonges, & de payer des pieds-plats pour les divulguer: il est vrai que si vous n'êtes pas trompé, ce n'est pas leur faute.

Je tremble que Milord Maréchal ne soit dans le même cas, mais d'une manière bien plus cruelle, puisqu'il ne s'agit pas de moins que de perdre l'amitié de celui de tous les hommes à qui je dois le plus, & à qui je suis le plus attaché. Je ne sais ce qu'ont pu manœuvrer auprès de lui, le bon David & le fils du Jongleur, qui est à Berlin: mais Milord Maréchal ne m'écrit plus, & m'a même annoncé qu'il cesseroit de m'écrire, sans m'en dire aucune autre rai-

ſon, ſinon qu'il étoit vieux, qu'il écrivoit avec peine, qu'il avoit ceſſé d'écrire à ſes parens, &c. Vous jugez ſi mon cœur eſt la dupe de pareils prétextes. Mde. la Ducheſſe de Portland, avec qui j'ai fait connoiſſance l'été dernier chez un voiſin, m'a porté en même temps le plus ſenſible coup, en me marquant que les nouvelles publiques l'avoient dit à l'extrémité, & me demandant de ſes nouvelles. Dans ma frayeur, je me ſuis hâté d'écrire à M. Rougemont pour ſavoir ce qu'il en étoit. Il m'a raſſuré ſur ſa vie, en me marquant qu'en effet, il avoit été fort mal, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Qui me raſſurera maintenant ſur ſon cœur? Depuis le 22 Novembre, date de ſa dernière lettre, je lui ai écrit pluſieurs fois; & ſur quel ton! Point de réponſe. Pour comble, je ne ſais quelle contenance tenir vis-à-vis de Mde. de Portland, à qui je ne puis différer plus long-temps de répondre, & à qui je ne veux pas dire ma peine. Rendez-moi, je vous en conjure, le ſervice eſſentiel d'écrire à Milord Maréchal; engagez-le à ne pas me juger ſans m'entendre; à me dire au moins de quoi je ſuis accuſé. Voilà le plus cruel des malheurs de ma vie, & qui terminera tous les autres.

J'oubliois de vous dire que M. le Duc de Grafton, premier Commiſſaire de la Tréſorerie, ayant appris la vexation exercée à la douane, au ſujet de mes livres, a fait ordonner au Douanier de rembourſer cet argent à Becket qui l'avoit payé pour moi, & que dans le billet par lequel il m'en a fait donner avis, il a ajouté un compliment très-hoonnête de la part du Roi. Tout cela eſt fort honorable, mais ne

conſole

confole pas mon cœur de la peine fecrète que vous favez. Je vous embraffe, mon cher hôte, de tout mon cœur.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 5 Mars 1767.

Je ne fuis pas furpris, Milord, de l'état où vous avez trouvé mes eftampes, je m'attendois à pis; mais il me paroît cependant fingulier qu'il ne s'en foit pas trouvé une feule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eut peu des fiennes, il y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée fait honneur à fon burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'Abbé de St. Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fuffent vendues; car quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître perfonnellement, elles étoient un cadeau de fa part. Si vous ne les aviez pas, Milord, & qu'elles puffent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eft de la main de Milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, fans nom, mais tête nue & très-reffemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'eft la feule eftampe que je veuille me réferver, & quand elle me laifferoit la fataifie d'avoir les portraits des hommes qui lui reffemblent, ce

goût ne feroit pas ruineux. Je fens avec combien d'indifcrétion j'abufe de votre temps & de vos bontés; mais quelque peine que vous donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous fupplie, Milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit affez peu de chofe, que probablement il ne s'eft pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais font du refte un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embaraffé de ces bagatelles; mais pour vous dire la vérité, Milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber; c'eft effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne fuis pas tout-à-fait auffi curieux d'avoir fa figure que celle de Milord Maréchal, vous pouvez, Milord, à votre choix, garder ou jeter ou donner ou brûler ce chiffon; pourvu qu'il ne me revienne pas; c'eft tout ce que je défire. Agréez, Milord, je vous fupplie, les affurances de mon refpect.



LETTRE

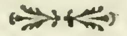
A Mr. D. P.... U.

A Wootton le 22 Mars 1767.

APOSTILLE d'une lettre de M. L. Dutens du 19, confirmée par une lettre de M. Davenport de même date, en conséquence d'un meſſage reçu la veille de M. le général Conwai.

« Je viens d'apprendre de M. Davenport la nouvelle agréable » que le roi vous avoit accordé une penſion de cent livres » ſterlings. La manière dont le roi vous donne cette marque » de ſon eſtime, m'a fait autant de plaiſir que la choſe » même, & je vous félicite de tout mon cœur, de ce que » ce bienfait vous eſt conféré du plein gré de Sa Majeſté » & du ſecrétaire d'état, ſans que la moindre ſollicitation » y ait eu part. »

Le plus vrai plaiſir que me faſſe cette nouvelle, eſt celui que je ſais qu'elle fera à mes amis; c'eſt pourquoi, mon cher hôte, je me preſſe de vous la communiquer. Faites-la, par la même raiſon, paſſer à mon ancien & reſpectable ami M. Roguin, & auſſi, je vous en prie, à mon ami M. d'Ivernois. Je vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE A Mr. D'IVERNOIS.

A Wootton le 6 Avril 1767.

J'ai reçu, mon bon ami, votre dernière lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être ne ſeroit-il pas à déſirer que j'en fuſſe l'arbitre, je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur que celui de la liberté. Mes bons amis, ſentez-vous bien qu'elle gloire ce ſeroit pour vous de part & d'autre, que ce ſaint & ſincère accord fût votre propre ouvrage, ſans aucun concours étranger! Au reſte n'attendez rien ni de l'Angleterre ni de perſonne que de vous ſeuls; vos reſſources ſont toutes dans votre prudence & dans votre courage; elles ſont grandes, grâces au ciel.

J'ai prié M. D..... de vous donner avis que le roi m'avoit

gratifié d'une penſion. Si jamais nous nous revoyons je vous en dirai d'avantage; mais mon cœur qui déſire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je ſuis trop malheureux en toute choſe, pour eſpérer plus aucun vrai plaiſir en cette vie. Adieu, mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté eſt expoſée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

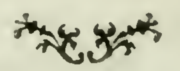
A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

A Wootton le 8 Avril 1767.

Je différois, Monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de certaines diſtractions aſſez graves; mais les découvertes que je fais journellement ſur ma véritable ſituation les augmentent, & ne me laiſſe plus guère eſpérer de les finir; ainſi quelque douce que me fût votre correſpondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une miſe auſſi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême ſingulier qui m'occupe dans ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre cœur, un voyage de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute ſans obſtacle & ſans accident, je vous écrirai de-là plus au long.

Vous admirez Richardſon ? Monſieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, ſi comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ſes ſituations, qui paroiſſent romaneſques, ſont naturelles, combien ſes portraits, qui paroiſſent chargés, ſont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes obſervations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là; car les capitaines Tomlinſon me pleuvent, & je n'ai pas apperçu juſqu'ici veſtige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu ſi peu de monde, & l'isle eſt ſi grande, que cela prouve ſeulement que je ſuis malheureux.

Adieu, Monſieur ; je ne verrai jamais le château de Brie, &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le ſeigneur ; mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie, je me ſouviendrai toujours que c'eſt au plus fort de mes miſères que ſon noble cœur m'a fait des avances d'amitié, & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui eſt acquiſe juſqu'à mon dernier ſoupir.



LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

A Wootton le 11 Avril 1767.

Je ne puis, Milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remercîmens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoiſſance ; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes dont M. Ramſay avoit eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la diſtribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le ſurplus à M. Davenport qui veut bien ſe charger de me l'apporter. J'aſpire, Milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de grâce & mes devoirs, en perſonne, & il ne tiendra pas à moi que ce ne ſoit avant votre départ de Londres. Recevez en attendant, je vous ſupplie, Milord, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

P. S. Je ne vous parle point de ma ſanté, parce qu'elle n'eſt pas meilleure, & que ce n'eſt pas la peine d'en parler pour n'avoir que les mêmes choſes à dire. Celle de Mlle. le Vaſſeur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéreſſer, eſt très-mauvaiſe, & il n'eſt pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour

LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

Février 1767.

J'ÉTOIS, Monſieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au ſoir, mais je me raſſurai le jeudi matin, le jugeant abſolument impraticable ; j'étois bien éloigné de penſer même que vous le vouluſſiez eſſayer. De grâce ne faites plus de pareils eſſais, juſqu'à ce que le temps ſoit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich ne laiſſe-t-elle une gallerie juſqu'à Wootton, j'en ferois ſouvent la mienne ; mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aye à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir, je ne vous dis rien de vos envois, ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton s'il n'y avoit tant de viande à mon garde-manger, que je ne ſais plus où la mettre. Bonjour, Monſieur, vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus beſoin que d'envie, puiſque vous ne vous corrigez point. Comptez moins ſur

mon

mon indulgence, mais comptez toujours ſur mon plus ſincère attachement.

LETTRE AU MÊME.

28 Février 1767.

Que fait mon bon & aimable voiſin ? Comment ſe porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaiſir ſon heureuſe arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverſer ſon voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La ſanté, les eaux, les amuſememens ; comment va tout cela ? Vous ſavez, Monſieur, que rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué s'eſt formé de liens qui ſont votre ouvrage; vous vous êtes acquis trop de droits ſur moi pour ne m'en avoir pas un peu donné ſur vous ; & il n'eſt pas juſte que j'ignore ce qui m'intéreſſe ſi véritablement. Je devrois auſſi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien ; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choſes. Paiſible, oiſif, ſouffrant, prenant patience, peſtant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, Monſieur, je le déſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépends. Mlle. le Vaſſeur vous

demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE
AU MÊME.

De France le 1 Août 1767.

Si j'avois eu, Monſieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai réſolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de ſurvenans ont abſorbé tout mon temps, juſqu'à ce que je ſois parvenu à obtenir un aſile un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il ſoit, j'y ſens ſouvent, Monſieur, la privation de votre voiſinage & de votre ſociété, & j'en remplis ſouvent la ſolitude, du ſouvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en eſt fallu que je ne ſois retourné jouir de tout cela chez mon ancien & aimable hôte; mais la manière dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entière, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous diſois alors, qu'en quelque lieu que je fuſſe, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant qu'à ce ſouvenir ſi bien dû ſe joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de ſi loin.

Permettez du moins que ce regret ſoit tempéré par le plaiſir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nou-

velles, & à réitérer de temps en temps les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Calais le 22 Mai 1767.

J'ARRIVE ici tranſporté de joie d'avoir la communication r'ouverte & sûre avec mon cher hôte, & de n'avoir plus l'eſpace des mers entre nous. Je pars demain pour *Amiens* où j'attendrai de vos nouvelles, ſous le couvert de M* * *. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; mais je n'ai pas voulu tarder à rompre, auſſitôt qu'il m'étoit poſſible, le ſilence forcé que je garde avec vous depuis ſi long-temps.

LETTRE

A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

A Amiens le 2 Juin 1767.

J'AI différé, Monſieur, de vous écrire juſqu'à ce que je puſſe vous marquer le jour de mon départ & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain & arriver après demain au ſoir à St. Denis, où je ſéjournerai le lendemain vendredi pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux *trois Maillets.*

Comme on trouve des fiacres à St. Denis; ſans prendre la peine d'y venir vous-même, il ſuffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domeſtique qui nous conduiſe dans l'aſile hoſpitalier que vous voulez bien me deſtiner. Il m'a été impoſſible de reſter inconnu comme je l'avois déſiré, & je crains bien que mon nom ne me ſuive à la piſte. A tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. *Jaques*, & c'eſt ſous ce nom que vous pourrez me faire demander aux trois-Maillets. Rien n'égale le plaiſir avec lequel je vais habiter votre maiſon, ſi ce n'eſt le tendre empreſſement que j'ai d'en embraſſer le vertueux maître.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

Le 5 Juin 1767.

JE n'ai pu, mon cher hôte, attendre comme je l'avois compté, de vos nouvelles à Amiens. Les honneurs publics qu'on a voulu m'y rendre, & mon ſéjour en cette ville devenu trop bruyant, par les empreſſemens des citoyens & des militaires, m'a forcé de m'en éloigner au bout de huit jours. Je ſuis maintenant chez le digne ami des hommes, où, après une ſi longue interruption, j'attends enfin quelque mot de vous. Mon intention eſt de ne rien épargner pour avoir avec vous une entrevue, dont mon cœur a le plus grand beſoin, & ſi vous pouvez venir juſqu'à Dijon, je

partirai pour m'y rendre à la réception de votre réponse, pleurant d'attendrissement & de joie, au seul espoir de vous embrasser. Je ne vous en dirai pas ici davantage. Ecrivez-moi *sous le couvert de M. le Marquis de Mirabeau*, *à Paris*. Votre lettre me parviendra. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. le Ms. de MIRABEAU

A Fleury (*), ce vendredi à midi 5 Juin 1767.

Il faut, Monsieur, jouir de vos bontés, & de vos soins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maison, le jardin, le parc, tout est admirable, & je me suis dépêché de m'emparer de tout par la possession, c'est-à-dire, par la jouissance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tiré de peine sur votre retour d'hier, & m'a donné l'espoir de vous voir demain. Je ne veux point me laisser donner d'inquiétudes. Mais quelque agréable & douce que me soit l'habitation de votre maison, mon intention est toujours de les prévenir. Mille très-humbles salutations & respects de Mlle. le Vasseur.

(*) Maison de campagne de M. le Marquis de Mirabeau.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 Juin 1767

VOTRE préſence, Monſieur, votre noble hoſpitalité, vos bontés de toute eſpèce, ont mis le comble aux ſentimens que m'avoient inſpiré vos écrits & vos lettres. Je vous ſuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme reſpectable & cher à un autre ; mais je ſuis venu d'Angleterre avec une réſolution qu'il ne m'eſt pas même permis de changer, puiſque je ne ſaurois devenir votre hôte à demeure, ſans contracter des obligations qu'il n'eſt pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir, & pour répondre une fois pour toutes à un mot que vous m'avez dit en paſſant, je vous répète & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, que je ne ferai ni ne laiſſerai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reſte encore en manuſcrit, que je ne puis ni ne veux rien lire déſormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits ; que dès à préſent je ſuis mort à toute littérature, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, & que jamais rien ne me fera changer de réſolution ſur ce point. Je ſuis aſſurément pénétré pour vous de reconnoiſſance, mais non pas juſqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantiſſement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne

devienne empereur ou roi, encore ce que je ferai dans ce cas sera-t-il moins pour vous que pour mes peuples, puisqu'en pareil cas, quand je ne vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoique vous puissiez faire; au Bignon, je serois chez vous, & je ne puis être à mon aise que chez moi; je serois dans le ressort du parlement de Paris, qui par raison de convenance peut au moment qu'on y pensera le moins, faire une excursion nouvelle *in anima vili ;* je ne veux pas le laisser exposé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaisir si cela ne faisoit pas un détour inutile, & si je ne craignois un peu, quand j'y serois, d'avoir la tentation d'y rester. Là-dessus toutefois votre volonté soit faite; je ne résisterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le sentirai conforme à mon bien réel ou de fantaisie; car pour moi c'est tout un. Ce que je crains n'est pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je suis très-surpris & très-en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & surtout de Suisse dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans le cas de faire à vous & à moi le plaisir de rester ici jusqu'a-ce que j'en aie reçu, & par conséquent celui de vous y embrasser quelquefois encore, sachant que les œuvres de miséricorde plaisent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens ce qu'il me reste à vous dire, & surtout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au soir, & que par la manière dont je l'ai senti je mérite d'avoir encore. *Vale, et me ama.*

LETTRE

AU MÊME.

Ce vendredi 19 Juin 1767.

Je lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu ; mais il ne réſultera rien de plus de cette lecture que la confirmation des ſentimens que vous m'avez inſpirés & de mon admiration pour votre grand & profond génie, ce que je me permets de vous dire en paſſant & ſeulement une fois. Je ne vous réponds pas même de vous ſuivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penſer, fatiguant de ſuivre les penſées des autres, & qu'à préſent je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point, mais je ſors de votre maiſon fier d'y avoir été admis, & plus déſireux que jamais de conſerver les bontés & l'amitié du maître. Du reſte quelque mal que vous penſiez de la ſenſibilité priſe pour toute nourriture, c'eſt l'unique qui m'eſt reſtée, je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous reſpecte. C'eſt beaucoup, mais voilà tout, n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai ſi je puis votre livre de plantes ; s'il m'embaraſſe trop, je le laiſſerai dans l'eſpoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aiſe. Adieu, mon cher & reſpectable hôte, je pars plein de vous, & content de moi, puiſque j'emporte votre eſtime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Trie-le-Château le 24 Juin 1767.

J'ESPÉROIS, Monſieur, vous rendre compte un peu en détail de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation; mais une douleur fort vive qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume une difficulté qui me force d'abréger. Le château eſt vieux, le pays eſt agréable, & j'y ſuis dans un hoſpice qui ne me laiſſeroit rien à regretter, ſi je ne ſortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre philoſophie rurale que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccés. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la première occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſile. M. le Prince de Conti le déſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de Jaques ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous lequel j'eſpère, Monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, Monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révère & vous embraſſe de tout mon cœur.

RENOU.

LETTRE

AU MÊME.

A Trie le 12 Août 1767.

Je suis affligé, Monsieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire, mais ce que vous me demandez est contraire à ma plus inébranlable résolution, même à mes engagemens, & vous pouvez être assuré que de ma vie une ligne de moi ne sera imprimée de mon aveu. Pour ôter même une fois pour toutes les sujets de tentation, je vous déclare que dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres qui pourroient réveiller en moi des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, Monsieur, si vous revenez à la charge, ne vous offensez pas que ce soit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la manière dont je suis ici. Non, mon respectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un semblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays de la part de tous les habitans sans exception, & dès l'instant de mon arrivée, sont trop contraires à l'esprit de la nation, & aux intentions du grand Prince qui m'a donné cet hospice, pour que je les puisse imputer qu'à un esprit de vertige dont je ne veux pas même rechercher la cause. Puissent-ils rester ignorés de toute la terre, & puissai-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus !

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & & belle compatriote que je crois déjà partie. Je suis bien fier que Mde. la Comtesse ait daigné se rappeler un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ses yeux, & dont les abords ne sont pas brillans. Elle auroit trop à faire s'il falloit qu'elle gardât un peu des souvenirs qu'elle laisse à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embrassemens.

LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 Août 1767.

Je vous dois bien des remercîmens, Monsieur, pour votre dernière lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine; car vous étant aussi sincèrement attaché que je le suis, je ne pouvois rester un moment tranquille dans la crainte de vous avoir déplu. Grâce à vos bontés, me voilà tranquillisé sur ce point; vous me trouvez grognon; passe pour cela : je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat : mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié contre la clause que j'ai le plus expressément stipulée, car je vous confirme pour la dernière fois que ce seroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'Abbé; mais ce tort n'est qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me semble

que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils font ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui, puiſque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous quelques pages de ſon ouvrage que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'Aſtrée, je ne veux plus que des livres qui m'ennuyent, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'avez deviné trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premièrement d'habiter dans un château & non pas ſous un toît de chaume; chez autrui & non pas chez moi, & ſurtout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſti-

que : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah ! pourquoi faut-il que j'aye fait des livres, j'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE
A Mr. D. P. . . . u.

27 Septembre 1767.

Vous pouvez, mon cher hôte, juger du plaiſir que m'a fait votre dernière lettre, par l'inquiétude que vous avez trouvé dans ma précédente, & que vous blâmez avec raiſon. Mais conſidérez qu'après tant de longues agitations ſi propres à troubler ma tête, au lieu du repos dont j'avois beſoin pour la raffermir, je me trouve ici ſubmergé dans des mers d'indignités & d'iniquités, au moment même où tout paroiſſoit concourir à rendre ma retraite honorable & paiſible. Cher ami, ſi avec un cœur malheureuſement trop ſenſible, & ſi cruellement & ſi continuellement navré, il reſte dans ma tête encore quelques fibres ſaines, il faut que naturellement le tout ne fut pas trop mal conformé. Le ſeul remède efficace encore, & dont j'oſe eſpérer tout, eſt l'emplâtre du cœur d'un ami preſſé ſur le mien. Venez donc, je n'ai que vous ſeul, vous le ſavez ; c'eſt bien aſſez ; je n'en regrette qu'un ; je n'en veux plus d'autre. Vous ſerez déſormais tout le genre humain pour moi. Venez verſer ſur mes

bleſſures enflammées le beaume de l'amitié & de la raiſon. L'attente de cet élixir ſalutaire en anticipe déjà l'effet.

Ce que vous me marquez de Neuchâtel n'eſt pas un ſpécifique bon pour mon état; je crois que vous le ſentez ſuffiſamment. Et malheureuſement mes devoirs ſont toujours ſi cruels, ma poſition eſt toujours ſi dure, que j'oſe à peine livrer mon cœur à ſes vœux ſecrets, entre le prince qui m'a donné aſile, & les peuples qui m'ont perſécuté.

M. le prince de Conti n'eſt point encore venu, j'ignore quand il viendra; on l'attendoit hier : je ne ſais ce qu'il fera; mais je lis dans la contenance des comploteurs, qu'ils craignent peu ſon arrivée, que leur partie eſt bien liée, & qu'ils ſont sûrs, malgré leur maître, de parvenir à me chaſſer d'ici. Nous verrons ce qu'il en ſera. Je crois que c'eſt le cas de faire *pouf.* Ils ne s'y attendent pas.

Le parti que vous prenez de ne ſortir du lit que parfaitement rétabli, eſt très-ſage; mais il ne faut pas ſauter trop bruſquement de vos rideaux dans la rue, cela feroit dangereux. Faites mettre des nattes dans votre chambre au défaut de tapis de pied. Donnez-vous tout le temps de vous bien rétablir, avant de ſonger à venir; & en attendant arrangez tellement vos affaires, que vous n'ayez à partir d'ici, que quand vous vous y ennuyerez. Faites enſorte de vous laiſſer maître de tout votre temps; je ne puis trop vous recommander cette précaution. J'aime mieux vous avoir plus tard, & vous garder plus long-temps. Enfin je vous conjure derechef, avec inſtance de pourvoir ſi bien d'avance à toute choſe, que rien ne puiſſe vous faire partir d'ici que votre volonté.

Nous avons ici des échecs ; ainſi n'en apportez pas. Mais ſi vous voulez apporter quelques volans, vous ferez bien, car les miens ſont gâtés, ou ne valent rien. Je ſuis bien aiſe que vous vous renforciez aſſez aux échecs pour me donner du plaiſir à vous battre. Voilà tout ce que vous pouvez eſpérer. Car, à moins que vous ne receviez avantage, mon pauvre ami, vous ſerez battu ; & toujours battu. Je me ſouviens qu'ayant l'honneur de jouer, il y a ſix ou ſept ans, avec M. le prince de Conti, je lui gagnai trois parties de ſuite, tandis que tout ſon cortége me faiſoit des grimaces de poſſédés. En quittant le jeu, je lui dis gravement : Monſeigneur, je reſpecte trop votre Alteſſe pour ne pas toujours gagner. Mon ami, vous ſerez battu, & bien battu. Je ne ſerois pas même fâché que cela vous dégoûtât des échecs, car je n'aime pas que vous preniez du goût pour des amuſemens ſi fatigans & ſi ſédentaires.

A propos de cela, parlons de votre régime. Il eſt bon pour un convaleſcent, mais très-mauvais à prendre à votre âge, pour quelqu'un qui doit agir & marcher beaucoup. Ce régime vous affoiblira, & vous ôtera le goût de l'exercice. Ne vous jetez point comme cela, je vous conjure, dans les extrêmes ſyſtématiques ; ce n'eſt pas ainſi que la nature ſe mène : croyez-moi, prenez-moi pour le médecin de votre corps, comme je vous prends pour le médecin de mon ame : nous nous en trouverons bien tous deux. Je vous préviens même qu'il me ſeroit impoſſible de vous tenir ici aux légumes, attendu qu'il y a ici un grand potager d'où je ne ſaurois avoir un poil d'herbe, parce que ſon Alteſſe a ordonné

à ſon jardinier de me fournir de tout. Voilà, mon ami, comment les princes, ſi puiſſans & ſi craints où ils ne ſont pas, ſont obéis & craints dans leur maiſon. Vous aurez ici d'excellent bœuf, d'excellent potage, d'excellent gibier. Vous mangerez peu; je me charge de votre régime, & je vous promets, qu'en partant d'ici vous ſerez gras comme un moine, & ſain comme une bête: car ce n'eſt pas votre eſtomac, mais votre cervelle que je veux mettre au régime frugivore. Je vous ferai brouter avec moi de mon foin. Ainſi ſoit-il. Bonjour.

Mille choſes de ma part à M. De Luze. Hélas, avec qui nous nous ſommes vus! Dans quel moment nous nous ſommes quittés! Ne nous reverrons-nous point?

LETTRE

AU MÊME.

9 Octobre 1767.

Je vous écris un mot à la hâte pour vous dire que le patron de la caſe eſt venu ici mardi ſeul, & n'a point chaſſé. De ſorte que j'ai profité de tous les momens que ce grand Prince, & pour plus dire, que ce digne homme a paſſés ici. Il me les a donnés tous; vous connoiſſez mon cœur, jugez comment j'ai ſenti cette grâce. Hélas que ne peut-il voir le mal & en couper la ſource! Mais il ne me reſte qu'à me réſigner; & c'eſt ce que je fais auſſi pleinement qu'il ſe peut.

Cher

Cher hôte, venez; nous aurons des légumes; non pas de son jardin, car il n'en est pas le maître. Mais un bon homme qu'on trompoit, s'est détaché de la ligue; & je compte m'arranger avec lui pour mes fournitures, que je n'ai pu faire jusqu'ici, ni sans payer, ni en payant. Mardi, soupant avec son Altesse, je mangeai du fruit pour la seule fois depuis deux mois; je le lui dis tout bonnement. Le lendemain il m'envoya le bassin qu'on lui avoit servi la veille, & qui me fit grand plaisir: car il faut vous dire que je suis ici environné de jardins & d'arbres, comme Tantale au milieu des eaux. Mon état à tous égards ne peut se représenter. Mais venez; il changera, du moins tandis que vous serez avec moi.

Votre précaution d'aller par degrés est excellente. Continuez de même, & ne vous pressez point. Mais je vous conjure de si bien faire, que vous vous pressiez encore moins de partir d'ici, quand vous y serez. Vous faites très-bien de porter à vos pieds, vos nattes & vos tapis de pied. La façon dont vous me proposez cette terrible énigme, m'a fait mourir de rire. Je suis l'Œdipe qui fera l'effort de la deviner: c'est que vous avez des pantouffles de laine garnies de paille. Si vos attaques d'échecs sont de la force de vos énigmes, je n'ai qu'à me bien tenir. Bonjour.

Les oreilles ont dû vous tinter pendant que Son Altesse étoit ici. Bonjour derechef; je ne croyois écrire qu'un mot, & je ne saurois finir.



LETTRE

AU MÊME.

Samedi Octobre 1767

J'AI, mon cher hôte, votre lettre du 13, & j'y vois avec la plus grande joie, que vos forces revenues graduellement, & par-là plus solidement, vous mettent en état de faire à Paris le grand garçon ; mais je voudrois bien que vous n'y fissiez pas trop l'homme, & que vous vinssiez ici affermir votre virilité, de peur d'être tenté de l'exercer où vous êtes. Vous me paroissez en train d'abuser un peu de la permission que je vous ai donnée d'y prolonger votre séjour. Ecoutez ; j'ai bien mesuré cette permission sur les besoins de votre santé, mais non pas sur ceux de vos plaisirs, & je ne me sens pas assez désintéressé sur ce point, pour consentir que vous vous amusiez à mes dépends. Ne venez pas, après vous être solacié à Paris tout à votre aise, me dire ici que vous êtes pressé de partir, que vos affaires vous talonnent, &c. Je vous avertis qu'un tel langage ne prendroit pas du tout, que sur ce point je n'entendrois pas raillerie, & que j'ai tout au moins le droit d'exiger que vous ne soyez pas plus pressé de partir d'ici, que vous ne l'avez été d'y venir. Pensez à cela très-sérieusement, je vous prie, & faites surtout les choses d'assez bonne grâce, pour mériter que je vous pardonne les huit jours dont vous avez eu le front de me par-

ler. Au premier moment où vous vous déplairez ici, partez-en, rien n'eſt plus juſte; mais arrangez-vous de telle ſorte, qu'il n'y ait que l'ennui qui vous en puiſſe chaſſer. J'ai dit.

Je ne ſuis pas abſolument fâché des petits tracas qu'a pu vous donner la recherche des livres de botanique. Promenades, diverſions, diſtractions, ſont choſes bonnes pour la convaleſcence; mais il ne faut pas vous inquiéter du peu de ſuccès de vos recherches; j'en étois déjà preſque sûr d'avance, & c'étoit en prévoyant qu'on trouveroit peu de livres de botanique à Paris, que j'en notois un grand nombre pour mettre au haſard la rencontre de quelqu'un. Il eſt étonnant à quel point de craſſe ignorance & de barbarie, on reſte en France, ſur cette belle & raviſſante étude, que l'illuſtre Linnæus a miſe à la mode dans tout le reſte de l'Europe. Tandis qu'en Allemagne, & en Angleterre, les princes & les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire; & vous ne ſauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi, dans ce pays, en me voyant herboriſer. Ce ſuperbe tapis dont la terre eſt couverte, ne montre à leurs yeux que lavemens & qu'emplâtres, & ils croient que je paſſe ma vie à faire des purgations. Quelle ſurpriſe pour eux, s'ils avoient vu Mde. la Ducheſſe de Portland, dont j'ai l'honneur d'être l'herboriſte, grimper ſur des rochers où j'avois peine à la ſuivre, pour aller chercher le *Chamædrys fruſteſcens* & la *ſaxifraga Alpina!* Or, pour revenir, il n'y a donc rien de ſurprenant que vous ne trouviez pas à Paris des livres de

plantes, & je prendrai le parti de faire venir d'ailleurs ceux dont j'aurai beſoin.

Si M. De Luze n'eſt pas encore parti, comme je l'eſpère, je vous prie de lui dire mille bonnes choſes pour moi, & de l'en charger d'autant pour Mde. De Luze. J'oſe à peine vous parler de la bonne Maman, ſentant bien qu'en cette occaſion, ſes vœux ſont très-oppoſés aux miens; mais en vérité, c'eſt preſque la ſeule où je ne lui fiſſe pas, & même avec plaiſir, le ſacrifice de ma propre ſatisfaction.

Voilà l'heure de la poſte qui preſſe; le domeſtique attend & m'importune. Il faut finir, en vous embraſſant.

LETTRE

A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

Ce 12 Décembre 1767.

JE conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon dans les guerres littéraires. Que j'en ſuis affligé, & que je vous plains! Sans prendre la liberté de vous dire là-deſſus rien de mon chef, j'oſerai vous tranſcrire ici deux vers de Taſſe que je me rappelle & auxquels je n'ajouterai rien.

Giunta è tua gloria al ſommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te convienne.

Je vous honore & vous embraſſe, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

Ce 6 Janvier 1768.

J'ÉTOIS, mon cher hôte, dans un tel ſouci ſur votre voyage que, tant pour retirer le paquet ci-joint, que je ſavois être au bureau, que dans l'attente de votre lettre, la poſte étant arrivée hier plus tard qu'à l'ordinaire, j'envoyai trois fois de ſuite à Giſors. Enfin je la reçois cette lettre ſi impatiemment attendue, & après l'avoir déchirée pour l'ouvrir plus vîte, au lieu du détail que j'y cherchois, j'y vois pour début celui du départ de mes lettres. Mon Dieu, qu'en le liſant vous me paroiſſiez haïſſable ! Ma foi, ſi c'eſt-là de la politeſſe, je la donne au diable de bien bon cœur.

Enfin vous voilà heureuſement arrivé, malgré ce premier accident dont l'hiſtoire m'eut fait trembler, ſi votre lettre n'eut été datée de Paris. Convenez qu'en ce moment-là, vous dûtes ſentir qu'il n'eſt pas inutile à un convaleſcent d'avoir avec ſoi un ami en route, & qu'au fond du cœur vous m'avez ſu gré de ma tricherie. Voilà les ſeules que je ſais faire, mais je ne m'en corrigerai pas.

Je ſuis très-charmé que vous ſoyez content de vos petits repas tête-à-tête, & je déſire extrêmement que vous preniez l'habitude de dîner en ville le moins qu'il ſe pourra; d'autant plus que le froid terrible qu'il fait, & dont l'influence m'eſt bien cruelle, la neige abondante par laquelle il ſe terminera probablement, doivent vous empêcher de ſonger à votre départ juſqu'à ce que le temps s'adouciſſe, & que les chemins deviennent praticables. Quoique je vous avoue bien que votre long ſéjour à Paris ne me laiſſeroit pas ſans inquiétude, ſi vous n'aviez avec vous un bon ſurveillant qui, j'eſpère ne s'embarraſſera pas plus que moi de vous déplaire pour vous conſerver. Je me tranquilliſe donc, & je tranquilliſe de mon mieux ma pauvre ſœur, non moins inquiète que moi, eſpérant que dans ce temps rigoureux, vous veillerez attentivement l'un ſur l'autre, enſorte que vous vous rendiez tous deux à vos Pénates ſains & ſaufs. Ainſi ſoit-il. Cette bonne fille eſt tranſportée de joie de votre heureuſe arrivée; & je vois avec grand plaiſir qu'elle cède à cette pente ſi naturelle, & ſi honorable au cœur humain, de s'attacher aux gens avec plus de tendreſſe, par les ſoins qu'on leur a rendus. Quant à ce que vous ajoutez qu'elle s'eſt fait gronder plus d'une fois par ſon frère, à cauſe des ſoins, des attentions & des complaiſances qu'elle avoit pour vous, cela me paroît ſi plaiſant que n'étant pas auſſi gaillard que vous, je n'y trouve rien à répondre.

Vous avez raiſon de croire que les détails de vos déjeûnés & dînés me font grand plaiſir; ajoutez même, & grand bien; car ils me rendent l'appétit que le froid exceſſif m'ôte.

Voici, mon cher hôte, une réponse de Mde. l'Abbesse de G****. Cette réponse étoit accompagnée d'un petit billet très-obligeant pour moi & pour ma sœur, de jolies breloques de religieuses. Cette Dame est jeune, bonne, très-aimable, & je crois que vous auriez assez aimé à lui rendre des douceurs qui fussent autant de son goût, que les siennes l'étoient du vôtre. Je ne manquerai pas de lui faire quelquefois votre cour, sitôt que la saison le permettra.

LETTRE

A Milord Comte de HARCOURT.

13 *Janvier* 1768.

Je me reprochois, Milord, d'avoir tardé si long-temps à vous écrire & à vous remercier, si je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit toute entière, & que ce que je veux faire est toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autre été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui grâce au ciel est enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, Milord, les prémices de mes loisirs, & c'est avec autant d'empressement que de reconnoissance que touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand soin, je ne vous témoigne en toute occasion combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des eſtampes, & c'eſt encore un de mes torts les moins excuſables de ne vous en avoir pas tout de ſuite accuſé la réception; mais je me repoſois un peu en cela ſur votre banquier qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, Milord, ce qu'il falloit faire des eſtampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puiſque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient paſſer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainſi j'eſpère qu'à ce titre vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'eſtampe du Roi, je déſire extrêmement qu'elle me parvienne, & ſi vous permettez que j'abuſe encore de vos bontés, j'oſe vous ſupplier de la faire envelopper avec ſoin dans un rouleau. Je déſire extrêmement recevoir bientôt cette belle eſtampe que j'aurai ſoin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguſte bienfaiteur inceſſamment gravés ſous mes yeux, comme ſes bontés le ſont dans mon cœur.

Daignez, Milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre ſouvenir. Je tâcherai de mon côté de ne me pas laiſſer oublier de vous, en vous renouvelant, autant que cela ne vous importunera pas, les aſſurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai reſpect.



LETTRE

LETTRE
A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

13 *Janvier* 1768.

J'AI, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſon trop vrais pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur des tracas où vous êtes; car quoique vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques; ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus; que je n'y penſe plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me réſoudre à le regarder.

Parlons de chanſons, cela vaudra mieux. Seroit-il poſſible que vous ſongeaſſiez tout de bon à faire un opéra? O! que vous ſeriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra que crier dans le déſert! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous liſe, mais on ne vous ſuit ni ne veut vous entendre. Ma foi, Monſieur, faiſons comme les nourrices, qui quand les enfans grondent leur chantent

& les font danſer. Votre ſeule propoſition m'a déjà mis moi vieux radoteur parmi ces enfans-là, & il s'en faut peu que ma muſe chenue ne ſoit prête à ſe ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la ſeule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage, car votre propoſition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir ſi le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A préſent que vous en avez à-peu-près le plaiſir, dites-moi tout rondement ce qui en eſt, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. GRANVILLE.

A Trie le 25 Janvier 1768.

Je n'aurois pas tardé ſi long-temps, Monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 Novembre, ſans beaucoup de tracas qui, venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me feront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voiſin. Ce qui

ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je déſire fort, Monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel plus par habitude que par néceſſité, & que toutefois les eaux vous faſſent tant de bien que vous puiſſiez jouir en paix de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe à votre retour un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, '& dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec prière de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté, à parcourir une eſpèce de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, Monſieur, pour faire partir cette lettre rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir & qui veut bien s'en charger, ne me laiſſe pas le temps de tranſcrire ma réponſe à l'aimable bergère de Calwich, & me force à la laiſſer partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuſer cette petite irrégularité, ainſi que celle du défaut de ſignature, dont vous pouvez ſavoir la raiſon. Recevez, Monſieur, mes ſalutations empreſſées & mes vœux pour l'affermiſſement de votre ſanté.

L'herboriſte de Mde. la Ducheſſe de Portland.

Comme l'exemplaire du Dictionnaire de Musique qui vous étoit destiné, avoit été adressé à M. Vaillant qui n'a jamais paru fort soigneux des commissions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis un second à M. Rougement pour vous le faire passer au défaut du premier.

LETTRE

A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU.

A Trie le 28 Janvier 1768.

JE me souviens, mon illustre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à ses avantages je me dis entr'autres, en me défaisant de ma montre : grâce au ciel je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. J'aurois pu me dire la même chose sur le quantième, en me défaisant de mon almanac : mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correspondances plus douces & moins fréquentes : c'est pourquoi je suis sujet à me tromper dans mes dates, de semaine, & même quelquefois de mois. Car quoiqu'avec l'almanac je sache bien trouver le quantième dans la semaine, sachant le jour ; quand il s'agit de trouver aussi la semaine, je suis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puisque je n'écris à personne plus souvent & plus volontiers qu'à vous.

Conclufion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre : c'eft de quoi j'étois d'avance à-peu-près sûr. J'avoue pourtant que dans ma fituation préfente, quelque diftraction attachante & agréable me feroit néceffaire. J'aurois befoin finon de faire de la mufique, au moins d'en entendre, & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je fuis attaché plus que jamais à la folitude, mais il y a tant d'entours déplaifans à la mienne, & tant de triftes fouvenirs m'y pourfuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entière, mais où des objets agréables puffent effacer l'impreffion de ceux qui m'occupent, & faire diverfion au fentiment de mes malheurs. Des fpectacles où je puffe être feul dans un coin & pleurer à mon aife, de la mufique qui pût ranimer un peu mon cœur affaiffé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener uniquement à mes plantes qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela, car en toutes chofes les confolations les plus fimples me font refufées, mais il me faut un peu de travail fur moi-même pour y fuppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en fuis pas furpris ; car le public me connoît fi bien qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des chofes que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empreffées pour me rappeler chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à fes avances, mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du fouverain & des bontés de beaucoup de gens

de mérite dans ce pays-là, j'y ſuis attaché par reconnoiſſance, & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaiſons, je n'y puſſe vivre agréablement. Mais l'air du pays qui m'en a chaſſé n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de ſonger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur, & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſile pour y finir mes jours.

On me preſſe pour la poſte, & je ſuis forcé de finir bruſquement en vous ſaluant avec reſpect & vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

10 *Février* 1768.

VOTRE N°. 5, mon cher hôte, me donne le plaiſir impatiemment attendu d'apprendre votre heureuſe arrivée, dont je félicite bien ſincèrement l'excellente Maman & tous vos amis. Vous aviez tort, ce me ſemble, d'être inquiet de mon ſilence. Pour un homme qui n'aime pas à écrire, j'étois aſſurément bien en règle avec vous qui l'aimez. Votre dernière lettre étoit une réponſe; je la reçus le dimanche au ſoir; elle m'annonçoit votre départ pour le mardi matin, auquel cas il étoit de toute impoſſibilité qu'une lettre que

je vous aurois écrite à Paris, vous y pût trouver encore; & il étoit naturel que j'attendisse pour vous écrire à Neuchâtel, de vous y savoir arrivé; la neige ou d'autres accidens dans cette saison, pouvant vous arrêter en route. Ma santé du reste est à-peu-près comme quand vous m'avez quitté; je garde mes tisons; l'indolence & l'abattement me gagnent: je ne suis sorti que trois fois depuis votre départ, & je suis rentré presqu'aussitôt. Je n'ai plus de cœur à rien, pas même aux plantes. M***. plus noir de cœur que de barbe, abusant de l'éloignement & des distractions de son maître, ne cesse de me tourmenter, & veut absolument m'expulser d'ici; tout cela ne rend pas ma vie agréable; & quand elle cesseroit d'être orageuse, n'y voyant plus même un seul objet de désir pour mon cœur, j'en trouverois toujours le reste insipide.

Mlle. Renou qui n'attendoit pas moins impatiemment que moi des nouvelles de votre arrivée, l'a apprise avec la plus grande joie, que votre bon souvenir augmente encore. Pas un de nos déjeûnés ne se passe sans parler de vous; & j'en ai un renseignement mémorial toujours présent dans le pot-de-chambre qui vous servoit de tasse, & dont j'ai pris la liberté d'hériter.

J'ai reçu votre vin dont je vous remercie, mais que vous avez eu tort d'envoyer. Il est agréable à boire, mais pour naturel, je n'en crois rien. Quoiqu'il en soit, il arrivera de cette affaire comme de beaucoup d'autres, que l'un fait la faute & que l'autre la boit.

Rendez, je vous prie, mes salutations & amitiés à tous

vos bons amis & les miens, ſurtout à votre aimable camarade de voyage à qui je ſerai toujours obligé. Mes reſpects en particulier à la Reine des mères, qui eſt la vôtre, & auſſi à la Reine des femmes, qui eſt Mde. De Luze. Je ſuis bien fâché de n'avoir pas un lacet à envoyer à ſa charmante fille, bien sûre qu'elle méritera de le porter.

Il faut finir; car la bonne Mde. Chevalier eſt preſſée & attend ma lettre. Je prends l'unique expédient que j'ai de vous écrire d'ici en droiture, en vous adreſſant ma lettre chez M. Junet. Adieu, mon cher hôte, je vous embraſſe, & vous recommande ſur toute choſe, l'amuſement & la gaieté; vous me direz: médecin guéri-toi toi-même; mais les drogues pour cela me manquent, au lieu que vous les avez.

J'ai tant lanterné que la bonne Dame eſt partie; & ma lettre n'ira que demain peut-être, ou du moins ne marchera pas auſſi ſurement.

LETTRE

AU MÊME.

3 *Mars* 1768.

VOTRE N°. 6, mon cher hôte, m'afflige en m'apprenant que vous avez un nouveau reſſentiment de goutte aſſez fort pour vous empêcher de ſortir. Je crois bien que ces petits accès plus fréquens vous garantiront des grandes attaques. Mais comme l'un de ces deux états eſt auſſi incommode que l'autre

l'autre eſt douloureux, je ne ſais ſi vous vous accommoderiez d'avoir ainſi changé vos grandes douleurs en petite monnoie: mais il eſt à préſumer que ce n'eſt qu'une queue de cette goutte effarouchée, & que tout reprendra dans peu ſon cours naturel. Apprenez donc une fois pour toutes, à ne vouloir pas guérir malgré la nature, car c'eſt le moyen preſqu'aſſuré d'augmenter vos maux.

A mon égard les conſeils que vous me donnez, ſont plus aiſés à donner qu'à ſuivre. Les herboriſations & les promenades ſeroient en effet de douces diverſions à mes ennuis, ſi elles m'étoient laiſſées; mais les gens qui diſpoſent de moi, n'ont garde de me laiſſer cette reſſource. Le projet dont Mrs. M***. & D**. ſont les exécuteurs, demande qu'il ne m'en reſte aucune; comme on m'attend au paſſage, on n'épargne rien pour me chaſſer d'ici, & il paroît que l'on veut réuſſir dans peu, de manière ou d'autre. Un des meilleurs moyens que l'on prend pour cela, eſt de lâcher ſur moi la populace des villages voiſins. On n'oſe plus mettre perſonne au cachot, & dire que c'eſt moi qui le veux ainſi; mais on a fermé, barré, barricadé le château de tous les côtés. Il n'y a plus ni paſſage, ni communication par les cours ni par la terraſſe; & quoique cette clôture me ſoit très-incommode à moi-même, on a ſoin de répandre par les gardes & par d'autres émiſſaires, que c'eſt le Monſieur du château qui exige tout cela pour faire pièce aux payſans. J'ai ſenti l'effet de ce bruit dans deux ſorties que j'ai faites, & cela ne m'excitera pas à les multiplier. J'ai prié le fermier de me faire faire une clef de ſon jardin qui eſt aſſez

grand, & ma résolution est de borner mes promenades à ce jardin, & au petit jardin du Prince qui, comme vous savez, est grand comme la main, & enfoncé comme un puits. Voilà, mon cher hôte, comment au cœur du royaume de France, les mains étrangères s'appesantissent encore sur moi. A l'égard du patron de la case, on l'empêche de rien savoir de ce qui se passe, & de s'en mêler. Je suis livré seul & sans ressource à ma constance & à mes persécuteurs. J'espère encore leur faire voir que la besogne qu'ils ont entreprise, n'est pas si facile à exécuter qu'ils l'ont cru. Voilà bien du verbiage pour deux mots de réponse qu'il vous falloit sur cet article. Mais j'eus toujours le cœur expansif; je ne serai jamais bien corrigé de cela, & votre devise ne sera jamais la mienne.

J'ai découvert avec une peine infinie, les noms de botanique de plusieurs plantes du *Garsaut*. J'ai aussi réduit, avec non moins de peine, les phrases de *Sauvages* à la nomenclature triviale de *Linnæus* qui est très-commode. Si le plaisir d'avoir un jardin vous rend un peu de goût pour la botanique, je pourrai vous épargner beaucoup de travail pour la synonymie, en vous envoyant pour vos exemplaires ce que j'ai noté dans les miens, & il est absolument nécessaire de débrouiller cette partie critique de la botanique, pour reconnoître la même plante, à qui souvent chaque auteur donne un nom différent.

Je ne vous parle point de vos affaires publiques, non que je cesse jamais d'y prendre intérêt; mais parce que cet intérêt, borné par ses effets à des vœux aussi vrais qu'impuis-

ſans, de voir bientôt rétablir la paix dans toutes vos contrées, ne peut contribuer en rien à l'accélérer. Adieu, mon cher hôte; mes hommages à la meilleure des mères; mille choſes au bon M. Jeannin, & à tous ceux qui m'aiment, & à tous ceux que vous aimez.

LETTRE
A Mr. d'IVERNOIS.

Ce 8 Mars 1768.

VOTRE lettre, mon ami, du 29 me fait frémir. Ah cruels amis! quelles angoiſſes vous me donnez! N'ai-je donc pas aſſez des miennes? Je vous exhorte de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui juſqu'à préſent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens; conſultez vos lumières, peſez, imaginez, propoſez; mais je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en hommes de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union ſe relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement proviſionnel peut vous faire paſſer ſur bien des choſes, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & paſſager vous eſt favorable, mais ſi vous ne le

faiſiſſez rapidement, il va vous échapper; tout eſt contre vous & vous êtes perdus. Je penſe bien différemment de vous ſur la chance générale de l'avenir. Car je ſuis très-perſuadé que dans dix ans, & ſurtout dans vingt, elle ſera beaucoup plus avantageuſe à la cauſe des repréſentans, & cela me paroît infaillible : mais on ne peut pas tout dire par lettres; cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs; finiſſez & promptement, duſſiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la conſtance en opiniâtreté; c'eſt le ſeul moyen de conſerver l'eſtime publique que vous avez acquiſe, & dont vous ſentirez le prix un jour. Mon cœur eſt ſi plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres pour vous la faire ſentir.

Je diffère de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confidens, point de bruit, point de noms; & ſurtout défiez-vous par préférence de ceux qui font oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami, Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner; je vous embraſſe.



LETTRE

A Mr. LE Ms. DE MIRABEAU

9 Mars 1768.

Je ne vous répéterai pas, mon illuſtre ami, les monotones excuſes de mes longs ſilences, d'autant moins que ce ſeroit toujours à recommencer : car à meſure que mon abatrement & mon découragement augmentent, ma pareſſe augmente en même raiſon. Je n'ai plus d'activité pour rien; plus même pour la promenade, à laquelle d'ailleurs je ſuis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatiguant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore; du reſte je ſuis nul. Ce n'eſt pas ſeulement là le mieux pour ma pareſſe, c'eſt le mieux auſſi pour ma raiſon, & comme rien n'uſe plus vainement la vie que de regimber contre la néceſſité, le meilleur parti qui me reſte à prendre & que je prends, eſt de laiſſer faire ſans réſiſtance ceux qui diſpoſent ici de moi.

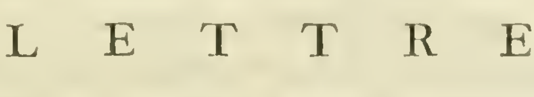
La propoſition d'aller vous voir à Fleury eſt auſſi charmante qu'honnête, & je ſens que l'aimable ſociété que j'y trouverois ſeroit en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale; je la trouve trop haute pour moi; plus ſtoïque que conſolante, & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélérinage me tente beaucoup, &

c'eſt préciſément pour cela que je crains de ne le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant que la durée de mon état préſent qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt toute entière de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi ſûre que douce. De plus, le refuge que je ſuis veuu chercher au ſein de votre nation ſans précaution d'aucune eſpèce, ſans autre ſûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne les pas forcer à le voir (*) : aſſurément une telle conduite marque non pas de l'arrogance mais de la confiance; elle eſt un témoignage d'eſtime auquel on doit être ſenſible, & non pas une témérité dont on ſe puiſſe offenſer. Je ſuis certain qu'aucun eſprit bien fait ne peut penſer autrement.

Comptez donc, mon illuſtre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit un uſage plus agréable que celui que vous m'avez propoſé. Mais mon état préſent ne me permet cet eſpoir qu'autant qu'il changera en mieux avec la ſaiſon; c'eſt de quoi je ne

(*) M. Rouſſeau avoit changé de nom, & pris celui de Renou.

puis juger que quand elle sera venue. En attendant recevez mon respect, mes remercîmens & mes embrassemens les plus tendres.



LETTRE

A Mr. d. l. L.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, Monsieur, de ceux qui s'amusent à rendre aux infortunés des honneurs ironiques, & qui couronnent la victime qu'ils veulent sacrifier. Ainsi tout ce que je conclus des louanges dont il vous plaît de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, est que la générosité vous entraîne à outrer le respect que l'on doit à l'adversité. J'attribue à un sentiment aussi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'esprit, de méthode & d'art. Si cependant vous eussiez choisi moins scrupuleusement les endroits où la musique françoise est le plus maltraitée, je ne sais si cette réserve eût été nuisible à la chose, mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien aussi quelquefois désiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire; quelques-uns de ces articles n'étant que de remplissage, d'autres extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartient uniquement, & sont meilleur en eux-

mêmes, tels que *accent*, *consonnance*, *dissonnance*, *expression*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *son*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & surtout l'article *enharmonique*, dans lequel j'ose croire que ce genre difficile, & jusqu'à présent très-mal entendu, est mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, Monsieur, de la liberté avec laquelle j'ose vous dire ma pensée; je la soumets avec une pleine confiance à votre décision, qui n'exige pas de vous une nouvelle peine, puisque vous avez été appelé à lire le livre entier, ennui dont je vous fais à la fois mes remercîmens & mes excuses.

Je me souviens, Monsieur, avec plaisir & reconnoissance, de la visite dont vous m'honorâtes à Montmorenci, & du désir qu'elle me laissa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, & mériter peut-être un jour de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE

A Mr. D'IVERNOIS.

28 *Mars* 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laisser l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre sur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement,

agréablement, je revins heureufement; je reçus des nouvelles qui me firent plaifir, & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé n'eft arrivé, je commence à craindre après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir fur mon cerveau. Ce que je fais bien certainement, c'eft que quelqu'altération qui furvienne à ma tête, mon cœur reftera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'efpère que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux ! ne ceffez jamais de l'être. Je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

26 Avril 1768.

Si j'étois en état de faire d'une manière fatisfaifante la lettre dont vous m'avez dit le fujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle, mais mon cœur ferré, ma tête en défodre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec foin, même avec clarté, & il ne me refte précifément qu'affez de fageffe pour ne plus entreprendre ce que je ne fuis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus de mauvaife volonté, je vous le jure, & je fuis déformais hors d'état d'écrire pour moi-même les chofes mêmes les plus fimples & dont j'aurois le plus grand befoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raifons, devoir

renoncer à la pension du roi d'Angleterre, & pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. D. P. . . . u. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends compte ; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que foible, infirme, découragé, je reste à-peu-près sans pain sur mes vieux jours & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne ; la Providence y pourvoira de manière ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre j'ai vécu heureux, & ce n'est que quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire, qne je me suis senti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur ou du moins le repos que je cherche reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, seroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poste, & de ne pas vous imaginer qu'en me proposant le remboursement de ports, vous serez pris au mot. Il est beaucoup plus honnête avec des amis dans le cas où je me trouve, de leur économiser la dépense, que d'offrir de la leur rembourser.

J'espère que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante sur la suite de sa petite pension. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui sera continuée, quoiqu'il arrive, à moins que je ne sois tout-à-fait sur le point de mourir de faim ; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. D. P. . . . u. me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentans ; mais que

ce ſoit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire; je n'y vois point du tout de quoi répondre ni ſe fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & ſaigner de temps en temps.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Lyon le 6 Juillet 1768.

Je comptois, mon cher hôte, vous accuſer la réception de votre réponſe, par ma bonne amie Mde. Boy-de-la-Tour; mais je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire avant ſon départ; & même à préſent, prêt à partir pour aller herboriſer à la grande Chartreuſe, avec belle & bonne compagnie botaniſte, que j'ai trouvée & recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bonjour bien à la hâte.

Mlle. Renou a reçu à Trie beaucoup de lettres pour moi, parmi leſquelles je ne doute point que celle que vous m'écriviez ne ſe trouve; mais comme le paquet eſt un peu gros, & que j'attends l'occaſion de le faire venir; s'il y a dans ce que vous me marquiez quelque choſe qui preſſe, vous ferez bien de me le répéter ici. Si comme je le déſirois, & comme je le déſire encore, vous avez pris le parti de brûler tous mes livres & papiers, j'en ſuis, je vous jure, dans la joie de mon cœur; mais ſi vous les avez conſervés, il y en

a quelques - uns, je l'avoue, que je ne ferois pas fâché de revoir, pour remplir, par un peu de diſtraction, les mauvais jours d'hiver, où mon état & la ſaiſon m'empêchent d'herboriſer. Celui ſurtout qui m'intéreſſeroit le plus, ſeroit le commencement du Roman intitulé: *Emile & Sophie, ou les Solitaires.* Je conſerve pour cette entrepriſe, un foible que je ne combats pas, parce que j'y trouverois au contraire, un ſpécifique utile pour occuper mes momens perdus, ſans rien mêler à cette occupation, qui me rappelât les ſouvenirs de mes malheurs, ni de rien qui s'y rapporte. Si ce fragment vous tomboit ſous la main, & que vous puſſiez me l'envoyer, ſoit le brouillon, ſoit la copie, par le retour de Mde. Boy-de-la-Tour, cet envoi, je l'avoue, me feroit un vrai plaiſir.

Comment va la goutte; comment va l'œil gauche? S'il n'empire pas, il guérira; & je vois avec grand plaiſir, par vos lettres qu'il va ſenſiblement mieux. Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré, le quart de ma paſſion pour les plantes? Votre plus grand mal eſt ce goût ſolitaire & caſanier, qui vous fait croire être hors d'état de faire de l'exercice. Je vous promets que, ſi vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaiſie de faire un teſtament ne vous occuperoit plus guères. Que n'êtes - vous des nôtres! Vous trouveriez dans notre guide & chef, M. de la Tourette, un botaniſte auſſi ſavant qu'aimable, qui vous feroit aimer les ſciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'Abbé Roſier; & vous trouveriez dans M. l'Abbé de Grange-Blanche & dans votre hôte, deux condiſciples plus zélés

qu'inſtruits, dont l'ignorance auprès de leurs maîtres, mettroit ſouvent à l'aiſe votre amour-propre.

Adieu, mon cher hôte, nous partons demain dans le même carroſſe tous les quatre, & nous n'avons pas plus de temps qu'il ne nous en faut le reſte de la journée, pour raſſembler aſſez de porte-feuilles & de papiers, pour l'immenſe collection que nous allons faire. Nous ne laiſſerons rien à moiſſonner après nous. Je vous rendrai compte de nos travaux. Je vous embraſſe. Vous pouvez continuer à m'écrire chez Mrs. * *.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 31 Août 1768.

Nous vous devons, & nous vous faiſons, Monſieur, Mlle. Renou & moi, les plus vifs remercîmens de toutes vos bontés pour tous les deux, mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaiſir d'avoir ici depuis quelques jours celle de mes infortunes; voyant qu'à tout prix elle vouloit ſuivre ma deſtinée, j'ai fait enſorte au moins qu'elle pût la ſuivre avec honneur. J'ai cru ne rien riſquer de rendre indiſſoluble un attachement de vingt-cinq ans que l'eſtime mutuelle, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter inceſſamment. La tendre & pure fraternité dans

laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle eſt, & ſera juſqu'à la mort ma femme par la force de nos liens, & ma ſœur par leur pureté. Cet honnête & ſaint engagement a été contracté dans toute la ſimplicité, mais auſſi dans toute la vérité de la nature, en préſence de deux hommes de mérite & d'honneur officiers d'artillerie, & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon-temps, c'eſt-à-dire, avant que j'euſſe aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte ſi court & ſi ſimple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne ſuis pas plus avancé ſur le choix de ma demeure que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon, & tant de cabarets, & de courſes ne facilitent pas un bon établiſſement. Les nouveaux voyages à faire me font peur ſurtout à l'entrée de la ſaiſon où nous touchons, & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, ſi je puis, avant que je me trouve, par ma ſituation, dans l'impoſſibilité d'y reſter & dans celle d'aller plus loin. Ainſi, Monſieur, je me vois forcé de renoncer pour cette année, à l'eſpoir de me rapprocher de vous, ſauf à voir dans la ſuite ce que je pourrai faire pour contenter mon déſir à cet égard.

Recevez les ſalutations de ma femme, & celles, Monſieur, d'un homme qui vous aime de tout ſon cœur.

✕

LETTRE

A Mr. D. P.... u.

A Bourgoin le 26 Septembre 1768.

Je reçois en ce moment, mon cher hôte, votre lettre du 20, & j'y apprends les progrès de votre rétablissement avec une satisfaction à laquelle il ne manque pour être entière que d'aussi bonnes nouvelles de la santé de la bonne Maman. Il n'y a rien à faire à sa sciatique que d'attendre les trêves & prendre patience; vous êtes dans le même cas pour votre goutte, & après la leçon terrible pour vous & pour d'autres que vous avez reçue, j'espère que vous renoncerez une bonne fois à la fantaisie de guérir de la goutte, de tourmenter votre estomac & vos oreilles, & de vouloir changer votre constitution, avec du petit lait, des purgatifs & des drogues, & que vous prendrez une bonne fois le parti de suivre & d'aider s'il se peut la nature, mais non de la contrarier.

Je ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte; (*) ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes, & quand dans cette simple & sainte cérémonie, les noms entreroient comme partie constituante; celui que je porte auroit suffi, puisque je n'en reconnois plus d'autre. S'il s'agissoit de for-

(*) Celui de Renou qu'il avoit pris en allant habiter le château de Trie.

tune & de biens qu'il fallut aſſurer, ce ſeroit autre choſe; mais vous ſavez très-bien que nous ne ſommes ni elle ni moi dans ce cas-là; chacun des deux eſt à l'autre, avec tout ſon être & ſon avoir, voilà tout.

Pouviez-vous eſpérer, mon cher hôte, que la liberté ſe maintiendroit chez vous, vous qui devez ſavoir qu'il ne reſte plus nulle part de liberté ſur la terre, ſi ce n'eſt dans le cœur de l'homme juſte, d'où rien ne la peut chaſſer? Il me ſemble auſſi, je l'avoue, que vos peuples n'uſoient pas de la leur en hommes libres, mais en gens effrénés. Ils ignoroient trop, ce me ſemble, que la liberté, de quelque manière qu'on en jouiſſe, ne ſe maintient qu'avec de grandes vertus. Ce qui me fâche d'eux, eſt qu'ils avoient d'abord les vices de la licence, & qu'ils vont tomber maintenant dans ceux de la ſervitude. Par tout excès: la vertu ſeule, dont on ne s'aviſe jamais, feroit le milieu.

Recevez mes remercîmens des papiers que vous avez remis à notre amie, & qui pourront me donner quelque diſtraction dont j'ai grand beſoin. Je vous remercie auſſi des plantes que vous aviez chargé Gagnebin de recueillir, quoiqu'il n'ait pas rempli votre intention. C'eſt de cette bonne intention que je vous remercie, elle me flatte plus que toutes les plantes du monde. Les tracas éternels qu'on me fait ſouffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paroît un amuſement délicieux, qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier. Je ſens que pour peu que l'on me tourmente encore je m'en détacherai tout-à-fait. Je n'ai pas laiſſé pourtant de trouver en ce pays quelques plantes, ſinon
jolies,

jolies, au moins nouvelles pour moi. Entre autres près de Grenoble l'*Ofyris* & le *Thérébinthe*. Ici le *Cenchrus racemofus* qui m'a beaucoup furpris, parce que c'eft un gramen maritime, l'*Hypopitis*, plante parafite qui tient de l'orobanche, le *Crepis foetida* qui fent l'amande amère à pleine gorge, & quelques autres que je ne me rappelle pas en ce moment. Voilà, mon cher hôte, plus de botanique qu'il n'en faut à votre ftoïque indifférence. Vous pouvez m'écrire en droiture ici fous le nom de Renou. J'ai grand peur, s'il ne furvient quelque amélioration dans mon état & dans mes affaires; d'être réduit à paffer avec ma femme tout l'hiver dans ce cabaret, puifque je ne trouve pas fur la terre une pierre pour y pofer ma tête.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 2 Octobre 1768.

QUELLE affreufe nouvelle vous m'apprenez, mon cher hôte, & que mon cœur en eft affecté! Je reffens le cruel accident de votre pauvre Maman comme elle, ou plutôt comme vous, & c'eft tout dire. Une jambe caffée eft un malheur que mon père eut étant déjà vieux, & qui lui arriva de même en fe promenant, tandis que dans fes terribles fatigues de chaffe, qu'il aimoit à la paffion, jamais il n'avoit eu le moindre accident. Sa jambe guérit très-facilement &

très-bien malgré ſon âge, & j'eſpérerois la même choſe de Madame la C., ſi la fracture n'étoit dans une place où le traitement eſt incomparablement plus difficile & plus douloureux. Toutefois avec beaucoup de réſignation, de patience, de temps, & les ſoins d'un homme habile, la cure eſt également poſſible, & il n'eſt pas déraiſonnable de l'eſpérer. C'eſt tout ce qu'il m'eſt permis de dire dans cette fatale circonſtance pour notre commune conſolation. Ce malheur fait aux miens, dans mon cœur, une diverſion bien funeſte, mais réelle pourtant, en ce qu'au ſentiment des maux de ceux qui nous ſont chers, ſe joint l'impreſſion tendre de notre attachement pour eux, qui n'eſt jamais ſans quelque douceur, au lieu que le ſentiment de nos propres maux, quand ils ſont grands & ſans remède, n'eſt que ſec & ſombre, il ne porte aucun adouciſſement avec ſoi. Vous n'attendez pas de moi, mon cher hôte, les froides & vaines ſentences des gens qui ne ſentent rien; on ne trouve guères pour ſes amis les conſolations qu'on ne peut trouver pour ſoi-même. Mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que votre affliction ne raiſonne pas juſte, quand elle s'irrite par l'idée que ce triſte événement n'eſt pas dans l'ordre des choſes attachées à la condition humaine. Rien, mon cher hôte, n'eſt plus dans cet ordre, que les accidens imprévus qui troublent, altèrent & abrégent la vie. C'eſt avec cette dépendance que nous ſommes nés; elle eſt attachée à notre nature & à notre conſtitution. S'il y a des coups qu'on doive endurer avec patience, ce ſont ceux qui nous viennent de l'inflexible néceſſité, & auxquels aucune volonté

humaine n'a concouru. Ceux qui nous font portés par les mains des méchans, font à mon gré beaucoup plus infupportables, parce que la nature ne nous fit pas pour les fouffrir. Mais c'eft déjà trop moralifer. Donnez-moi fréquemment, mon cher hôte, des nouvelles de la malade; dites-lui fouvent auffi combien mon cœur eft navré de fes fouffrances, & combien de vœux je joins aux vôtres pour fa guérifon.

J'ai reçu par M. le comte de Tonnerre une lettre du lieutenant Guyenet, laquelle m'en promet une autre que j'attends pour lui faire des remercîmens. A préfent le dit Thevenin eft bien convaincu d'être un impofteur. M. de Tonnerre qui m'avoit pofitivement promis toute protection dans cette affaire, me marque qu'il lui impofera filence. Que dites-vous de cette manière de me rendre juftice? C'eft comme fi après qu'un homme auroit pris ma bourfe, au lieu de me la faire rendre, on lui ordonneroit de ne me plus voler. En toute chofe voilà comment je fuis traité.

Je vous ai déjà marqué que vous pouvez m'écrire ici en droiture fous le nom de Renou; vous pouvez continuer auffi d'employer la même adreffe dont vous vous fervez; cela me paroît abfolument égal.



LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 5 Octobre 1768.

VOTRE lettre, Monſieur, du 29 Septembre, m'eſt parvenue en ſon temps, mais ſans le duplicata, & je ſuis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, eſpérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes, mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adreſſe intermédiaire, ici, ſi je puis, ou à Lyon.

Je ſuis bien touché de vos ſoins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je ſuis très-sûr que vous n'avez pas regret : mais il eſt ſuperflu que vous continuiez d'en prendre au ſujet de ce coquin de Thevenin, dont l'impoſture eſt maintenant dans un degré d'évidence auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair ? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme ; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai

fait, cela me ſuffit; il en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret l'hiver dont je ſens déjà les atteintes, & qu'il ne me reſte pas une pierre pour y poſer ma tête, il n'y a point d'extrémité que je n'endure, plutôt que de retourner à Trie; & vous ne me propoſeriez ſurement pas ce retour, ſi vous ſaviez ce qu'on m'y a fait ſouffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé-là. Je frémis ſeulement à y ſonger; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Egalement tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté ni de reſter où je ſuis, ni d'aller où je veux; je ne puis pas même obtenir de ſavoir où l'on veut que je ſois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement déſiré qu'on diſposât ouvertement de ma perſonne; ce ſeroit me mettre en repos, & voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je ſens eſt qu'on eſt importuné de mon exiſtence, & qu'on veut faire enſorte que je le ſois moi-même; il eſt impoſſible de s'y prendre mieux pour cela; il m'eſt cent fois venu dans l'eſprit de propoſer mon tranſport en Amérique, eſpérant qu'on voudroit bien m'y laiſſer tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop; mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, ſi nous étions plus en état, ma femme & moi d'en ſupporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée dont je veux vous parler, & que ma paſſion pour la bota-

nique m'a fait naître : car voyant qu'on ne vouloit pas me laiſſer herboriſer en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en paſſer, c'eſt une diſtraction qui m'eſt néceſſaire abſolument ; c'eſt un engouement d'enfant, mais qui me dûrera toute ma vie.

Je voudrois, Monſieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les Isles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne diſpoſe plus de moi. J'ai dans l'eſprit que la barbarie Turque me ſera moins cruelle. Malheureuſement, pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai beſoin d'aide & de protection. Je ne ſaurois ſubſiſter là-bas ſans reſſource ; & ſans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins pour quelqu'un des conſuls qui réſident dans le pays, mon établiſſement y ſeroit totalement impoſſible. Comme je ne ſerois pas ſans eſpoir d'y rendre mon ſéjour de quelque utilité au progrès de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre obtenir quelque aſſiſtance des ſouverains qui ſe font honneur de le favoriſer. Je ne ſuis pas un Tournefort, ni un Juſſieu, mais auſſi je ne ferois pas ce travail en paſſant, plein d'autres vues, & par tâche ; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaiſir, & juſqu'à la mort. Le goût, l'aſſiduité, la conſtance peuvent ſuppléer à beaucoup de connoiſſances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion du Roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favorisât mon

paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni déſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée, & d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, Monſieur, je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, & que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que ſondant le terrain, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la Cour & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres pour protéger mes herboriſations dans l'Archipel, vous puiſſiez me marquer ſi l'exil dans ce pays-là que je déſire, peut être favoriſé d'un des deux Souverains. Au reſte, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me réſoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le déſire, à recourir pour cela à aucun particulier quel qu'il ſoit. La voie la plus courte & la plus sûre de ſavoir là-deſſus ce qui ſe peut faire, ſeroit, à mon avis, de conſulter Madame la Maréchale de Luxembourg. J'ai même une ſi pleine confiance & dans ſa bonté pour

moi, & dans ſes lumières, que je voudrois que vous ne parlaſſiez d'abord de ce projet qu'à elle ſeule, que vous ne fiſſiez là-deſſus que ce qu'elle approuvera, & que vous n'y penſiez plus ſi elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, Monſieur, de compter ſur vous. Voilà ma réponſe. Je mets mon ſort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 23 Octobre 1768.

J'AI, Monſieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remercîmens des peines que je vous donne, que d'en profiter; il en eſt pourtant, que je voudrois vous éviter comme celle des duplicata de vos lettres que vous prenez inutilement, puiſqu'il eſt de la dernière évidence que ſi l'on prenoit le parti de ſupprimer vos lettres, on ſupprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je ſens l'impoſſibilité d'exécuter mon projet : vos raiſons ſont ſans replique, mais je ne conviens pas qu'en ſuppoſant cette exécution poſſible, ce ſeroit donner plus beau jeu à mes ennemis, je ſuis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre de tomber dans les mains de leurs

leurs ſatellites; au lieu que les pachas ne ſe piquant pas de philoſophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne diſpoſeroient pas tout-à-fait auſſi aiſément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous ſubſtituez au mien, ſavoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, à été le premier des miens en ſongeant à quitter Trie; je le propoſai à M. le Prince de Conti, qui s'y oppoſa & me força de l'abandonner. Ce projet eut été fort de mon goût, & le ſeroit encore. Mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait iſolée m'effraye un peu, depuis que je vois dans ceux qui diſpoſent de moi tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne ſais ce qu'ils veulent faire de moi dans un déſert, mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne ſoit l'une des raiſons qui les a portés à me chaſſer de Trie, dont l'habitation ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſolitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de ſon Alteſſe, de Mde. la Maréchale & le mien fût que j'y finiſſe mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'aſſurer de moi, me diffamer à leur aiſe, ſans que jamais je puſſe dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puiſque, maîtres abſolus dans la maiſon du Prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y diſpoſoient de moi tout à leur gré. Cependant après avoir tâché de me diſſuader d'y rentrer, & de me perſuader d'en ſortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chaſſer de vive force par les mains du facripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui ſe ſentoient trop bien protégés ici, même par d'autres,

pour avoir peur de désobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait ? Je l'ignore, je sais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trie, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne; & qu'ils ne veulent autre chose encore que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le Prince me protégera-t-il ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans sa maison même ? Que deviendrai-je dans ces montagnes, si je vais m'y fourrer sans préliminaire; sans connoissance, & sûr d'être, comme partout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir ? Si nous prenons des arrangemens d'avance; il arrivera ce qui est toujours arrivé ; c'est que M. le Prince de Conti, & Mde. la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiavelistes qui les entourent, & qui se gardent bien de laisser voir leurs desseins secrets, leur donneront le plus beau jeu du monde pour dresser d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je serai attendu-là, comme je l'étois à Grenoble, & comme je le suis partout où l'on sait que je veux aller. Si c'est une maison isolée, la chose leur sera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'espionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'est pour autre chose, comme je vous l'ai prouvé, & pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'est pas attirant.

Voilà, Monsieur, des considérations que je vous prie de bien peser, à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation isolée pour un étranger à mon âge, & dans mon

état ; la dépenſe au moins triple, les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainſi ſéqueſtré du genre-humain, non volontairement & par goût, mais par force & pour aſſouvir la rage de mes oppreſſeurs : car d'ailleurs je vous jure que mon même goût pour la ſolitude eſt plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que ſi j'étois pleinement libre & maître de mon ſort, je choiſirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée, n'auroit rien de pénible & de triſte pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce ſoit ouvertement, je puis tout ſouffrir ſans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un ſot fourbe qui ſe croit fin parce qu'il eſt faux ; j'étois tranquille aux cailloux des aſſaſſins de Motiers, & ne puis l'être aux phraſes des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore que ma ſituation préſente eſt trop déſagréable & violente pour que je ne ſaiſiſſe pas la première occaſion d'en ſortir ; ainſi des arrangemens d'une exécution éloignée, ne peuvent jamais être pour moi des engagemens abſolus qui m'obligent à renoncer aux reſſources qui peuvent ſe préſenter dans l'intervalle. J'ai dû, Monſieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter que l'eſpèce de liberté de diſpoſer de moi, que mes reſſources me laiſſent, n'eſt pas illimitée, que ma ſituation la reſtreint tous les jours, que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, paſſé leſquelles d'autres lois ordonneront de mon ſort, & de celui de ma compagne ; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je ſens qu'en géné-

ral, vivant ou mort, le temps eſt pour moi; mes ennemis le ſentent auſſi, & c'eſt ce qui les déſole; ils ſe preſſent de jouer de leur reſte; dès maintenant ils en ont trop fait, pour que leurs manœuvres puiſſent reſter long-temps cachées, & le moment qui doit les mettre en évidence ſera préciſément celui où ils voudront les étendre ſur l'avenir. Vous êtes jeune, Monſieur; ſouvenez-vous de la prédiction que je vous fais, & ſoyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reſte maintenant à vous dire que prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inſpirera, & comme votre raiſon vous éclairera, plein de confiance en vos ſentimens, & en vos lumières, certain que vous n'êtes pas homme à ſervir mes intérêts aux dépends de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez Mde. la Maréchale, la mienne en elle eſt toujours la même. Je compte également & ſur ſes bontés, & ſur celles de M. le Prince de Conti; mais l'un eſt ſubjugué, l'autre ne l'eſt pas, & je ratifie d'avance tout ce que vous réſoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S. & il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce ſont de ces choſes qui s'acceptent, & qui ne ſe demandent pas. Je ne ſuis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je ſuis à la fin de mon papier; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit ſur moi l'effet que vous déſiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, ſi je n'euſſe été sûr

que c'étoit un drôle apposté. Je désirois, non par vengeance assurément, mais pour ma sûreté, qu'on dévoilât ses instigateurs, on ne l'a pas voulu, soit; il en viendroit mille autres que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiseur est bien le cordonnier de M. de Tanley; il apprit le métier de chamoiseur à Yverdun après sa retraite. J'ai fait faire en Suisse des informations, avec la déposition juridique, & légalisée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 2 Novembre 1768.

DEPUIS la dernière lettre, Monsieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponse, j'ai reçu de M. le Duc de Choiseul un passe-port que je lui avois demandé pour sortir du royaume, il y a près de six semaines, & auquel je ne songeois plus. Me sentant de plus en plus dans l'absolue nécessité de me servir de ce passe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrêmité où je me trouve, & dans la saison où nous sommes, sur l'usage que j'en ferois, ne voulant, ni ne pouvant le laisser écouler comme l'autre. Vous serez étonné du résultat de ma délibération, faite pourtant

avec tout le poids, tout le ſang-froid, toute la réflexion dont je ſuis capable ; c'eſt de retourner en Angleterre & d'y aller finir mes jours dans ma ſolitude de Wootton. Je crois cette réſolution la plus ſage que j'aie priſe en ma vie, & j'ai pour un des garans de ſa ſolidité, l'horreur qu'il m'a fallu ſurmonter pour la prendre, & telle qu'en cet inſtant même je n'y puis penſer ſans frémir. Je ne puis, Monſieur, vous en dire davantage dans une lettre, mais mon parti eſt pris, & je m'y ſens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre, mais je ne ſais s'il eſt à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer, & ſi vous pouviez même parvenir à ſavoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis : car tandis que j'attends ici ſa réponſe, mon paſſe-port s'écoule, & le temps eſt précieux. Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas ſentir combien il m'importe que la réſolution que je vous communique demeure ſecrète, & ſecrète ſans exception : toutefois je n'exige rien de vous que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre ébruite ce deſſein, c'eſt toute autre choſe, & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti ſur ce point, vous ſentez que je l'ai pris ſur tout le reſte. Je quitterai ce continent comme je quitterois le ſéjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même choſe ; j'y laiſſois des attachemens, j'y croyois laiſſer des amis. Pardon, Monſieur, mais je parle des anciens. Vous ſentez que les nou-

veaux, quelques vrais qu'ils ſoyent, ne laiſſent pas ces déchiremens de cœur qui le font ſaigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puiſſe contracter. Toutes mes bleſſures ſaigneront, j'en conviens, le reſte de mes jours; mais mes erreurs du moins ſont bien guéries, la cicatrice eſt faite de ce côté-là. Je vous embraſſe.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin le 5 Novembre 1768.

Vous avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous, & j'en ai fait une particulière dans votre digne père par les ſentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je ſuis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'eſt ainſi, cher Moultou, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïſſent & me trahiſſent ſemblent trouver dans l'âge, & dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte au lieu de parler de la vôtre: mais la véritable douleur qui n'a point de conſolation ne ſait guère en trouver pour autrui; on conſole les indifférens, mais on s'afflige avec ſes amis. Il me ſemble que ſi j'étois près de vous, que nous nous embraſſaſſions, que nous pleuraſſions tous deux ſans nous rien dire, nos cœurs ſe ſeroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre defcription de Lavagnac ! Hélas ce beau féjour étoit l'afile qu'il me falloit ; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie; je pouvois efpérer d'y trouver enfin de paifibles jours, & d'y attendre fans impatience, la mort qu'ailleurs je déſirerai fans ceffe. Il eſt trop tard. La fatale deſtinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon fort. Si j'en avois été le maître, fi le Prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne ferois jamais forti de Trie, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le féjour agréable. Jamais Prince n'en a tant fait pour aucun particulier qu'il en a daigné faire pour moi : *Je le mets ici à ma place*, difoit-il à fon officier ; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir plufieurs fois, fouper avec moi tête-à-tête, me dire en préfence de toute fa fuite, qu'il venoit exprès pour cela, &, ce qui m'a plus touché que tout le refte, s'abſtenir même de chaffer, de peur que le motif de fon voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré fes foins, fes ordres les plus abfolus, malgré le défir, la paffion j'ofe dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on eſt parvenu à m'en chaffer, & cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en fortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Alteffe a tout fu, & n'a pu défapprouver ma retraite ; les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont fuivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai fouffertes.

Voyant

Voyant qu'on ne me laisseroit jamais en repos dans le royaume, j'ai résolu d'en sortir; j'ai demandé un passe-port à M. de Choiseul qui après m'avoir laissé long-temps sans réponse, vient enfin de m'envoyer ce passe-port. Sa lettre est très-polie, mais n'est que cela; il m'en avoit écrit auparavant d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire usage de ce passe-port, c'est m'inviter en quelque sorte à en faire usage. Il ne convient pas d'importuner les ministres pour rien. Cependant depuis le moment où j'ai demandé ce passe-port jusqu'à celui où je l'ai obtenu, la saison s'est avancée, les Alpes se sont couvertes de glace & de neige; il n'y a plus moyen de songer à les passer dans mon état. Mille considérations impossibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible auquel mon cœur pût jamais se résoudre, mais le seul qui m'ait paru me rester; c'est de repasser en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux jours dans ma triste solitude de Wootton, où depuis mon départ le propriétaire m'a souvent rappelé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conséquence de cette résolution; j'ai même écrit aussi à l'Ambassadeur d'Angleterre; si ma proposition est acceptée, comme elle le sera infailliblement, je ne puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inspire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer sans mériter des reproches; & à tout âge, surtout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de répréhensible le repos du peu de jours qui me restent à passer. Mais

je vous avoue que ce beau séjour de Lavagnac, le voisinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de son ami, par conséquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trie, j'étois entre les mains du dernier des malheureux; tout cela me suivra en idée dans ma sombre retraite, & y augmentera ma misère, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, est une lueur de vaine espérance dont je vois l'illusion, mais qui m'inquiète malgré que j'en aie. Quand mon sort sera parfaitement décidé, & qu'il ne me restera qu'à m'y soumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'est en attendant, un grand soulagement pour mon cœur d'avoir épanché dans le vôtre tout ce détail de ma situation. Au reste, je suis attendri d'imaginer vos Dames, vous & M. Venel faisant ensemble ce pélérinage bienfaisant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miséricorde. Recevez tous mes plus tendres remercîmens & ceux de ma femme; faites agréer ses respects & les miens à vos Dames. Nous vous saluons & vous embrassons l'un & l'autre de tout notre cœur.

J'ai proposé l'alternative de l'Angleterre & de Minorque, que j'aimerois mieux à cause du climat. Si ce dernier parti est préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, soit à Montpellier, soit à Marseille ?

LETTRE A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 7 Novembre 1768.

Depuis ma dernière lettre, Monſieur, j'ai reçu d'un ami l'incluſe qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti ſi bruſquement. La ſituation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat ſi convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu aſſez ſolitaire pour être tranquille, & pas aſſez pour être un déſert; tout cela, je vous l'avoue, ſi je paſſe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai propoſé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera ſouvent tourner les yeux & ſoupirer vers cet agréable aſile ſi bien fait pour me rendre heureux, ſi l'on m'y laiſſoit en paix. Mais j'ai écrit; ſi l'ambaſſadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me moquer de lui ſi je changeois de réſolution, & d'ailleurs ce ſeroit en quelque ſorte marquer peu d'égard pour le paſſe-port que M. de Choiſeul a eu la bonté de m'envoyer à ma prière. Les miniſtres ſont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il ſoit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude qu'il ſe braſſe quelque choſe, ſans que je puiſſe deviner quoi. Thevenin n'a pas été appoſté pour rien, il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il m'eſt im-

poſſible de pénétrer ; & dans la profonde obſcurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement de faire un faux pas. Tout ce qui m'eſt arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trie, me montre évidemment qu'il n'y a que M. le Prince de Conti parmi ceux qui m'aiment, qui ſache au vrai le ſecret de ma ſituation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille ſans pouvoir y réuſſir. Cette perſuaſion m'arrache des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand Prince, & je me reproche vivement mon impatience au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernières lettres ; car il y peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une ſeconde qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première ; c'eſt de quoi je déſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet de peur de le groſſir au point de donner dans la vue : mais ſi dans ce moment critique, vous aviez pour moi la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres : car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracaſſerie du Sieur Thevenin eſt enfin terminée. Après les preuves ſans replique que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'impoſture de ce coquin, il m'a offert de le punir par

quelques jours de prison. Vous sentez bien que c'est ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'est pas de quoi il étoit question. Vous ne sauriez imaginer les angoisses que m'a donné cette sotte affaire, non pour ce misérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont apposté, & que rien n'étoit plus aisé que de démasquer si on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait sentir combien je suis inepte & bête en pareil cas, le seul à la vérité, de cette espèce où je me sois jamais trouvé. J'étois navré, consterné, presque tremblant; je ne savois ce que je disois en questionnant l'imposteur; & lui tranquille & calme dans ses absurdes mensonges, portoit dans l'audace du crime, tout l'apparence de la sécurité des innocens. Au reste, j'ai fait passer à M. de Tonnerre l'arrêt imprimé concernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cette homme en jeu avoient su choisir un sujet expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des embarras pareils à ceux où je suis, & jamais je ne me sentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté nul espoir de repos; & loin de me désespérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en seroit bien temps, je vous assure. Vous voyez, Monsieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille soins, comment je remets mon sort en vos mains, & à vous seul. Si vous n'appelez pas cela de la confiance & de l'amitié aussi bien que de l'importunité, & de l'indiscrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin le 28 Novembre 1768.

Je ne puis pas mieux vous détromper, Monſieur, ſur la réſerve dont vous me ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées & vous en confiant l'exécution, & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le Prince de Conti où je parle comme vous le déſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni déſiré, ni cru, que ma lettre à M. l'Ambaſſadeur d'Angleterre, dût, ni pût être un ſecret pour Son Alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public, & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M. le Prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui ſeroit remiſe en main propre, je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſqu'auſſitôt révoqué que formé : de nouvelles lumières ſur ma ſituation m'ont appris que je me devois de reſter en France, & j'y reſterai. M. Davenport m'a fait une réponſe très-engageante

& très-honnête. L'ambaſſadeur ne m'a point répondu. Si j'avois ſu que le Sieur W**. étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce miſérable & pour ſon camarade, tout le mépris dont ils ſont dignes. J'ai toujours agi d'après la ſuppoſition des ſentimens de droiture & d'honneur innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens coi, & je ne ſuppoſe plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarraſſé de ma figure. Si c'eſt leur tort ou le mien, c'eſt ce que je les laiſſe décider à leur mode; ils peuvent continuer à balloter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'eſt pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours je ſuis moins bien, j'ai de la fièvre, un grand mal de tête, que les échecs où j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amuſent plus. Je ne fais que chanter des ſtrophes du Taſſe; il eſt étonnant quel charme je trouve dans ce chant avec ma pavure voix caſſée & déjà tremblottante. Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour ſoutenir un peu ma voix foibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au ſoir. Il eſt impoſſible à ma mauvaiſe tête de renoncer aux châteaux en Eſpagne. Le ſoin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Taſſe, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi.

Bon jour, Monſieur; ma femme vous ſalue de tout ſon cœur ; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien ſincèrement.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin ce 7 Décembre 1768.

VOICI, Monſieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. Elle eſt pour M. Davenport qui m'a écrit trop honnêtement pour que je puiſſe me dipenſer de lui donner avis que j'ai changé de réſolution. J'eſpère que ma précédente avec l'incluſe vous ſera bien parvenue, & j'en attends la réponſe au premier jour. Je ſuis aſſez content de mon état préſent; je paſſe, entre mon Taſſe & mon herbier, des heures aſſez rapides pour me faire ſentir combien il eſt ridicule de donner tant d'importance à une exiſtence auſſi fugitive. J'attends ſans impatience que la mienne ſoit fixée ; elle l'eſt par tout ce qui dépendoit de moi ; le reſte qui devient tous les jours moindre, eſt à la merci de la nature & des hommes : ce n'eſt plus la peine de le leur diſputer; j'aimerois aſſez à paſſer ce reſte dans la grotte de la Balme, ſi les chauve-ſouris ne l'empuantiſſoient pas. Il faudra que nous l'allions voir enſemble quand vous paſſerez par ici. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Bourgoin le 19 Décembre 1768.

Ce que vous me marquez de la fin de vos brouilleries avec la cour, me fait grand plaiſir; & j'en augure que vous pourrez encore vivre agréablement où vous êtes, & où vous êtes retenu par des liens d'attachement qu'il n'eſt pas dans votre cœur de rompre aiſément. Il me ſemble que le Roi ſe conduit réellement en très-grand Roi, lorſqu'il veut premièrement être le maître, & puis être juſte. Vous penſerez qu'il ſeroit plus grand & plus beau de vouloir tranſpoſer cet ordre; cela peut être; mais cela eſt au-deſſus de l'humanité; & c'eſt bien aſſez, pour honorer le génie & l'ame du plus grand Prince, que le premier article ne lui faſſe pas négliger l'autre; ſi Fréderic ratifie le rétabliſſement de tous vos priviléges, comme je l'eſpère, il aura mérité de vous le plus bel éloge que puiſſe mériter un ſouverain, & qui l'approche de Dieu même, celui qu'Armide faiſoit de Godefroi de Bouillon:

Tu, cui conceſſe il cielo e diel' ti il fato,
Voler il giuſto, e poter ciò che vuoi.

Je m'imagine que ſi les députés, qu'en pareil cas, vous lui enverrez probablement pour le remercier, lui récitoient ces deux vers pour toute harangue, ils ne ſeroient pas mal reçus.

Je ſuis bien touché de la commiſſion que vous avez donnée à Gagnebin; voilà vraiment un ſoin d'amitié, un ſoin de ceux auxquels je ſerai toujours ſenſible, parce qu'ils ſont choiſis ſelon mon cœur & ſelon mon goût. Je dois certainement la vie aux plantes; ce n'eſt pas ce que je leur dois de bon; mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles, au milieu des amertumes dont elle eſt inondée : tant que j'herboriſe, je ne ſuis pas malheureux; & je vous réponds que ſi l'on me laiſſoit faire, je ne ceſſerois tout le reſte de ma vie d'herboriſer du matin au ſoir. Au reſte j'aime mieux que le recueil de M. Gagnebin ſoit très-petit, & qu'il ne ſoit pas compoſé de plantes communes qu'on trouve partout; je ne vous diſſimulerai même pas, que j'ai déjà beaucoup de plantes alpines & des plus rares; cependant comme il y en a encore un très-grand nombre qui me manquent, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve dans votre envoi qui me feront grand plaiſir par elles-mêmes, outre celui de les recevoir de vous. Par exemple, quoique je ſois aſſez riche en Gentianes, il y en a une que je n'ai pu trouver encore, & que je convoîte beaucoup, c'eſt la grande *Gentiane pourprée*, la ſeconde en rang du *Species* de *Linnæus*. J'ai le *Tozzia alpina*, Linn.: mais il y manque la racine qui eſt la partie la plus curieuſe de cette plante, d'ailleurs difficile à ſécher & conſerver. J'ai l'*Uva urſi* en fruits, mais je ne l'ai pas en fleurs. J'ai l'*Azalea procumbens*, mais il me manque d'autres beaux *Chamærhododendros* des Alpes. Je n'ai qu'un miſérable petit *Androſace*. Je n'ai pas le *Cortuſa Matthioli*, &c. La liſte

de ce que j'ai feroit longue ; celle de ce qui me manque plus longue encore : mais si vous vouliez m'envoyer celle de ce que vous enverra Gagnebin, j'y pourrois noter ce qui me manque, afin que le reste étant superflu dans mon herbier, pût demeurer dans le vôtre. Je me suis ruiné en livres de botanique, & j'avois bien résolu de n'en plus acheter; cependant je sens que m'affectionnant aux plantes des Alpes, je ne puis me passer de celui de Haller. Vous m'obligerez de vouloir bien me marquer exactement son titre, son prix, & le lieu où vous l'avez trouvé ; car la France est si barbare encore en botanique, qu'on n'y trouve presque aucun livre de cette science ; & j'ai été obligé de faire venir à grands frais de Hollande & d'Angleterre, le peu que j'en ai ; encore ai-je cherché partout ceux de Clusius sans pouvoir les trouver.

Voilà bien du bavardage sur la botanique, dont je vois avec grand regret que vous avez tout-à-fait perdu le goût. Cependant puisque vous avez un peu fêté mon *Apocyn*, j'ai grande envie de vous envoyer quelques graines de l'arbre de soie, & de la pomme de canelle, qu'on m'a dernièrement apportées des Isles. Quand vous commencerez à meubler votre jardin, je suis jaloux d'y contribuer. Bonjour, mon cher hôte, nous vous embrassons & vous saluons l'un & l'autre de tout notre cœur.

x

LETTRE

A Mr. LALIAUD.

A Bourgoin le 19 Décembre 1768.

Pauvre garçon, pauvre Sautershaim ! Trop occupé de moi durant ma détreffe, je l'avois un peu perdu de vue, mais il n'étoit point forti de mon cœur, & j'y avois nourri le défir fecret de me rapprocher de lui, fi jamais je trouvois quelqu'intervalle de repos entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux ; fon caractère étoit doux ; fa fociété étoit fimple ; rien de la pretintaille françoife ; encore plus de fens que d'efprit ; un goût fain, formé par la bonté de fon cœur, des talens affez pour parer une folitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami : c'étoit mon homme ; la Providence me l'a ôté ; les hommes m'ont ôté la jouiffance de tout ce qui dépendoit d'eux ; ils me vendent jufqu'à la petite mefure d'air qu'ils permettent que je refpire ; il ne me reftoit qu'une efpérance illufoire ; il ne m'en refte plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi feul toutes mes reffources, puifqu'il ne m'en laiffe plus aucune autre. Je fens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une fimpathie bien forte entre lui & moi, puis qu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empreffés, je

le reçus à bras ouverts, sitôt qu'il se présenta, & dès les premiers jours de notre liaison elle fut intime. Je me souviens que dans ce même temps, on m'écrivit de Genève que c'étoit un espion aposté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, disoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-dessus, je proposai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, sans lui parler de ma lettre. Il y consent; nous partons: en arrivant à Pontarlier, je l'embrasse avec transport, & puis je lui montre la lettre; il la lit sans s'émouvoir; nous nous embrassons derechef, & nos larmes coulent. J'en verse derechef en me rappelant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui plusieurs petits voyages pédestres; je commençois d'herboriser, il prenoit le même goût; nous allions voir Milord Maréchal qui, sachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raison. Sauttershaim étoit aimable, mais son mérite ne pouvoit être senti que des gens bien nés, il glissoit sur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu n'étoit pas faite pour le connoître; aussi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes où il étoit étranger: mais pourquoi m'y a-t-il laissé?

Pardon, Monsieur, mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je sais que l'effusion de mon attachement & de mon regret ne peut vous déplaire. Je suis sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur auprès de M. le Prince de Conti; mais vous en avez été bien payé par le plaisir de converser avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui surement eût aimé & favorisé notre pauvre

Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi, qu'elles sont inépuisables, comme la générosité de son cœur. Ah! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent, détournent & anéantissent tout l'effet de ses soins? J'apprends que son trésorier qui m'a fait chasser du château de Trie à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du P. à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été question de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du sort qu'on m'y prépare; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure plutôt que de mériter la disgrace du Prince, en me retractant sur ce que j'ai demandé moi-même, & en laissant inutiles par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a résolu de m'accabler jusqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins dont je saurai me garantir quoiqu'on fasse; c'est celui de perdre sa bienveillance & sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, Monsieur, de me chercher une épinette. Voilà un soin dont je vous suis très-obligé, mais dont le succès m'embarrasseroit beaucoup; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit premièrement me pourvoir d'un lieu pour la placer, & ...... d'une pierre pour y poser ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à transporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de surcroît une épinette, il faudroit donc y attacher des courroyes, afin que je pusse la porter sur mon dos, comme les Savoyardes

portent leurs vielles ; tout cet attirail me feroit un équipage assez digne du roman comique ; mais aussi peu risible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je suis encore assez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu faire entrer le désir d'une épinette ; mais nous ferons assez à temps de songer à cet article, quand tous les autres seront réalisés, & il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher M. Laliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bonjour, Monsieur, nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens ; vous ferez bien de le suivre.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Bourgoin le 30 Décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le P. de C. m'avoit fait annoncer, ensuite de l'approbation qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac ; mais ces ordres ne sont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas sitôt : car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet, des arrangemens semblables à

ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangemens dépendent de l'accord de perſonnes qui ne ſe rencontrent pas ſouvent ; & quelle que ſoit la généroſité de cœur de ce grand Prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous ſentez qu'il n'eſt pas, ni ne ſauroit être occupé de moi ſeul, & la choſe du monde qui fait le mieux ſon éloge, eſt qu'il ne ſe ſoit pas encore ennuyé de tous les ſoins que je lui ai coûtés. J'attends donc ſans impatience; mais en attendant, ma ſituation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour, & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter depuis quelque temps, une maladie ſingulière dont, de manière ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'eſt un gonflement d'eſtomac très-conſidérable & ſenſible même au-dehors, qui m'oppreſſe, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baiſſer, & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes ſouliers, &c. Je croyois d'abord d'engraiſſer, mais la graiſſe n'étouffe pas; je n'engraiſſe que de l'eſtomac, & le reſte eſt tout auſſi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de ſortir de ce mauvais pays le plutôt qu'il me ſera poſſible, en attendant que le Prince ait jugé à propos de diſpoſer de moi. Il y a dans ce pays à demi-lieue de la ville, une maiſon à mi-côte, agréable, bien ſituée, où l'eau & l'air ſont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai deſſein d'occuper. La maiſon eſt ſeule, loin de tout village, & inhabitée dans cette ſaiſon. J'y ſerai ſeul avec ma femme

&

& une ſervante qu'on y tient : voilà une belle occaſion pour ceux qui diſpoſent de moi, de ſe délivrer du ſoin de ma garde, & de me délivrer moi des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence; en attendant que je ſache s'il m'eſt permis d'aller vous joindre, ou ſi je dois reſter dans ce pays : car je ſuis déterminé à ne prendre aucun parti ſans l'aveu du Prince, pour qui ma confiance eſt égale à ma reconnoiſſance, & c'eſt tout dire. Cher Moultou, adieu; je ne ſais ni dans quel temps, ni à quelle occaſion, je ceſſerai de vous écrire. Mais tant que je vivrai, je ne ceſſerai de vous aimer.

LETTRE

A Mr. D. P....v.

A Bourgoin le 18 Janvier 1769.

J'APPRENDS, mon cher hôte, par le plus ſingulier haſard qu'on a imprimé à Lauſanne, un des chiffons qui ſont entre vos mains, ſur cette queſtion : *Quelle eſt la première vertu du Héros?* Vous croyez bien que je comprends qu'il s'agit d'un vol; mais comment ce vol a-t-il été fait, & par qui?.... Vous qui êtes ſi ſoigneux, & ſurtout des dépôts d'autrui! J'ai des engagemens qui rendent de pareils larcins, de très-

grande conféquence pour moi (*). Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impreffion? De grâce, mon cher hôte, tâchez de remonter à la fource; de favoir comment, & par qui ce torche-cul a été imprimé. Je vis dans la fécurité la plus profonde fur les papiers qui font entre vos mains; fi vous fouffrez que je perde cette fécurité, que deviendrai-je? Mettez-vous à ma place, & pardonnez l'importunité.

J'ai cru mourir cette nuit. Le jour je fuis moins mal. Ce qui me confole eft que de femblables nuits ne fauroient fe multiplier beaucoup. Ma femme qui a été fort mal auffi, fe trouve mieux. Je me prépare à déloger pour aller dans le féjour élevé qui m'eft deftiné, chercher un air plus pur que celui qu'on refpire dans ces vallées. Je vous embraffe.

LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Monquin le 18 Janvier 1769.

Je ne connois point M. de la S**. Je fais feulement que c'eft un fabriquant de Lyon; il accompagna cet automne le fils de Mde. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé fi triftement & dans un fi mauvais air, il me propofa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il eft revenu à

(*) Il avoit pris des engagemens de ne rien faire imprimer de fon vivant.

ſa charge, j'ai refuſé, il m'a preſſé : faute d'autres bonnes raiſons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois ſortir de cette province, ſans l'agrément de M. le Prince de Conti. Il m'a preſſé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y ſuis pas oppoſé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand haſard du monde qu'on vient d'imprimer à Lauſanne un ancien chiffon de ma façon. C'eſt un diſcours ſur une queſtion propoſée en 1751, par M. de Curzay tandis qu'il étoit en Corſe. Quand il fut fait, je le trouvai ſi mauvais que je ne voulus ni l'envoyer ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuſcrit, à M. D. P....u avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même penſé; je ne puis me rappeler avec certitude, ſi ce barbouillage eſt ou n'eſt point un des manuſcrits inliſibles que M. D. P....u m'envoya à Wootton pour les tranſcrire, & que je lui renvoyai, copie & brouillon par ſon ami M. de * *, chez lequel, ou durant le tranſport, le vol aura pu ſe faire; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je n'ai aucune part à cette impreſſion, & que ſi j'euſſe été aſſez inſenſé pour vouloir mettre encore quelque choſe ſous la preſſe, ce n'eſt pas un pareil torche-cul que j'aurois choiſi. J'ignore comment il eſt paſſé ſous la preſſe : mais je crois M. D. P....u parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité ſoit connue. Je vous embraſſe & vous ſalue, mon cher Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 4 Février 1769.

J'AI reçu, Monſieur, vos deux dernières lettres & avec la première la reſcription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi! Monſieur, le barbouillage académique imprimé à Lauſanne l'avoit auſſi été à Paris! .... & c'eſt M. Fréron qui en eſt l'éditeur! .... Le temps de l'impreſſion, le choix de la pièce, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laiſſé en manuſcrit, tout m'apprend par quelles eſpèces de mains, & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lauſanne, ſi elle exiſte, aura probablement été faite ſur celle de Paris. Mais le ſilence de M. D. me fait douter de cette ſeconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'aſſez loin pour qu'on ait pu confondre; & de pareils chiffons ne ſont guères de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il eſt poſſible, à la ſource du vol par l'examen du manuſcrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée qui ne feroit que faire ſouvenir de moi le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & ſur laquelle les coupables n'iront ſurement pas ſe déclarer. Vous m'apprenez auſſi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'eſt ainſi qu'on me diſſèque

de mon vivant, ou plutôt qu'on disséque un autre corps sous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez ? si ce n'est deux ou trois lettres de moi qui y sont insérées, & sur lesquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres sous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en supprimant la première édition de Lausanne faite sous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impression du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre souterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faisois du noir; l'expression n'est pas juste; ce n'est pas moi, Monsieur, qui fais du noir; mais c'est moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire; il se trouvera quand je ne serai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penseront le moins. Aussi, qu'ils fassent désormais à leur aise, je les mets au pis. J'attends sans allarmes l'explosion qu'ils comptent faire après ma mort sur ma mémoire; semblables aux vils corbeaux qui s'acharnent sur les cadavres. C'est alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne cesse de les faire trembler, & c'est alors que l'on connoîtra peut-être le prix de ma patience & de mon silence. Quoiqu'il en soit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les soucis qui m'en ont rendu le séjour aussi déplaisant que nuisible. L'état où je suis a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philosophie & de la raison. J'ai vécu, Monsieur; je suis content de l'emploi de ma vie, & du même œil que j'en vois les restes, je vois

auſſi les événemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à ſavoir déſormais rien de ce qui ſe dit, de ce qui ſe fait, de ce qui ſe paſſe par rapport à moi ; vous avez eu la diſcrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuſe pas aux ſoins que votre amitié, votre équité peuvent vous inſpirer pour la vérité, pour moi, dans l'occaſion ; parce qu'après les ſentimens que vous profeſſez envers moi, ce ſeroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où ſont les choſes, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puiſſe ôter à mon eſprit la même tranquillité dont jouit ma conſcience.

Je vous écris, ſans y penſer, de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon eſtomac. Je remets à une autre fois, le détail de mon habitation. Mde. Renou vous remercie & vous ſalue, & moi, mon cher Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 14 Février 1769.

Je ſuis délogé, cher Moultou, j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin pour venir occuper ſur la hauteur une maiſon vide & ſolitaire que la Dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une

hoſpitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne ſuis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je ſuis ne me laiſſe plus penſer à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter ſi promptement celle-ci après avoir conſenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma ſituation, la néceſſité, mon goût, tout me porte à borner mes déſirs & mes ſoins à finir dans cette ſolitude des jours, dont grâce au ciel, & quoique vous en puiſſiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injuſtice des hommes, j'approche avec joie d'un ſéjour où tout cela ne pénètre point, & en attendant je ne veux plus m'occuper, ſi je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix en attendant la dernière. Ainſi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me ſera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en eſt plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en ſortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des ſentimens où je vous croyois inébranlable. Ah! cher ami, comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur ſi ſain, une ame ſi forte; ceſſez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin ſecret de vos ſentimens commenceroit-il à vous devenir importun? Je ſais que la foi n'eſt pas indiſpenſable, que l'incrédulité ſincère n'eſt

point un crime, & qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, & non sur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde, je vous conjure, d'être bien de bonne-foi avec vous-même; car il est très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire, & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais; mais non comment celui qui a cru, peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi que la bonne-foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence universelle? Les causes finales vous crêvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral? La voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroye les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme & le scélérat, le vice & la vertu ne soient rien. Car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant, qu'en rejetant la cause première & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh! quoi, mon Dieu, le juste infortuné en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moultou; Jésus que ce siècle a méconnu, parce qu'il est indigne de le connoître, Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre & vertueux de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix; & moi qui ne suis qu'un chétif homme plein de foiblesses, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais, c'en est assez pour, qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps, je sente en même-temps la certitude de vivre. La

nature

nature entière m'en est garante. Elle n'est pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre physique admirable & qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie, il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je sens que je rabâche ; mais mon cœur, plein pour moi d'espoir & de confiance, & pour vous d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit se refuser à ce court épanchement.

Je ne songe plus à L. & probablement mes voyages sont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la case, aussi pleine de bonté & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, & qui donne son approbation à une autre proposition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi, du peu de jours qui me restent, sans plus me laisser promener, si je puis, parmi les hommes qui m'ont si mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puisse plus me baisser pour herboriser, je ne puis renoncer aux plantes, je les observe avec plus de plaisir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'espère que vous les apporterez ; ce moment, cher Moultou, me sera bien doux. Adieu, je vous embrasse ; partagez tous les sentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les respects de la mienne. Elle va rester à plaindre. C'est bien malgré elle, c'est bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs. Mais elle en a rempli de bien ref-

pectables. Que de choses qui devroient être sues, vont être ensevelies avec moi, & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages de l'impossibilité où ils m'ont mis de parler!

LETTRE

A Mr. D. P. . . . u.

A Monquin le 28 Février 1769.

Je suis sur ma montagne, mon cher hôte, où mon nouvel établissement & mon estomac me rendent pénible d'écrire, sans quoi je n'aurois pas attendu si long-temps à vous demander de fréquentes nouvelles de Mde. **. jusqu'à l'entière guérison, dont, sur votre pénultième lettre, l'espoir se joint au désir. Pour moi, mon état n'est pas empiré depuis que je suis ici; mais je souffre toujours beaucoup. J'ai eu tort de ne vous pas marquer le rétablissement de Mde. Renou, qui n'a tenu le lit que peu de jours: mais imaginez ce que c'étoit que d'être tous deux en même-temps presqu'à l'extrémité dans un mauvais cabaret.

Il n'y a pas eu moyen de tirer de Fréron le manuscrit sur lequel le discours en question a été imprimé; mais je vois par ce que vous me marquez que la copie furtive en a été faite avant les corrections, qui cependant sont assez anciennes. Elles n'empêchent pas que l'ouvrage ainsi corrigé, ne soit un misérable torche-cul; jugez de ce qu'il doit être dans l'état où ils l'ont imprimé. Ce qu'il y a de pis, est que Rey

& les autres ne manqueront pas de l'inférer en cet état, dans le recueil de mes écrits. Qu'y puis-je faire ? Il n'y a point de ma faute. Dans l'état où je suis, tout ce qu'il reste à faire, quand tous les maux sont sans remède, est de rester tranquille, & de ne plus se tourmenter de rien.

M. Séguier célèbre par le *Plantæ Veronenses* que vous avez peut-être ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis sur mon herbier & sur mes bouquins. Je suis maintenant trop riche, pour ne pas sentir la privation de ce qui me manque. Si parmi celles que vous promet le Parolier, pouvoient se trouver la grande *Gentiane pourprée*, le *Thora valdensium*, l'*Epimedium*, & quelques autres, le tout bien conservé & en fleurs, je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaisir; car je sens que malgré tout la botanique me domine. J'herboriserai, mon cher hôte, jusqu'à la mort, & au-delà; car s'il y a des fleurs aux champs élysées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, & tels qu'assurément j'avois mérité d'en trouver sur la terre. Bonjour, mon très-cher hôte: mon estomac m'avertit de finir avant que la morale me gagne; car cela me mèneroit loin. Mon cœur vous suit aux pieds du lit de la bonne maman. J'embrasse le bon M. Jeannin.



LETTRE
A Mr. LALIAUD.

A Monquin le 27 Août 1769.

Un voyage de botanique, Monſieur, que j'ai fait au mont Pilat preſque en arrivant ici, m'a privé du plaiſir de vous répondre auſſitôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été déſaſtreux, toujours de la pluie; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien bleſſé par un autre, & fugitif; je le croyois mort dans les bois de ſa bleſſure, quand à mon retour je j'ai trouvé ici bien portant, ſans que je puiſſe imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repaſſer le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, Monſieur, la douceur de revoir vos penates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir, mais je doute que le ciel me deſtine à ce partage. J'ai trouvé Madame Renou en aſſez bonne ſanté; elle vous remercie de votre ſouvenir, & vous ſalue de tout ſon cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cauſe du ſoin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées & quelques graines que je deſtinois à Madame de Portland, le tout étant arrivé ici à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en ſauver quelque choſe pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai priſe à les recueillir. Adieu, mon cher Monſieur Laliaud, conſervez-vous, & vivez content.

LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 8 Septembre 1769.

Sans une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait souffrir depuis plusieurs jours, je me livrerois à mon aise au plaisir de causer avec vous; mais je ne désespère pas d'en retrouver une occasion plus commode. En attendant recevez mon remercîment de votre bon souvenir & de celui de Mde. Moultou, dont je me consolerai difficilement d'avoir été si près, sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre: car sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous ne saurions penser différemment vous & moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrètes des gens qui vous entourent. Il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, & l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moultou, de ce sentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, & qui lors-même qu'il l'assouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait

à ſon ennemi. Paradis aux bienfaiſans, diſoit ſans ceſſe le bon Abbé de St. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à perſonne, & qu'ils ſe donneroient, s'il en connoiſſoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embraſſe.

LETTRE

A Mr. D. P. . . . U.

A Monquin le 16 Septembre 1769.

VOUS aviez grande raiſon, mon cher hôte, d'attendre la relation de mon herboriſation de Pilat: car parmi les plaiſirs de la faire je comptois pour beaucoup celui de vous la décrire. Mais les premiers ayant manqué, me laiſſent peu de quoi fournir à l'autre. Je partis à pied avec trois Meſſieurs dont un médecin, qui faiſoient ſemblant d'aimer la botanique, & qui déſirant me cajoler, je ne ſais pourquoi, s'imaginèrent qu'il n'y avoit rien de mieux pour cela, que de me faire bien des façons. Jugez comment cela s'aſſortit, non-ſeulement avec mon humeur, mais avec l'aiſance & la gaieté des voyages pédeſtres. Il m'ont trouvé très-mauſſade; je le crois bien. Ils ne diſent pas que c'eſt eux qui m'ont rendu tel. Il me ſemble que malgré la pluie nous n'étions point mauſſades à Brot, ni les uns ni les autres. Premier article. Le ſecond eſt que nous avons eu mauvais temps preſque durant toute la route. Ce qui n'amuſe pas quand

on ne veut qu'herborifer, & que, faute d'une certaine intimité, l'on n'a que cela pour point de ralliement & pour reffource. Le troifième eft que nous avons trouvé fur la montagne un très-mauvais gîte. Pour lit, du foin reffuant & tout mouillé, hors un feul matelas rembourré de puces, dont, comme étant le Sancho de la troupe, j'ai été pompeufement gratifié. Le quatrième des accidens de toute efpèce; un de nos Meffieurs a été mordu d'un chien fur la montagne. Sultan a été demi-maffacré d'un autre chien: il a difparu; je l'ai cru mort de fes bleffures, ou mangé du loup; & ce qui me confond, eft qu'à mon retour ici, je l'ai trouvé tranquille & parfaitement guéri, fans que je puiffe imaginer comment, dans l'état où il étoit, il a pu faire douze grandes lieues, & furtout repaffer le Rhône, qui n'eft pas un petit ruiffeau, comme difoit du Rhin M. de Chazeron. Le cinquième article & le pire eft que nous n'avons prefque rien trouvé, étant allés trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines, & n'ayant eu nul guide pour trouver les bons endroits. Ajoutez que la montagne eft fort trifte, inculte, déferte, & n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suiffe. Si vous n'étiez pas redevenu un profane, je vous ferois ici l'énumération de notre maigre collection; je vous parlerois du *meum*, du *raifin d'ours*, du *doronic*, de *la biflorte*, du *napel*, du *thymelea*, &c. Mais j'efpère que quand M.***. qui a appris la botànique en trois jours, fera près de vous, il vous expliquera tout cela. Parmi toutes ces plantes alpines très-communes, j'en ai trouvé trois plus curieufes qui m'ont fait grand plaifir. L'une eft

l'Onagra (*Oenothera biennis* , Lin.) que j'ai trouvée au bord du Rhône , & que j'avois déjà trouvée , à mon voyage de Nevers, au bord de la Loire. La feconde eft le laiteron bleu des Alpes (*Sonchus Alpinus*) qui m'a fait d'autant plus de plaifir, que j'ai eu peine à le déterminer, m'obftinant à le prendre pour une laitue. La troifième eft le *Lichen Islandicus*, que j'ai d'abord reconnu aux poils courts qui bordent fes feuilles. Je vous ennuye avec mon pédant étalage , mais fi votre Henriette prenoit du goût pour les plantes, comme mon foin fe transformeroit bien vîte en fleurs ! Il faudroit bien alors, malgré vous & vos dents , que vous devinffiez botanifte.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 15 Novembre 1769.

Vous voilà, mon cher hôte, grâce à la rechûte dont vous êtes délivré, dans un de ces intervalles heureux durant lefquels n'entrevoyant que de loin le retour des atteintes de goutte, vous pouvez jouir de la fanté & même la prolonger; & je fuis bien sûr que le plus doux emploi que vous en pourrez faire, fera de rendre la vie heureufe à cette aimable Henriette qui verfe tant de douceurs & de confolations dans la vôtre. Les détails que vous me faites de la manière dont vous cultivez le fond de fentiment & de raifon

raiſon que vous avez trouvé en elle, me font juger de l'agrément que vous devez trouver dans une occupation ſi chérie, & me font déſirer bien des fois dans la journée, d'avoir la douceur d'en être le témoin. Mais appelé par de grands & triſtes devoirs à des ſoins plus néceſſaires, je ne vois aucune apparence à me flatter de finir mes jours auprès de vous. J'en ſens le déſir, je l'exécuterois même s'il ne tenoit qu'à ma volonté; la choſe n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible; mais je ſuis ſi accoutumé de voir tous mes vœux éconduits en toute choſe, que j'ai tout-à-fait ceſſé d'en faire, & me borne à tâcher de ſupporter le reſte de mon ſort en homme, tel qu'il plaiſe au ciel de me l'envoyer.

Ne parlons plus de botanique, mon cher hôte; quoique la paſſion que j'avois pour elle n'ait fait qu'augmenter juſqu'ici, quoique cette innocente & aimable diſtraction me fût bien néceſſaire dans mon état, je la quitte, il le faut; n'en parlons plus. Depuis que j'ai commencé de m'en occuper, j'ai fait une aſſez conſidérable collection de livres de botanique, parmi leſquels il y en a de rares & de recherchés par les botanophiles qui peuvent donner quelque prix à cette collection. Outre cela j'ai fait ſur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la ſynonymie, en ajoutant à la plupart des deſcriptions & des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être eſſayé ſur ces ſortes de concordances, pour comprendre la peine qu'elles coûtent, & combien celle que j'ai priſe, peut en éviter à ceux à qui paſſeront ces mêmes livres, s'ils en veulent faire uſage. Je cherche à me défaire de cette collection qui me devient inutile, & difficile à tranſ-

porter. Je voudrois qu'elle pût vous convenir, & je ne désespère pas, quand vous aurez un jardin de plantes, que vous ne repreniez le goût de la botanique qui, selon moi, vous seroit très-avantageux. En ce cas vous auriez une collection toute faite qui pourroit vous suffire, & que vous formeriez difficilement aussi complète en détail. Ainsi j'ai cru devoir vous la proposer, avant que d'en parler à personne. J'en vais faire le catalogue. Voulez-vous que je vous le fasse passer ?

Je ne suis point surpris des soins, des longueurs, des frais inattendus, des embarras de toute espèce que vous cause votre bâtiment. Vous avez dû vous y attendre, & vous pouvez vous rappeler ce que je vous ai écrit & dit à ce sujet, quand vous en avez formé l'entreprise. Cependant vous devez être à la fin de la grosse besogne, & ce qui vous reste à faire n'est qu'un amusement en comparaison de ce qui est fait. A moins pourtant que vous ne donniez dans la manie de défaire & refaire : car en ce cas vous en avez pour la vie, & vous ne jouirez jamais. Refusez-vous totalement à cette tentation dangereuse, ou je vous prédis que vous vous en trouverez très-mal.



LETTRE
A Mr. MOULTOU.

A Monquin le 28 Mars 1770.

Je tardois, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche, mais les neiges qui sont revenues m'assiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne sais plus quand j'en pourrai partir. Ce sera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je sais bien ce que je veux faire, mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me suggérez, d'aller m'établir en Savoie; je demandai & obtins, durant mon séjour à Bourgoin, un passe-port pour cela, dont sur des lumières qui me vinrent en même-temps, je ne voulus point faire usage; j'ai résolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laisser à ceux qui disposent de moi, le plaisir d'assouvir leur fantaisie jusqu'à mon dernier soupir.

Je ne suis point dans le cas d'avoir besoin de la bourse d'autrui, du moins pour le présent, & dans la position où je suis, je ne dépense guères moins en place qu'en voyage: mais je suis fâché que l'offre de votre bourse m'ait ôté la ressource d'y recourir au besoin; ma maxime la plus chérie est de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaisir en les privant d'un autre; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai

pas choiſir au Monomotapa, quoiqu'en diſe la Fontaine. Cela tient à mon tour d'eſprit particulier dont je n'excuſe pas la bizarrerie, mais que je dois conſulter quand il s'agit d'être obligé. Car autant je ſuis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le ſuis peu de ce qu'on me fait accepter. Auſſi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyrannie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode & non pas à la ſienne, ſera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre amitié l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut aſſurément que vous ſoyez peu difficile en reſſemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope qu'on débite à ſi grand bruit ſous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner ſon motif, quoique dès-lors je viſſe aſſez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'eſtampe, & ſurtout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant un autre repréſentant ledit M. Hume qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos viſages, ainſi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont ſubjugué; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche qui n'eſt pas la mienne aſſurément. Les gravures faites ſur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus

reſſemblant ; remarquez qu'on les a fait diſparoître, ou contrefaire hideuſement. Comment ne ſentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela ſignifie ?

Voici deux actes d'honnêteté, de juſtice & d'amitié à faire. C'eſt à vous que j'en donne la commiſſion.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens ſi attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne ſeroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites ſur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de ſurpriſe, trois ou quatre lettres de M. le Comte de Treſſan avec les réponſes, qui furent écrites il y a une quinzaine d'années, au ſujet d'une tracaſſerie de Paliſſot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au ſeul V**, auquel j'avois alors & bien malheureuſement la même confiance que que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce ſoit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime ; d'où les a-t-il eues ? ce n'eſt certainement pas de moi ; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres en me parlant de cette édition. Je comprends aiſément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Treſſan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Treſſan dont je ne ſais pas l'adreſſe, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne ſeroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois

enfreint un devoir dont j'ai porté l'obſervation juſqu'à un ſcrupule peut-être inoui envers Voltaire, que j'ai laiſſé falſifier & défigurer mes lettres, & taire les ſiennes, ſans que j'aie voulu juſqu'ici montrer ni les unes ni les autres à perſonne. Ce n'eſt ſurement pas pour me faire honneur que ces lettres ont été imprimées; c'eſt uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Treſſan.

2°. J'ai fait il y a quelques mois à Mde. la Ducheſſe douairière de Portland un envoi de plantes que j'avois été herboriſer pour elle au mont Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de ſoin, de même qu'un aſſortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mde. de Portland ni de cet envoi, quoique j'aie écrit & à elle, & à ſon commiſſionnaire: mes lettres ſont reſtées ſans réponſe, & je comprends qu'elles ont été ſupprimées, ainſi que l'envoi, par des motifs qui ne vous ſeront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on employe ſont très-aſſorties à l'objet qu'on ſe propoſe. Ayez, cher Moultou, la complaiſance d'écrire à Mde. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on ne me laiſſe pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faiſois un honneur de mériter. Vous ſentez que je ne peux pas entretenir des correſpondances malgré ceux qui les interceptent. Ainſi là-deſſus, comme ſur toute choſe où la néceſſité commande, je me ſoumets. Je voudrois ſeulement que mes anciens correſpondans ſuſſent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même choſe m'eſt arrivée avec M. Guan de Montpellier

à qui j'ai fait un envoi ſous l'adreſſe de M. de St. Prieſt. La même choſe m'arrivera peut-être avec vous. Accuſez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, ſi elle vous parvient encore; la vôtre, ſi vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes reſpects & ceux de ma femme à Mde. Moultou. Nous vous embraſſons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin le 6 Avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes! &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige ſur votre ſanté. Vous m'aviez parlé dans la précédente de votre mal de gorge comme d'une choſe paſſée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été ſi ſujet, qui ſont vifs, courts, & ne laiſſent aucune trace. Mais ſi c'eſt une humeur de goutte, il ſera difficile que vous ne vous en reſſentiez pas de temps en temps: mais ſurtout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir, car ce ſeroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent ſupporter, tant qu'il leur reſte quelque bien à faire. D. P....u pour avoir voulu droguer la ſienne, l'effarouclia, la fit remonter, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeler aux extrémités.

Vous ſavez ſans doute ce qu'il faut faire pour cela ; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préſerver. Si jeune, déjà la goutte ! que je vous plains. Si vous euſſiez toujours ſuivi le régime que je vous faiſois faire à Motiers, ſurtout quant à l'exercice, vous ne ſeriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de ſoupers, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reſte à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'eſt paſſé dernièrement dans votre ville, me fâche encore, mais ne me ſurprend plus. Comment ! votre Conſeil Souverain ſe met à rendre des jugemens criminels ? Les Rois plus ſages que lui n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même deſtinée, qu'ils trouveront, hélas, aſſez tôt ſans tant courir. Mais ;

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les Natifs ne miſſent à leurs prétentions l'inſolence de gens qui ſe ſentent ſoufflés, & qui ſe croient ſoutenus ; mais je doute encore moins que, ſi ces pauvres Citoyens ne ſe laiſſoient aveugler par la proſpérité, & ſéduire par un vil intérêt, ils n'euſſent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très-juſte, très-raiſonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà auſſi durs Ariſtocrates avec les Habitans, que les Magiſtrats furent jadis avec eux. De ces deux Ariſtocraties, j'aimerois encore mieux la première.

Je

Je ſuis ſenſible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à Mde. de Portland & à M. de Treſſan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres; je ne ſuis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impreſſion des lettres du dernier, diſculpe abſolument R** ſur cet article, mais n'infirme point au reſte les fortes raiſons que j'ai de le tenir tout au moins pour ſuſpect; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, ſongeant à tant de monde & à tant de choſes, ils aient oublié cet homme-là. Ce que vous a dit M. G***. du bruit qu'il fait de ſon amitié pour moi, n'eſt pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eſt ſingulièrement dans le plan de ceux qui diſpoſent de moi. C*** y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi ſans verſer des larmes de tendreſſe. Ceux qui m'aiment véritablement ſe gardent bien, dans les circonſtances préſentes, de ſe mettre en avant avec tant d'emphaſe. Ils gémiſſent tout bas au contraire, obſervent & ſe taiſent, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conſeille de faire. Vous compromettre ne ſeroit pas me ſervir. Il y a quinze ans qu'on travaille ſous terre; les mains qui ſe prêtent à cette œuvre de ténèbre, la rendent trop redoutable pour qu'il ſoit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut pour monter ſur la mine, attendre qu'elle ait fait ſon exploſion; & ce n'eſt plus ma perſonne qu'il faut ſonger à défendre, c'eſt ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne

croyez pas que j'ignore vos liaifons; ma confiance n'eft pas celle d'un fot, mais celle au contraire de quelqu'un qui fe connoît en hommes, en diverfité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C* * *, qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous féduire; je fuis perfuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de chofes, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand vous verrez la vérité, il ne fera pas pour cela temps de la dire; il faut attendre les révolutions qui lui feront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'eft alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant fe cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impofe. Voilà ta tâche, ô Moultou! elle eft grande, elle eft belle, elle eft digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choifi pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me feroit intéreffant de vous voir: mais ne parlons plus de Chambéri; ce n'eft pas là où je fuis appelé. L'honneur & le devoir crient; je n'entends plus que leur voix. Adieu, recevez l'embraffement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres font ouvertes; ce n'eft pas là ce qui me fâche; mais plufieurs ne parviennent pas. Faites enforte que je fache fi celle-ci aura été plus heureufe. Vous n'ignorerez pas où je ferai; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la pofte, mes lettres le feront encore dans la maifon où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embraffons l'un & l'autre avec toute la tendreffe de notre cœur. Nos hommages & refpects les plus tendres à Madame.

Il eſt vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique & même de mon herbier. Cependant comme l'herbier eſt un préſent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la dernière extrémité, & mon intention eſt de le laiſſer, ſi je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cent plantes que j'y ai ajoutées.

FRAGMENT trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU, *à la ſuite de ce recueil de lettres.*

QUICONQUE, ſans urgente néceſſité, ſans affaires indiſpenſables, recherche & même juſqu'à l'importunité un homme dont il penſe mal, ſans vouloir s'éclaircir avec lui de la juſtice ou de l'injuſtice du jugement qu'il en porte, ſoit qu'il ſe trompe ou non dans ce jugement, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent eſt certainement la duplicité d'un traître & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire en ſe cachant d'un homme pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils & celui dont les effets ſont les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit, on le menaceroit peut-être de le diffamer, mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit ſon crime en particulier en le cachant à tout le monde: mais le dire à tout le monde en le cachant à lui

ſeul, & feindre encore de s'intéreſſer à lui, eſt le raffinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par ſupercherie à quelqu'un malgré lui, n'eſt pas le ſervir; c'eſt l'avilir; ce n'eſt pas un acte de bonté, c'en eſt un de malignité: ſurtout ſi rendant l'aumône meſquine inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en eſt l'objet, on fait diſcrètement enſorte que tout le monde en ſoit inſtruit, excepté lui. Cette fourberie eſt non-ſeulement cruelle mais baſſe. En ſe couvrant du maſque de la bienfaiſance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup en ingratitude l'indignation de l'honneur outragé.

Le don eſt un contrat qui ſuppoſe toujours le conſentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruſe, & qui n'eſt pas accepté, eſt un vol. Il eſt tyrannique, il eſt horrible de vouloir faire en trahiſon un devoir de la reconnoiſſance à celui dont on a mérité la haine & dont on eſt juſtement mépriſé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas poſſible où il ſoit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à celui qu'on punit de mort, l'accuſation, l'accuſateur & ſes preuves. L'évidence même eſt ſoumiſe à cette indiſpenſable loi: car ſi toute la ville avoit vu un homme en aſſaſſiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accuſé ſans l'interroger & l'entendre. Autrement il n'y auroit plus de sûreté pour perſonne & la ſociété s'écrouleroit par ſes fondemens. Si cette loi ſacrée eſt ſans exception, elle eſt auſſi ſans abus;

puiſque toute l'adreſſe d'un accuſé ne peut empêcher qu'un délit démontré ne continue à l'être, ni le garantir en pareil cas d'être convaincu. Mais ſans cette conviction l'évidence ne peut exiſter. Elle dépend eſſentiellement des réponſes de l'accuſé ou de ſon ſilence; parce qu'on ne ſauroit préſumer que des ennemis, ni même des indifférens donneront aux preuves du délit la même attention à ſaiſir le foible de ces preuves, ni les éclairciſſemens qui les peuvent détruire, que l'accuſé peut naturellement y donner; ainſi perſonne n'a droit de ſe mettre à ſa place pour le dépouiller du droit de ſe défendre en s'en chargeant ſans ſon aveu; & ce ſera beaucoup même ſi quelquefois une diſpoſition ſecrète ne fait pas voir à ces gens qui ont tant le plaiſir à trouver l'accuſé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eut démontré l'impoſture, s'il avoit été entendu.

Il ſuit de-là que cette même évidence eſt contre l'accuſateur, lorſqu'il s'obſtine à violer cette loi ſacrée. Car cette lâcheté d'un accuſateur qui met tout en œuvre pour ſe cacher de l'accuſé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler ſon impoſture & juſtifier l'innocent. Donc tous ceux qui dans ce cas approuvent les manœuvres de l'accuſateur & s'y prêtent, ſont des ſatellites de l'iniquité.

Nous ſouſſignés acquieſçons de tout notre cœur à ces maximes, & croyons toute perſonne raiſonnable & juſte, tenue d'y acquieſcer.

F I N.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

SL
G411.





